00086039

BOMBAY BRANCH
OF THE
Royal Asiatic Society.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

MISE EN ORDRE ET COMPLÉTÉE JUSQU'A NOS JOURS

PAR C. A WALCKENAER,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

TOME XV.

86039 ac 3.9.

A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

M DCCC XXVIII.

F6 910 .4
wal/o His
86039

HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EN AFRIQUE.

SUITE DU LIVRE XVI.

NOUVEAUX VOYAGES DANS L'OCÉAN ATLANTIQUE, SUR TOUTE LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP LOPEZ-GONZALVO JUSQU'AU CAP NEGRO.

CHAPITRE V.

Divers voyages sur la côte et dans l'intérieur, et à l'orient de Congo, d'Angola et de Benguella.

§ I.

Préliminaires.

L'EXEMPLE de l'Angleterre, et surtout les grandes découvertes de Cook dans l'océan Pacifique, réveillèrent, vers le milieu du dernier siècle, chez tous les gouvernements éclairés de l'Europe, le goût pour les entreprises utiles à la géographie, et semblèrent

faire renaître l'époque à jamais célèbre des quinzième et seizième siècles. La France, digne rivale d'Albion, même sous ce rapport, n'avait pas attendu cette impulsion pour entrer en lice; mais elle redoubla d'efforts : elle envoya ses missionnaires à la Chine, aux Indes, en Amérique, ses académiciens au Pérou et en Laponie, et ses vaisseaux dans toutes les mers. La Russie, sortant à peine de la barbarie, attira chez elle des savants étrangers pour acquérir par leurs laborieuses explorations la connaissance des contrées diverses qui, en Asie et en Europe, composaient son vaste empire. L'indolente Espagne, depuis long-temps dans un état rétrograde, retrouvait encore assez d'énergie pour se montrer digne de son ancienne gloire maritime, en perfectionnant l'hydrographie de ses nombreuses possessions dans les trois mondes, et en associant les travaux de ses savants à ceux des savants français, pour déterminer la figure du globe terrestre. Les Portugais, qui les premiers avaient franchi les limites des découvertes anciennes, et ouvert le vaste Océan aux navigateurs de toutes les nations, étaient les seuls qui se montraient non seulement insensibles, mais contraires aux grands progrès de la géographie. Non seulement ils ne faisaient aucun effort, aucune tentative pour les seconder, mais, par une politique timide, basse et jalouse, et en contradiction avec l'esprit général de tous les gouvernements d'Europe, ils repoussaient de leurs possessions tous ceux qui, n'ayant en vue que l'intérêt des sciences, auraient voulu y pénétrer et les éclairer du flambeau

de la science. Les reproches qu'une telle conduite leur attira, et l'irritation qu'elle excita dans le monde savant, redoublèrent dans ces derniers temps, lorsque l'ardeur pour les découvertes se porta sur l'Afrique, où les Portugais avaient de riches possessions, où ils semblaient, malgré la décadence de leur puissance, dominer encore sur de vastes pays. On disait, avec raison, qu'eux seuls pouvaient enrichir la géographie de l'Afrique méridionale par d'intéressantes publications, et entreprendre avec succès des voyages dans l'intérieur. La gloire de tels travaux ne devait-elle pas nécessairement appartenir à la nation qui, la première, s'était signalée par des découvertes en Afrique, et qui avait, la première, visité, décrit et dessiné toutes les côtes de ce grand continent? Lorsqu'on jetait les yeux sur une carte d'Afrique, et qu'on voyait encore en blanc l'espace étroit qui sépare les contrées connues à l'est de Congo, d'Angola et de Benguella, de celles qui sont à l'ouest de Mocaranga ou de Monomotapa, on ne doutait pas que les Portugais n'en dérobassent la connaissance aux autres peuples, et n'eussent plusieurs fois traversé d'une côte à l'autre; on disait même que le commerce entre les deux côtes de leurs possessions occidentales et orientales d'Afrique était régulier, et que s'ils ne mettaient pas au grand jour les importantes découvertes de leurs voyageurs, s'ils ne faisaient pas connaître les possessions riches en mines et en productions de tous genres où ils étaient établis, c'était par la crainte que quelque puissance plus forte et plus

ambitieuse ne s'en emparât. Leurs savants comme leurs hommes d'état, honteux des affronts qu'éprouvait la vanité nationale, entretenaient le reste de l'Europe dans cette croyance; et il faut dire qu'elle semblait solidement établie sur le témoignage formel de plusieurs anciens voyageurs qui s'en étaient fiés aux récits des Portugais (1). Les choses étaient dans cet état lorsque M. Salt, avantageusement connu par un premier voyage en Abyssinie, fait aux frais du lord Valentia, fut, en 1811, renvoyé dans la même contrée par ordre du roi d'Angleterre, et eut occasion de s'arrêter à Sofala et Mozambique. Après avoir pris les informations les plus exactes, il fut convaincu que la communication entre les deux côtes par le moyen des caravanes n'existait pas; et dans le récit de son voyage il ajouta que cette communication n'avait jamais existé, que jamais aucun voyageur portugais n'avait fait cette traversée, et que les Portugais étaient dans la plus complète ignorance sur les contrées situées au-delà des limites de leurs anciens établissements; que l'indolence qui les caractérisait leur inspirait à cet égard la plus insurmontable indifférence. Ayant eu occasion de nous entretenir, au sujet de cette assertion du voyageur anglais, avec le savant secrétaire de l'académie de Lisbonne, M. Correa de Serra, et plusieurs de ses compatriotes, tous nous affirmèrent que, dans ces derniers temps, les Portugais avaient plusieurs fois traversé de la

(1) Voyez surtout Braun, dans de Bry, vol. v, partie 8; et t. xiv, p. 129.

côte d'Angola à celle de Mozambique, et qu'il existait des relations détaillées, mais manuscrites, de ces voyages. Cependant, comme on ne pouvait nous dire ni les noms de ces voyageurs, ni ceux des contrées qu'ils avaient explorées, ni citer aucun détail important pour la géographie, contenu dans leurs rélations, nous n'ajoutâmes point foi à ces allégations, et en même temps que nous les faisions connaître dans un ouvrage de géographie générale, que nous publiâmes alors, nous crûmes, dans l'intérêt de la science, devoir exprimer nos doutes à cet égard (1). L'orgueil national, vivement blessé, enfanta plusieurs critiques contre ce passage de notre ouvrage, dans un journal littéraire, écrit en portugais, qui s'imprimait alors à Paris. Suivant notre usage, nous ne répondîmes point à ces critiques; mais comme elles ne prouvaient en rien le point contesté, nous restâmes persuadé que jamais les Portugais ni aucun Européen n'avaient traversé cette partie de l'Afrique, et nous doutâmes même que d'autres que des nègres ou des naturels du pays eussent tenté de faire ce trajet. La première partie seule de cette opinion était vraie. En réunissant tous les renseignements que fournissent à cet égard les extraits de Bowdich et l'ouvrage de Feo Cardozo, que nous ferons connaître à nos lecteurs dans le chapitre suivant, nous apprenons que, vers l'année 1606, sous le gouvernement de dom Manuel Pereira Forjas, un Aragonais, nommé Bal-

(1) *Cosmologie, ou Description générale de la Terre*, p. 484.

thasar Rebello, avait fait une tentative pour se rendre d'Angola sur la côte de Mozambique; mais il n'avait pu réussir (1). Quatre-vingts ans plus tard, en 1686, un capitaine portugais, nommé Joze da Roza, renouvela cette même tentative : elle fut également infructueuse (2). Un siècle entier s'écoula sans de nouveaux efforts; mais après ce long laps de temps le baron de Mossamedes, un des gouverneurs les plus éclairés qu'ait vus l'Afrique, fit explorer par terre la côte au sud de Benguella, et fit en même temps entreprendre dans l'intérieur un voyage de découvertes (3). On ne dit point jusqu'où cette dernière excursion eut lieu; mais de ce silence même on peut en inférer qu'elle n'eut pas plus de succès que les deux précédentes. Enfin, en 1807, un gouverneur zélé pour le progrès des sciences, le comte de Saldanha de Gama, résolut de ne rien épargner pour venir à bout de cette entreprise, qu'il considérait avec raison comme très importante pour les progrès de la géographie; mais tous ses efforts n'aboutirent qu'à se procurer quelques renseignements sur les royaumes situés à l'orient du Congo, et sur les sôvas ou souverains indépendants limitrophes des possessions portugaises.

Quant aux expéditions faites à partir de la côte orientale, on peut rappeler celle qui eut lieu à partir de Sofala par Barretto en 1570 (4), et celle de Silva à

(1) Feo, *Memorias*, 1825, in-8°, p. 149.
(2) Feo, *Memorias*, p. 208.
(3) Feo, *Memorias*, p. 294.
(4) Bowdich, p. 100.

la cour de Quitevo, en 1571, qui s'éloignèrent peu des possessions espagnoles. Enfin, en 1798, le gouvernement portugais ordonna au colonel Lacerda, naturaliste, de s'avancer dans l'intérieur, et de faire un voyage de découvertes ; mais il mourut au commencement de son voyage, et transmit seulement la déposition d'un marchand nommé Gonsalvo Pereira, natif de Goa : celui-ci, engagé long-temps dans le commerce de l'or, prétendit s'être avancé en 1796 assez avant dans l'intérieur, et pouvoir nommer les lieux par où il avait passé; il indiquait même quelques circonstances de son voyage ; mais il ne prétendait pas avoir jamais pénétré jusqu'aux frontières les plus orientales du Congo, d'Angola, ou de Benguella.

On voit, d'après cet exposé, qu'il est démontré que jamais les Portugais n'ont franchi l'espace qui sépare leurs possessions occidentales et orientales dans l'Afrique méridionale ; et il est évident que s'ils n'ont rien publié sur des contrées dont ils prétendaient garder la connaissance pour eux seuls, c'est qu'ils ont craint de dévoiler leur ignorance, et qu'ils ont eu honte de la pénurie de leurs renseignements. Toutefois ces renseignements, quelque peu nombreux, quelque peu satisfaisants qu'ils fussent, avaient encore de l'intérêt pour la science, puisque dans cette partie elle ne possédait rien : elle en aurait été privée long-temps encore, s'ils n'avaient été enfin mis au jour par une circonstance heureuse que nous allons exposer. Le jeune Bowdich, dont l'activité l'avait si heureusement secondé en Afrique, ne l'abandonna pas à son retour en Europe. Sans cesse occupé de re-

cherches géographiques, il ne négligeait aucune occasion, aucun moyen de mieux connaître le vaste continent témoin de ses premiers succès, et, dans l'impossibilité de faire des découvertes lui-même, il réussit du moins à publier celles des autres. C'est dans cette vue qu'à Paris et à Vienne Bowdich s'était efforcé de mériter la bienveillance des Portugais engagés dans des missions diplomatiques, et instruits des plus secrets desseins de leur nation ; il avait l'espoir d'en obtenir des renseignements sur la géographie de l'Afrique. A Lisbonne, il sut habilement profiter de leurs recommandations pour compléter les notions qu'il avait déjà recueillies; et, comme il le dit lui-même, l'esprit éclairé de quelques hommes instruits lui dévoila ce que les vues étroites et intéressées de leur gouvernement auraient enseveli dans un long oubli. Le comte Saldanha de Gama, l'un des ministres plénipotentiaires au congrès de Vienne pour le Portugal, et ancien gouverneur général d'Angola, lui fournit la carte importante dont il a orné son ouvrage, et un grand nombre de notions curieuses sur le pays qu'il avait été si bien à portée de connaître. Cette carte manuscrite avait été dressée en 1790 par le lieutenant-colonel Pinheiro Furtado, ingénieur de la marine, chargé de relever la côte depuis Mayomba jusqu'au cap Negro. Outre ses propres observations, le colonel Pinheiro Furtado avait eu à sa disposition, pour dresser cette carte, les communications des commandants des forts d'Encoche, d'Ambacca, de Pongo, d'Andondjo et de Caconda; et son travail particulier avait été encore

augmenté par les découvertes de don Jose Mendes, chargé d'une expédition dans le sud, dont la carte retrace l'itinéraire. Ces généreuses communications fournirent à Bowdich la matière d'un mémoire sur les découvertes des Portugais dans l'intérieur des pays d'Angola et de Mozambique (1). L'auteur en avait envoyé le manuscrit à l'association africaine, comme un témoignage de sa reconnaissance pour les secours pécuniaires qu'il en avait reçus avant de partir pour son troisième voyage en Afrique. L'association décida qu'il serait imprimé immédiatement et à ses frais; mais des difficultés survinrent pendant le cours de l'impression, et l'ouvrage ne parut que quelques mois après la mort du malheureux Bowdich. Outre la carte dont nous avons parlé plus haut, l'ouvrage en renferme une autre, comprenant l'intérieur des pays de Mozambique et de Benguella, dressée par Bowdich lui-même, d'après le journal du colonel Lacerda, qui lui fut communiqué par le comte Linhárez, ambassadeur de la cour de Portugal à Turin. Nous allons donner, avec plus d'ordre et de méthode qu'on n'en trouve dans ce mémoire, tout ce qu'il renferme de notions et de renseignements sur les contrées dont nous nous occupons ; et

(1) *An account of the discoveries of the Portuguese, in the interior of Angola and Mozambique, from original manuscripts by* T. E. Bowdich esq. London, 1824, un vol. in-8° et deux cartes. Le même volume renferme aussi les observations géographiques de Bowdich sur le dernier voyage de Mungo Park, suggérées par une de nos remarques; brochure d'abord lithographiée par l'auteur, et dont nous avons précédemment donné le titre. Voyez t. VII, p. 54, note 2.

nous réserverons, selon le plan de cet ouvrage, tout ce qui est relatif à la côte opposée d'Afrique, pour le livre où nous traiterons des voyages récents dans cette région.

§ II.

Voyage de Saldanha, et renseignements sur les établissements portugais du Congo et d'Angola.

Bowdich apprit du comte de Saldanha (1) que dans le temps même où les Portugais négligeaient le plus leurs colonies de la côte orientale, ils avaient toujours pris soin de maintenir leur puissance dans la petite île de Loanda. Cet établissement militaire se composait d'un régiment de ligne, fort de mille hommes; de trois cents hommes de cavalerie montés au Brésil, et de deux cents artilleurs.

La ville de Saint-Paul, située sur la côte, renferme environ huit mille habitants, qui occupent, en grande partie, la ville basse. La garnison de Saint-Philippe de Benguella s'élève à cent fantassins et cinquante artilleurs, avec quelques troupes de ligne; chacun des forts de Massangano, Encoche et Caconda, ont cent fantassins; et les autres petits châteaux, soixante. Toutes ces garnisons sont recrutées parmi les naturels du pays, et commandées par des officiers portugais. Outre ces troupes régulières, une milice, composée des habitants des environs, armée aux frais du gouvernement et soumise aux résidents européens, est préposée à la garde de

(1) Bowdich's *Account of Angola and Mozambique*, p. 8.

chaque comptoir, soit dans l'intérieur, soit sur la côte. Avec cette milice, qui s'élève à plusieurs milliers d'hommes, dont les officiers de ligne prennent dans certains cas le commandement, et avec les autres recrues que chaque district doit lui fournir, le gouvernement portugais se trouve en mesure de repousser les attaques des Cassanges et de plusieurs autres nations de ces contrées, assez puissantes pour mettre en campagne une armée de dix-huit mille hommes (1).

Des résidents portugais sont placés dans les villes où sont établis les marchés et les foires du pays. Deux de ces places de commerce sont situées à sept cents milles dans l'intérieur. Ces résidents portugais sont chargés d'entretenir une correspondance active avec le gouverneur général, et d'empêcher les marchands portugais qui fréquentent ces assemblées, d'abuser de la simplicité des indigènes, et de leur faire aucun tort.

Le plus sain des établissements portugais est Gaconda. Situé dans l'intérieur par quatorze degrés trente-cinq minutes de latitude méridionale, et dix-sept degrés de longitude orientale de Greenwich, ce comptoir est à vingt journées de marche de Benguella; mais les malades qui surmontent les fatigues de ce voyage sont certains de recouvrer la santé après quelque temps de séjour dans ce lieu. Le sol y est élevé, l'air pur, et comparativement frais; l'aspect général des environs est riche et varié; enfin,

(1) Conférez ces renseignements avec ceux qui sont donnés par Feo Cardozo dans le chapitre suivant.

les voyageurs qui ont visité Caconda le décrivent tous comme la plus heureuse position de toute la côte occidentale d'Afrique. Les autres établissements portugais sont plus ou moins insalubres; les pluies y sont irrégulières, au point qu'on les a vues quelquefois ne pas se faire sentir pendant trois années consécutives (1).

Les Portugais ont jugé depuis long-temps inutile d'entretenir une force militaire à San-Salvador, les naturels préférant se rendre aux marchés d'Encoche et de Loanda (2). Les formes aristocratiques du gouvernement du Congo, et les divisions des habitants, sont d'ailleurs, pour les Européens, une garantie suffisante de l'obéissance des naturels, surtout depuis que ces derniers prennent les Portugais comme arbitres de tous leurs différends. Du reste, on entretient toujours à San-Salvador un couvent de missionnaires portugais et italiens. Selon le comte de Saldanha, ces missionnaires sont, en général, des hommes de la dernière ignorance; mais ils exercent une très grande influence sur le roi et sur les chefs du pays, qui leur confient l'éducation de leurs fils et de leurs neveux. Ces jeunes nègres sont envoyés ordinairement au couvent de Saint-Paul. Sous l'administration du comte de Saldanha, on en fit même partir quelques uns pour le Brésil; et ces derniers se montrèrent toujours, à leur retour, plus instruits et plus attachés aux intérêts des Portugais, que les élèves des religieux de Saint-Paul. Un fils du roi de

(1) Bowdich's *Account of Angola and Mozambique*, p. 10 et 11.
(2) Dans le mémoire, Loanda est toujours à tort nommé Loando.

Dahomey fut aussi envoyé au gouverneur de Bahia pour le même objet. San-Salvador a beaucoup perdu de son ancienne importance, ou, ce qui est plus probable, cette importance a été très exagérée; cependant, cette ville possède encore deux églises; l'une d'elles appartient aux missionnaires, et l'autre a été construite par les jésuites.

Il n'y a jamais eu de communication directe entre Mozambique et San-Salvador, et la première tentative pour en ouvrir une a été faite sous le gouvernement du comte de Saldanha (1). Un marchand portugais, nommé da Costa, fut chargé, par ses ordres, d'envoyer un mulâtre avec des guides et des interprètes dans le pays de Mouloua (2), qui n'était connu alors des Européens que par les récits qu'on avait faits de sa population et de son pouvoir. Ce mulâtre portugais partit du marché le plus méridional du pays de Cassange, et, après un voyage de deux mois, atteignit la capitale du Mouloua, où il fut bien reçu par le roi Muata Janvo (3). Ce Muata (ce nom paraît désigner la souveraineté) réside à une grande distance de sa femme, qui règne sur un état indépendant de son mari; ils ne se réunissent qu'à certains jours de l'année. La ville des Moulouas a des marchés réguliers, et ses rues sont arrosées avec soin; mais l'horrible coutume de

(1) Ceci est une erreur qui prouve que le gouverneur Saldanha ignorait lui-même les tentatives qui avaient été faites avant lui. Voyez ci-dessus, p. 5 et 6.

(2) On lit ainsi sur la carte; mais, dans le corps de l'ouvrage, ce mot est écrit Mouloa et Mouloua.

(3) Feo Cardozo, *Memorias*, p. 299, le nomme Muata-Yambo. Voyez le chapitre suivant.

sacrifier chaque jour quinze ou vingt nègres est établie à la cour du muata et à celle de sa femme. Ils reçoivent un tribut de sel marin des peuplades du sud-est qui les avoisinent. On parla à l'envoyé de da Costa d'une autre contrée indépendante, où un officier portugais venait, disait-on, de pénétrer et de mourir. Ce voyageur était effectivement le colonel de génie Lacerda, qui avait été chargé par son gouvernement de pénétrer dans l'intérieur des terres. Le comte Linharez, ambassadeur de la cour de Lisbonne à Turin, communiqua à Bowdich la dernière dépêche de Lacerda, écrite du fort de Tête, dans le mois de mars 1798. Ce voyageur devait partir pour son expédition dans le mois de mai suivant; il se plaignait du gouverneur de Mozambique, qui lui avait refusé toute espèce de secours pour son entreprise. Ces détails sont les seuls que Bowdich ait recueillis sur le voyage de Lacerda (1). Le roi des Moulouas ne permit point au mulâtre de s'avancer plus à l'est avant d'avoir formé alliance avec le comte de Saldanha. Deux ambassades, chargées des présents du muata et de sa femme, furent en conséquence envoyées au gouverneur. Les naturels, qui en faisaient partie, étaient vêtus d'étoffes européennes, achetées dans les comptoirs de Mozambique. Le comte de Saldanha a remarqué que ces Africains étaient d'une race plus belle, moins grossière, et plus intelligente que les nègres de la côte. Ils furent très satisfaits de la réception qu'on leur fit, et très étonnés des établissements militaires de

(1) Bowdich's *Account*, p. 85.

Saint-Paul; mais la petitesse de la ville, qu'ils avaient d'abord crue beaucoup plus grande que leur capitale, leur causa une surprise d'un tout autre genre. Ils sollicitèrent l'établissement d'une foire ou d'un marché portugais dans leur ville, semblable à ceux du pays des Cassanges. Le comte de Saldanha se préparait même à profiter de ces heureuses dispositions, pour envoyer une nouvelle expédition, chargée de pénétrer par terre jusqu'à Mozambique, et de retourner par mer à Loando; mais ce gouverneur, éclairé et entreprenant, fut rappelé par son gouvernement, et nommé ambassadeur en Russie. Ses projets furent abandonnés par la négligence de son successeur, et par les entraves que mirent les Cassanges aux communications commerciales des Portugais avec les Moulouas.

Le savant missionnaire Cannecattim, qui a publié une grammaire et un dictionnaire de la langue bonda (1), apprit, dans le cours de sa mission à Malonga, où il convertit le roi et toute sa famille, qu'il existe dans le district de Mouloua plusieurs grands lacs, et des rivières profondes, sur lesquels naviguent les peuples qui habitent le nord-est de cette contrée. On lui dit aussi que la ville de Mousol ou Monsol, capitale du Makoko ou Micocoo, appelée quelquefois Anzico, du nom de son roi (2), est située à environ trois cents lieues de la côte. Le même auteur compte

(1) Ou langue ambonda ou abondim des missionnaires. Voyez ci-dessus, t. XIII, p. 153 et 323.

(2) D'Anville et d'autres auteurs considèrent, au contraire, le Micocco comme le nom du roi. Voyez ci-dessus, t. XII, p. 211.

cent quatre-vingts lieues de Saint-Paul à Cahenda, l'établissement religieux des Portugais le plus éloigné dans l'intérieur des terres, et situé sur les limites méridionales de Mahonga. Le père Cannecattim ajoute que les Portugais ont un comptoir, ou une foire dans le Cassenge, à cinq cents lieues de Cahenda. Il rapporte aussi comme un fait généralement cru dans le pays, la fuite de deux soldats portugais, qui auraient déserté de la garnison de Benguella, et se seraient rendus, par l'intérieur, sur la côte de Mozambique (1).

L'entreprise formée pour pénétrer dans l'intérieur n'est pas la seule que l'on doive à l'habileté du comte de Saldanha. Sous l'administration de don François de Souza, en 1770, on avait fait la première tentative pour exploiter les mines de fer des environs de Saint-Paul. Une petite colonie de mineurs biscaïens et suédois avait été tirée d'Europe; des ouvrages considérables avaient été élevés; mais les inondations fréquentes de la rivière Lucala, et le ravage des maladies, avaient rendu inutiles tous ces grands travaux, et les mines étaient tombées dans leur premier abandon. Le comte de Saldanha résolut de faire de nouveaux efforts pour surmonter toutes ces difficultés; et, convaincu de l'impossibilité de réussir avec des travailleurs européens, il s'adressa au sôva, ou chef de la contrée, pour en obtenir des mineurs indigènes. En outre, dans le dessein de vaincre la superstition des nègres, qui attribuaient au démon l'invention et

(1) Bowdich's *Account*, p. 17 et 142.

les mouvements des machines d'exploitation, il consentit à recevoir la totalité des taxes de ce district en barres de fer. Ces impositions sont ordinairement perçues en monnaie portugaise, qui a cours dans tout le pays, où l'on ne voit plus aujourd'hui de poudre d'or. Le projet du gouverneur eut le plus grand succès; chaque mois, cent cinquante barres en fer furent envoyées à Saint-Paul; et, pour encourager cette industrie naissante, les habitants des districts employés aux mines reçurent la permission d'exporter le surplus de leur fabrication dans les pays de l'intérieur, sans être astreints à aucun droit de sortie.

On dit qu'il y a des mines de cuivre dans l'intérieur d'Angola; mais tout ce métal, que les Cassanges vendent aux Portugais, est tiré de Mouloua. De riches mines de soufre se trouvent dans le Benguella, et, suivant d'autres rapports, dans le Cassandama. Celles du Benguella fournissent tout le soufre qu'on envoie au Brésil. L'huile de pétrole abonde à Dande; et de l'ivoire, de la cire, et des huiles de différentes espèces sont exportées des établissements portugais de ces parages dans l'Amérique du sud.

Immédiatement au-dessous de la ville de Saint-Philippe de Benguella, près de la mer et à une très petite distance des mines de soufre, on trouve un grand lac de sel, qui s'agite et semble bouillir à des époques irrégulières. L'eau acquiert alors une chaleur considérable, et la température de l'air s'élève soudainement sur ses rives à un degré tellement suf-

focant, que les habitants des villages voisins sont obligés d'abandonner leurs cabanes et de se retirer loin de ses bords. La rapide évaporation de l'eau qui résulte de ce phénomène laisse à sec une immense quantité de sel que les naturels ramassent pour le compte du roi qui en est le propriétaire, ainsi que de toutes les autres sources salines. Cette denrée est un article important du commerce de l'intérieur, et une source considérable de revenu (1).

La ville de Cabasa, ancienne capitale du Ginga (2),

(1) Bowdich's *Account*, p. 20 et suiv.

(2) Cette ancienne ville de Cabasa (voyez Bowdich's *Discoveries of the Portuguese*, p. 22), qui aujourd'hui ne renferme plus que des tombeaux, est évidemment l'ancienne Cabazzo, la capitale du royaume de Matamba, où régnait la reine Ginga ou Zingha; royaume qui, sur la carte de Pinheiro, a pris le nom de Terras do Ginga (Zingha), tandis que Dongo, ou Angola proprement dit, est nommé Terras do Dongo. C'est de cette ville que Zingha partit pour se rendre chez les Portugais comme ambassadrice de son frère. (Voyez ci-dessus, t. XIII, p. 175; Cavazzi, p. 605; Labat, t. IV, p. 38.) C'est dans cette ville, ou près de cette ville, qu'était son chilombo, ou le camp des Jagas qui formaient sa cour; c'est à deux lieues de distance qu'elle construisit l'église de Sainte-Marie, et fonda une nouvelle ville, qui, selon l'observation de Cavazzi, donna lieu au changement de nom de la capitale de Matamba. On ne la nomma plus Cabazzo, mais Sainte-Marie de Matamba. (Voyez ci-dessus, t. XIII, p. 182; Cavazzi, p. 646, et Labat, t. IV, p. 139.) Postérieurement, et en 1659, la reine Zingha construisit, à deux lieues de Sainte-Marie de Matamba, une nouvelle ville. (Voyez ci-dessus, t. XIII, p. 184, et Cavazzi, p. 669.) Cette dernière ville fut encore détruite par les flammes sous le règne du roi Zingha-Mona, lorsque les Jagas abjurèrent le christianisme et retournèrent à l'idolâtrie. Les Jagas construisirent ensuite une nouvelle ville, qui, selon leur usage, était située dans un désert, et adossée à une forêt. (Voyez ci-dessus, t. XIII, p. 192, et Cavazzi, p. 741.) La situation de cette dernière capitale de Matamba est encore moins indiquée que celle des deux premières; on sait du moins, d'après divers passages de Cavazzi,

et lieu de sépulture des rois de ce royaume, est à environ deux cents milles du fort de Pungo-Andondjo, où le ministre et secrétaire d'état portu-

que la première Sainte-Marie de Matamba était bâtie sur les bords de la rivière Vamba; que de Loanda il fallait, pour s'y rendre, passer par Embacca, et qu'enfin on se trouvait en vue de cette ville lorsque l'on avait traversé la rivière de Cofe ou d'Icole. J'ai reproché ci-devant, avec raison ce me semble, à d'Anville, de n'avoir pas fait connaître sur sa carte les rapports d'identité, non de position, mais de destination, qui ont existé entre Cabazzo, capitale de Matamba, et Sainte-Marie de Matamba, qu'il a placée sur sa carte, quoiqu'il indique en même temps l'année de sa destruction : cela provient peut-être de ce qu'il a cru que Cabazzo, ancienne capitale de Matamba, était la même ville que la ville de Cabazzo dont parle Pigafetta (*Relatione di Congo*, p. 19), où le roi d'Angola tenait sa cour. Celle-ci, selon Pigafetta, était à cent cinquante milles de la mer; et les Portugais, établis dans l'intérieur au village d'Anzelle, à un mille du fleuve Coanza, y portaient leurs denrées. D'Anville a placé sur sa carte d'Angola de 1731, la ville de Cabaso dans le district d'Oarii, au nord de la Coanza, près du confluent de ce fleuve avec la rivière Lutato, un peu à l'ouest de Maopongo ou de das Pedras, et sur la frontière, mais hors des limites de la province nommée Cabeso. Nous ne déciderons pas si d'Anville, sur sa carte de 1731, a eu raison de distinguer ces deux noms qui sont presque identiques, ou de les écrire de même sur sa carte d'Afrique de 1749, et si Cabazzo ou Cabaso ne devrait pas être considéré comme la capitale de la province Cabeso; nous dirons seulement qu'il était d'autant plus facile de confondre les deux villes de ce nom, que l'on voit, par divers passages des missionnaires, que l'on passait par Embacca pour se rendre de Loanda dans la province d'Oarii et dans le district de das Pedras, et par conséquent à Cabazzo d'Angola, de même que pour aller à Cabazzo de Mattemba ou Matamba; que, de plus, les missionnaires eux-mêmes font aussi mention de Cabazzo d'Angola, ou plutôt semblent avoir confondu ces deux villes en parlant de la reine Zingha. Ainsi Cavazzi dit que cette reine fit une irruption dans le royaume d'Angola, y détruisit la ville de Macaria-ca-Matamba; ce qui signifie peut-être Macaria près des frontières de Matamba (voyez Cavazzi, p. 621); qu'elle invita ensuite son neveu, qu'elle avait épousé, à venir la trouver à sa cour ou à son

gais de Scabra fut exilé. Cette ville est à peu près située sous le même méridien que les îles de Quindonga, dont les Portugais prirent possession sous le gouvernement du comte de Saldanha. Ces îles font partie du district de Mattemba, qui est séparé du territoire de Ginga par la rivière de Lunini, une des branches du Coango ou Congo. L'ancienne ville capitale de Cabasa, placée entre la Coanza et le Coan-

palais de Cabazzo ; qu'elle le fit massacrer, et fit jeter son corps dans le fleuve Coanza (voyez ci-dessus, t. XIII, p. 177, et Cavazzi, p. 610) ; ce qui ne peut s'entendre que de la Cabazzo d'Angola, et non de Cabazzo de Matamba ou Cabasa, située à une grande distance des rives de la Coanza. Cependant la teneur du récit de Cavazzi semble nous transporter plutôt à cette dernière ville, puisqu'il est dit que, prétextant des affaires importantes qui la rappelaient à Cabazzo, elle invita son neveu à y venir avec elle faire un voyage de quelques jours. Nous ignorons si c'est par négligence, ou parce qu'il a compris la difficulté, et qu'il a voulu l'éluder, que Labat (t. IV, p. 48) s'est abstenu, dans la traduction qu'il a faite de ce passage, de faire mention de Coanza, et qu'il dit simplement qu'elle fit jeter le corps de son neveu dans la rivière : et en effet la suite de l'extrait des relations portugaises, donné par Bowdich, semble impliquer qu'il existe une ville de Mattemba à trois journées au nord-est de Cabasa, et dit que les sources du Zaïre et celles de la Coanza sont dans le même lieu, et non loin de Mattemba. La carte de Pinheiro ne donne rien sur ces détails qui sortent du cadre qui lui est tracé. Le savant M. Berghaus, sur sa carte d'Afrique, a bien placé Cabasa ; mais il a omis Cabazzo. N'oublions pas d'ajouter encore que dans Cavazzi on observe la même légère différence dans le nom de la province et dans celui de la ville, qui a été maintenu par d'Anville, sur sa carte de 1731. Toujours la province est nommée Cabeso (p. 16 et suiv.), et la ville Cabazzo (p. 604, 610 et 891). Cabazzo ou Cabasa d'Angola nous paraît être la ville nommée Caboco sur la carte de Pinheiro Furtado ; mais le tracé des rivières dans cette carte, et même leurs noms, diffèrent beaucoup des cartes de d'Anville ; la rivière Lutato de d'Anville est nommée Rio Mucozo par Pinheiro, et sur la copie de Bowdich, Macuzo ou Mocoz. Une carte passablement exacte de ces vastes et intéressantes contrées éclaircirait bien des doutes.

go, est éloignée, suivant les naturels, de quatre jours de marche au nord de la première, et de trois jours de marche au sud de la dernière de ces deux rivières.

Suivant les marchands portugais, le Zaïre, appelé Congo ou Coango dans l'intérieur, se dirige, à partir du point où le capitaine Tuckey l'a perdu de vue, le long des frontières du Mokoko, passe au sud à travers la petite province de Beuduque, située à trois journées de San-Salvador, et traverse le Goungo-Batta jusqu'au Mattemba, en laissant Cabasa, comme on l'a déjà fait observer, à trois journées au sud-ouest. Suivant le naturaliste portugais de Silva, qui avait résidé plusieurs années à Embacca par l'ordre du gouvernement, cette rivière et la Coanza sortent d'une source commune près de Mattemba. Les naturels confirment cette opinion en assurant que les deux rivières prennent leur source dans un grand lac des frontières orientales du Cassange, et qu'il y a dans la même contrée une troisième rivière, appelée Casati, plus considérable que les deux autres.

Plusieurs naturels des îles de Quindonga ont côtoyé la Coanza jusqu'à la quinzième journée de marche, en traversant les territoires des Mogangüelas et des Somghos, états dépendants des Cassanges; mais personne n'a remonté plus haut le cours de cette rivière.

Les Mexicongos (les Mociconghi (1) de Pigafetta), ou les habitants originaires du Congo, parlent d'une nation puissante, appelée Hocangas, qui occupe une grande étendue de terres dans l'intérieur,

(1) Pigafetta, p. 20. D'autres missionnaires écrivent Mucicongos et Müssicongos, et Muchicongos.

depuis les rives orientales du Coango, et qui est voisine du territoire de la grande peuplade d'Amulaca. Les nègres Cachingas se trouvent au nord du Cassange, et les Domges à l'est de la même contrée. Ces derniers, qui ont, dit-on, des relations commerciales avec l'établissement portugais de Mombaça, sur la côte orientale, ont toujours repoussé les Cassanges dans les tentatives que ceux-ci ont faites pour s'emparer de leur territoire, et sont toujours sortis victorieux de toutes les guerres auxquelles ils ont pris part. Suivant Bowdich, l'importance que les Cassanges attachent au prénom de Jaga, indique que ce peuple a mené primitivement une vie nomade, tandis que le prénom de Jova (probablement Sôva), que portent les chefs de quelques autres tribus nègres, désigne, au contraire, un peuple stationnaire et livré à l'agriculture.

§ III.

Voyage de quatre missionnaires portugais à San-Salvador, en 1781.

Ce voyage, qui contient plusieurs renseignements géographiques d'un grand intérêt, et des observations curieuses sur les nègres convertis du Congo, a été extrait, par Bowdich, d'une dépêche envoyée par le secrétaire d'état Martinho de Mello Castro au gouverneur général d'Angola, et portant la date du 8 mars 1784 (1). On avait joint à cette dépêche le journal d'un des missionnaires, commencé en juillet 1781, dont Bowdich a donné l'analyse suivante.

(1) Instruçaoens geraes que se referem á outras de das dos antecessores. Dans Bowdich, p. 65.

La mission se composait de quatre ecclésiastiques du caractère le plus recommandable : Liborio Graja, de l'ordre de Saint-Benoît, évêque d'Angola et vicaire-général de Mina; Raphael da Castelo de Vide, prêtre; Soao Gualberto de Miranda, de l'ordre des Pénitents; et le docteur André Conto Goudinho, de l'ordre de Saint-Pierre. Ces missionnaires partirent de Libongo, dernier territoire du royaume d'Angola, situé au-dessus de la rivière de Dande, et atteignirent, le 5 août 1781, le marquisat de Musul ou Muxicongo, qui s'étend jusqu'à la rivière de Loge (1). Tous les naturels de ce district paraissent d'un caractère traitable; ils reçurent les voyageurs avec des démonstrations de joie et de respect. Leur chef, appelé don Alvero Cardal da Silva, leur témoigna la plus grande amitié et la plus profonde vénération. Cet homme avait des manières agréables, était très attaché aux Portugais, dont il parlait la langue, et vivait dans la familiarité des missionnaires. Le second jour de marche les conduisit à un banza ou fazenda nommé Bumbe (2), où ils trouvèrent un chef d'un rang plus élevé que da Silva, et qui prenait le titre de capitaine-général du royaume de Congo. Ce chef fit

(1) Musul et Mosulo de la carte de Pinheiro Furtado, le Moussoula de d'Anville. La rivière de Loge, de la carte de Pinheiro, est nommée Loze par d'Anville et les anciennes relations : ce sont là seulement des variantes d'orthographe ou de prononciation; mais je crois qu'il y a erreur dans le nom Muxicongo, donné comme synonyme de Musul, puisque nous savons que Muxicongo signifie naturel du Congo. Bowdich écrit Libonga; la carte de Pinheiro porte Libongo.

(2) C'est le Bombi des cartes de d'Anville, qui, dans sa carte du Congo de 1731, a tracé un itinéraire curieux depuis Libongo jusqu'à Cundi, en passant par San-Salvador.

également bon accueil à la mission et vint au-devant d'elle, au milieu d'un grand nombre de nègres armés, quelques uns de fusils, et les autres d'arcs et de flèches (1).

On quitta ce banza (2) le 14 août, et l'on gagna la rivière de Loge, qui sépare le marquisat de Musul du duché de Bamba. De l'autre côté de cette rivière que l'on traversa sur un canot, les missionnaires furent reçus par le chef du district de Bamba, qui portait le titre d'infant. Il était accompagné d'une nombreuse suite de guerriers armés comme les précédents; et il donna, ainsi que son peuple, aux religieux portugais les plus grands témoignages de respect et de vénération. On fut retenu trois ou quatre jours dans cet endroit par le manque de canots pour transporter les bagages. Lorsque les religieux se furent enfin embarqués sur la rivière, la population entière se réunit sur les deux rives, et les accompagna en chantant des hymnes en leur honneur. Malgré les marques de bienveillance que nos voyageurs trouvèrent chez tous ces nègres, ils eurent beaucoup à se plaindre des porteurs chargés de leur bagage, qui restaient en arrière ou laissaient tomber leurs fardeaux sur la route. Cet inconvénient augmentait encore les souffrances d'un voyage pénible et d'un climat rigoureux. Il est à remarquer que les nègres qui écoutent les avis et les reproches avec soumission, en profitent rarement pour changer de

(1) Bowdich's *Account*, p. 66-67.

(2) Ce mot, dans les auteurs, désignant ville ou village, est, dans les voyageurs, tantôt au masculin, tantôt au féminin, et a subi, par cette raison, dans nos récits la même variation.

conduite. La mission traversa une partie du territoire de Bamba, et atteignit un banza considérable, nommé Quina, où les missionnaires furent logés chez le chef ou l'infant, appelé interprète ou maître de l'Église, titre que l'on donne à tous ceux qui écrivent et parlent la langue portugaise.

Une troupe de naturels des deux sexes vint au-devant d'eux, et les suivit jusqu'à Quina, en poussant des cris continuels. Ce fut dans ce lieu que le vicaire-général de la mission, Liborio da Graja, mourut. Le frère Raphael da Castelo de Vide fut nommé à sa place. Nos voyageurs restèrent quinze jours à Quina, et reçurent la visite de tous les grands du district, et entre autres du régent du Bamba. Des présents leur furent envoyés de la part de tous ces personnages, pour les engager à rester parmi eux plus long-temps. On leur faisait observer qu'il y avait peu de sûreté à se confier aux guides du pays, et qu'il valait mieux attendre que le roi de Congo en envoyât lui-même de mieux instruits. Cependant, peu de temps après, on leur accorda soixante-dix hommes pour escorte; et malgré les retards et la désertion d'une partie de ces nègres, la mission gagna le grand banza de Comma. Le chef de ce village joint au titre de marquis de Bemba la dignité de chevalier de l'ordre du Christ, que lui a conférée le roi de Congo, et le titre de capitaine de l'Église, qui est très recherché chez ces peuples, et que les vicaires-généraux n'accordent qu'aux chefs qui l'ont mérité par leur zèle religieux (1).

(1) Bowdich's *Account*, p. 70. La carte de Pinheiro nous donne

Sur la nouvelle de l'arrivée des missionnaires, le marquis nègre envoya à leur rencontre un officier, avec une troupe de musiciens et de guerriers, qui les accompagnèrent jusqu'au banza, où les femmes et les enfants les saluaient d'un *Ave Maria*, et chantaient, à leur passage, cette prière avec de grandes démonstrations de joie et de dévotion. Le chef et quelques autres personnages d'un rang élevé vinrent leur rendre visite quelque temps après leur arrivée; ces nègres parlaient assez bien le portugais. Avant leur départ, les missionnaires baptisèrent plusieurs enfants. Un des principaux nègres de la ville les accompagna, avec ses musiciens, jusqu'à Apozanti, et ne les quitta qu'après s'être présenté devant eux en grand costume, pour leur faire ses adieux : cet usage paraît être d'étiquette chez ces peuples.

Les missionnaires continuèrent ensuite leur voyage, et arrivèrent près d'une rivière très difficile à passer. Les guides placèrent les religieux dans leurs filets, les jetèrent sur leurs épaules, et les transportèrent ainsi sur l'autre rive, aidés par un autre nègre, qui les soutenait au-dessus de l'eau. Le marquis de Quindonque (1) les reçut dans son banza, le dernier du duché de Bamba, qui se termine à la grande rivière de Burge (2), la plus grande que nos voyageurs eussent vue après le Zaïre.

une position de Quina, mais qui semble trop à l'est pour être le Quina de nos missionnaires. Comma n'est sur aucune carte.

(1) Quindonque n'est sur aucune carte.

(2) La Burge est l'Ambriz que la carte de Pinheiro Furtado nomme aussi Birige; et peut-être est-ce ainsi qu'il faut lire dans le texte de Bowdich. La carte de Pinheiro Furtado donne aussi le

Après avoir passé la Burge, le 1er d'octobre, ils entrèrent sur ce qu'on appelle le territoire de la Reine, et continuant avec persévérance leur voyage, malgré l'intempérie de la saison, les maladies et les erreurs de leurs guides, ils arrivèrent à un banza dont le chef, nommé don Alfonso, avait le titre de marquis de Pemba. Ils furent reçus dans ce lieu comme dans tous les autres, au bruit des instrumens de musique, et au milieu des hymnes de reconnaissance des femmes et des enfants. Les religieux portugais restèrent trois mois dans ce banza, pendant lesquels ils firent différentes excursions dans le pays pour baptiser les enfants, marier, confesser et administrer les sacrements. Ils construisirent aussi une église de roseaux, qu'ils ornèrent de leur mieux, et où les nègres vinrent entendre l'office divin avec une grande dévotion. Les missionnaires ajoutent que don Alfonso, le plus jeune des frères du roi de Congo, était le chef le plus civilisé, le plus humble et le plus attentif qu'ils eussent encore rencontré. Ce nègre avait adopté les manières des Portugais, parlait et écrivait assez correctement leur langue, et paraissait très attaché à l'Église, dont il se nommait l'interprète et le maître (1).

De ce banza, nos religieux se rendirent à la ville du marquis de Pongo, aussi frère du roi, où

nom d'Ambriz à la Loge ou Loze, comme à la Birige; et ce sont là les deux seules grandes rivières du duché de Pemba. Le nom d'Ambriz serait-il significatif dans la langue des naturels, et signifierait-il une rivière ou l'embouchure d'une rivière? alors Birige ou Burge serait le véritable nom de l'Ambriz des cartes de d'Anville.

(1) Bowdich's *Account*, p. 73-74.

ils restèrent deux mois. Le lieu qu'ils visitèrent ensuite se nomme Bunda (1), et est soumis à don Miguel, prince du Congo et capitaine de l'Église. Après être restés deux mois chez ce chef, les religieux furent forcés de partir pour obéir à un ordre du roi, qui enjoignait à ses frères de hâter leur départ, afin qu'il pût recevoir leur bénédiction avant d'entrer dans sa capitale. Le royaume du Congo était, à cette époque, partagé en deux factions, dont les chefs sollicitaient, chacun de son côté, la protection des missionnaires portugais. A la mort du dernier roi, un de ses gouverneurs s'était opposé à l'avénement de don Jose, son légitime successeur, sous prétexte que le roi précédent, don Pedro V, n'était pas mort, et qu'il l'avait chargé de régir son royaume en son absence. L'imposture avait réussi; un grand nombre de partisans avaient embrassé la cause du gouverneur révolté, et la ville capitale de San-Salvador était tombée en son pouvoir. Ces circonstances malheureuses firent hésiter quelque temps les frères de don Jose à lui envoyer les missionnaires; ils craignaient d'exposer la vie de ces religieux au milieu d'un pays ravagé par la guerre, et de les livrer aux révoltés qui, de leur côté, n'épargnaient aucune démarche pour les attirer dans leur parti. Les voyageurs répondaient avec modération à toutes leurs avances; ils faisaient observer qu'ils étaient des ministres de l'Église venus dans le royaume du Congo non pour s'immiscer aux affaires

(1) Ce lieu n'est sur aucune carte.

publiques et se joindre à aucun parti, mais pour enseigner au peuple les principes et les devoirs de la religion; que leur plus grand désir enfin était de voir triompher la justice et le monarque légitime. Pour faire cesser toutes ces incertitudes, les missionnaires décidèrent de se rendre immédiatement auprès du roi; et ils déclarèrent à ses frères qu'ils partiraient sans délai, qu'ils voulussent ou non les accompagner. Cette résolution détermina tout le parti à les suivre, et ils se mirent en route avec une escorte de six cents guerriers armés de fusils. En traversant le pays occupé par les insurgés, ils n'éprouvèrent aucune injure; et l'on vit même, au passage d'une rivière, une troupe de ces nègres attendre à genoux l'arrivée des religieux, et implorer leur bénédiction. Le 13 de juin, on arriva à un banza situé à peu de distance de la résidence du roi. Ce prince envoya un message aux missionnaires, pour leur dire qu'il ne comptait recevoir leur visite que le lendemain, à cause des fatigues du voyage.

Le jour suivant la mission, accompagnée des frères du roi et de plusieurs autres princes, se rendit à la cour, au milieu d'une garde de guerriers et d'une troupe de musiciens. Les religieux marchaient à l'ombre d'un grand parasol, que le chef du dernier banza portait au-dessus de leurs têtes, en marque d'honneur. Le roi les reçut assis et la couronne sur la tête, et leur témoigna tout le plaisir qu'il ressentait de leur présence. Après cette cérémonie, ils furent reconduits à leur logement, où les princes et les grands du pays vinrent leur rendre visite. Dès ce

moment, l'union fut rétablie dans le royaume, et les chefs de la révolte conçurent une si haute idée d'un roi qui recevait des présents et des ambassadeurs de la côte d'Angola, qu'ils abandonnèrent tous la cause de l'usurpateur (1).

On célébra cet heureux événement par des divertissements, des danses et de la musique. Ensuite les missionnaires se livrèrent à l'exercice de leurs pieuses fonctions. Un grand nombre de nègres furent baptisés et confessés; quelques uns abandonnèrent leurs superstitions grossières, et des écoles pour l'instruction des enfants furent établies sous la protection du roi, qui y envoya trois de ses fils.

Pour montrer la satisfaction qu'il avait éprouvée de l'arrivée des religieux, ce monarque nomma leur guide chevalier de l'ordre du Christ, et accorda la même distinction à deux autres chefs qui leur avaient rendu quelques services pendant leur voyage.

Le roi nègre se prépara ensuite à se rendre dans sa capitale de San-Salvador, l'ancienne résidence des rois du Congo, qui n'était qu'à trois lieues de la banza qu'il occupait alors; mais il envoya avant au gouverneur portugais le guide qui avait conduit les missionnaires dans ses états pour lui faire ses remercîments, l'assurer de son amitié, et lui annoncer qu'il ferait partir une ambassade dans les formes, aussitôt qu'il aurait pris possession de sa capitale.

(1) Bowdich's *Account*, p. 82-83.

§ IV.

Voyage de Grégoire Mendès dans l'intérieur d'Angola et de Benguella, en 1785.

Bowdich a extrait ce voyage des volumes manuscrits contenant les dépêches officielles du baron de Mossamèdes, capitaine-général d'Angola, qui lui furent communiquées par le comte da Lapa, fils de cet administrateur. Grégoire Mendès avait été mis à la tête d'une expédition chargée de faire des découvertes dans l'intérieur des pays d'Angola et de Benguella. Le récit de son voyage a une très grande importance sous le point de vue géographique.

L'expédition, composée d'environ trente Européens et de mille nègres indigènes, partit de Benguella le 30 de septembre 1785, et se dirigea au sud-sud-est jusqu'à Quipapa, où l'on trouve une source chaude et sulfureuse, dont les hommes et le bétail boivent également les eaux. Le lendemain, on continua à marcher au sud-est, et, après avoir côtoyé le pied d'une chaîne de montagnes, on alla camper dans un lieu appelé Dombo da Quinzamba, et traversé par la rivière de Copororo, au-delà de laquelle le sol s'élève d'une manière sensible. Le 2 et le 3 de novembre (1), la caravane fit halte pour se procurer du bétail, des provisions et de l'eau. Le 4, elle fit deux lieues à l'ouest-sud-ouest, et entra dans Labata, où la ville de Marie-Calunga, située sur les frontières septentrionales du pays de Ben-

(1) Bowdich, p. 26. Peut-être faudrait-il octobre.

guella (1). On s'arrêta deux jours dans cet endroit pour examiner les environs à une lieue et demie de la rivière, qui communique avec un lac d'eau salée par un petit ruisseau coulant au sud. A environ quatre lieues de la mer, la rivière de Copororo se dirige au nord-est à travers une grande forêt d'une lieue de largeur dans certains endroits, et susceptible d'être avantageusement défrichée et cultivée par des habitants plus actifs et plus industrieux. Les bords de cette rivière sont partagés entre cinq chefs nègres; le plus près de la mer est appelé mueni calga, c'est-à-dire maître de la mer; le second, mueni mama; le troisième, capaembri; le quatrième, mueni chela; et le cinquième, le plus voisin de Benguella, mueni quinzamba. Ces princes possèdent une grande abondance de bétail noir, de moutons et de chèvres qu'ils refusèrent de vendre, mais qu'ils offrirent libéralement à Mendès avec du maïs et du céleri.

Le 7, la caravane traversa le Copororo, fit trois lieues et quart au sud-sud-ouest, et arriva à Macayo, situé sur le bord d'une rivière desséchée, près de laquelle on trouva quelques puits, où l'on fit de nouvelles provisions d'eau. Le lendemain, on parcourut un pays montueux, qui portait des traces du séjour des bergers qui viennent s'y établir dans la saison pluvieuse. Après une marche très fatigante sur ce sol inégal, on campa sur le bord d'une mare d'eau formée par les pluies entre des rochers arides. Quelques restes de cabanes et des pierres à fusil

(1) La carte de Pinheiro Furtado est la seule où la route de Mendès se trouve tracée, et sur laquelle on puisse en suivre les détails, quoique tous les lieux mentionnés par le voyageur n'y soient pas indiqués.

indiquaient que des nègres avaient séjourné dans cet endroit. On en détermina la latitude, par observation, à treize degrés cinq secondes sud.

Le 9, la caravane continua à marcher péniblement, sur un sol dur et hérissé, le long d'une chaîne de montagnes. Elle traversa, dans la même journée, le lit desséché d'une rivière qui se jette dans un lac près de la mer dans la saison des pluies, mais seulement dans cette saison, comme presque tous les autres fleuves de cette contrée. On découvrit dans le voisinage d'assez bonne eau, et on détermina la latitude de ce lieu à treize degrés neuf secondes sud. Nos voyageurs étaient entourés à l'est d'une vaste forêt, et au sud d'une montagne inaccessible; de sorte qu'ils furent forcés de faire un très grand détour pour l'éviter. Ces contrées sont soumises à des chefs sans importance, qui fuient toute communication avec les étrangers. Un esclave nègre, échappé des environs de Benguella, s'était aussi établi dans ces parages, où il était parvenu à réunir autour de lui un nombre assez considérable d'autres esclaves fugitifs et de naturels nomades, dont il s'était fait le chef. Mendès, malgré la force imposante de l'expédition qu'il commandait, ne crut pas devoir négliger les mesures de précaution, et il réussit à faire reconnaître l'autorité portugaise par le chef de plusieurs villages de ce district, dont les habitants étaient employés à la pêche des coquillages ou des zimbos. Les guides fournis à l'expédition par ce seigneur nègre n'empêchèrent point que l'on n'eût à réprimer les actes de violence de quelques chefs voi-

sins. Ces petits princes étaient eux-mêmes soumis à une espèce de roi, décoré du nom de sôva de Calunga. Ils paraissaient n'avoir aucune idée de commerce; leur pays est fertile, et leurs sujets parlent une langue très gutturale, que les nègres attachés à l'expédition comprenaient parfaitement (1).

Mendès consacra les deux jours suivants à négocier avec les naturels, et à établir entre eux et les Portugais des communications amicales.

Le 12, on franchit un mont escarpé, sur le sommet duquel on trouva une citerne naturelle pleine d'eau potable; et on alla à la nuit camper dans une plaine située au pied de la montagne. Le lendemain la caravane s'avança dans la direction du sud-ouest-quart-ouest jusqu'au treizième degré vingt-neuf minutes de latitude. On trouva d'excellente eau dans des puits creusés dans les flancs d'un rocher, et quelques vases de cuir près d'une caverne qui avait récemment servi d'habitation à des sauvages.

Le 14, le sol sur lequel on marchait était plus uni, et le pays moins hérissé. On arriva le même jour sur les bords de la rivière de Dongue Amuchito (2), qui se perd dans un lac d'eau salée à peu de distance de la mer. On découvrit de l'eau fraîche dans des puits placés près de la rivière, dont les rives sont couvertes de bois. La latitude de ce lieu fut déterminée, par observation, à treize degrés quarante secondes.

(1) Bowdich's *Account*, p. 29 et suiv.

(2) La carte de Pinheiro, dans l'ouvrage de Furtado, porte Dongue Amoxilo.

Mendès ne voulut point s'avancer plus loin vers le sud avant d'avoir fait examiner si le passage dans cette direction était praticable; en conséquence il envoya l'officier de marine Manoel de Cruz à la découverte, et sur son rapport défavorable, il donna des ordres pour changer la marche de la caravane. On gravit une montagne, et on se dirigea vers l'intérieur des terres. A cette époque, toutes les provisions achetées à Quimana étaient épuisées, et on se trouva dans la nécessité d'envoyer deux détachements de fourrageurs, chargés de se procurer du bétail et des approvisionnements pour le reste du voyage. Ces expéditions étaient commandées par deux mulâtres portugais, et se composaient ensemble de sept cents nègres, dont cent vingt étaient armés de fusils. En faisant le recensement de ses forces, Mendès trouva qu'elles s'élevaient à mille trente-huit hommes, qui consommaient chaque jour dix bœufs et trente moutons.

Un des détachements amena à son retour une négresse dont on s'était emparé par surprise; Mendès la fit habiller de toile et la renvoya, dans l'espoir que ce bon traitement rendrait ses compatriotes favorables à l'expédition. Quoique cette femme n'eût jamais vu de toile, elle ne put se déterminer à abandonner ses anciens vêtements de cuir, et elle les emporta avec les nouveaux. On prit ensuite un nègre, sa femme et son fils, et on les traita de même, après les avoir employés comme guides jusqu'à Mezaz. Ce naturel apprit aux Portugais que ses compatriotes n'avaient aucune sorte de gouverne-

ment, et vivaient épars au milieu des montagnes, où ils habitaient les cavernes, et se nourrissaient de gibier, de reptiles et du lait de leurs troupeaux. Les croyances superstitieuses de ces nègres leur défendent de tuer aucune pièce de bétail, et ils souffriraient les dernières extrémités de la famine plutôt que d'enfreindre cette loi. Lorsqu'ils y sont forcés par la nécessité, ils vont piller les peuplades voisines, qui habitent les frontières de Quimana.

L'expédition s'arrêta six jours pour réunir les fourrageurs et attendre l'arrivée de quatre-vingts nègres, qui étaient restés en arrière. Les premiers étaient parvenus à se procurer des vivres, mais après avoir éprouvé une vive résistance de la part des natifs.

Le 21 d'octobre, on se remit en marche, et on franchit la première petite montagne du Dongue Amuchito. La caravane fut rejointe le même jour par les quatre-vingts nègres qu'on attendait. On campa près de la rivière de Cangala, alors desséchée, mais où l'on creusa des puits, qui donnèrent de l'eau d'assez bonne qualité. L'officier de marine et quelques autres hommes de l'expédition tombèrent malades dans cet endroit : la caravane n'en continua pas moins à s'avancer jusqu'au lit desséché d'une autre rivière, nommée Dandagoa, où on ne put se procurer de l'eau douce qu'en creusant des puits à une portée de fusil du rivage. Le sol était uni et couvert çà et là de touffes d'herbes et de buissons.

Pendant la marche du 23 on eut encore la mer en vue jusqu'à une grande montagne inaccessible pour les hommes et pour le bétail. La caravane la

tourna à l'est. On en aperçut alors une seconde au sud, ayant la forme d'une vaste forteresse, et battue par les flots de la mer à l'endroit appelé Mezaz ou les Tables. Tout près de cette montagne, on trouve une immense forêt, qui s'étend très avant dans l'intérieur, et que traverse une rivière alors desséchée. Cette rivière communique, par un grand nombre de canaux, avec plusieurs lacs d'eau douce et d'eau salée. Le sol paraît fertile dans cet endroit; les grands arbres, qui le couvrent de leur feuillage épais, varient agréablement le paysage, et servent de retraite à une grande abondance d'oiseaux d'espèces diverses, que les nègres moumbi du Quilenga venaient vendre, dit-on, autrefois aux Portugais de Benguella. On détermina la position de ce lieu, appelé Sinho Tenh Bari (1) par les naturels, à quatorze degrés de latitude méridionale. Les nègres de ce district vivent aussi au milieu des montagnes, divisés en petites tribus; mais une tradition conservée parmi eux apprend que leurs pères ont autrefois été soumis à un gouvernement régulier. A l'époque du voyage de Mendès, ces peuplades étaient occupées à se donner un roi, et voulaient se réunir sous le pouvoir d'un des descendants de leurs anciens chefs. Les Portugais trouvèrent au nord un hameau d'une vingtaine de cases, où l'on prit quatorze nègres, que l'on renvoya après les avoir habillés et leur avoir donné quelques idées de l'agriculture, des instruments aratoires, et des graines pour semer. Ces hordes n'ont aucune idée du commerce; leurs ali-

(1) Bowdich, p. 36; la carte de Pinheiro nous donne seulement à cette latitude Rio Senhebari. Voyez ci-après, p. 5[illegible]

ments se composent de lait, de fruits sauvages et de poisson; elles paraissent surtout aimer avec passion une racine, qui a plutôt la propriété d'apaiser la soif que celle de calmer la faim. On remarqua qu'un des naturels avait dans sa chevelure une boucle de jarretière attachée avec une corde, et qu'il disait avoir reçue de ses voisins du sud (1).

La caravane s'arrêta deux jours et demi dans ce hameau, pour explorer la forêt et les bords de la rivière. On s'établit sur le rivage de la mer, où l'on construisit un radeau pour pêcher du poisson. Des difficultés nouvelles se présentaient encore pour continuer le voyage le long de la côte: on se détermina en conséquence à traverser la baie de Lapa, d'où l'on pouvait apercevoir la forêt de Dingue-Varé. L'expédition séjourna deux autres jours dans cet endroit, pour compléter ses provisions de poisson. Le 26 octobre on s'avança à deux lieues dans l'intérieur, pour éviter les collines qui bordent la côte, et l'on tourna ensuite vers un lac situé au sud de Mezaz, dont les rives sont couvertes d'herbes et de bois touffus. Ce petit lac et la rivière qui s'y perd sont appelés, par les natifs, Monayaïgandou (Monayacagandu), c'est-à-dire le Fils du lézard (2).

Le 27, après cinq lieues de marche, on atteignit une rivière qui se jette dans le lac de Quissa. L'eau de cette rivière est quelquefois salée vers son embouchure; mais elle est excellente dans sa partie supérieure et dans les puits qu'on a creusés sur ses

(1) Bowdich's *Account*, p. 36-37.

(2) La carte de Pinheiro, dans Furtado, donne à cette rivière le nom de Monaia Cangando.

bords. Le sol de ce district est bien boisé; mais le débarquement y est très difficile. La mer brise avec violence contre une petite île placée à l'opposite du rivage. On ne trouva aucun habitant dans cette contrée; mais divers objets laissés après eux indiquaient que plusieurs l'avaient quittée récemment pour se réfugier dans les montagnes. Une observation douteuse donna la latitude de quatorze degrés dix minutes (1).

Quelques atteintes de maladie forcèrent la caravane à faire halte pendant la journée du 28. Le lendemain, on se remit en route le long de la mer; mais la marche devint si pénible sur un sol hérissé de collines, que l'on fut encore forcé de se diriger vers l'intérieur. A l'embouchure d'une des criques qui bordent le rivage, on découvrit, à la distance d'une portée de fusil, une petite île dont les bords étaient couverts d'un grand nombre de troncs d'arbres. Le 30, dans l'impossibilité de suivre la côte, l'expédition s'avança dans l'intérieur à travers les montagnes, et après une marche fatigante de sept lieues, elle alla camper sur les bords d'un lac d'où l'on voyait la baie du Nègre (Angra do Negro), et où l'on passa toute la journée du 31 octobre. En traversant ces montagnes, on apercevait dans les vallées, entièrement dépourvues d'eau, quelques cabanes abandonnées par les naturels. Toutes les tentatives qu'on put faire pour entrer en relation avec les nègres furent complétement inutiles.

Le 1er de novembre on continua à parcourir cette

(1) Bowdich's *Account*, p. 39.

contrée montagneuse, jusqu'au lit d'une rivière desséchée, où l'on perdit l'officier de marine Miguel Pinhero, qui s'était offert de lui-même pour faire partie de cette expédition. Le lendemain, on s'arrêta près d'un lac desséché, où l'on put enfin se procurer de l'eau douce en creusant des puits. La principale souffrance de la caravane pendant les marches précédentes venait de l'obligation où elle se trouva de boire continuellement des eaux saumâtres (1).

Le 3 novembre on traversa une contrée moins inégale dont le sol semblait avoir été brûlé, et qui prenait dans quelques endroits une couleur rouge très vive. Un ruisseau qui se détache d'une plus grande rivière se perd, à quelque distance de là, dans un lac situé entre deux montagnes. Une vieille négresse aveugle apprit aux Portugais que le rivage n'était qu'à une lieue de distance, et que les naturels y avaient récemment mis à mort plusieurs hommes blancs. En effet, après avoir fait environ une lieue, la caravane arriva près d'un port auquel on donna le nom de Porto Novo de Mossamedes, en l'honneur du capitaine général d'Angola. Ce port est situé au milieu de la baie du Nègre. Près du campement de l'expédition, on trouva un petit ruisseau qui se jette dans la mer. A une lieue au nord de la baie du Nègre, il y a une autre rivière, très remarquable par son étendue et par ses communications avec les lacs voisins. Un de ces lacs, situé au sud, a une demi-lieue de circonférence, et est soumis aux variations de la marée. Les environs de la rivière sont humides et

(1) Bowdich's *Account*, p. 41.

propres à la culture; et, suivant le rapport de Mendès, le pays pourrait fournir assez de bois et de pierres de construction pour élever l'établissement qu'on avait le dessein de former dans ce lieu, sous le nom de fort de Mossamedes. La rivière produit beaucoup de poisson. Les nègres qui habitent ses rives s'étaient enfuis dans l'intérieur des terres, à l'approche de l'expédition, craignant que les Portugais ne fussent envoyés pour venger la mort de l'équipage d'un vaisseau portugais qu'ils avaient récemment massacré, et dont on trouva encore quelques dépouilles dans le village voisin.

Mendès fit partir deux détachements pour explorer la rivière de Rio das Mortes, qui se jette dans la baie du Nègre. Un de ces détachements s'empara d'un vieux nègre infirme, qui leur apprit que les peuplades qui habitent ces parages sont soumises à des chefs, qu'elles sont peu considérables, possèdent de grands troupeaux de moutons, mais très peu de gros bétail. Le vieux nègre avoua aussi que ses compatriotes vivent principalement de pillage, et que dans sa jeunesse il avait été lui-même un habile maraudeur. L'autre détachement s'approcha très près d'une horde de naturels; mais ceux-ci abandonnèrent avec adresse deux cents de leurs moutons, pour occuper l'attention de leurs ennemis, et s'enfuirent rapidement avec le reste de leur bétail. Après quatre jours de halte, la caravane se remit en route, le 8 novembre. Le vieux nègre lui servait de guide. On marcha trois jours sur un sol sablonneux pour faire onze lieues. Le Rio das Mortes est engorgé à deux lieues de la côte par une quantité considérable de troncs

d'arbres amoncelés par les inondations. A la distance de huit lieues, deux chaînes de montagnes s'élèvent uniformément en forme de pyramides, et ne présentent aucun défilé et aucun passage. Dans la vaste plaine de sable qui est à leur pied, on trouve en tout temps une grande abondance d'eau de pluie conservée dans des citernes naturelles, qui s'épanchent sur le sol. Ces montagnes, revêtues d'une végétation riche et variée, se terminent au pays de Cobale (1), frontière du Oimba, qui est limitrophe des provinces d'Humbe (2) et de Chaungro, situées sur la rive occidentale de la rivière de Cuneni. C'est de l'immense forêt qui couvre cette partie du Cobale que sont arrachés les arbres que le Rio das Mortes charrie dans ses débordements.

Le vieux nègre était presque inutile, à cause de son grand âge, et il devenait urgent de se procurer de nouveaux guides pour continuer le voyage. En conséquence Mendès détacha deux autres troupes d'éclaireurs, la première du côté du Rio das Mortes, et la seconde, au nord-est, le long d'une rivière desséchée qui se jette dans la première. La terre est fertile dans cet endroit, et pourrait nourrir, avec un peu de culture, une population nombreuse. Le sol était battu par les éléphants dont on voyait d'immenses troupeaux, mêlés avec d'autres quadrupèdes d'une haute taille. On s'arrêta jusqu'au 9 (3) pour

(1) Pinheiro, sur sa carte, nomme le pays Cobaès, et la rivière Cobal.

(2) Bowdich, p. 44. Les provinces d'Humbe de Pinheiro, à l'ouest et à l'est de Cunene, sont le haut et le bas Bembe des cartes de d'Anville.

(3) Il y a erreur dans cette date ou dans la précédente.

attendre le retour des deux détachements, et pour faire de nouvelles provisions. Le caporal Manuel da Guerré réussit à s'emparer de plusieurs naturels, d'un grand nombre de moutons et de quelques vaches. Les prisonniers servirent de guides, et l'expédition reprit son voyage sur le bord de la rivière qui communique avec le Rio das Mortes. Cette dernière rivière finit, dit-on, dans le Cobale.

On quitta cette rivière et l'on alla camper, après deux jours de marche, sur les bords d'un très grand fleuve qui se perd dans la mer au nord de la baie. Cette contrée, couverte de montagnes, présente cependant quelques issues à la distance de vingt-six lieues de la côte; en tenant compte des sinuosités de la route, ou à seize lieues en ligne droite. C'était dans ce district, abondamment pourvu de moutons et de vaches, que le nègre Meturo, le principal meurtrier de Yose da Sousa et de Sepulveda, avait cherché un refuge. Ce brigand s'était établi dans une caverne où il se défendit avec résolution, et d'où il se sauva à la faveur d'un labyrinthe, laissant dans sa fuite un sac de cuir rempli des dépouilles de ses victimes infortunées, et six cents moutons qui furent d'un grand secours à l'expédition. Quoique le voyage de Mendès eût pour objet des découvertes géographiques, et non la poursuite des criminels, il ne voulut cependant point négliger cette occasion d'imprimer aux naturels une terreur qui pourrait être par la suite salutaire aux malheureux naufragés jetés sur cette côte.

Les indigènes de cette partie de l'Afrique, appelés

Memuaschagues (1), se nourrissent de bœuf, de mouton, de gibier, de beurre et de fruits; leurs cabanes sont construites en paille, et revêtues d'un mélange de terre et de bouse de vache, qui résiste à la pluie lorsqu'il est durci par les rayons du soleil.

Le 20 et le 21 la caravane s'arrêta pour faire sécher le bagage. Le 22, elle se dirigea vers le pays de Bumbo, qui borde en partie le district de Jau (2), et en partie ceux de Canina ou de Gonga. On traversa une rivière qui coule vers le Rio das Mortes, et l'on suivit pendant deux jours son lit, où l'on trouva parmi le sable des croûtes de nitre cristallisé. L'eau de cette rivière est saumâtre; mais ses bords nourrissent le plus beau bétail du monde. On en détermina la latitude à quatorze degrés quarante minutes sud. On demanda aux prisonniers s'ils avaient quelque souvenir traditionnel que leurs ancêtres eussent eu commerce avec des hommes blancs; ces nègres affirmèrent qu'ils n'avaient aucune tradition sur un semblable événement; et, en effet, ils semblaient ne connaître d'autres vêtements que les peaux de leurs vaches et de leurs moutons. Les indigènes de cette contrée sont remarquables par la symétrie générale de leurs formes et la belle proportion de leurs membres. Ils portent dans les cheveux des ornements de peau de mouton taillés en figures singulières, et présentant la laine en dessus. Leurs femmes sont très fécondes. On ren-

(1) Le nom de ce peuple est omis sur la carte de Pinheiro. Ne serait-ce pas Mucualiangues qu'il faudrait lire? Voy. ci-après, p. 47.

(2) Bowdich, p. 48. Njau sur la carte de Pinheiro qui place au nord Canina, et plus au nord Bumbo.

voya le vieux nègre dans cet endroit, après l'avoir habillé. Il affirma encore, avant de partir, qu'il voyait pour la première fois des hommes blancs, et qu'il n'avait jamais entendu parler de semblables hommes par ses compatriotes. Le langage de cette contrée est un jargon analogue à celui des sauvages de la côte d'Auyla (1) : il est très facile à entendre pour ceux qui connaissent la langue bunda ou d'Angola (2).

Le 23 l'expédition atteignit le territoire de Bumbo, qui a pour feudataire celui de Jau. On traversa, dans cet endroit, la rivière qui se jette dans la mer au nord de la baie. Mendès fait observer que de toute la partie occidentale d'Afrique connue des Portugais, la contrée de Bumbo (3) est la plus belle par son climat, sa fertilité, son heureuse position et la beauté de ses paysages. Elle comprend une chaîne de montagnes demi-circulaire, qui s'étend considérablement entre le nord-est et le sud-est, et est habitée par une population nombreuse et guerrière. Une rivière s'épanche du sommet de ces montagnes vers leur base, et se divise par des saignées artificielles en mille canaux, qui vont fertiliser d'immenses champs de millet, de maïs, de blé, de fèves, de massays et de tabac; les naturels préparent cette plante en en pressant les feuilles entre deux pierres. Ils savent aussi engraisser leur sol, naturellement léger, avec la cendre des mauvaises herbes. « L'art de diviser artificiellement les eaux, ajoute Mendès, dans

(1) Auyla est Ohila de la carte de d'Anville.

(2) Bowdich's *Account*, p. 49.

(3) Ce district, remarquable sur la carte de Pinheiro Furtado, est entre les Mocorocas et les Mucoanhocas.

lequel les Égyptiens furent nos premiers maîtres, a été suggéré aux nègres de ce pays par la disposition analogue de leur sol ; mais c'est le seul exemple d'une semblable industrie que j'aie vu pendant ma longue résidence en Afrique. » Les produits de la terre répondent aux soins qu'on lui donne ; on sème immédiatement après la moisson, et on supplée au manque de pluie en arrosant les champs avec les eaux des réservoirs. Malgré l'abondance des arbres dans cette contrée, les habitants ont grand soin de ne couper que les plus petits pour servir aux usages journaliers, et de réduire les plus gros en planches, qui servent à les abriter des rayons du soleil. La caravane eût trouvé plus de provisions dans ce district, s'il n'eût été récemment ravagé par les habitants d'un district voisin, nommé Catalla (1), soutenus dans leurs excursions par le sôva d'Auyla Ogonga ; quoique ce chef possédât le droit de souveraineté sur les peuples de Jau, il ne voulait pas souffrir qu'aucun de ses vassaux fût plus riche que lui, et il avait autorisé les déprédations des nègres du Catalla pour arrêter la puissance croissante de cette partie de ses états. Ce district du Bumbo, qui est sans contredit la position la plus heureuse et la plus avantageuse pour l'établissement d'un comptoir, est situé à vingt-huit lieues au nord du port de Mossamedes, par quatorze degrés deux secondes de latitude méridionale. La rivière prend sa source dans une montagne à l'est-nord-est, et prolonge son cours sinueux dans la direction du sud-est jusqu'à la mer, où elle se jette par quatorze

(1) Ce district n'est point nommé sur la carte de Pinheiro.

degrés cinquante-sept secondes de latitude. Les bords de cette rivière sont bien peuplés et couverts d'une multitude de villages, que les Portugais trouvèrent entièrement déserts. Leur approche en avait chassé tous les habitants, qu'aucune démarche ne put ramener dans leur case pendant le séjour de la caravane.

On resta dans ces parages jusqu'au 25 de novembre, et, ce jour-là même, on fit prisonniers dix Mucuahangues (1) appartenant à une peuplade qui reconnaît pour chef le neveu du Jau. Ces nègres transportaient du sel extrait d'une saline située à onze journées du cap Negro; on leur rendit la liberté, ainsi qu'à deux habitants de Cobal, après leur avoir donné des vêtements de toile. Dans la nuit du 25, l'expédition fut soudainement attaquée par les indigènes de la gauche, qui firent pleuvoir sur les Portugais une grêle de flèches, en faisant entendre, par leurs hurlements, qu'ils viendraient le lendemain faire une attaque plus vigoureuse. Cet événement jeta le désordre parmi les gens de l'expédition; un officier fut blessé. Dans cette circonstance, Mendès montra de la prudence et de la résolution : il déclara aux agresseurs qu'il n'avait aucun dessein de leur nuire; mais que s'ils osaient renouveler les hostilités, il leur ferait éprouver ce que pouvaient les armes européennes. Le 26, une ambassade, composée du fils du muene Bumbo, d'un chef militaire ou quissang, et de trois vieillards, membres du gouvernement,

(1) Ce sont probablement les Mucoanhocas de la carte de Pinheiro, qui ne fait pas mention des Mucuahangues, ni des Memuaschagues. Voyez ci-dessus, p. 44, et Bowdich, p. 47 et 53.

se présenta au camp de l'expédition pour faire des excuses. Mendès les reçût avec bonté, et les renvoya avec des présents d'étoffes et de ceintures rouges, pour les engager à établir des relations amicales entre leur maître et l'expédition. Le 29, les mêmes envoyés revinrent lui apprendre qu'ils n'avaient pu déterminer leur monarque à admettre les Portugais en sa présence. Mendès offrit alors de leur donner un blanc pour otage; mais les ambassadeurs répondirent qu'ils préféraient un nègre appartenant au Moindo das Cuandos (1), peuplade qui s'était volontairement réunie à l'expédition portugaise depuis Quimana. On leur accorda ce qu'ils demandaient, et Mendès reçut le soir même l'avis qu'il serait reçu le lendemain dans les formes accoutumées.

Le monarque nègre donna les plus grandes marques de respect au voyageur portugais, qui, en retour, lui fit un présent de vêtements. Une alliance avec le sôva du Bumbo était de la plus grande importance pour la prospérité du nouvel établissement portugais à Mossamedes, et le succès de Mendès fut un véritable service rendu à son pays. Ce voyageur forme le vœu de voir élever un comptoir dans cette partie même de la contrée, si remarquable par sa fertilité et l'abondance de l'ivoire, de la cire, du bétail, et même des esclaves qu'elle produit. Le sôva fut si satisfait de ses hôtes, qu'il promit de punir

(1) Bowdich, p. 55. Les Moindo das Cuandos sont probablement les Mocoandos de la carte de Pinheiro, placés au sud de la rivière de San-Joao de Quimana, et mentionnés ci-après sous ce nom dans la relation, p. 52.

Mochouso, auteur des cruautés commises au cap Negro.

Sur les frontières septentrionales de cette partie du Bumbo, les Portugais rencontrèrent plusieurs tribus sauvages qui les poursuivirent pendant plusieurs nuits, en leur lançant des flèches. Le 1er de décembre, la caravane fit six lieues sous la conduite des guides que le sôva leur avait fournis. Pendant cette marche, on serra de près une chaîne de montagnes qui donne naissance à un grand nombre de ruisseaux dont les eaux portent la fertilité dans des plaines couvertes d'une immense population. L'expédition courut un grand danger pendant son séjour au pied de ces montagnes. Un indigène, excité par ses compatriotes, se glissa dans le camp, dans l'intention de mettre le feu aux poudres de la caravane. Le coupable fut heureusement pris sur le fait, et pendu immédiatement à un arbre, où son corps resta trois jours exposé pour jeter la terreur parmi les naturels.

Le premier village ou libatte que l'on rencontre ensuite, est situé sur une montagne. A une demi-lieue plus loin, on trouve une belle plantation qui couvre le talus de la montagne, s'étend jusque dans la vallée, et produit d'excellents pâturages. Les habitants possèdent dans cet endroit une grande quantité de bétail, dont ils refusèrent obstinément de vendre une seule pièce aux Portugais. Ils firent même, pendant la nuit, une irruption dans le camp, pour s'emparer de celui que le commandant avait obtenu des chefs des environs. On parvint aisément à repousser

ces maraudeurs, qui poussèrent dans leur fuite des cris horribles. L'expédition séjourna dans ce lieu jusqu'au 3 de décembre; ce jour-là même, Mendès jugeant qu'il était nécessaire de prouver aux indigènes que leur grand nombre ne pouvait intimider la caravane, envoya un détachement de quatre cents hommes, sous la conduite d'un guide du Bumbo, pour les surprendre par embuscade. Les nègres portugais, pleins de confiance dans leurs armes à feu, attaquèrent un corps considérable d'indigènes, les repoussèrent sur les hauteurs, et parvinrent à s'emparer de soixante-dix de leurs plus belles vaches.

Le 4, on continua à marcher le long de la même chaîne de montagnes; les nègres qui l'habitent sont actifs et courageux, mais tous enclins au vol, quoique leur pays soit très peuplé et abondamment pourvu de provisions. On remarqua dans cette marche une grande quantité de fruits sauvages et d'arbres gigantesques sur lesquels Mendès grava quelques inscriptions. Cette province, nommée Otomba (1), est située par quatorze degrés de latitude à la distance de trente-six lieues de la mer. On y trouve d'excellente eau. Des pluies considérables forcèrent la caravane à y séjourner jusqu'au 6 de décembre. Dans la marche suivante, on quitta la chaîne de montagnes, et on alla camper près d'une rivière qui traverse le district de Jau, et forme un lac par quatorze degrés quatre minutes de latitude. Les indigènes qui avaient laissé l'expédition en paix pendant les journées du 4

(1) Bowdich, p. 96. Otomba est le Tamba de la carte de Pinheiro.

et du 5, l'attaquèrent vigoureusement le 6, dans le dessein d'enlever le bétail de la caravane. Les Portugais eurent beaucoup de peine à sauver ces animaux.

On gagna Bimxiabas en deux jours de marche, et l'on y fut retenu le 11 par les pluies. Cette partie de la contrée était entièrement dépeuplée par suite des dernières guerres; les Portugais serrèrent le plus près qu'ils purent la chaîne de montagnes où ils jouissaient du double avantage d'une route ombragée par les arbres qui croissent en abondance jusque sur les rochers, et d'une quantité considérable de toute espèce de gibier. La rivière de Quissa traverse ce district, jusqu'à un lac où elle se perd par quatorze degrés dix minutes de latitude, à trois jours de marche sur la route Quilunga. Le 12, on marcha en ligne droite vers les montagnes du Bumbo jusqu'à une distance d'environ trente-six lieues de la mer. Le 14, on alla camper à leur pied jusqu'au 19, pour attendre le retour d'un détachement qui était à la poursuite des indigènes. Toute la contrée était déserte entre Bimxiabas et Bumbo, quoique le besoin de pâturages, d'arbres et d'herbes aromatiques fût loin de s'y faire sentir. L'expédition passa dans cet endroit la rivière de Mueni-Cambambo qui se réunit au Senhebari (1), et se jette dans la mer par quatorze degrés de latitude. Une montagne située au treizième degré deux minutes de latitude donne naissance à deux autres rivières : la Dongue qui se

(1) Bowdich, p. 36 et 61; et ci-dessus, p. 37. Pinheiro n'a point tracé le cours de la Mueni-Cambambo.

réunit au Muchata par treize degrés quarante minutes de latitude, et la Quimana qui a son embouchure par treize degrés dix-neuf minutes de latitude. Le plateau de cette montagne est comparable au Bumbo pour la fertilité et les beautés pittoresques. La population considérable qui l'habite est soumise à deux chefs : le premier étend son pouvoir sur tous les indigènes répandus dans le pays jusqu'aux côtes, et le second sur la partie la moins sauvage des nègres montagnards. La pente de ces montagnes est difficile et escarpée, et leur élévation surpasse celle de toutes les autres terres connues de cette partie de l'Afrique. A cette hauteur, on aperçoit distinctement l'Océan; et l'air est si frais que les gens de l'expédition se plaignirent du froid, quoiqu'on fût au milieu de l'été. Le chef nègre, nommé Naquageli, qui gouverne les Mocoandos de la côte, était mort récemment; et par suite des guerres civiles qui résultèrent de cette mort, son fils s'était retiré chez les Quilengues. L'autre monarque de cette montagne reçut de Mendès un costume complet, et lui donna la promesse de rester toujours l'ami des établissements portugais (1). Ces peuplades possèdent des troupeaux nombreux, vivent dans des villages, et cultivent pour leur usage le maïs et les plantes potagères. L'expédition séjourna dans ce district jusqu'au 21 pour faire de nouvelles provisions, et observer la contrée qui produit de riches pâturages et d'excellentes eaux. Vers le nord-est, on trouve les nègres Mondombes, qui

(1) Bowdich, p. 62. Voyez ci-dessus, p. 48.

sont voisins de Benguella; vers l'est, les Quimanas, les nègres de Dongue, d'Amuchito, de Quilumata et de Lombombi; et vers le sud-est, les Bimxiabás, et de vastes forêts inhabitées (1).

Le 22 décembre, l'expédition mit cinq heures à descendre la montagne; et parcourut un district habité par les nègres les plus superstitieux qu'elle eût encore rencontrés. Une pluie d'orage ne permit pas de faire une longue route le 23; mais le 24 et le 25 furent deux journées longues et pénibles. Enfin, l'expédition atteignit Dombe da Quinzamba, où se terminèrent ses travaux d'exploration, et entra dans la ville de Benguella le 29 décembre 1785.

Ce voyage de Mendès, quoique n'occupant qu'un très petit nombre de pages, a plus enrichi la géographie qu'un grand nombre d'autres dont on a enflé de volumineux in-quarto, puisqu'il a donné aux géographes la faculté de tracer les principaux traits d'une vaste contrée, au-delà de celles où se trouvaient les limites de nos connaissances, et d'enrichir nos cartes d'un assez grand nombre de positions, dans un espace considérable que l'exact et laborieux d'Anville s'était vu forcé de laisser entièrement en blanc.

(1) Bowdich's *Account*, p. 64. La plupart de ces peuplades sont placées sur la carte de Pinheiro; dans la copie de cette carte, insérée dans l'ouvrage de Feo, on lit Lombimbi au lieu de Lombombi.

§ V.

Considérations sur la langue bonda, et résumé sur le commerce des Portugais au Congo, à Angola et Bénguella.

Bowdich a terminé son intéressante brochure par les considérations suivantes sur la langue bonda ou bunda, qu'il a extraites des introductions que le missionnaire Cannecattim a placées en tête de sa Grammaire et de son Dictionnaire.

Il paraît que la langue bonda (1), que l'on parle généralement dans le royaume d'Angola, est venue originairement de Cassange (2), et a été répandue ensuite dans les districts d'Ambacca, de Quilango, d'Icolo (3) et de Bengo, par les nègres qui envahirent ces contrées. A l'appui de cette tradition, Bowdich fait observer que le bonda est parlé dans une immense étendue de pays de l'intérieur, tandis qu'on ne le connaît sur la côte que dans un rayon de quarante ou cinquante lieues, c'est-à-dire depuis la rivière de Lifune jusqu'à celle de Coanza. Le nom

(1) Conférez l'introduction de la Grammaire et du Dictionnaire de Cannecattim.

(2) La carte de Pinheiro, insérée dans l'ouvrage de Feo Cardozo, place les terras de Cassange au nord-est des terras de Ginga (Zingha), dans la haute Ganghelle de d'Anville, et les étend jusqu'au fleuve Quango (Coango), qu'on croit être le Zaïre, où ils confinent aux Moulouas. Cette importante indication est omise sur la copie de la carte de Pinheiro, insérée dans l'ouvrage de Bowdich.

(3) Nommé Icolo Golungo sur la carte de Pinheiro. Quilango serait-il le Kilongo de Proyart? alors il désignerait ici tout le Loango.

même de ce langage est une preuve de plus de son origine; car abondo ou bondo signifie un conquérant dans le dialecte du Congo et dans celui d'Angela.

La langue bonda, qui est aussi en usage à Mattempa et à Cassange, a quelque affinité avec celle des nègres de Mahunga, peuple qui habite au nord-ouest de Mattempa, ou entre Mattempa et Hocanga. Mahunga est aussi quelquefois appelé Cacongo (1), mot composé qui désigne un petit royaume. Lorsque le père Cannecattim vint comme missionnaire dans cette contrée, ses interprètes parlaient la langue bonda, on leur répondit en mahunga et en cacongo, et ils comprirent très bien les réponses des naturels. Le langage bonda a aussi beaucoup de points de ressemblance avec celui du Congo, surtout avec le dialecte qui est particulier au district de Sonho. Voici les noms de nombre traduits dans les deux langues:

	Sonho.	Bonda.
1	Mochi	Mochi.
2	Solle	Yari.
3	Satu	Sâtu.
4	Maia	Uana.
5	Sanu	Sanu.
6	Sâmanu	Samannu.
7	Samboari	Sambuari.
8	Nane	Naqui.
9	Eôua	Ivoua.
10	Cumi	Cunhi.

(1) Mattempa est le royaume de Matamba de d'Anville, et on n'en saurait douter, puisque les habitants sont nommés Ginga ou Zingha, d'après les exploits de la reine célèbre qui les a gouvernés. Cette reine était nommée Gongo Amena par ses sujets, selon le

Le dialecte congo est le langage original des peuples qui habitent depuis la rivière Lifune jusqu'au cap Sainte-Catherine, au nord du royaume de Loango : ce fait a été démontré par l'expédition des Portugais, qui s'avancèrent par terre jusqu'à Cabonda (1), en 1784.

Le principal caractère qui distingue la langue bonda est la formation du singulier et du pluriel, de ses noms et des cas, des temps et des nombres de ses verbes, qui se distinguent par des particules qui les précèdent, et non par leur terminaison. Les diminutifs se forment en ajoutant *ca* devant le mot : exemple, *caconga*, un petit royaume; *camona*, un petit-fils. Les superlatifs se forment en redoublant la dernière syllabe de l'adjectif : exemple, *riata quine-ne*, un grand homme ; *riata quinene-nène*, un très grand homme; quelquefois on exprime la supériorité par l'adjectif *muène*, le même : exemple, *riata muene*, il est le même homme, c'est-à-dire il est uniforme en toutes choses. Dans le lan-

père Cannecattim. Il ajoute que les confins orientaux du royaume de Mattempa touchent au lac Zembra; que les habitants du Congo se nomment eux-mêmes Mucha-Congo ou Acha-Congo; ce qui signifie chez eux dominateurs, héritiers. Les Hocangas nous paraissent être les habitants du marquisat d'Ocanga, placé par d'Anville au confluent des fleuves Bancaro et Coango ; alors le Mahunga ou le Cacongo serait la partie sud-est du Congo, ou le Dembo-Angonga avec plus d'étendue, et il serait différent du Cacongo de la côte au sud de Loango. Le savant M. Berghaus nous paraît avoir donné une position trop orientale aux Hocangas sur sa carte d'Afrique.

(1) C'est-à-dire Cabenda ou Cabinde; mais Cabonda est peut-être le véritable nom, et signifie le petit pays ou royaume.

gage bonda, l'article varie en nombre et en cas, mais non en genre : exemple, *o riata*, les hommes; *rio rata*, des hommes; *co ma ata*, les hommes; *quia mala*, des hommes; *ria nugatta*, des femmes; *co agatta*, les femmes. Les substantifs ont six cas, et les pronoms démonstratifs cinq, qui sont tous distingués par des articles.

Les verbes ont une signification active et passive, trois conjugaisons, quatre modes, un gérondif et un participe déclinable. L'indicatif se modifie en trois temps : le présent, le parfait et le futur; le subjonctif admet ces trois temps, et de plus un second futur. On fait peu d'usage du verbe neutre *cuia*; mais la langue abonde en prépositions, en adverbes et en conjonctions.

Le missionnaire Cannecattim, dont Bowdich vante les grandes connaissances, a composé une grammaire complète de la langue bonda, à laquelle il a joint un dictionnaire de celle de Sonho, dialecte de la langue congo. Il a aussi publié un dictionnaire portugais, latin et bonda (1).

On a remarqué que les esclaves de Mouloua, contrée dont la position a été rectifiée par la mission du comte de Saldanha, acquièrent très facilement, et presque immédiatement après leur arrivée à Angola, l'usage de la langue bonda; ce qui prouve que cette langue a beaucoup d'affinité avec leur propre lan-

(1) Voici les titres de ces ouvrages : *Observaçoes grammaticaes sobre a lingua bunda ou angolense*. Lisboa, 1805; 218 pages. *Diccionario da lingua bunda ou angolense*, par Fr. Cannecattim, *prefeito das missoes de Angola e Congo*. Lisboa, 1804, petit in-4° de 720 pag. à trois colonnes.

gage. Le bonda se parle aussi à Libolo; mais les nègres quisamas ne connaissent que celui de Benguella, qui contient quelques mots bonda : par exemple, le mot benguella, qui signifie défense en bonda. Les districts de Libolo et de Quisama étaient cependant autrefois réunis sous le nom de royaume de Matamao (1).

Parmi les papiers laissés par Bowdich, il se trouvait un état des importations et des exportations du Portugal en langue portugaise, que les éditeurs du Mémoire du Voyageur ont cru devoir traduire, et dont il peut être utile de présenter les principaux résultats.

En 1803, on expédia d'Angola pour Lisbonne deux cent quatre-vingt-neuf quintaux d'ivoire, dont le prix fut de 2,336,000 réaux; et dans cette même année on exporta de Lisbonne pour Angola, en eau-de-vie, farine, étoffes de laine et de soie, toiles de diverses sortes, nankins, mousselines et étoffes des Indes, pour la valeur de 480,789,012 réaux; ce qui formait en faveur de Lisbonne une balance de 478,453,012 réaux. Dans l'année 1804, l'exportation de l'ivoire fut beaucoup plus considérable, et se monta à sept cent cinquante quintaux trois quarts, qui furent vendus 4,779,000 réaux. L'exportation du cap Vert à Lisbonne s'était montée, en 1803, à 4,698,000 réaux. L'exportation de Lisbonne au cap Vert était de 7,071,000 réaux. De sorte qu'il en résultait une balance en faveur de Lisbonne,

(1) Bowdich's *Account of the discoveries of the Portuguese in the interior of Angola and Mozambique*, p. 137 et suiv.

de 2,343,930 réaux. Le total de la balance pour tout le commerce des établissements portugais sur la côte occidentale d'Afrique fut, pour cette même année, de 827,028,812 réaux (1). Il se monta, en 1804, à 876,251,710 réaux. En général, on a remarqué que cette balance est toujours de 99 ou 100 pour 100 en faveur de la place de Lisbonne.

CHAPITRE VI.

Voyage de M. Feo Cardozo dans les royaumes d'Angola et de Benguellâ, depuis 1816 jusqu'en 1819.

M. Feo Cardozo se rendit à Saint-Paul de Loanda en 1816, comme aide-de-camp de son père, nommé gouverneur général des royaumes d'Angola et de Benguella. Pendant son séjour dans cette partie de l'Afrique, M. Feo Cardozo profita des avantages que lui donnaient sa place et l'autorité du gouverneur, pour puiser dans les archives ecclésiastiques et civiles les documents nécessaires afin de composer une histoire des gouverneurs qui ont successivement administré ces colonies portugaises, ainsi qu'une description abrégée des royaumes d'Angola et de Benguella. M. Feo écrivit son ouvrage en portugais, et le fit imprimer à Paris en 1825 : il y joignit cette

(1) Bowdich, p. 163 et 172.

même carte des royaumes d'Angola et de Benguella de Pinheiro Furtado, qui avait déjà paru l'année précédente dans la brochure de Bowdich.

Cette histoire et cette description d'Angola et de Benguella ne forment que les deux dernières parties de l'ouvrage de M. Feo Cardozo; la première partie se compose de la Biographie du vice-amiral Luiz Da Motta Feo e Torres, père de l'auteur. Quoique cette partie soit précisément celle qui paraît avoir déterminé M. Feo Cardozo à publier les deux autres, nous n'aurons point à nous en occuper, parce que tout ce qu'elle renferme de relatif à notre sujet se trouve répété avec de plus grands développements, par l'auteur même, dans sa seconde partie, ou dans l'histoire des gouverneurs d'Angola. Cette Biographie n'est d'ailleurs qu'un catalogue, ou un simple état de services, accompagné de nombreuses pièces justificatives : une seule, relative à la province de Paraïba, dont Da Motta Feo a aussi été gouverneur, pourra nous offrir quelques renseignements lorsque nous traiterons des voyages faits au Brésil. Ainsi donc il nous suffira, pour ne rien changer au plan que notre auteur s'est prescrit, de diviser ce chapitre en deux sections (1).

(1) Voici le titre entier de l'ouvrage de Feo Cardozo, auquel nos citations se rapportent : *Memorias contendo a biographia do vice almirante Luis da Motta Feo e Torres. A Historia dos governadores e capitaens generaes de Angola, desde* 1575 *até* 1825, *descripçao geografica e politica dos reinos de Angola e de Benguella. Offrecidas a S. M. o Senhor. D. João* VI, por Feo Cardozo de Castellobranco e Torreo. Paris, 1825, in-8°.

§ I.

Histoire des gouverneurs et capitaines généraux d'Angola, depuis 1575 jusqu'en 1825.

Les Portugais découvrirent le Congo en 1484 (1); ils y introduisirent la religion chrétienne, et depuis cette époque leurs commerçants ne cessèrent de fréquenter plus ou moins les côtes de ce pays. Cependant, entraîné par les riches conquêtes des Indes orientales et du Nouveau-Monde, le gouvernement de Portugal négligea long-temps de faire aucun établissement au Congo. Ce ne fut que quatre-vingt-quatre ans après l'époque de la découverte, qu'excité par un roi du pays, il y songea pour la première fois (2).

Le roi d'Angola voyait avec jalousie les profits

(1) Voyez ci-dessus, t. 1, p. 90. Notre auteur dit 1491, parce qu'il fait concorder, à tort, l'époque de la découverte avec celle de l'introduction du christianisme.

(2) Avant la relation d'Édouard Lopez, qui parut à Rome en 1591, les Portugais eux-mêmes étaient, sur le Congo, dans une ignorance complète. Ils défiguraient le nom du pays qu'ils appelaient Mani Congo, joignant au nom le mot mani, qui signifie chef ou roi. L'exact et savant Livio Sanuto, dans sa Géographie (1588, in-folio, p. 90), trouve à peine de quoi remplir une demi-page de notions vagues, fautives sur cette vaste contrée, et sur le fleuve Zaïre qui la traverse. Marmol, dont les deux premiers volumes sur l'Afrique parurent à Grenade en 1573, mais dont le dernier, où il est question du Congo, ne fut publié qu'en 1599 à Malaga, paraît n'avoir pas connu la relation de Lopez par Pigafetta, car il ne donne aucune description du Congo; mais il est l'auteur qui raconte de la manière la plus circonstanciée les pre-

considérables que le roi de Congo son voisin retirait de son commerce avec les Portugais. Le désir de jouir des mêmes avantages le détermina à envoyer sur un vaisseau portugais une ambassade en Portugal, pour faire alliance avec ce pays. La reine Catherine, qui régnait alors, consentit à la demande des ambassadeurs nègres, et fit choix, pour commander l'expédition qu'elle envoyait à Angola, de Paul Dias de Novaës, neveu du célèbre Bartholomé Dias, qui avait découvert le premier le cap de Bonne-Espérance (1).

Paul Dias partit de Lisbonne en septembre 1559, avec trois caravelles, quelques hommes de guerre et un présent pour le roi d'Angola. Ses instructions étaient d'ouvrir avec ce roi un commerce réglé, et de le convertir au christianisme. Dias arriva à l'em-

mières relations des Portugais avec ce pays. Il rapporte à l'année 1590 l'expédition des Portugais de Ruy de Sousa, dont nous avons parlé au commencement de cette Histoire générale, t. I, p. 102, et indique à l'est du Congo le lac Zambere (Zambeze), qui contient des îles habitées par les Azingues et les Mondequites: ce lac confine aux Pangelinguos, Cuylas, Condongos, Sonnos et Bancares, dont les pays sont traversés par des rivières qui se jettent dans le Zaïre, et portent le même nom que ces peuples. Le Zaïre prend sa source dans le lac Zambere. Au midi sont les montagnes de la Lune, qui séparent cette contrée de la haute Éthiopie, du pays des Abyssins et des Cafres, et qui obéit au Benomotapa, qui possède aussi Sofala, et que les Portugais nomment l'Empereur d'or. Au nord du Congo est le royaume de Benii (Benin). Ambas est la capitale du Congo, et Songo (Sognô) le premier pays que l'on rencontre. Voilà tout ce que Marmol, qui avait fait un long séjour en Afrique, nous apprend sur le Congo, et tout ce qu'il en savait. (Marmol, *Afrique*, liv. IX, chap. XXIV et XXV, t. III, p. 93 à 101 de la traduction de Perrot d'Ablancourt.)

(1) Feo, *Memorias*, p. 127. Feo écrit Dias; les auteurs italiens et plusieurs auteurs portugais, Diaz.

bouchure de la Coanza en mai 1560 (1). Le roi d'Angola, qui avait envoyé des ambassadeurs en Portugal, était mort ; mais son fils, qui lui avait succédé, montra les mêmes dispositions que son père. Paul Dias, se fiant à la sincérité de ses promesses, débarqua avec vingt hommes, et laissant le reste de son équipage dans ses vaisseaux, il leur donna ordre de faire voile vers le Portugal, si au bout du temps qu'il avait déterminé il ne se trouvait pas de retour. Il marcha ensuite droit à la cour du roi d'Angola; il fut accueilli avec beaucoup de joie et d'empressement. Au bout de quelques jours, il voulut retourner vers ses vaisseaux; mais le roi le retint sous le prétexte qu'il avait besoin de ses secours pour les guerres où il se trouvait engagé : la nouvelle qu'il reçut de la révolte d'un de ses plus puissants vassaux, le sôva Quiloango Quiacango, le détermina à renvoyer Paul Dias en Portugal, afin de demander un secours qui pût raffermir son autorité chancelante.

Paul Dias, de retour en Portugal, fit au roi Saint-Sébastien le récit des heureux succès de son expédition. Il lui dit que ces peuples étaient déjà préparés à recevoir la religion chrétienne, qu'il avait remarqué entre les mains des indigènes des Missels, des pierres d'autel et quelques ornements, indices certains que déjà des prêtres missionnaires avaient pénétré parmi eux, et y avaient jeté les semences de la foi.

(1) Lopez, dans Pigafetta, fait aussi mention de l'expédition de Paul Dias Novaës, qui avait eu lieu moins de trente ans avant son retour du Congo en Europe. Voyez Pigafetta, *Relatione del reame di Congo*, p. 19.

Le roi Sébastien renvoya de nouveau Paul Dias à Angola, avec le titre de conquérant, de gouverneur et de fondateur; et il lui donna en même temps les pouvoirs les plus amples pour fonder une colonie dans ce pays. Par une ordonnance du 12 avril 1574, il promit des lettres de noblesse à tous ceux qui, dans les terres nouvellement conquises, construiraient des châteaux forts de quinze brasses de superficie (1), avec des murs de trente palmes de haut et cinq de grosseur. Les titres et priviléges, pensions et avantages accordés à ces colons, chacun selon leur mérite, devaient, suivant la même ordonnance, passer à leurs enfants et descendants, pourvu qu'ils ne fussent pas issus de chrétiens nouvellement convertis (2).

Paul Dias partit de Lisbonne le 23 octobre 1574 (3), avec sept bâtiments montés par sept cents hommes de guerre. Après trois mois de navigation, il aborda à l'île de Loanda, un peu au nord de l'embouchure de la Coanza. Là, il débarqua avec son équipage, marqua l'emplacement de l'église qu'il se proposait de construire, y fit dire la messe sur un autel portatif, et prit possession du pays au nom du roi de Portugal. Un grand nombre de nègres, sujets du roi de Congo, s'étaient rassemblés pour être présents à cette cérémonie. Quarante Portugais fixés au

(1) La brasse ou toise portugaise vaut 80 pouces ou 6 pieds 8 pouces; la palme est de 8 pouces; le pied est de douze pouces, et égale 3,285 décimètres.

(2) Feo, p. 128.

(3) Labat, t. II, p. 383, place cet événement et la première fondation de Saint-Paul de Loanda en 1578; ce qui est une erreur. Labat altère aussi le nom de Novaës, et il écrit Nevais.

Congo, mais que les guerres qui désolaient le royaume avaient contraints de se réfugier dans l'île, eurent aussi le bonheur d'en être les témoins. Paul Dias fit part de son arrivée et de ses projets au roi d'Angola, en lui envoyant en même temps des présents. Le monarque nègre le fit complimenter par des ambassadeurs qui lui remirent aussi de sa part des bestiaux et des esclaves, pour son usage et celui de sa troupe, ainsi que du bois de Quicongo et des bracelets d'argent et de cuivre, destinés comme présent pour le roi de Portugal.

Paul Dias ayant remarqué que l'île de Loanda ne réunissait pas les avantages convenables, transporta son nouvel établissement sur le continent, et jeta les fondements de la nouvelle ville dans l'endroit où est actuellement la forteresse de San-Miguel : il la nomma Saint-Paul de Loanda. Il secourut ensuite le roi d'Angola contre le sôva de Quiloango, son vassal, et conclut avec le monarque nègre un traité par lequel il était permis aux Portugais de commercer librement dans ses états. Paul Dias fréquenta souvent sa cour, et vécut avec lui dans la plus grande intimité et la plus parfaite union pendant l'espace de six ans; mais au bout de ce temps, le roi d'Angola, par le conseil de ses macottes et d'un transfuge portugais, craignant que les blancs ne lui enlevassent la couronne ou n'usurpassent la possession de ses mines, fit massacrer tous les esclaves nègres convertis au christianisme, au nombre de mille, ainsi que tous les Portugais qui, sur la foi des traités, étaient épars

dans son royaume pour affaires de commerce (1). Dès que Paul Dias eut été instruit de cet acte de cruelle perfidie, il s'avança dans les états du roi d'Angola, accompagné de cent cinquante hommes et de quelques pièces d'artillerie, contraignit le roi à se soumettre, et fit aussitôt mettre à mort tous les macottes qui lui avaient conseillé le massacre des Portugais.

Paul Dias ayant reçu de nouveaux renforts de Portugal, entreprit de nouvelles conquêtes. En 1580, il soumit les sôvas de Quissama (2), qui s'étaient opposés à son passage dans la rivière Coanza, et, l'année suivante, le sôva Honga, ainsi que toute cette province (3). Cette même année, en 1581, il triompha pour la seconde fois du roi d'Angola dans le Mucambe et le Quissama. Dans ces deux dernières batailles, les sôvas de Muxima, de Quitamgombe et de Quizua étaient les alliés de Paul Dias et combattaient avec lui. Il expulsa ensuite de ses états le puissant sôva d'Illamba, nommé Angola Quitaxo, et il

(1) Pigafetta place cet événement en l'année 1578. Voyez ci-dessus, t. XIV, p. 107; et Pigafetta, *Relazione di Congo*, p. 19.

(2) Lopez dit que les Quizamas (Chezzamas) formaient plusieurs états unis en républiques fédératives et indépendantes, et que la crainte de tomber sous le joug du roi d'Angola les porta à se soumettre à Dias. Comment, après une information si exacte, a-t-il pu transporter le pays des Quissamas ou Quezzamas de la côte dans l'intérieur, à l'orient de Bamba, et près du lac douteux d'Aquelunda ou de Chelunda? Cette bévue ne peut être attribuée à Lopez; elle appartient sans doute à Pigafetta son narrateur, qui, dans la même page, fait mention de Quizama et de Chezzama, sans se douter que c'est le même pays. Voyez Pigafetta, *Relazione di Congo*, p. 25; et ci-dessus, t. XIII, p. 521.

(3) Feo, p. 133. Ce nom de Honga est inconnu. Ne serait-ce pas Donga ou Dongo qu'il faudrait lire?

donna sa place à un autre. Cette même année, un de ses officiers, Louis Serrão, défit plusieurs petits souverains qui avaient suivi le parti du roi; et ce même officier fit en même temps la conquête d'une grande partie d'Illâmba, et d'une portion de Quissama. Le peu de soldats portugais dont Dias pouvait disposer fut la seule cause qui l'empêcha de s'emparer de toutes ces provinces. Il résolut cependant de se rendre maître des mines d'argent qu'il croyait exister dans les environs de Cambambe. Il traversa les états du sôva Bamba-Tango, et s'arrêta à Tacandongo, à peu de distance des mines, où il se fortifia. Il fut dans ce lieu attaqué par le roi d'Angola, et remporta sur lui sa troisième victoire, le 2 février 1583. Il fit couper le nez à tous les prisonniers nègres qui avaient échappé au massacre qui eut lieu sur le champ de bataille, et les envoya à Saint-Paul de Loanda, afin que leur vue inspirât la terreur à tous ceux qui entreprendraient de lui résister. Paul Dias, persuadé qu'il n'avait vaincu que par la protection de la sainte Vierge, célébra son triomphe par une fête à Massangano. Il fonda ensuite dans ce lieu le premier préside de l'intérieur, sous l'invocation de Notre-Dame de la Victoire (1).

Cependant le roi d'Angola, désespéré de sa défaite, voulut encore, avec des forces plus nombreu-

(1) D'après la relation de Lopez, rédigée par Pigafetta, il paraît que ce lieu se nommait Luiola, comme la rivière Lucala à laquelle Lopez donne aussi le nom de Luiola. Lopez ne fait point mention de Massangano. Voyez ci-dessus, t. XIV, p. 80; et Pigafetta, *Relazione di Congo*, p. 22.

ses, tenter le sort des combats. Il lui fut de nouveau contraire; et les Portugais, animés par leurs succès et la présence de leur vaillant gouverneur, assujettirent cinquante autres sôvas, et pénétrèrent dans l'intérieur jusqu'à la rivière de Lubala, où ils trouvèrent encore une nouvelle armée du roi d'Angola qu'ils mirent en déroute (1).

En 1584, Paul Dias reçut de Portugal un nouveau secours de deux cents soldats; en 1596, on lui en envoya quatre-vingt-dix; enfin, en 1597, deux cents autres; mais ceux-ci étaient des habitants des Pays-Bas, moins propres à supporter les inconvénients d'un climat brûlant que les Portugais. Aussi presque tous périrent des fièvres.

Cependant la ville de Saint-Paul, nouvellement créée, augmentait en population et en richesses; ses habitants, entourés de peuples soumis au roi de Portugal, s'adonnaient en toute sûreté à des spéculations commerciales. Ils commençaient à se porter sur la côte du sud, et y envoyaient leurs gabares et d'autres bâtiments, qui en revenaient chargés d'esclaves, d'ivoire, de cuivre, de troupeaux, et de toutes sortes de provisions. Pour étendre encore le commerce et lui donner plus de stabilité, Paul Dias envoya à Benguella Antonio Lopez Peixoto, son cousin, avec soixante-dix soldats, pour y former un établissement. Peixoto bâtit un fort en bois à Morro de Benguella; mais s'étant laissé surprendre par les naturels, il fut massacré par eux avec toute sa

(1) Feo, p. 134.

troupe. Deux soldats seulement se sauvèrent de ce désastre, et vinrent en apprendre la nouvelle au gouverneur.

Paul Dias ne put supporter ce revers, le seul qu'il eût éprouvé après quatorze ans de succès et de glorieux travaux. Il mourut à Massangano, à la fin du mois d'octobre de l'année 1588. On l'ensevelit dans l'église de Notre-Dame de la Victoire qu'il avait fondée. Depuis, en l'année 1609, ses cendres furent transportées dans la ville de Loanda, où elles reposent encore dans l'église qui a appartenu aux jésuites (1).

Le roi d'Angola ayant repris courage après la mort de Paul Dias, battit son successeur, Louis de Serrão, qui, en décembre 1589, s'était avancé dans le Dongo pour faire de nouvelles conquêtes. Les Portugais se reployèrent sur Callalèle, où ils trouvèrent un petit renfort de douze soldats, qui leur donna les moyens de faire leur retraite par la province de Bamba, et d'arriver à Massangano. André Ferreira, qui succéda à Louis Serrão, eut quelque peine à maintenir dans la soumission le sova d'Illamba et d'autres petits princes, qui avaient profité de la victoire du roi d'Angola pour lever l'étendard de la révolte (2).

Paul Dias fut le véritable fondateur de la puissance des Portugais au Congo; il y était resté quatorze ans; mais ses successeurs, lors même qu'ils auraient eu son génie et son courage, n'ont pas eu

(1) Feo, p. 136.
(2) Feo, p. 137.

assez de temps pour accomplir d'aussi grandes choses.

Selon la méthode constante des rois d'Espagne et de Portugal, pour le gouvernement des colonies, les gouverneurs d'Angola étaient changés tous les trois ou quatre ans, et quelquefois plus fréquemment. On les envoyait ensuite, avec le même grade, au Brésil, où l'on choisissait les gouverneurs du Brésil pour les envoyer à Angola. De là résulte dans notre auteur une longue énumération de gouverneurs, dont un petit nombre seulement mérite une mention historique. Mais pour ne pas perdre l'avantage qui peut résulter pour la chronologie d'une énumération de ce genre faite sur pièces authentiques, nous la présenterons à la fin de cette section sous la forme d'une simple liste de noms et de dates, ce qui en fera disparaître les minutieux détails qui n'ont aucun intérêt, et nous ne ferons mention que des gouverneurs dont l'administration se rattache à des événements mémorables. Nous devons cependant faire, avant de continuer, une remarque générale. Les jésuites s'introduisirent au royaume d'Angola dès les premières années de sa conquête. L'esprit dominateur qui caractérise leur institut se fit sentir, dans cette colonie, avec plus de force peut-être que dans toute autre. Ils s'arrogèrent une part très active dans l'administration. Quand on leur résistait, ils excommuniaient les gouverneurs, qui se virent fréquemment contraints de partager avec eux l'autorité. Ils troublèrent souvent, par des luttes intempestives, la tranquillité de la colonie, et on ne peut douter qu'ils n'aient beaucoup nui à sa

prospérité par leurs intrigues et leur puissance à la cour de Portugal.

Jérôme d'Almeïda, élu gouverneur par intérim, pour se conformer aux instructions du roi de Portugal, entreprit de faire la conquête des mines d'argent de Cambambe : mais trois sôvas, dont la soumission pour la réussite de son projet était indispensable, bravèrent tous les efforts de ses armes. Ils se retirèrent avec leurs sujets dans des bois épais, et composés d'essences vertes et abondantes en sève, de telle sorte qu'il était impossible d'y pénétrer ou de s'y faire jour par le feu. Jérôme d'Almeïda prit alors le parti d'établir un préside et de construire un fort dans le voisinage des mines de sel. Il y trouvait le double avantage de se faire un point d'appui pour pousser ses conquêtes plus avant, et de se rendre maître de l'exploitation du sel, substance précieuse dans ce pays, et qui servait de monnaie. Chaque pierre d'une dimension donnée valait une macoute ou cinquante réaux.

Jérôme d'Almeïda continua sa marche par le Quissama, avec l'intention de soumettre le sôva de Cafuxe Cambare, voisin des mines d'argent; mais Almeïda tomba malade; il ne put continuer, et revint à Saint-Paul de Loanda. Le lieutenant auquel il avait confié la suite de son expédition se laissa battre par les nègres, le 2 avril 1579. Deux cent six Portugais et un grand nombre de nègres, leurs alliés, restèrent sur le champ de bataille (1). Jérôme d'Almeïda se disposait à partir de Massangano

(1) Feo, p. 141.

avec une nouvelle armée, pour réparer cette défaite, et en tirer vengeance, lorsqu'il apprit, le 1er août 1595, l'arrivée de son successeur Jean Furtado de Mendonça, qui débarqua à Saint-Paul de Loanda avec quatre cents hommes de guerre et douze femmes blanches; les premières qui eussent encore paru dans la colonie, où elles se marièrent toutes.

Jean Furtado marcha aussitôt après son arrivée dans le Bengo, pour châtier les sôvas qui s'étaient révoltés. Son armée eut beaucoup à souffrir des maladies causées par l'abondance excessive des pluies et la disette. Cependant il réussit dans son entreprise, et parvint à dégager le préside de Massangano, qui était menacé par les rebelles. Un détachement de l'armée portugaise descendit la Coanza pour soumettre les sôvas de la province de Quissama, qui s'étaient soustraits à l'obéissance des Portugais; et, afin de prévenir de nouveaux soulèvements, Furtado construisit le préside de Muxima, dans la province de ce nom, et nonobstant l'opposition du sôva : on avait déjà abandonné l'ancien préside que Jérôme d'Almeïda avait fait construire près des mines de sel.

C'est sous le gouvernement de Furtado, qui se termina en 1602, qu'il est fait mention pour la première fois des inquiétudes que donnaient aux Portugais les incursions des Français dans ces parages. Quatre vaisseaux français abordèrent au port de Pinda, pillèrent et ravagèrent tous les environs. Les Portugais les forcèrent à s'éloigner; mais pour protéger le pays contre de semblables attaques, on

fortifia, par des tranchées et des palissades, le mont Saint-Michel ou San-Miguel (1).

Jean Rodrigues Coutinho, qui succéda à Furtado, avait reçu du roi Philippe II l'ordre de conquérir les mines d'argent de Cambambe. Il s'avança dans l'intérieur avec une armée plus nombreuse et plus forte qu'aucune de celles qu'avaient commandé ses prédécesseurs; mais la mort le surprit dans un lieu nommé Cacullo Quiaquimone, et fit avorter le fruit de son expédition. Ses soldats accompagnèrent son corps jusqu'à Muxima, où on lui rendit les honneurs funèbres. Un de ses capitaines, nommé Manuel Cerveïra Pereïra, fut, par les vœux unanimes de tous les chefs de l'armée, choisi pour lui succéder (2); et à peine eut-il été reconnu comme gouverneur, qu'il se mit à la tête de ses troupes pour achever la conquête que son prédécesseur n'avait pu même commencer.

Cerveïra battit le sôva de Cafuxe, sur le même champ de bataille où les Portugais avaient été précédemment défaits. L'assujettissement de cette province ouvrit au gouverneur une route facile jusqu'aux montagnes de Cambambe, objet de la guerre. C'est en vain que le sôva de ce pays voulut lui résister;

(1) Feo, p. 144. En rapprochant toutes les relations connues, on voit que les Français abordèrent sur les côtes de Guinée de 1582 à 1595, et que, postérieurement à cette époque, ils tentèrent des excursions au Congo. Voyez ci-dessus, t. IX, p. 184; et t. XII, p. 368.

(2) Furtado, p. 145. C'est sous Pereïra qu'avait servi l'Anglais Battel, et il nomme dans sa relation dom Manuel Sylveira Pereyra. Voyez ci-dessus, t. XIII, p. 13.

l'armée de ce prince fut détruite, ses villages anéantis, et toute la population fut ou massacrée, ou réduite en esclavage, ou obligée de fuir. Cerveïra construisit dans ce lieu un fort où préside, qu'il plaça sous l'invocation de Notre-Dame-du-Rosaire, et il y laissa garnison. Il retourna ensuite à Loanda, qu'il enrichit de plusieurs édifices. Il venait de dompter et de châtier sévèrement le sôva d'Axilambanza, gendre du roi d'Angola, qui voulait soulever toute la province de Mossique, lorsqu'une intrigue de cour lui fit perdre le commandement. On envoya à sa place, en 1606, dom Manuel Pereïra Forjaz (1) qui, sans égard pour les hautes qualités et les éminents services de son prédécesseur, le fit prendre par force et transporter sur un de ses vaisseaux, puis le renvoya en Portugal. Le nouveau gouverneur tenta de signaler son administration par un voyage de découvertes dans l'intérieur, et il envoya un Aragonais nommé Balthazar Rebello, pour traverser l'Afrique dans la direction de l'est, et atteindre la rivière de Senna en Mosambique. Mais cette entreprise n'eut aucun succès, et Balthazar revint au fort de Cambambe, après avoir fait, à ce qu'il paraît, beaucoup de chemin dans l'intérieur. Il en fut de même d'une autre expédition que fit faire Forjaz pour s'emparer des mines de cuivre qu'on disait être dans le royaume de Benguella. Ce gouverneur fut plus heureux dans ses tentatives contre les Hollandais qui s'étaient établis au port de Pinda pour le commerce

(1) Furtado, p. 148

des esclaves : il parvint à les expulser et à les forcer à se rembarquer. Il fit aussi changer le fort de Muxima, et en construisit un nouveau dans l'emplacement où se trouve celui qui existe aujourd'hui (1). Il assujettit les sôvas soumis aux Portugais à un tribut annuel de quinze mille cruzades, et mourut après quatre ans de gouvernement. Son successeur, Bento Benha Cardozo, remporta, en 1611, une victoire complète sur le roi d'Angola, et fit prisonnier et ensuite décapiter le sôva de Quilonga, son allié. Il battit également le sôva de la province de Quissama, et celui de la province de Naboangongo, et il construisit un nouveau fort dans le district d'Ambacca, sur les bords de la rivière Lucala, à huit lieues de Massangano. Bento Benha s'embarqua ensuite pour le Portugal, dans le même temps qu'abordait à Angola, avec quelques troupes, le gouverneur de Bahia de San-Salvador au Brésil, dont les Hollandais venaient de s'emparer.

Il n'avait pas été difficile à Manuel Cerveïra Pereïra de se justifier auprès de Philippe, alors roi d'Espagne et de Portugal, des accusations dirigées contre lui, et de faire connaître les services qu'il avait rendus à la colonie d'Angola. Il y fut renvoyé de nouveau avec le titre de gouverneur d'Angola, et de gouverneur, conquérant et fondateur des colonies dans le royaume de Benguella. Par des lettres-patentes, en date du 14 février 1615, le roi séparait Angola et Benguella en deux gouvernements distincts, et en donnait le commandement à un seul.

(1) Feo, p. 149.

Cervëira aborda à Loanda, et resta un an et demi dans le royaume d'Angola. Après avoir, par diverses victoires, consolidé la puissance portugaise dans ce pays, il s'embarqua avec cent cinquante hommes, des armes, des munitions et des vivres, pour se rendre dans le Benguella le 11 avril 1617, et il construisit un fort à l'endroit de son débarquement, à la baie Saint-Antonio. Il essaya ensuite de pénétrer dans l'intérieur du pays, afin de se rendre maître des mines de cuivre qu'on disait s'y trouver. Mais après avoir triomphé de plusieurs sôvas de la race des Jagas, ses officiers, fatigués des dangers auxquels il les exposait, conspirèrent contre lui, le dépouillèrent de tous ses vêtements, le mirent dans un bateau pourri, et le lancèrent à la mer, espérant bien qu'il n'échapperait pas à une mort certaine. Par bonheur une tonne d'eau et quelques provisions avaient été oubliées dans ce bateau, et Cervëira parvint à atteindre Loanda, où le roi lui avait envoyé un successeur sept mois après son départ. Deux ans après Cervëira consentit encore à entreprendre une nouvelle expédition dans l'intérieur de Benguella; mais il succomba à la fièvre dans les déserts de ce pays avant d'avoir pu atteindre les mines qu'il cherchait.

Ce fut sous le gouvernement de son successeur, Louis Mendès, que les Portugais eurent à combattre Gola Bandi (1), ce féroce roi d'Angola, qui, pour

(1) Cavazzi le nomme en deux mots, N-Gola M-Bandi, ou Angola Bandi; et ensuite en un seul mot, Ngolambandi. Voyez ci-dessus, t. XIII, p. 143 et 176.

écarter tous ses compétiteurs au trône, avait assassiné le fils de sa sœur, depuis si célèbre sous le nom de reine Zingha. Notre auteur la nomme Ginga Bandi, et, après son baptême et son avénement au trône, on ajouta à son nom celui de Anna de Souza (1). Après avoir battu deux fois le roi d'Angola, et avoir fait avec lui la paix aux conditions auxquelles il lui plut de le soumettre, Louis Mendès marcha contre le roi de Dongo, dispersa son armée, et lui imposa un tribut de cent esclaves par an.

Pour éviter toutes les vexations que les Portugais se permettaient envers les sôvas tributaires, et qui les portaient à la révolte, Louis Mendès interdit, sous les peines les plus graves, l'entrée de l'intérieur du pays aux marchands blancs ou mulâtres qui s'y rendaient pour acquérir des esclaves; il ne permit qu'aux seuls traficants nègres désignés par le nom de pumbeiros (2), de voyager librement dans l'intérieur pour affaires de commerce.

Ce fut vers son successeur, Jean Correa de Souza, que Gola Bandi envoya sa sœur Zingha pour négocier un traité de paix. Notre auteur confirme par son récit les détails de cette curieuse ambassade, que nous avons donnés d'après Cavazzi. Feo rapporte aussi la conversion de cette princesse à la religion chrétienne, à l'âge de quarante ans, ainsi que la solennité de son baptême, qui eut lieu au milieu

(1) Feo, p. 155.

(2) Feo, p. 157. Notre auteur nomme les mulâtres, nègres chaussés; et les nègres pumbeiros, noirs déchaussés : *Mulatos, ou negros calçados; os Pumbeiro, pretos descalços.*

d'un grand concours de peuple, dans l'église cathédrale, en l'année 1622 : le nom de Anna de Souza lui fut donné par le gouverneur, son parrain (1).

Après la mort de Gola Bandi, qui fut, ainsi que nous l'avons dit, empoisonné par sa sœur, Souza eut à lutter contre Jaga Cassangé, qui dépouillait les pumbeiros où les courtiers des négociants portugais. Souza en triompha façilement; mais il n'en fut pas de même des jésuites, dont il s'était attiré la haine, et contre lesquels il avait procédé avec violence. Leurs intrigues le forcèrent de retourner en Portugal, et les chagrins qu'ils lui suscitèrent à son retour causèrent sa mort. Le gouvernement de son successeur ne dura que cinq mois, et fut suivi de celui de l'évêque Simão Mascarenhas, qui eut à s'opposer à la fois aux tentatives des Hollandais pour se procurer des esclaves à Benguella, et aux révoltes des Jagas de Zenzé Angumbe et de Bengo, et aux attaques du sôva de Cafuxe. Il triompha successivement de tous ces ennemis.

Fernam de Souza, qui succéda à Mascarenhas,

(1) Voyez ci-dessus, t. XIII, p. 176 et 177, où, par une faute de copiste, on a mis 1662 pour l'âge du baptême, au lieu de 1622, et 1667 pour la mort de N-Gola Bandi, au lieu de 1627. Ces deux fautes sont rectifiées dans la table du même volume. Barbot a aussi parlé de la reine Zingha, qu'il nomme Anna Zingha. Il dit qu'elle entretenait pour ses plaisirs cinquante jeunes gens qu'elle habillait en femme, tandis qu'elle-même était vêtue en homme; ce qui a pu donner lieu à l'erreur de l'Histoire générale des Voyages des auteurs anglais, où les nègres d'Angola sont accusés d'entretenir des jeunes gens qu'ils font habiller en femme. Barbot ajoute que la reine Zingha, en 1646, réduisit en esclavage les habitants d'Ovando, et que les Quizzamas lui payèrent un tribut. Voyez Barbot, dans Churchill's *Collections*, t. V, p. 520.

en 1627, s'est rendu célèbre par la victoire qu'il remporta sur la reine Ginga (Zingha) ou dona Anna de Souza. Cette héroïne, après la mort de son frère, avait été proclamée reine d'Angola et de Matemba, et dès-lors abjurant, pour plaire aux féroces Jagas, la religion chrétienne, elle sembla vouer une haine mortelle aux Portugais. Elle n'osa pas d'abord les attaquer ouvertement, mais elle livra la guerre aux sôvas du Dongo et de Lucala qui leur étaient soumis. Souza fit marcher contre elle une armée sous le commandement de Paio de Arauyo ; une bataille sanglante fut livrée à Quilombo sur les terres du sôva de Matemmo. La reine Ginga éprouva une défaite complète ; ses deux sœurs et presque tous ses macottes, ou principaux officiers, furent faits prisonniers. Elle-même n'échappa qu'avec peine et à la faveur de l'épaisseur des bois à ceux qui la poursuivaient (1). Elle se réfugia dans le royaume de Songos. Le gouverneur portugais traita ses sœurs avec beaucoup d'égards, et les convertit à la religion chrétienne.

Cependant les Hollandais, maîtres du Brésil, continuaient toujours à fréquenter les côtes du Congo et d'Angola pour l'achat des esclaves. Ils envoyèrent une escadre de huit vaisseaux pour s'emparer de Loanda ; mais de Souza parvint, après trois mois de résistance, à faire échouer leurs projets, et à les forcer de s'éloigner.

Sous son successeur, Manuel Pereira Coutinho,

(1) Feo, p. 166.

les sôvas de Quigilo, de Sambangone, de Calumbo, Moulondo et d'Acamahoto se liguèrent et rassemblèrent toutes leurs forces pour se soustraire à l'obéissance des Portugais. Pereïra Coutinho, par une prompte défaite, les força de rentrer dans la soumission. Il en fut de même des sôvas d'Angombe-Acabonda et de Quigoanga, qui avaient aussi profité de cette circonstance pour se révolter, et auxquels il imposa, pour punition, de nouveaux tributs (1).

Encouragé par ses succès, Pereïra Coutinho envoya une armée sous le commandement du vaillant et habile Saint-Antonio Britto, pour soumettre le souverain d'Ambuiladua, qui, régnant dans un pays en apparence impénétrable par les rochers dont il est hérissé, et par les forêts épaisses qui couvrent une partie de son sol, avait toujours défié la puissance des Portugais, et était resté indépendant. Antonio Britto surmonta tous les obstacles qui semblaient devoir l'arrêter dans sa marche : il parvint, après des peines et des fatigues inouïes, à atteindre le monarque nègre dans les inaccessibles retraites où il s'était réfugié, et le força d'accepter la paix aux mêmes conditions que les autres vassaux de la couronne de Portugal. L'heureux succès de cette entreprise répandit une grande terreur parmi les souverains nègres, et affermit la puissance des Portugais dans ces contrées. Manuel Pereïra ne fut pas moins heureux dans les efforts qu'il fit pour repousser les attaques des Hollandais, et il parvint à s'emparer

(1) Feo, p. 189.

de deux de leurs bâtiments qui furent conduits à Loanda (1). Vasconcellos da Cunha, qui prit après lui le commandement, fut plus pacifique, et par la seule voie des négociations il fit consentir la reine Ginga à ouvrir ses états au commerce des Portugais, et à conclure la paix avec le sôva Caboco (2).

Cependant les Hollandais s'apercevant qu'ils ne pouvaient tirer parti de leurs possessions d'Amérique que par le moyen des esclaves africains, se décidèrent à équiper une flotte nombreuse pour aller attaquer en Afrique les Portugais, qui s'opposaient à leur commerce avec les souverains du pays. Vingt vaisseaux hollandais, chargés de troupes et de munitions, abordèrent à Loanda le 24 août 1641. Pierre César de Menezès, qui était alors gouverneur d'Angola et de ses dépendances, n'ayant pas le nombre suffisant d'hommes pour résister à une attaque aussi soudaine, se retira à Bembem dans le Bengo, et, toujours poursuivi par les ennemis, il s'enferma avec toutes ses forces dans la forteresse de Massangano. Là, il eut beaucoup à souffrir de l'influence du climat; la contagion se mit parmi ses soldats, et lui en enleva la plus grande partie. Les sôvas, profitant de l'affaiblissement et de l'humiliation des Portugais, se révoltèrent contre eux, et reprirent leur indépendance. César de Menezès, quoique convalescent, marcha contre quelques uns, qu'il força de se soumettre; mais la résistance vigoureuse que firent les sôvas de Camucambe et Naboangono le força de

(1) Feo, p. 170.
(2) Feo, p. 171.

s'arrêter; il ne put empêcher que la reine Ginga ne fît alliance avec les Hollandais, et n'entraînât dans sa défection plusieurs petits souverains qu'elle rendit ses tributaires.

Cependant on apprit que la paix était faite entre la Hollande et le Portugal; et d'après ces nouvelles, César Menezès crut pouvoir se fier à une suspension d'armes qu'il conclut avec les Hollandais; mais ceux-ci ayant su, par un de leurs directeurs récemment débarqué, que plusieurs de leurs compatriotes, retenus prisonniers à l'île de Saint-Thomas, y étaient indignement traités, voulurent en tirer vengeance. Ils tombèrent à l'improviste sur César de Menezès; ils lui tuèrent cent quatre-vingts soldats, et le firent prisonnier avec plusieurs de ses officiers (1). Abreu de Miranda prit alors le commandement de ce qui restait de forces aux Portugais. César de Menezès étant parvenu à s'échapper des mains des Hollandais, se réfugia à Massangano. Depuis lors, les Hollandais se montrant disposés à respecter la trève qu'on avait renouvelée, César Menezès en profita pour faire la guerre aux Jagas, et détruire leurs camps ou quilembos. Il soumit plus de trente sôvas rebelles, et fit rentrer dans l'obéissance tous ceux de la province de Libolo (2). Après ces derniers exploits, Menezès mourut (3), et on manda à Francisco de Soutomaior, gouverneur de Rio-Janeiro, dont

(1) Feo, p. 174.

(2) Notre auteur écrit toujours Libolo; d'Anville, d'après plusieurs voyageurs, écrit Lubolo.

(3) Feo, p. 175.

on connaissait les talents, de se rendre en Afrique pour prendre le gouvernement d'Angola. Il obéit, et débarqua à Quicombo (1) le 26 juillet 1645. Il parvint à se rendre, avec des troupes et quelques pièces d'artillerie, à Massangano, par des routes détournées, sans que les Hollandais, qui l'auraient traversé dans sa marche, en eussent eu la moindre connaissance. La reine Zingha, fortement influencée par les Hollandais, réunit ses forces pour s'emparer des différents présides ou forts qui appartenaient aux Portugais. Le gouverneur fit marcher contre elle son armée, et lui enleva la victoire. Deux mille nègres restèrent sur le champ de bataille, et parmi eux on trouva cinq Hollandais; mais dans le nombre des prisonniers faits par les Portugais était donna Barbara, la propre sœur de la reine, qui déjà avait été prise par Fernan de Souza; de sorte qu'on pourrait presque soupçonner que cette princesse nègre aimait à tomber entre les mains des blancs, dont elle fut toujours, au reste, parfaitement traitée. Peu de jours après cette victoire, les Hollandais, sans égard pour la trève qui avait été conclue, s'emparèrent d'une gabare portugaise. François de Soutomaior, outré d'une telle perfidie, leur déclara la guerre, et se préparait à marcher contre eux lorsqu'il fut saisi de la fièvre, et mourut. Les Hollandais, maîtres de la navigation de la Coanza, voulurent profiter de cette circonstance pour s'emparer du fort

(1) Feo, p. 176. A la page 180 et 181, ce lieu est nommé Quicombe; c'est le nom de la rade du sud de Novo Redondo et de la rivière qui s'y jette.

de Muxima; mais ils furent repoussés, et trois capitaines, qui avaient pris le commandement de la colonie pendant l'intérim, parvinrent à secourir le fort de Muxima, et à y faire entrer de nouvelles troupes. Ils firent en outre réparer le fort de Massangano, de sorte qu'ils maintinrent la puissance portugaise en Afrique jusqu'à l'arrivée de Salvador Correa de Sà e Benavides, qui quitta le gouvernement de Rio-Janeiro pour venir prendre celui d'Angola.

Ce célèbre gouverneur, dont le nom est encore aujourd'hui vénéré à Angola (1), aborda dans la baie de Qûicombo ou Quicombe dans le mois de mai 1648, avec neuf cents hommes de guerre. Aussitôt après son débarquement, il marcha droit vers l'ennemi, qui se réfugia dans le fort Saint-Michel; il le força de capituler. Il rentra ainsi en possession de la capitale d'Angola, dont il changea le nom en celui de Saint-Paul de l'Assomption de Loanda, parce qu'il avait remporté cette victoire le 15 août, jour de l'Assomption. Il fit poursuivre ensuite, par deux vaisseaux, les Hollandais qui s'étaient dirigés du côté de Benguella; il les força de s'éloigner des côtes d'Afrique, et fit raser en même temps les factoreries qu'ils avaient à Pinda, à l'embouchure du Zaïre et dans le Loango (2). Il fit châtier ceux des souverains du pays qui avaient pris parti contre les Portugais. Le roi de Congo fut contraint de lui céder, pour obtenir la paix, la propriété de l'île de Loanda. La reine Ginga, redoutant les Portugais qu'elle avait trahis, se retira dans

(1) Feo, p. 180.
(2) Feo, p. 182 et 183.

l'impénétrable profondeur des forêts de ses états; elle implora ensuite son pardon par d'humbles prières, et elle l'obtint. Quatorze sôvas, traîtres ou rebelles, furent décapités par les ordres du gouverneur; et dans le nombre étaient Naimbua-Cacombe et l'arrogant Pagiandona. Salvador Correa fit soumettre ensuite, par ses lieutenants, les provinces de Lumbo, d'Illamba, d'Ambolla, de Libolo, et le pays des Quissamas, qui avaient pris le parti des Hollandais. Ribeïro de Aguiar, qui fut envoyé dans la province de Libolo, combattit pendant onze mois contre cinq chefs des Jagas. Quatre d'entre eux furent à la fin faits prisonniers et décapités. Salvador Correa s'appliqua ensuite à réparer les malheurs inséparables de la guerre, par les mesures qu'il prit pour faire fleurir le commerce et l'agriculture. Il distribua des terres à cultiver, le long des bords de la Zanza, de la Dande et de la Coanza, à ceux qui s'étaient distingués par leur bravoure. Ces concessions, dans le pays, portent le nom d'arimos. Pour protéger la navigation de la Coanza contre les pirateries des Quissamas, il fit construire quatre petites galères, qui étaient continuellement occupées à descendre et à remonter le cours de cette rivière, et qui s'emparaient de tous les canots montés par des Quissamas. Les Hollandais étant venus une seconde fois pour prendre le fort de Benguella, Salvador Correa envoya contre eux Alvaro de Aguiar, qui les força de nouveau à se retirer. Ce fut aussi pendant le gouvernement de Salvador Correa que les missionnaires capucins passèrent du Congo à Loanda, firent

des missions et fondèrent des couvents dans l'intérieur du royaume d'Angola.

Le roi de Congo et plusieurs sôvas, impatients du joug qui leur avait été imposé par Salvador Correa, crurent trouver une occasion favorable pour s'en affranchir sous un de ses successeurs, Louis-Martin de Souza, qui avait pris le commandement en 1655. Ils refusèrent de payer le tribut dont ils étaient convenus. Les Portugais pénétrèrent jusqu'au Rio Luge, sur les terres des sôvas Quimbay Ivala et Bembe, qu'ils ravagèrent; et ils forcèrent ainsi le roi de Congo à se soumettre. Ils se portèrent ensuite dans les provinces d'Ambacca et de Quissama, et assujettirent de nouveau quelques sôvas rebelles de ces deux provinces. Une expédition qui coûta plus de peine, et était accompagnée de plus de dangers, fut celle que l'on se vit obligé d'entreprendre contre le roi de Dongo ou des Pierres (das Pedras), qui s'était aussi tourné contre les Portugais : chose qui parut d'autant plus étonnante qu'il leur était toujours resté fidèle du temps de l'usurpation des Hollandais dans ce pays. On pénétra enfin, par des fatigues inouies, jusque dans les retraites fortifiées par une ceinture d'inaccessibles rochers, où le roi de Dongo semblait vouloir défier et braver impunément l'habileté et la valeur des Portugais. On le contraignit, pour conserver sa couronne, de se soumettre aux conditions qu'il plut au vainqueur de lui imposer (1).

Ce fut sous le gouvernement de Louis-Martin

(1) Feo, p. 188.

de Souza que la reine Ginga, ou donna Anna de Souza, revint une seconde fois à la religion chrétienne, qu'elle avait abjurée depuis long-temps. Les capucins missionnaires italiens eurent tout l'honneur de cette conversion. Pour suivre leurs conseils, cette reine écrivit une lettre au gouverneur portugais, afin de lui témoigner le repentir qu'elle éprouvait d'avoir apostasié, et de s'être montrée ingrate envers les Portugais, n'oubliant pas de remarquer que c'était sous un Souza qu'elle avait reçu le sacrement du baptême, et que c'était sous un Souza qu'elle rentrait dans le giron de l'Église chrétienne pour ne jamais en sortir (1). On contracta avec elle une nouvelle alliance, et on lui rendit sa sœur qui était toujours restée prisonnière entre les mains des Portugais.

Louis-Martin de Souza mourut des suites des blessures qu'il reçut dans un combat contre les Hollandais, en se rendant d'Angola au Brésil; et il eut pour successeur, en 1658, Jean Fernandez Vieira, qui, comme gouverneur de Fernambouc, s'était distingué dans les guerres qu'il venait de livrer à ces mêmes Hollandais, dans le Brésil. Pendant son gouvernement d'Angola, il repoussa un vaisseau anglais qui voulait s'emparer de Benguella; il termina la forteresse de Santo-Amaro; il contribua à l'établissement des carmes déchaussés, qui vinrent à Angola dans le mois de septembre 1659, et qui fondèrent un couvent à Emgombota (2). Il eut aussi quelques démêlés avec les jésuites.

(1) Feo, p. 189.
(2) Feo, p. 192.

Fernandez Vieira eut pour successeur un de ses compagnons d'armes dans la guerre d'Amérique, le brave André Vidal de Negreiros. Le roi de Congo avait, par le traité de paix que lui avait imposé Salvador Correa de Sà, non seulement cédé aux Portugais l'île de Loanda, mais encore le droit d'exploiter les mines d'or de son royaume. André Vidal voulut user de ce droit; mais le roi de Congo s'y opposa ouvertement, et leva aussitôt une puissante armée, que notre historien porte à cent mille nègres pourvus d'arcs et de flèches, sans compter deux mille autres, ayant des boucliers, et quelques uns, en outre, munis de fusils. L'armée des Portugais ne se composait que de trois cent soixante blancs, soldats armés et disciplinés à l'européenne, et six mille archers nègres; mais elle était commandée par Louis Lopez de Sequeïra, natif d'Angola; qui, par la victoire qu'il remporta dans cette occasion, rendit son nom célèbre, et se plaça au rang des grands capitaines. Cette victoire, obtenue avec si peu de forces contre une si grande multitude, après un combat acharné et sanglant qui dura six heures, parut si miraculeuse, que, selon la tradition, on avait vu dans l'air une belle femme, qui n'était autre que la sainte Vierge, étendant ses bras protecteurs sur les bataillons portugais. C'est sur les terres du dembo d'Ambuilla, sujet des Portugais, que cette grande bataille fut livrée. Les ducs de Bamba et de Patas, et le marquis de Pimba, y périrent, sans compter plusieurs autres chefs. Le roi de Congo y fut tué, et sa tête, portée au bout d'une pique, ne contribua pas peu au désastre com-

plet de sa nombreuse armée. La soumission du Congo fut la suite naturelle de cet événement; mais il ne paraît pas qu'elle eut aucun résultat pour l'exploitation des mines d'or, dont l'emplacement n'est pas même indiqué par l'historien. Le gouverneur profita de cet avantage pour envoyer un autre de ses lieutenants, Antonio da Silva, pour réduire les chefs ou dembos de Mutemo, de Quingengo et de Namboangongo (1).

Tristan da Cunha, qui succéda à André Vidal, se fit tellement abhorrer par sa tyrannie, qu'au bout de cinq mois d'exercice ses propres officiers, aidés des soldats et des principaux habitants, se révoltèrent contre lui, et le renvoyèrent au Brésil. On choisit ensuite cinq des principaux habitants ou fonctionnaires, auxquels on conféra l'autorité d'un gouverneur. Le roi de Portugal, par ses lettres-patentes du 9 juillet 1667, approuva le parti qu'on avait pris et le choix qu'on avait fait. Le sénat des cinq ratifia le traité qui avait été précédemment conclu avec le roi de Congo; et, pour l'exécution de la clause qui donnait aux Portugais la faculté d'exploiter les mines d'or, le sénat des cinq envoya le capitaine Loüis Ferreira de Macédo à la cour de Congo, avec ordre de se rendre ensuite dans le district d'Ambuilos pour prendre possession de ces mines et en faire l'examen. Le roi de Congo reçut Macedo avec beaucoup d'égards; mais ce ne fut qu'au bout de quarante jours de négociations qu'il lui permit de se rendre au lieu de sa

(1) Feo, pp. 194 à 197.

destination : il lui donna même son interprète pour le conduire; mais, après deux jours de marche, Macedo trouva sur sa route les grands et les principaux chefs de la cour de Congo, qui s'opposèrent à la continuation de son voyage, et qui se montrèrent résolus de désobéir à cet égard aux ordres de leur souverain. Le roi de Congo, pour témoigner sa bonne volonté envers les Portugais, envoya prendre plusieurs paniers de la terre des prétendues mines, et il les envoya au sénat des cinq, qui se contenta de cette satisfaction. On fit analyser la terre envoyée par le roi de Congo, et on n'y trouva pas le moindre indice d'or. Depuis l'on ne fit plus de nouvelles tentatives.

Le 26 août 1669, le sénat des cinq remit le gouvernement entre les mains de Francisco de Tavora, envoyé comme gouverneur par le roi de Portugal. Tavora n'avait alors que vingt-trois ans, et l'on redoutait son inexpérience; mais il administra avec tant d'habileté et de sagesse, qu'il reçut du peuple le surnom de Petit garçon prudent (Menino prudente).

Cependant, ayant livré la guerre au souverain de Sonho, qui détruisait les églises et nuisait au commerce des Portugais, l'armée qu'il envoya contre lui, sous la conduite de Jean Soarès, fut taillée en pièces. Dans cette circonstance, le jaga Calandula, allié des Portugais, et qui combattait avec eux, se conduisit en héros. Il avait conseillé à Soarès de se fortifier dans un lieu qu'il lui indiqua, et de se garder de passer outre. Soarès ne voulut point déférer

à ses conseils, et, au contraire, s'avança imprudemment vers l'ennemi, dans des bois épais. Le jaga appela alors un de ses serviteurs, et l'envoya vers sa femme et ses fils, pour leur annoncer qu'il périrait en ce jour avec les Portugais; et quand il vit, comme il s'y était attendu, l'armée portugaise de toutes parts assaillie et passée au fil de l'épée, il refusa de fuir, et ordonna à son héritier, Ngola Bolle, de quitter le champ de bataille, et d'aller se faire reconnaître souverain de ses états. Il se précipita ensuite dans les rangs les plus épais des ennemis, et après avoir donné la mort à un grand nombre d'entre eux, il tomba lui-même sous leurs coups (1).

Le roi de Dongo résolut de profiter des désastres des Portugais pour tenter de nouveau le sort des armes, et tâcher de se soustraire au tribut qui lui avait été imposé. Il leva une armée, et se disposait à entrer sur le territoire de la colonie, lorsque Louis Lopez, un des meilleurs capitaines portugais, l'atteignit avec quelques troupes, près des bords du Rio Luxillo, et à peu de distance du district des Pierres. Le roi de Dongo, par une fuite feinte et précipitée, chercha à attirer Louis Lopez dans les étroits défilés formés par les rochers. Louis Lopez vit la ruse, et se fortifia au contraire dans le poste où il se trouvait. Le roi de Dongo voulut le forcer à l'abandonner, et fut complétement défait. Le 11 août 1671, Louis Lopez pénétra alors sans danger dans le labyrinthe des rochers dont se compose le district des Pierres,

(1) Feo, p. 201.

et il s'en empara. Aussitôt que le gouverneur le sut, il envoya de nouveaux soldats et des pièces d'artillerie dans ce district, et il ordonna qu'on y construisît un fort, et qu'on y laissât garnison. Il nomma pour la commander Louis Ferreira Macedo. Telle a été l'origine du préside des Pierres, ou de Maopongo, qui est la citadelle la plus forte que les Portugais possèdent dans ces contrées.

Ces succès firent évanouir les dangers qui menaçaient les présides de Muxima et de Massangano. Déjà les sôvas des Quissamas, habiles à profiter de toutes les occasions, s'étaient soulevés; mais on les fit rentrer dans le devoir, et un d'eux, le sôva de Gungo, eut ses terres ravagées, et se vit obligé de restituer un assez grand nombre d'esclaves qui avaient pris refuge dans ses domaines (1).

Le naufrage de César de Menezès, nommé pour remplacer Tavora, produisit encore un intérim de deux ans, et le nouveau gouverneur De Ayres de Saldanha n'aborda en Afrique que le 28 août 1676. Il eut à réduire les sôvas de Libollo, qui s'étaient révoltés, et il entretint constamment, dans la rivière de Coanza, un assez grand nombre de canots, nommés dans le pays quilombos, pour maintenir les sôvas de Quissama dans la soumission, et pour assurer la navigation du fleuve. Ce gouverneur chercha aussi à se frayer une communication par terre entre l'établissement portugais du Congo et ceux qu'ils possèdent sur la côte opposée, ou la Mosambique. Un

(1) Feo, p. 205.

capitaine, nommé Joseph de Rosa, habitué à faire des voyages à l'intérieur, s'offrit. Il partit à cet effet de Massangano, promettant d'arriver à Senna : mais il fut trompé dans son attente; il revint sur ses pas, quoiqu'il eût, dit-il, parcouru une grande partie du chemin : plusieurs sôvas qui commandaient à des peuples féroces l'avaient, selon son récit, empêché de passer (1).

Ce fut sous le gouvernement de Jean da Silva de Souza, qui succéda à De Ayres de Saldanha en 1680, que la célèbre reine Ginga, ou donna Anna de Souza, succomba enfin à son grand âge. Les Ambondos choisirent, après sa mort, D. François Gutterres, jeune et vaillant guerrier, qui attaqua le jaga Cassange, vassal des Portugais. Ceux-ci livrèrent aussitôt la guerre à Gutterres, le défirent, et le tuèrent dans une bataille livrée dans un lieu nommé Catollé, situé à trois journées de marche de la banza, ou capitale des états de la reine Ginga; mais les Portugais perdirent aussi, dans cette occasion, plusieurs de leurs officiers les plus distingués, et entre autres le célèbre Louis Lopez de Figueira, la terreur des nègres de l'intérieur. La sœur de Gutterres lui succéda, et renouvela avec les Portugais l'alliance jurée par la reine Ginga ou Zingha (2).

Silva de Souza construisit un fort à Caconda, dans l'état de Benguella, afin de protéger le commerce des Portugais, qui tiraient presque tous les esclaves achetés dans ce royaume de ce seul district. Mais

(1) Feo, p. 208.
(2) Feo, p. 209

sous le règne du gouverneur qui succéda à Jean de Silva, le sôva de Caconda, qui avait consenti à la construction du fort, s'en empara par trahison, massacra le commandant et la garnison, et rasa toutes les fortifications. On fit marcher des troupes contre ce sôva, qui était de la race des Jagas; on le chassa de ses états, et on en prit possession; on poursuivit enfin sa personne jusque sur les terres de Golla Gimbo, un des sôvas les plus puissants, et un des plus implacables ennemis des Portugais; on le força à se soumettre ainsi que celui auquel il avait donné retraite, et l'on rebâtit un nouveau fort à Caconda.

Les Portugais eurent ensuite à combattre le chef ou dembo d'Ambuila, qui se révolta en 1691. On s'empara de sa capitale, on en rasa toutes les fortifications, et on le contraignit à faire la paix. Il en fut de même des dembos de Quibuca, de Cabonda et d'autres districts qui s'étaient pareillement révoltés : on détruisit leurs quipacas, c'est-à-dire leurs fortifications de bois; on leur brûla plus de cent cinquante libattes ou villages, et ils consentirent à subir toutes les conditions qu'il plut au vainqueur de leur imposer.

Ce fut en 1694 que le gouverneur Henri-Jacques de Magellan (Magalhaens) introduisit pour la première fois la monnaie de cuivre à Angola. Auparavant tous les paiements se faisaient en petites pagnes ou étoffes de paille, ou d'écorce du pays, nommées libongos. Les nouveaux réglements que la nouvelle monnaie nécessitait occasionnèrent parmi les troupes une

mutinerie qui ne fut pas facilement apaisée (1). Henri-Jacques de Magellan eut à combattre les petits souverains des bords de la Coanza, les sôvas de Catata, d'Anguela et de Dambe; il en vint aisément à bout. Celui de Songo lui donna plus de peine Le même gouverneur fit construire à la pointe de l'île du cap, sur la colline de Cassandâma, une forteresse à laquelle il donna le nom de Notre-Dame de la Rose, et qui, croisant son feu avec les batteries de Saint-Pierre da Barra, défendait l'entrée du port.

Sous son successeur, Louis César de Menezès, le sôva de Hiemba, vassal des Portugais, se révolta, et tenta de s'emparer du Caconda; mais il fut repoussé, et poursuivi jusque dans sa propre libatte, et ensuite complétement battu, malgré l'assistance du sôva de Xalungango son allié, qui s'était empressé de lui porter secours. Vers le même temps, les indociles Quissamas se révoltèrent de nouveau; et l'on fut obligé de faire venir, pour les combattre, des troupes de Muxima, de Massangano, avec des auxiliaires de la province de Calumbo. Lorsque ces forces furent réunies, on entra dans le pays des Quissamas; on le dévasta; on brûla leurs libattes, et on les força de nouveau à se retirer dans l'épaisseur de leurs forêts (2).

Dom Juan Manuel de Noronha, qui prit le commandement d'Angola en février 1713, fut obligé de combattre le sôva de Gando, dans le district de Caconda : un de ses alliés, le sôva de Canhacuto, se joignit à lui; et tous deux se retranchèrent derrière

(1) Feo, p. 221.
(2) Feo, p. 224, 23

l'Amène, rivière large et profonde; les Portugais la franchirent, mirent en déroute les deux souverains nègres, et s'emparèrent de leur banza, ou capitale; ils y mirent le feu, et firent un grand nombre de prisonniers, qui furent ensuite vendus comme esclaves. La révolte des soldats du préside de Muxima, qui se joignirent aux Quissamas, fournit au gouverneur l'occasion de les réduire dans un plus grand état de dépendance, et d'ajouter un nouveau tribut à celui qu'ils étaient déjà tenus de payer.

Dom Manuel eut, comme plusieurs de ses prédécesseurs, à lutter contre les jésuites, dont l'ambition, toujours envahissante, cherchait à dominer l'administration, et en entravait les ressorts.

Les nègres du Congo qui n'ont jamais pu supporter la domination des blancs, soit à cause de leur caractère indomptable, soit parce que cette domination n'était qu'une continuelle et insupportable oppression, crurent avoir trouvé une occasion favorable de s'y soustraire, lorsqu'en juin 1717, on envoya pour gouverneur d'Angola, Henri de Figueiredo de Alcaréão. Tous les jagas et les sôvas de la province de Caconda et d'une partie de Benguella se coalisèrent dans le dessein d'exterminer les Portugais. Ils choisirent à cet effet pour chef le soga Quiambolla, qui aurait hérité de l'état de Gango si les Portugais ne s'en étaient emparés. Quiambolla parut tout à coup avec une armée formidable, et menaça également le fort de Benguella et celui de Caconda. Ce dernier se trouvait dans ce moment dépourvu de munitions et de troupes. Joseph de

Nobrega, qui y commandait, fondit à l'improviste sur les positions du chef de Lungariaêbo, dans le district des Mahungos; il s'empara de sa capitale et de sa personne, lui fit trancher la tête, et recueillit dans ses états une grande quantité de provisions qu'il fit transporter dans le fort. Il livra ensuite bataille à l'armée des nègres, qu'il mit en déroute. Manuel Simoens, qui commandait dans Benguella, repoussa de son côté l'ennemi, et le força de se retirer dans la province des Quilengues. Il marcha contre le chef de Lungariaêbo, et le força dans son quilombo ou camp fortifié. Il mit pareillement en déroute les sôvas de Quiendagongo, de Ianjara et de Mucuinalas. La plupart des chefs nègres périrent dans ces combats, ou furent décapités par les Portugais; quelques uns cependant se réfugièrent dans d'impénétrables forêts.

Manuel Simoens eut ensuite à réprimer la révolte du sôva de Mulundo, limitrophe de Benguella. Ayant appris que ce chef nègre se retirait par la province de Sambas, Manuel Simoens, pour lui couper la retraite, marcha droit au Rio de Catumbella; mais le sôva avait déjà passé de l'autre côté de cette rivière, quoiqu'elle fût débordée par l'effet des pluies, et qu'elle inondât le pays: les soldats portugais parvinrent aussi à la franchir; ils atteignirent l'armée des nègres, en tuèrent cinq mille, et leur enlevèrent une grande quantité de bestiaux (1). Ces victoires n'empêchèrent pas que Manuel Simoens se

(1) Feo, p. 243.

vît forcé, sous le gouverneur suivant, de porter encore la guerre chez les Quilengues, et de livrer bataille à plusieurs chefs qui succombèrent dans le combat. Dans le nombre se trouvait celui de Giracul. Le prince Quiambolla s'enfuit dans la province de Bembem, qui est une des plus vastes de l'intérieur; mais ne s'y trouvant pas en sûreté, il se réfugia dans celle de Nano, située au-delà de la rivière de Catumbella; et toujours poursuivi, il se rendit enfin à discrétion, et promit de ne jamais porter les armes contre les Portugais (1).

Il y eut ensuite un intervalle de paix assez long, durant lequel cependant les Portugais furent obligés d'envoyer des troupes qu'on tira du district de Golungo pour châtier les Quissamas qui recommençaient sans cesse leurs pirateries. En 1738, sous le gouvernement de Jean-Jacques de Magellan (Magalhaens), une nouvelle guerre se ralluma contre la reine Ginga ou Zingha, différente de la fameuse reine de ce nom, mais qui gouvernait le même état. La paix subsistait depuis trente ans entre cet état et les Portugais, lorsque cette reine fit massacrer et dépouiller plusieurs commerçants ou pumbeiros, qui, se fiant à la foi des traités, se livraient tranquillement à leurs spéculations dans les pays soumis à la domination de cette reine. On tira des troupes des districts d'Icolo, de Golungo et de Dande; on les réunit sur le territoire d'Ambacca, et ensuite on entra sur les terres de la reine Ginga. On la força de fuir et d'a-

(1) Feo, p. 245.

bandonner sa capitale. Elle se soumit enfin, et obtint la paix, sous la condition de restituer les marchandises qu'elle avait extirpées aux négociants portugais, et de payer un tribut annuel pour les frais de la guerre. L'armée, à son retour, passa par Quissama pour châtier quelques sôvas de cette province (1).

La tranquillité dont les Portugais jouirent après cette expédition fut mise à profit pour achever des constructions utiles à leur défense, ou à leur existence dans le pays; mais en 1753, sous le gouvernement d'Antoine Alvarès da Cunha, ils se virent obligés de prendre de nouveau les armes contre les sôvas de Benguella, qui avaient pillé leurs négociants. Les Portugais, réunis aux sôvas qui leur étaient alliés, rassemblèrent des forces suffisantes pour battre les sôvas de Muxinda, de Zamba Calembo et Cabundaz. Cette guerre dura huit mois. On poursuivit les ennemis jusque dans les provinces de Bambe et de Galange où ils s'étaient réfugiés; on leur fit un grand nombre de prisonniers, et on leur prit une quantité prodigieuse de bétail (2).

Ce succès détermina Antoine de Vasconcellos, qui succéda à Alvarès da Cunha, à s'emparer, en 1758, de Pedra-Encoge ou rocher d'Encoge, forteresse située entre les états des dembos d'Ambuila et d'Ambuela (3), et utile pour l'introduction des marchandises dans l'intérieur. Le dembo d'Ambuila et celui

(1) Feo, p. 251.
(2) Feo, p. 257.
(3) Feo, p. 259

d'Ambuela (1), non seulement ne s'opposèrent point à cette conquête, mais firent alliance avec les Portugais contre leurs ennemis communs; ce qui engagea Vasconcellos, au moyen d'une forte garnison qu'il établit dans sa nouvelle forteresse, de soumettre, et de réduire à l'état de vassal les dembos de Quitaxe et de Ambacca, qui se trouvaient dans la même province, et les sôvas de Molundo et de Quiangala. Il en usa de même à l'égard des sôvas de Caxa Pomba et de Gamos, du royaume de Benguella. Dans la province de Libôllo, il expulsa de ses domaines ou de son sovado, comme s'exprime notre auteur, le sôva de Quiandala, qui gênait la liberté du commerce, et il nomma un autre sôva à sa place. Enfin, Vasconcellos détruisit ou fit prisonniers un nombre considérable de Mussoens, race d'hommes qui, sans domicile et sans demeures fixes, inondaient la province de Cahenda, et sur laquelle notre auteur ne nous donne malheureusement aucun autre détail.

C'est à Antoine Vasconcellos que les gouverneurs portugais en Afrique ont l'obligation d'être logés dans un palais commode, au lieu de résider dans une pe-

(1) Ambuyla, selon la carte de Pinheiro Furtado, est à l'est de Pedra San-Joze d'Encoge, et Ambuela est au nord-ouest du même lieu, et à peu près à la même distance. On voit clairement, d'après cette carte et ce passage de notre auteur, que Cavazzi, p. 467, et Labat, t. III, p. 241, ont eu raison de faire sous ces deux noms deux territoires distincts, et que dans la note 2 de la page 156 du tome XIII, j'ai eu tort de croire que ces deux noms Imbuilla et Imbuella étaient le même nom légèrement altéré, et désignaient le même territoire. Il faut donc rectifier la note 2 du tome XIII, p. 156, par celle-ci.

tite et vieille maison qu'ils habitaient auparavant. Le gouvernement de Vasconcellos dura cinq ans et sept mois, ce qui lui permit non seulement d'achever cette construction, mais de rebâtir entièrement en pierres la citadelle de Saint-Paul de Loanda, que le gouverneur Manuel de Noronha n'avait construite qu'en terre ou en pisé.

Cependant le fort ou préside que Vasconcellos avait établi dans l'intérieur, pour maintenir dans la soumission la province d'Encoge, fut inquiété sous son successeur. Plusieurs milliers de Mussoens et de Maungos (1), associés aux rebelles d'Ambuella, embarrassaient les travailleurs, rançonnaient les cultivateurs, et massacraient les soldats qu'ils trouvaient isolés ou désarmés. Souza de Coutinho, qui était entré en fonctions en 1764, fit marcher contre ces hordes ennemies une armée qui les battit dans plusieurs rencontres; on dévasta leur pays; on s'empara de neuf de leurs quissaças, ou places fortes, et on les mit pendant long-temps dans l'impuissance de troubler la tranquillité des provinces d'Encoge et d'Ambacca (2). Il fallut aussi, sous le même gouverneur, châtier les habitants de Caconda, qui avaient recommencé à dépouiller ou à tuer les commerçants portugais ou leurs agents (3).

Souza de Coutinho fut informé que les navires

(1) Feo, p. 259. Les Maungos ou Maongos ne seraient-ils pas les Mandongos ou Mondongues de M. Degrandpré et de Cavazzi; et les Mussoens, les Mosèches? Voyez ci-dessus, t. XIV, p. 391, 409, 509 et 559.

(2) Feo, p. 262.

(3) Feo, p. 263.

86033

étrangers qui se rendaient à Loango touchaient dans des ports plus méridionaux, et sur les côtes appartenant aux Portugais, et qu'ils trouvaient ainsi les moyens de faire la contrebande. Pour empêcher de telles usurpations, et prévenir le dommage qui en résultait pour le Portugal, Souza de Coutinho établit un préside, et fit construire un fort entre les ports de Benguella et du vieux Benguella, dans un lieu nommé Zenza Caballo. Ce nouveau préside reçut le nom de Novo-Redondo, et a toujours subsisté depuis. Il fut attaqué, sous le successeur de Souza, par le sôva sur le territoire duquel il était construit, et par les sôvas de Selles et de Bailundo. Les Portugais marchèrent contre leurs armées réunies, et les atteignirent dans un lieu nommé Quingollo, où les nègres s'étaient renfermés dans un quissaca ou camp retranché; mais ils l'abandonnèrent quand ils virent l'armée portugaise, et se réfugièrent dans les forêts impénétrables du district de Quiaca. On parvint cependant à les forcer à se rendre; tous les sôvas rebelles furent faits prisonniers, et dans le nombre le fameux et invincible sôva de Bailundo. Ce succès remarquable n'eut pas lieu sans que les Portugais n'éprouvassent quelques pertes, et entre autres le capitaine major de Caconda fut tué accidentellement par l'explosion d'un baril de poudre qui eut lieu lorsque l'armée marchait sur Quingollo (1).

Ce fut en 1783, sous le gouvernement de l'évêque Louis de l'Annonciation, que les Portugais tentè-

(1) Feo, p. 274.

rent d'exclure les étrangers du commerce de Cabende, et pour cet effet ils y construisirent un fort; mais les Français réclamèrent, et envoyèrent une escadre qui força les Portugais à abattre ce fort, et à laisser libre le commerce de Cabende, comme il l'avait toujours été (1).

Ce fut en septembre 1784 que le baron de Mossamèdes prit possession du gouvernement d'Angola. Il eut avec l'évêque de Malacca, qu'on avait envoyé en Afrique, de longs et fâcheux démêlés, parce que cet ecclésiastique, au mépris de l'autorité du gouverneur, se permettait d'en agir d'une manière cruelle et injuste envers les nègres et les mulâtres de l'un et l'autre sexe, qui, retombant dans leurs anciennes coutumes, célébraient le lembamento ou quicumbi, et le tambe ou mutambe.

Le lembamento ou quicumbi est une cérémonie qui ressemble beaucoup à celle du casar, ou du mariage des nègres de Sénégambie. Elle a lieu lorsqu'on veut se procurer une jeune fille, au moyen de quelque argent qu'on donne au père, à la mère, ou à ses maîtres. Avant d'être livrée à son amant, il faut qu'elle aille passer huit jours dans une maison séparée, qu'on nomme maison de l'Usage ou de la Coutume. Là un nègre prêtre fétiche vient journellement la visiter à des heures déterminées; il la fait mettre toute nue, et l'oint dans diverses parties du corps, prononçant en même temps certaines prières adressées à *Fitique*, ou l'idole, pour que la jeune fille puisse plaire à son amant, pour que jamais il ne

(1) Feo, p. 273; et voyez ci-dessus, t. XIV, p. 397 à 399.

l'abandonne ni n'en prenne une autre, et pour qu'elle ait de lui un grand nombre de fils. Après les huit jours écoulés, la jeune fille passe dans une autre maison, où elle est revêtue de pagnes les plus riches, et parée de bijoux qui lui entourent le cou, les bras et la tête. Si les pères ou les maîtres de la jeune fille n'ont pas, pour cette parure, les ornements nécessaires, ils sont tenus de se les procurer, ou de les emprunter; et ce serait un acte irréligieux que de refuser de les leur prêter dans une telle circonstance. On élève ensuite dans la chambre où se trouve la jeune fille, une estrade sur laquelle on la place; puis on exprime devant elle, par des chants, des danses et des pantomimes obscènes, toutes les jouissances qu'on désire, et qu'on espère devoir être son partage. On lui adresse mille félicitations, auxquelles on ajoute le titre de *quicumbe*, qui signifie reine; et trois jours entiers se passent ainsi dans les fêtes, les réjouissances et la débauche, auxquelles prennent part un grand concours de personnes. Ensuite on termine la cérémonie en remettant la jeune fille à son amant (1).

Le tambe ou mutambé est la cérémonie des funérailles, que Cavazzi, qui la nomme tambo, nous a déjà fait connaître. Notre auteur a été aussi témoin des danses lascives, des chants obscènes qui ont lieu dans ces pompes funèbres, célébrées par un grand concours de personnes des deux sexes. On y fait l'éloge des actions les plus honteuses du défunt ou de la défunte. On dit le nombre de ses concubines, si c'est un homme, et de ses amants, si c'est une femme. On n'oublie

(1) Feo, p. 274.

pas de dire, dans le premier cas, qu'il a été circoncis, et qu'il avait soin d'adorer l'itique, c'est-à-dire l'idole. On fait des festins, et l'on s'enivre. Le corps est placé dans une petite cabane, construite exprès dans un jardin ou dans un champ, et on met au pied du défunt un plat, une calebasse et une pipe brisés. On fait, pendant huit jours, différents actes de dévotion autour de cette cabane, et dans cet intervalle on mange un porc, dont on va ensuite, en procession, jeter le squelette à la mer, ou dans la rivière la plus prochaine. Par cet acte essentiel, et qui a toujours lieu dans ces sortes de cérémonies, ils croient que l'âme (zumbi) du défunt entre dans un repos éternel. Après cette action, ils disent que le tambe est converti en mutambe; et tout se trouve terminé (1).

L'existence et la pratique de ces cérémonies superstitieuses, même parmi les nègres qui s'étaient fait baptiser, prouve combien peu l'intelligence et le véritable esprit de la religion chrétienne avaient fait de progrès parmi eux. L'évêque voulait assujettir les sôvas d'Ibamba, de Dande, de Barra, et d'autres, à remettre aux ecclésiastiques les prémices des productions de la terre, et à des amendes pour ceux qui se livreraient aux pratiques du lembamento et du mutambe, ainsi qu'au culte des milongos ou fétiches. Le gouverneur s'opposait avec raison à de telles innovations qui tendaient à mécontenter les peuples et à produire des soulèvements et des révoltes (2).

(1) Feo, p. 277.

(2) Feo, p. 282 à 285. Le sôva de Dande était accusé d'avoir

Après des débats qui durèrent long-temps, l'évêque fut obligé de céder, et s'embarqua, en 1788, pour retourner en Portugal.

Vers cette époque, le gouverneur eut à soutenir une guerre opiniâtre avec le marquis de Mossoul, qui avait attaqué le couvent des missionnaires italiens dans le Bengo. Ceux-ci, à l'aide du grand nombre d'esclaves qu'ils possédaient, opposèrent une résistance efficace, et arrêtèrent l'armée ennemie jusqu'à ce qu'on fût venu à leur secours. Quoique les Portugais eussent mis sur pied une armée de dix-huit mille hommes (1), cette guerre se prolongea encore sous le gouverneur suivant, frère de celui qui l'avait commencée.

Mossamèdes fit sortir une expédition du port de Pinda, pour aller former un établissement au cap Negro, qui cependant n'eut pas lieu. Par son ordre, on fit aussi quelques voyages de découvertes dans l'intérieur du pays vers le sud (2). Après avoir gouverné six ans avec succès, Mossamèdes retourna en Portugal, où il reçut de son souverain des récompenses dues à ses importants services.

Il ne se passa ensuite rien qui mérite d'être rappelé, jusqu'à l'arrivée du gouverneur Antoine Saldanha de Gama, en 1807.

Ce gouverneur entreprit d'établir des communi-

fait construire des cases, pour la cérémonie du lembamento, dans un lieu nommé Sangadombe.

(1) Feo, p. 294.

(2) C'est le voyage de Grégoire Mendès, que nous avons rapporté plus haut. Voyez p. 31.

cations suivies et directes avec la nation des Mollouas, et par leur moyen de s'ouvrir un passage jusqu'à Mosambique, sur la côte opposée d'Afrique (1). Pour accomplir ce projet, deux expéditions devaient partir en même temps des deux côtes opposées, et se rencontrer dans l'intérieur. Le naturaliste Lacerda fut nommé le chef de l'expédition de Mosambique, et partit, en effet, de la rivière Sena; mais il ne parvint que jusqu'au lieu nommé Cazembe, où il succomba à l'insalubrité du climat, laissant après lui un journal de son voyage. Saldanha nomma pour chef de l'expédition, qui devait partir d'Angola, François Honoré da Costa, qui vivait auparavant retiré dans le préside de Pungoandongo (2). On le fit directeur de la foire de Cassange, qui se tenait sur les terres du Jaga de ce nom, et qui est le dernier souverain vers l'orient, soumis aux Portugais. On apprit que les états de ce chef étaient limitrophes d'un souverain plus puissant que lui, nommé Muata Yambo, qu'il empêchait, par divers artifices, de communiquer avec les Portugais. François Honoré da Costa réussit à envoyer plusieurs de ses pumbeïros ou courtiers au bansa où résidait Muata. Ils y furent très bien accueillis, et désabusèrent Muata de toutes les craintes et de toutes les fausses idées que Jaga

(1) Feo, p. 298.

(2) Tel est le récit de Feo, p. 298 : mais comment une expédition ordonnée par un gouverneur, qui n'était parti de Lisbonne qu'en novembre 1806, pouvait-elle être simultanée avec celle du colonel Lacerda, dont la dernière lettre est datée du mois de mars 1798? Voyez Bowdich's *An account of the Discoveries of the Portuguese*, *etc.*, p. 85. Il y a, de la part d'un des deux auteurs, erreur de date.

Cassange lui avait suggérées sur les Portugais et sur le Mouane-Pouto, nom par lequel les nègres désignent spécialement le souverain du Portugal, et par extension le gouverneur d'Angola (1). Muata envoya à ce gouverneur deux ambassadeurs, qu'accompagnaient les agents de François Honoré da Costa. Sur le refus du Jaga Cassange de livrer passage sur ses terres, les deux ambassadeurs traversèrent les états du sôva de Bamba. Ils se rendirent à Ambacca, d'où on les conduisit à Loanda, où ils arrivèrent en janvier 1808 (2). Ils furent reçus avec beaucoup de pompe par le gouverneur; et dans l'audience qu'il leur accorda, ils lui remirent les présents du roi leur maître, qui consistaient en esclaves, en une peau de zèbre, et en plusieurs peaux de macaques, dont notre auteur semble différencier l'espèce par l'épithète de féroces; de plus, en une natte, et quelques paniers en paille curieusement travaillés; en deux barres de cuivre, et en un échantillon de sel de Cazembe. Ces ambassadeurs avaient la barbe longue, la tête ornée d'un turban de plumes de perroquet grises et rouges, les bras et les jambes entourés d'anneaux de cuivre, de fer et de laiton; à leur côté pendait, à un baudrier formé d'une peau roulée de macaque, un large couteau; de la main gauche ils tenaient une hache ou sagaie, et de la droite une queue de cheval en signe de leur dignité. Ils avaient le milieu du corps entouré d'une pagne rayée, recouverte à sa partie supérieure d'une peau de macaque. Ce costume leur

(1) Feo, p. 299.
(2) Ibid., p. 300.

donnait un aspect guerrier, et plaisait aux yeux par sa variété et sa singularité sauvage.

Selon les récits des pumbeïros, ou agents commerciaux de François Honoré da Costa, la nation des Molouas avait un commencement de civilisation. Dans le bansa, ou la ville capitale de Muata, on arrosait, et on aspergeait pendant l'été régulièrement dans les rues, afin de tempérer les chaleurs excessives, et d'abattre la poussière. L'épouse de Muata vivait, à trente ou quarante lieues de lui, dans un état particulier qu'elle gouvernait en souveraine, et elle ne se réunissait à lui qu'à certains jours de l'année. Dans le bansa, ou ville capitale de cette reine, on exécutait par jour à mort huit, dix, et jusqu'à quinze individus; et on ajoutait que probablement les exécutions n'étaient pas en nombre moindre dans le bansa de Muata, son mari (1). On attribuait à la barbarie des lois, à l'ignorance, et au défaut de commerce, et des communications avec d'autres peuples, cette extrême férocité et ce grand nombre de supplices.

On apprit encore par les pumbeïros que la nation de Cazembe, sur le territoire de laquelle mourut le naturaliste Lacerda, était feudataire de Muata Yambo, et lui payait un tribut de sel marin, qui provenait de la côte orientale. La possibilité d'une communication entre la côte occidentale et la côte orientale se trouva donc ainsi démontrée; et le gouverneur Saldanha donna les ordres, et fournit les

(1) Feo, p. 311.

provisions nécessaires pour que les agents ou pumbeïros, qui étaient venus avec les ambassadeurs, retournassent par la même route, et qu'après avoir atteint le terme de leur premier voyage, ils continuassent toujours vers l'orient, jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré des blancs. Notre auteur ajoute que le résultat de tant de travaux était réservé au général qui succéda au gouverneur Saldanha; et cependant il ne nous fait connaître nulle part ces résultats, et ne parle plus de voyage dans l'intérieur dans les articles consacrés aux gouverneurs qui suivirent ce dernier (1).

Lorsque le gouverneur Saldanha eut, le 3 avril 1808, appris la mémorable résolution du prince-régent de Portugal, de transférer au Brésil le siége du gouvernement, il se hâta d'envoyer au prince un navire chargé de nègres, avec dix-huit quintaux de fer extrait des mines du district de Golungo, cinquante-cinq barres de cuivre transportées de l'intérieur, de la gomme-résine, appelée mococoto, propre à faire de beau vernis, du cardamome, et d'autres productions indigènes. Peu de temps après, il fit encore à la cour portugaise du Brésil un second envoi de même genre qui se composait d'ivoire, de cuivre et de pétrole, extrait des mines de Dande, et pouvant être employé dans les arsenaux de la marine. Saldanha fit procéder à l'exploitation des mines de soufre de Benguella, qui sont tellement riches, selon notre auteur, qu'elles pourraient seules suffire à la consom-

(1) Voy. p. 301 et 302.

mation de tout le Portugal (1). Aussi actif qu'humain et éclairé, Saldanha s'efforça d'introduire la vaccine à Angola; mais, soit qu'on doive l'attribuer au climat, à la constitution physique des nègres, ou à toute autre cause, toutes ses tentatives à cet égard furent sans résultat.

Dom Joseph de Oliveira de Barboza, qui lui succéda en 1810, entreprit de faire un canal pour conduire à Loanda de Saint-Paul les eaux de la rivière de Coanza, sur une longueur de quatorze lieues d'étendue, à partir du lieu nommé Calumbo, au-dessous de l'église de Saint-Joseph. Il y fit travailler plus de trois mille ouvriers pendant trois ans consécutifs, sans pouvoir parvenir, à cause des pluies qui détruisaient les travaux, et de la désertion des ouvriers, à terminer cette grande entreprise. On n'en pouvait pas concevoir de plus utile; car ce qui manque surtout à Loanda, c'est l'eau. Pendant la sécheresse de 1817, un bateau d'eau pour le chargement d'un navire coûtait 12,800 réaux, ou plus de 80 francs (2).

Louis da Motta Feo e Torrez, père de notre auteur, arriva à Loanda le 29 juin 1816 pour remplacer Oliveira, et prit possession du gouvernement le 3 juillet suivant. Ce gouverneur fit beaucoup de constructions nouvelles à Loanda, et d'embellissements dans la ville, ainsi que plusieurs améliorations dans l'administration intérieure, que son fils a longuement détaillées. Feo e Torrez ordonna aussi

(1) Feo, p. 302.
(2) Feo, p. 308.

trois petites expéditions guerrières pendant la durée de son gouvernement; l'une au mois de juin 1817, dans le royaume de Benguella, pour secourir les Mondombes (1), nègres employés pour les Portugais dans la fabrication du charbon, dont les sôvas Quitata, Calumquembe, Huambo, Quiquete, Quiaca, Quibonga, Galengue, Quinpuo et Marna, dévastaient les champs, et enlevaient les troupeaux (2). La seconde expédition sortit du préside des rochers (das Pedras) de Pungoandongo en janvier 1818, pour châtier le sôva rebelle Quicanco, qui avait fait irruption sur le territoire du sôva de Haco, allié des Portugais. Enfin, la troisième expédition eut lieu dans le préside de Novo-Redondo, contre quelques sôvas qui menaçaient cet établissement, et refusaient de payer aux Portugais le tribut dont ils étaient convenus.

Ce gouverneur est le dernier sur lequel notre auteur nous a donné des détails; il n'a fait connaître que les noms des quatre qui suivirent.

A ce rapide exposé de l'*Histoire des Portugais au Congo*, nous ajouterons, ainsi que nous l'avons dit en commençant, la liste de tous les gouverneurs dont Feo a fait mention, avec la date de leur entrée en possession. Cette liste repose sur des pièces authentiques tirées des archives de Loanda de Saint-Paul, qui ont été à la disposition de notre auteur pendant son sé-

(1) Ces Mondombes nous paraissent être les mêmes que les Mondongues de M. Degrandpré et autres auteurs. Voyez tome XIV, p. 392; et conférez aussi la page 101 de ce volume XV.

(2) Feo, p. 318.

jour dans cette ville ; et elle peut servir à établir la chronologie de l'histoire de ces contrées comme de celle du Portugal.

§ II.

Liste chronologique des gouverneurs et capitaines généraux d'Angola, depuis 1575 jusqu'en 1825.

Noms des gouverneurs.	Dates de leur entrée en fonctions.
Paulo Dias de Novaës	janvier 1575
Luiz Serrão	décembre 1589
Don André Ferreira Pereira	1591
Francisco de Almeïda	9 février 1593
Don Jeronimo de Almeïda	1594
João Furtado de Mendonça	août 1595
João Rodriguès Coutinho	1602
Manoel Cerveira Pereira (pour la première fois)	1603
Manuel Pereira Forjaz	1606
Bento Banha Cardozo	1611
Manoel Cerveira Pereira (pour la seconde fois)	16 février 1615
Luiz Mendez de Vasconcellos	1671
João Correa de Souza	1621
Pedro de Souza Coelho (n'a gouverné que cinq mois : on ne dit pas en quelle année)	
L'évêque Frey Simão Mascarenhas (n'a gouverné que peu de temps : on ne dit pas en quelle année)	
Fernam de Souza	1627
Manoel Pereira Coutinho	1630
Francisco de Vasconcellos da Cunha	1635
Pedro Cesar de Menezes	1639
Francisco de Soutomajor	6 juillet 1645
Intérim exercé par trois capitaines-ma-	

Noms des gouverneurs.	Dates de leur entrée en fonctions.
jors, Vasconcellos da Cunha, Texeira Zuzarte	mai 1646
Salvador Correa de Sá e Benevides	12 mai 1648
Rodrigo de Miranda Henriques	octobre 1651
Bartholomeo Vasconcellos da Cunha...	
Luis Martins de Souza de Chichorro...	octobre 1655
João Fernandes Vieira	18 avril 1658
André Vidal de Negreiros	
Tristão da Cunha	août 1666
Gouvernement du conseil de la ville...	janvier 1667
Francisco de Tavora	26 août 1669
Ayres Saldanha de Menezes e Souza...	28 août 1676
João da Silva de Souza	11 septembre 1680
Luiz Lobo da Silva	septembre 1684
João de Lancastre	8 septembre 1688
Gonçalo da Costa de Alcaçova Carneiro de Menezes	novembre 1691
Henriques Jacques de Magalhaens	3 novembre 1694
Luiz Cesar de Menezes	9 novembre 1697
Bernardim de Tavora de Souza Tavares.	5 septembre 1701
Intérim exercé par le conseil de la ville.	décembre 1702
Lourenço de Almada	20 novembre 1705
Antonio de Saldanha de Albuquerque Castro Ribafria	octobre 1709
João Manoel de Noronha	22 février 1713
Henrique de Figueiredo e Alarcão	17 juin 1717
Antonio de Albuquerque Coelho de Carvallo	22 mars 1722
Jose Cavalho da Costa	25 avril 1725
Paulo Gaetano de Albuquerque	7 mai 1726
Rodrigo Cezar de Menezes	janvier 1733
João Jacques de Magalhaens	28 mars 1738
Intérim exercé par l'évêque, l'auditeur et le sergent-major d'infanterie	17 avril 1748
Conde de Lavradio	12 janvier 1749
Antonio Alvares da Cunha	23 juillet 1753

Noms des gouverneurs.	Dates de leur entrée en fonctions.
Antonio de Vasconcellos.....	4 octobre 1758
Francisco Innocenzio de Souza Coutinho.....	29 janvier 1764
Antonio de Lencastre	18 novembre 1772
Jose Gonzalo da Camara	décembre 1779
Intérim exercé par l'évêque Luis da Annunciaçao, l'auditeur et le colonel d'infanterie	19 décembre 1782
Nouvel intérim exercé par le même et un autre colonel d'infanterie.....	20 mai 1783
Le baron de Mossamedes	7 septembre 1784
Manoel de Almeida de Vasconcellos...	1790
Miguel Antonio de Mello.....	
D. Fernando Antonio Soares de Noronha.	
Intérim exercé par l'évêque Maria Mascarenhas, le colonel du régiment et l'auditeur (1)	
Antonio de Saldanha de Gama.....	mars 1807
Jose de Oliveira Barboza.....	mai 1810
Luis da Motta Feo e Torres.....	3 juillet 1816
Manoel Vieira Tovor de Albuquerque..	7 septembre 1819
Joaquim Ignacio de Lima.....	1821
Christovão Avelino Dias.....	1823
Nicolão de Abreu Castellobranco.....	1825

§ III.

Description géographique et politique des royaumes d'Angola et de Benguella, et de leurs dépendances (2).

Les possessions portugaises en Afrique se divisent en septentrionales et en méridionales.

Les septentrionales comprennent les trois gou-

(1) L'auteur ne donne aucune date pour cet intérim et les deux gouverneurs qui précèdent.

(2) Feo, p. 325.

vernements du cap Vert, de Bissau et Cacheu, des îles Saint-Thomas et du Prince.

Les méridionales se divisent en deux gouvernements, celui de Mosambique sur la côte orientale, et celui d'Angola et ses dépendances sur la côte occidentale.

Sous la dénomination de capitainerie générale du royaume d'Angola et dépendances, on comprend toute la portion méridionale de la baie de Guinée, renfermée entre huit et seize degrés de latitude sud, et entre trente degrés vingt minutes (1) et trente-six degrés trente minutes de longitude orientale, à partir du méridien de l'île de Fer. Quoique les limites de cette capitainerie ne soient pas rigoureusement déterminées, cependant on sait qu'elle confine au nord au marquisat de Mossoul, et autres souverains tributaires du Congo. La rivière Lifune forme une partie de sa limite avec ce dernier pays. A l'est elle confine aux Mollouas et autres peuples peu connus; au sud, elle est bornée par les déserts et par le cap Negro, qui marque de ce côté son extrémité maritime. Les côtes qui sont baignées par l'Océan atlantique, entre Lifune et le cap Negro, forment sa limite à l'ouest.

La rivière Coanza, qui traverse ce pays de l'est à l'ouest et le divise en deux parties, trace la limite d'Angola et de Benguella : le premier royaume s'étend du huitième au neuvième degré de latitude,

(1) Feo, p. 326. Il y a dans cet endroit du texte de Feo une faute d'impression; on a mis vingt degrés trente minutes, au lieu de trente degrés vingt minutes.

depuis l'embouchure de la Lifune jusqu'à celle de la Coanza, et le second occupe toute la côte entre l'embouchure de la Coanza et le cap Negro.

Ces deux royaumes sont peuplés par de petites nations indépendantes les unes des autres, ou vassales, ou alliées, ou ennemies des Portugais. Elles sont régies diversement par des chefs qui ont emprunté des Européens les titres de princes, ducs, marquis et comtes, mais qui sont plus connus sous ceux de dembos, et de sôvas, qui appartiennent à la langue des natifs.

Les Portugais subdivisent Angola et Benguella en présides et en districts, dont, faute de connaissances géographiques assez précises, ils seraient bien embarrasés de déterminer les limites. Les présides ne diffèrent des districts qu'en ce que les premiers contiennent un fort gardé par des troupes de ligne. Du reste, les formes d'administration sont les mêmes dans chacune de ces divisions, et chacune d'elles est également gouvernée par un chef militaire.

Le royaume d'Angola, indépendamment de la ville et des faubourgs de Loanda, renferme sept présides et huit districts. Les présides sont : Muxima, Massangano, Cambambe, Pedras de Pungoandongo, Ambacca, Pedra de S. Joze de Encoge, Novo-Redondo. Les districts sont : Icolo et Bango, Dande, Golungo, la province des Dumbos, Zenza et Quilengues, Barra de Dande, Barra de Bengo, Barra de Calumbe.

Le royaume de Benguella contient deux présides et sept districts ; les présides sont : Benguella et

Caconda. Les districts sont : Bailundo, Dombe grande da Quinzamba, Hambo, Galingue et Sambos, Quilengues et Sambos, Quilengues e Huila, Bihe (1).

Les principales rivières d'Angola sont : Coanza, Lifune, Dande, Bengo, et Lucala; celles de Benguella : Longo, Nica, Catumbella et dos Mortos ou la rivière des Morts.

La Coanza est navigable pour de petites embarcations jusqu'à Cambambe; son lit est étroit et pierreux, son courant rapide et profond; mais il ne présente aucun danger. Deux forts construits par les Portugais sur ses rives servent à leur en assurer la navigation, ainsi qu'à leurs alliés, à l'exclusion de toutes les autres nations. La Lifune n'est remarquable que parce qu'elle établit une limite; la Dande et la Bango, en ce qu'elles donnent leurs noms à deux districts; et la Lucala, parce qu'elle se jette dans la Coanza près du fort de Massangano.

Le climat de ce pays n'est pas malsain, si l'on en croit notre voyageur (2). Les fortes chaleurs qu'on y éprouve sont toujours modérées par des vents qui rafraîchissent l'atmosphère; cependant il avoue que les Européens ont besoin de prendre des précautions pour éviter les fièvres, qui souvent sont mortelles, et pour se garantir des autres maux qui assiégent les naturels.

Feo, d'après des documents exacts qu'il s'est procurés, évalue à trois cent mille âmes la population soumise aux Portugais dans le royaume d'Angola et

(1) Feo, p. 328.
(2) Feo, p. 338.

ses dépendances. On peut diviser cette population en trois classes : les Européens, les indigènes et la classe qui résulte du mélange des deux autres, c'est-à-dire la blanche, la noire et la brune. La première classe se compose d'employés civils et militaires venus de Portugal, d'insulaires ou d'habitants des îles Açores et des condamnés qui servent, lorsqu'ils se conduisent bien, à recruter les troupes, ou qui sont employés à des travaux publics. Cette classe est la moins nombreuse; le peu de séjour que font dans le pays plusieurs de ceux qui la composent et la grande mortalité qu'elle éprouve, par suite du climat, sont les causes toujours renaissantes qui s'opposent constamment à son augmentation. La classe des indigènes est la plus nombreuse; elle est, en général, laborieuse, patiente, intelligente, et montre une aptitude particulière pour les arts mécaniques. La classe mixte des gens de couleur est moins vigoureuse, moins apte à des travaux variés que celle des indigènes; d'ailleurs elle est aussi peu nombreuse, parce que le mélange continuel des classes extrêmes efface à la longue les nuances qui les séparent, et y réunissent les individus qui devraient accroître la classe intermédiaire. Quoiqu'il y ait une importation continuelle d'Européens, cependant la population d'Angola et de ses dépendances diminue progressivement. L'observation aussi-bien que les états de mortalité et des naissances concourent à ne laisser aucun doute sur cette triste vérité (1).

(1) Feo, p. 330.

La plupart des habitations sont en bois et en paille; on en voit peu en pierres et en briques, si ce n'est dans les villes. La nourriture ordinaire des habitants consiste en manioc, en millet et en une espèce de fève nommée maïdona, qui sert aussi à nourrir le peuple et à engraisser les cochons quand on veut donner à leur chair un excellent goût. La chasse et la pêche suppléent occasionnellement aux moyens de subsistance que donne l'agriculture. Les poissons se trouvent, dans les fleuves et dans la mer, en si grande abondance, que les habitants en tirent une huile excellente, qu'ils ne consomment pas entièrement, et qu'ils exportent (1).

Il y a une grande variété de bêtes sauvages et d'oiseaux, dont nous ferons mention dans notre résumé sur l'histoire naturelle. Quant aux animaux domestiques, on y voit des porcs, des moutons, des biches, des chèvres et une espèce particulière de bœufs musqués, que les naturels nomment bœufs-chevaux, et qui servent pour les transports. Les hippopotames sont si nombreux dans la rivière de Dande et de Novo-Redondo (2), que leurs dents forment un objet de commerce important, et qu'on retire de ces animaux une quantité d'huile qui est préférée à celle de la baleine (3). Les bois de Mangal et de Bambou, et d'autres dont les noms sont moins connus, servent pour l'architecture et la navigation.

(1) Furtado, p. 372.

(2) La carte de Pinheiro nomme Cuiza la rivière de Novo-Redondo.

(3) Furtado, p. 334.

Le coton que l'on cultive dans ce pays est, selon notre auteur, supérieur à celui du Brésil. La canne à sucre excède par sa grandeur, sa grosseur et l'abondance de son produit, celle qu'on cultive en Amérique. Le café d'Encoge est de la meilleure qualité, et le raisin de Benguella est excellent. Parmi les gommes-résines, celle qu'on nomme mococoto peut suppléer à la gomme copal. Les expériences qui ont été faites pour la culture du piment et d'autres productions donnent des espérances. Les bosquets produisent, si l'on en croit notre auteur, divers aromates : le cardamome, le gingembre et la noix muscade (1); mais cette nomenclature nous paraît hasardée, et a besoin d'être confirmée par des hommes plus instruits en botanique et en histoire naturelle, que ne paraît l'être M. Feo Cardozo.

Le fer est si commun dans le pays d'Angola, que les nègres l'extraient, le travaillent sans machine, et qu'ils en envoient régulièrement un certain nombre de barres au trésor de la colonie. Avec le cuivre qu'ils retirent des mines d'Encogé et de Novo-Redondo, ils fabriquent des bracelets, des colliers, des ornements de toute espèce, et la plupart des armes dont ils se servent. Quant aux mines de métaux précieux ou d'or et d'argent, pour lesquelles les Portugais ont entrepris tant de guerres, leur existence dans ce pays est au moins douteuse (2). Il y a des mines de sel qui sert à tous les usages domestiques, près de la capitale, dans un lieu nommé

(1) Feo Cardozo, p. 334.
(2) Feo, p. 335.

Cacuaco, et près de Benguella la neuve. Mais rien n'égale l'abondance des mines de soufre qui existent dans le royaume de Benguella; au rapport de ceux qui les ont vues, le soufre s'y trouve sans mélange; la gangue est très étendue, s'étend à une grande profondeur, et commence à la superficie du sol; de sorte qu'on extrait cette substance uniquement par excavation, avec peu de travail, et sans aucune préparation. Il y a en outre près de Dande une huile de pétrole ou bitume, qui s'écoule en si grande abondance des fentes d'une montagne, qu'on l'emploie dans le pays comme du goudron. On recueille aussi beaucoup de cire, et on en obtiendrait une plus grande quantité, si les nègres n'avaient pas l'usage barbare de tuer les essaims d'abeilles pour s'emparer des rayons.

La plupart de ces productions sont consommées par les habitants; cependant quelques unes s'exportent. Des farines, des légumes, du bétail, des volailles, des viandes séchées ou salées, l'huile, sont livrées au commerce pour l'approvisionnement des vaisseaux. Le commerce de l'ivoire (1) est un monopole réservé au gouvernement. Les dents se divisent en trois classes : celles qui ne pèsent pas plus de seize arratels ou livres de Portugal, sont l'ivoire qu'on appelle menu; celles qui pèsent de seize à trente-deux livres, se nomment ivoire moyen; et celles

(1) Le mot morfil, employé par les marchands français aux côtes d'Afrique, pour désigner les dents d'éléphant, vient du mot espagnol marfil, qui signifie ivoire; en portugais, on dit marfim. Notre auteur, p. 374, dit qu'on devrait encourager, à Angola, la chasse des hippopotames, dont l'ivoire est plus dur et plus blanc.

qui pèsent plus de trente-deux livres et au-dessus, forment l'ivoire légal. Pour la première sorte d'ivoire, on ne paie que 40 réaux l'arratel; 160 réaux pour la seconde sorte, et pour la troisième 320 réaux (1). Il résulte de ce tarif que les nègres abandonnent dans les bois les très grosses dents, ou toutes celles qui pèsent beaucoup plus de trente-deux livres; parce que, quoique plus lourdes à transporter, elles ne leur sont pas payées davantage. Les commerçants exportent aussi une certaine quantité de cire, qui serait beaucoup plus considérable si l'on instruisait les nègres à ne pas détruire les essaims. On exporte encore pour les autres colonies portugaises une certaine quantité de faïence et de poterie de terre, des briques et des tuiles (2). Malheureusement la branche la plus importante du commerce de ce pays, celle qui surpasse toutes les autres, et nuit à toutes les autres, c'est celle des esclaves. Le nombre de ceux qu'on a transportés d'Angola au Brésil, depuis 1816 jusqu'en 1819, a été de cinquante-trois mille quatre cent vingt-sept individus; il en est en outre sorti quatre cent vingt-huit de Benguella dans une seule de ces années. Enfin, Feo affirme que la quantité d'esclaves expédiée officiellement par les douanes, a excédé vingt-deux mille par an (3). Si à ce nombre on ajoute tous ceux qui sont sortis en fraude des autres ports de la côte, on aura une idée de la dépopulation que ce commerce cause à l'Afrique occidentale, et du nombre considérable de bras qu'on

(1) Mille réaux de Portugal valent six liv. douze sous cinq den.
(2) Feo, p. 374.
(3) Feo, p. 336.

enlève à sa culture, à sa pêche et à l'exploitation de ses mines.

Les importations dans le royaume d'Angola et dépendances consistent en riz, sucre, eau-de-vie, vin, vinaigre, beurre, huile, graisses, baïettes qui est une sorte de flanelle, indiennes; toiles de coton peintes, nankins, mouchoirs, bonnets, bas de toutes sortes de qualités; et enfin en poudre à canon, en armes à feu, en tabac préparé et en rouleau.

Le gouvernement civil et militaire de toutes ces possessions est confié à un seul homme, qui a le titre de gouverneur et capitaine général du royaume d'Angola et dépendances, et qui, comme dans toutes les autres colonies portugaises, a le commandement général de la force armée, nomme à un grand nombre d'emplois, présente au roi pour les autres, fait la paix et la guerre, administre la justice et les finances, a le droit de grâce, et est responsable de tout. Il n'y a d'autre digue à un aussi grand pouvoir que l'obligation de ne rien décider d'important sans avoir entendu son conseil. Ce conseil se compose de trois officiers militaires, du secrétaire du gouvernement, de l'auditeur, du juge, et de quelques négociants. Les autorités secondaires, qui commandent dans les présides et dans les districts, sont tous des officiers militaires, qui ont les titres de capitaines-majors (1)

(1) En portugais, capitaine-major au singulier se dit, par contraction, capitaine-mor; et je soupçonne que c'est ce titre portugais, introduit dans la langue des nègres, qui sert à désigner le premier ministre au Loango; ce qui a donné lieu à M. Degrandpré de le nommer, par une méprise grossière que nous aurions dû relever, capitaine-mott. Voyez t. XIV, p. 49.

ou de régents; tous sont nommés par le capitaine général. Cependant, pour quelques uns, les choix du capitaine général doivent être soumis à l'approbation du roi.

Le gouvernement ecclésiastique est confié à un évêque, nommé évêque d'Angola, et qui est en même temps évêque titulaire du Congo. Il a dans la capitale son siége épiscopal, et un chapitre composé de cinq dignitaires, deux chanoines et un petit nombre de prêtres, qui, en y comprenant les religieux des couvents, sont loin d'être en nombre suffisant pour desservir les paroisses.

D'après les comptes de finance rendus en 1819, le revenu de l'année a été, pour Angola, de 175,202,419 réaux; pour Benguella, de 37,287,160 réaux : total, 212,489,579 réaux, ou environ 1,427,000 fr., monnaie de France. Les dépenses furent de 141,836,000 réaux, ou environ 920,000 fr., sans compter les remises qui furent faites au profit du trésor royal, en ivoire et en argent (1); de sorte que le revenu net pour la couronne de Portugal peut se monter à six ou sept cent mille francs annuellement.

Les recettes consistent principalement en droits de douanes, particulièrement sur la vente des esclaves; en dîmes payées par les présides, les districts et les terres des sovas feudataires du Portugal; en octrois des villes; en droits sur les passages de quelques rivières; en droits sur les ventes, sur les lettres;

(1) Feo, p. 339.

en monopole sur le sel ; et enfin en d'autres menus droits qu'on nomme droits réunis. Plusieurs se rachètent de la dîme en fournissant des fourrages aux troupeaux du gouvernement, ou en travaillant aux mines de fer qu'il possède.

Le matériel de la défense pour les royaumes d'Angola et de Benguella consiste en trois forteresses dans la ville de Loanda : savoir, San-Miguel, San-Francisco do Penêdo, et San-Pedro da Barra; en deux petits forts, l'un appelé de La Conception, l'autre Cacuaco, tous deux situés à peu de distance de la capitale ; en une forteresse dans la ville de Benguella; en dix-huit fortifications diverses faites dans les présides ; en un fort nommé le fort du Nord, qui est sur la route directe de la rivière Coanza, près de son embouchure. Quelques unes de ces constructions sont en pierres et à ciment, d'autres sont en briques, et d'autres enfin sont simplement en bois. Deux cent sept pièces d'artillerie en bronze et en fer, de divers calibres, depuis un jusqu'à vingt-quatre, servent à la défense de ces fortifications.

La force militaire se compose de troupes de première ligne, de milices, de troupes d'ordonnance, et d'empacasseïros : ces derniers forment ce qu'on appelle la guerre noire. Ces empacasseïros sont les nègres libres que les sôvas vassaux de la couronne du Portugal sont obligés de lui fournir en temps de guerre, ou pour la défense du territoire qu'elle possède. Les Portugais les emploient principalement pour former les garnisons des forts, et les préfèrent aussi comme courriers et pour d'autres emplois ; ils

sont armés d'espingoles, organisés en compagnies comme des troupes réglées ; leur vêtement consiste en une pagne (tanga), ou une peau d'animal dont ils s'entourent le corps. Leur tête est ornée d'une touffe de plumes ayant au-devant un carré de carton dans le milieu duquel est peinte la lettre R.

En 1819, la force armée d'Angola se composait de vingt-six mille cinq cent vingt-trois hommes. Dans ce nombre, on comptait vingt mille empacasseiros, mille trois cent cinquante-neuf hommes d'ordonnance, ou troupes de troisième ligne, trois mille trois hommes de milices, ou troupes de seconde ligne, mille neuf cent quatre-vingt-onze, troupes de première ligne. C'est dans cette dernière troupe seulement qu'on comptait trois cent quinze artilleurs, et quatre-vingt-cinq cavaliers. Tout le reste de l'armée se composait de fantassins (1).

La solde des troupes est payée de deux manières, en argent et en marchandises. La garnison de Loanda est toujours payée en argent. Les garnisons des présides, y compris celui de Benguella, sont payées en marchandises négociables, auxquelles, pour cet emploi, on donne le nom de rations. Les troupes envoyées de Portugal dans ces derniers temps ont toujours reçu la solde, l'étape et le fourrage comme en campagne, sans compter une gratification pécuniaire, et d'autres lorsqu'elles sont de retour à Lisbonne (2).

La principale ville des deux royaumes est Saint-

(1) Feo, p. 345 et 346.
(2) Feo, p. 347.

Paul de Loanda, siége du gouvernement portugais. Elle est située à huit degrés quarante-huit minutes de latitude, et vingt-deux degrés dix minutes de longitude (1). Elle a un bon port, devant lequel se trouve l'île dont elle porte le nom. Sa population en 1819 était de quatre mille cinq cent dix-huit âmes. Le nombre de ses maisons était de huit cent trente-huit, dont quarante-neuf bâties en pierres, et sept cent quarante-neuf autres en terre et en roseaux. Dans le haut quartier, on a construit une fort belle cathédrale; monument remarquable de la piété des Portugais; mais on l'a laissé dégrader tellement, qu'en 1818 on ne s'en servait plus, et qu'on célébrait le service divin dans l'église de la Miséricorde. Il y a en outre trois couvents dans la ville, qui ont chacun leur église. Celui des Carmes déchaussés; celui de Saint-François, et celui des Missionnaires apostoliques italiens, qui sont sous l'invocation de saint François. Les autres édifices ou constructions remarquables sont : l'hôpital, où l'on soigne les militaires, et dont le revenu monte à quatre millions de réaux,

(1) L'auteur n'explique pas quel est le premier méridien d'où il faut compter cette longitude. Il est probable que c'est à partir de Coïmbre où se font les éphémérides; et où les Portugais ont un célèbre observatoire, qui est à dix degrés quarante-cinq minutes à l'ouest de Paris : ainsi Saint-Paul de Loanda serait à onze degrés quinze minutes de longitude à l'est de Paris, si le premier méridien partait de Coïmbre, et à onze degrés trente et une minutes vingt-deux secondes, s'il partait de Lisbonne. Il est probable que c'est de cette dernière ville; car les tables de Coulier placent Saint-Paul de Loanda à onze degrés trente minutes onze secondes à l'est de Paris, et à huit degrés cinquante minutes de latitude sud. Le nom portugais de Saint-Paul de Loanda est São Paulo de Assumpçaõ de Loanda. Voyez Foo, p. 668.

ou environ 26,000 fr.; le palais du gouverneur, ou capitaine général; le palais de l'évêque, qui est l'ancien collége des jésuites; la trésorerie; la maison de ville et la prison; la douane; les casernes; et enfin une grande citerne carrée qui peut contenir environ deux cent cinquante tonnes d'eau. La forteresse de Saint-Michel (S. Miguel) est considérée comme la citadelle, et est défendue par soixante-dix-neuf pièces de canon. La ville est encore défendue par les forts de Francisco, de Penêdo, et San-Pedro da Barra, et quelques autres petits fortins. Les exportations qui se font par cette ville consistent principalement en esclaves, en huile de palmier et d'amandes, en cire et en ivoire (1).

Les présides qui dépendent du royaume d'Angola sont :

1°. Muxima, le plus rapproché de la capitale, bâti sur la rive gauche de la Coanza sur les terres du sôva Muxima, dans la province du Quissama. Son fort est défendu par huit pièces d'artillerie. Sa population était, en 1819, de six mille deux cent quatre-vingts habitants, en y comprenant six cent trente esclaves. Le nombre des maisons n'était cependant que de quatre cent cinquante-deux, dont deux seulement étaient en pierres. Ce préside a huit sôvas sous sa juridiction. Ses productions consistent en manioc, en millet, en légumes, en huile de palmier, et un peu de coton : il abonde en porcs, en chèvres et en moutons. Ses communications avec la capitale

(1) Feo,

sont fréquentes, et on s'y rend en quatre jours (1).

2°. Massangano, situé plus à l'est sur la rive droite de la Coanza, et au confluent de cette rivière avec la Lucala. Ce préside est borné au nord et à l'ouest par Golungo et les sôvas, à l'est par Cambambe, et au sud par la rivière Coanza. La forteresse est défendue par douze pièces de canon. La population de ce préside était, en 1819, de dix mille neuf cent dix individus, y compris neuf cent cinquante esclaves. Cette population se trouve répartie dans six cents cases ou maisons, dont deux seulement sont en pierres. Les principales productions de ce préside sont des bestiaux de toute espèce, de la cire, de l'ivoire, du bois de charpente et du fer. Du temps du gouverneur D. Francisco de Souza Coutinho, des Suédois se transportèrent dans ce pays pour y établir des hauts fourneaux et des forges; mais ils succombèrent tous à l'insalubrité du climat: les fourneaux et les forges qu'on avait construits à grands frais furent abandonnés.

3°. Cambambe, situé à l'est du précédent, sur la rive droite de la Coanza, est borné au nord par les terres des sôvas, à l'ouest par les terres qui sont sous la juridiction de Massangano, à l'est par le district des Pierres ou Roches de Pungoandongo, et au sud par la Coanza. Il est défendu par une redoute qui a quatre pièces de canon. Il a sous sa juridiction vingt-cinq sôvas. Sa population, en 1819, était de dix mille trois cent vingt habitants, y com-

(1) Feo, p. 352.

pris neuf cents esclaves, répartis dans cinq cent vingt cases en roseaux, et quatre maisons bâties en pierres. Ses productions consistent en troupeaux, mais d'espèces différentes des autres. Il transporte, en outre, dans la capitale, des bambous et des bois de construction. Le voyage se fait en huit jours.

4°. Les Pierres ou Roches de Pungoandongo, qu'on nomme simplement les Pierres, ou les Roches (las Pedras), sont un préside situé de même sur la droite de la Coanza, mais à une lieue au nord de sa rive. Il est limité au nord par Ambacca, à l'est par les terres des sôvas, le royaume de Matamba, et autres possessions de la reine Ginga (1), qui confinent avec les provinces portugaises, au sud par la Coanza, et à l'ouest par Cambambe. Il a une redoute qui n'a que deux pièces de canon. Il n'existait pas, en 1819, d'état statistique de ce préside; mais Feo présume qu'on peut estimer sa population à dix mille âmes, et le nombre des maisons à cinq cent cinquante. Ce lieu sert d'entrepôt pour le commerce de l'intérieur, et aussi entre Benguella et Caconda, et divers districts du royaume d'Angola. Le trajet avec la capitale de ce dernier royaume est de quatre-vingts lieues. En partant de Loanda, on passe par Cacuaco; Quitandongo, Quilunda ou Icolo, dans le district de Zenza; à Trombeta, dans le district de Golungo; à Diogo André, Santo Antão, Calhia, et Pomba; où l'on passe la rivière Lucala; enfin à Ambacca; et après on arrive aux Roches (las Pedras). Ceux qui ne veulent point traverser la juri-

(1) Feo, p. 3.

diction d'Ambacca prennent leur route par le territoire de Calumguembo, celui de Massangano et l'extrémité de Cambambe, continuant dans cette direction jusqu'aux Roches. Les blancs mettent ordinairement huit et dix jours à faire ce trajet; mais un soldat nègre ou un empacasseiro le fait quelquefois en six jours (1).

5°. Ambacca, à douze lieues au nord des Roches ou de das Pedras, sur la rive droite et septentrionale de la rivière Lucala (2). Ce préside est défendu par une redoute fortifiée, armée de huit pièces de canon. Le nombre de ses habitants est de trente-sept mille cinq cent cinquante, y compris cinq mille quatre cent soixante esclaves. Il a cent dix-huit sôvas sous sa juridiction, qui se subdivise en huit cantons, savoir : le préside d'Ambacca, Dondo, Hary, Piré, Zenga, Lucala, Samba, et Lucamba. Quelques uns de ces cantons sont gouvernés par leurs propres chefs; d'autres ont des chefs choisis par le capitaine major ou le capitaine général, et la nomination de quelques uns doit être confirmée par le roi. Tous les cantons renferment des marchands forains qui portent leurs marchandises à de grandes distances à l'est et au nord, et qui fréquentent les foires de Moucari, Ginga (Zingha),

(1) Feo, p. 355.

(2) Cette situation, bien clairement exprimée dans notre auteur, est conforme aux cartes de d'Anville; mais la carte de Pinheiro Furtado, tant dans la copie gravée dans l'ouvrage de notre auteur, que dans la réduction qui en a été faite pour la brochure de Bowdich, intitulée *An account of the discoveries of the Portugese, etc.*, place, au contraire, le fort Ambacca au sud, et sur la rive gauche de la rivière Lucala; ce qui paraît être une erreur. D'Anville écrit Embacca, et notre auteur Ambaca.

Ohholo, Dondo, Cassange, et d'autres qui ont lieu dans les terres des nègres idolâtres. Souvent ils passent la Coanza, entrent dans la province de Libollo, pénètrent dans le royaume de Benguella, et fréquentent les foires des districts de Bailundo, Bihé, Huila et Quilengues. Il y a dans ce préside un couvent de missionnaires capucins, établis à Cahenda.

Outre les productions communes aux présides déjà mentionnés, celui d'Ambacca nourrit un grand nombre d'excellents chevaux. On leur fait un trou dans la lèvre supérieure, et on y passe une corde qui sert de bride, au moyen de laquelle on les conduit avec une grande facilité. Le voyage de Loanda à Ambacca, en droite ligne, est de sept à huit jours; on en met neuf et dix en passant par les Roches ou das Pedras.

6°. San-Joze de Encoge, situé au nord d'Ambacca, est défendu par un fort bâti en pierres, armé de neuf pièces de canon. Ce préside a huit sôvas dans sa dépendance. Sa population est de quinze mille sept cent quatre-vingt-dix habitants, y compris mille cinq cent cinquante esclaves. Il a aussi deux couvents de missionnaires capucins. Il nourrit un grand nombre de bestiaux. Il facilite, par sa position, les communications avec le royaume de Congo, et spécialement avec les chefs ou dembos Quitexe, Damby, Ambuila, Dala-Malundo, le duché Quina, et les autres princes du Congo, alliés à la couronne de Portugal, avec lesquels les négociants portugais font un commerce régulier d'ivoire, et de cette race d'esclaves qu'on nomme les Muxicongos, ou Mujicongos, qu'on tire de Ohholo. On met dix à douze jours pour se

rendre de Saint-Paul de Loanda à San-Joze de Encoge, en traversant les terres des naturels idolâtres par Golungo et Ambacca. Ce chemin est le plus court, mais il est le plus périlleux, et, par cette raison, le moins fréquenté. Ordinairement, en partant de Saint-Paul de Loanda, on se rend à Barra de Bengo; quand on a traversé la rivière de ce nom, on entre dans Cassede, et l'on voyage dans le district de Dande jusqu'à Quibulonga, puis ensuite à Ana-Paço, Quileo, Mutambâ, et les terres de différents sôvas jusqu'à Cana-Sala, premier village du dembo Naboango. On passe ensuite sur les terres du Quinguengo, le grand senzalla de Gamga Lucungo, chef des nègres Moubires : de là on arrive à Quingemba, qui appartient au dembo Ambuila, et on parvient enfin au préside de San-Joze de Encoge. Un nègre empacasseiro fait ce voyage en six à sept jours, attendu que le trajet n'est pas beaucoup plus long que par Ambacca (1).

7°. Novo-Redondo; ce préside, placé sous l'administration immédiate d'Angola, appartient cependant géographiquement au royaume de Benguella, puisqu'il est situé sur et au milieu de la côte de ce dernier royaume, par onze degrés dix minutes de latitude, et par conséquent plus rapproché de Saint-Philippe, capitale de Benguella, que de Saint-Paul de Loanda, capitale d'Angola. Douze pièces de canon défendent l'embouchure de la petite rivière nommée Gunza, qui forme son port, très fréquenté par les navires trafiquant sur cette côte. On ne connaît qu'approximativement la population

(1) Cavazzi écrit Ambacca; Feo écrit toujours Ambaca.

de ce préside, qu'on estime être de huit mille âmes. La communication la plus sûre et la plus régulière entre ce préside et Saint-Paul de Loanda est par mer; mais plusieurs négociants s'y rendent aussi par terre, en allant d'abord à Massangano, Cambambe, et même jusqu'aux Roches ou Pedras. De là on traverse, où l'on côtoie les terres des Quissamas. On rencontre sur cette route les salines célèbres qui produisent cette belle espèce de sel qu'on vend par petites briques ou morceaux : ils ont cours de monnaie dans toutes ces contrées (1).

Tels sont tous les présides d'Angola. Nommons actuellement les districts qui dépendent de sa juridiction. Ils sont tous situés entre la Lifune et la Coanza, et les plus éloignés de la capitale ne sont pas à une distance de plus de trois journées.

En commençant par ceux qui sont le plus rapprochés, nous nommerons le petit district de Barra de Bengo, c'est-à-dire bouche ou embouchure du Bengo, sur la rivière de ce nom, qui fournit de l'eau qu'on conduit dans la capitale, dans de petites barques nommées dongos ; cette rivière sert aussi au transport des farines, du millet et des légumes et autres productions qu'on tire des districts d'Icolo, de Golungo, de Zenza et de Quilengues. Barra de Bengo est gouverné par un officier, qui est en même temps chef du port. Il en est de même du district nommé Barra de Dande, ou bouche de Dande, qui est à quatre lieues au nord de Bengo et à sept de Loanda, sur les bords de la rivière de même nom.

(1) Feo, p. 358.

Ce district fournit beaucoup de bois de construction pour les vaisseaux, et du charbon pour le district de Libongo, qui est plus au nord. Le district nommé Barra de Calumbo, ou bouche de Calumbo, est situé à dix ou douze lieues au sud de Loanda, sur la rive droite de la Coanza : il est gouverné, comme les précédents, par un officier qui réside au cap Régent, un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière. On s'y rend ordinairement par mer, parce que par la route de terre on manque d'eau et de vivres; cependant les nègres empacasseiros font fort bien ce trajet en une seule nuit. La population réunie de ces trois petits districts peut être évaluée à environ dix-huit mille âmes.

Cinq autres districts dépendent encore d'Angola, savoir : Icolo et Bengo, Dande, Golungo, Zenza et Quilengues, les Dembos. Icolo et Bengo, situé sur les bords de la rivière Bengo, est borné par Dande, Golungo et les terres des sôvas : ce district a huit sôvas dans sa dépendance; sa population était, en 1819, de dix-neuf mille sept cent trente habitants, y compris deux mille neuf cents esclaves. Il y a outre l'église paroissiale, deux chapelles et un couvent de missionnaires italiens. Ce district est gouverné par un capitaine-major qui réside à Quilanda, à cinq lieues ou moins d'une journée de chemin de Loanda. Le district de Dande, au nord-est du précédent, renferme treize mille deux cents habitants, répartis dans quatre mille sept cent douze cases ou habitations construites en cannes ou roseaux. Ce district possède une mine de pétrole ou de bitume minéral. On compte huit lieues entre Ingamba, lieu de la résí-

dence du capitaine-major de ce district, et Loanda, et on emploie deux jours à faire ce trajet (1).

Le pays appelé Golungo ne formait qu'un seul district, qui comprenait tout ce qui se trouvait renfermé dans les limites d'Angola à l'est, d'Icolo et de Dande; mais, pour la facilité de l'administration, on a subdivisé Golungo en trois districts indépendants: le district de Golungo proprement dit, le district de Zenza et Quilengues, et le district des Dembos. Le capitaine-major du district de Golungo réside à Trombeta (2), qui est à treize lieues (3) de distance, ou à trois journées de route de Loanda. Ce district renferme cent quarante sôvas, dont on compte à peine trois qui soient rebelles. La population était, en 1819, de cinquante-neuf mille soixante-cinq habitants répartis en dix-neuf mille cent dix cases ou habitations. Indépendamment des productions communes à tous les autres districts, celui-ci renferme une grande quantité de menu bétail et d'excellents chevaux. Comme il existe dans ce district une mine de fer, le peuple y est exempté de la dîme, sous la condition de fournir des travailleurs pour exploiter la mine, et fabriquer le fer qu'on réduit en barres qui sont ensuite employées à divers usages pour le service de l'état. Il y a aussi dans ce district un couvent de Carmes, établi à Bangoa-Quitamba; ces religieux s'occupent avec beaucoup de succès à faire des mis-

(1) Feo, p. 362.

(2) Ce lieu n'est pas sur la carte de Pinheiro, ni sur aucune autre.

(3) Feo, p. 363, a mis, par erreur, trois au lieu de treize.

sions (1). Le district de Zenza et Quilengues est situé entre le district précédent et Icolo-Zenza (2), où réside son régent; il est à huit lieues de distance de la Loanda, et on fait ce trajet en deux jours. Ce district a soixante-onze sôvas dans sa dépendance. Il ne comprend que sept mille cent dix-sept habitants, répartis dans sept cent quarante-une cases ou habitations. La province de Dembos, qui forme le troisième district du pays de Golungo, comprend les domaines de cinq chefs ou dembos, toujours prompts pour la guerre, et qui paient aux Portugais la dîme, et fournissent des nègres porteurs pour le transport des marchandises aux foires. La population de ce petit district n'est évaluée qu'à quatre mille âmes, réparties dans mille cabanes ou habitations. Ce district, imparfaitement connu, est à dix-huit lieues de Loanda, et à cinq de Golungo.

Passons actuellement au royaume de Benguella. Le gouverneur de ce royaume est nommé par le roi, et correspond directement avec les ministres; mais du reste il est entièrement subordonné au capitaine général, ou gouverneur d'Angola, auquel il propose des candidats pour tous les emplois vacants, et dont il reçoit les ordres pour ce qui concerne toutes les parties de son administration (3).

La capitale de ce royaume, Saint-Philippe de Benguella, est située par douze degrés huit minutes de latitude, et vingt et un degrés trente-six minutes de

(1) Feo, p. 363.
(2) Zenza n'est point sur la carte de Pinheiro.
(3) Feo, p. 364.

longitude orientale (1), sur la côte de l'Océan, qui forme en cet endroit une baie qui a un bon ancrage, mais où le débarquement s'effectue difficilement à cause du violent ressac produit par les flots de la mer dans cet endroit. Cette baie est cependant très fréquentée par les vaisseaux de Loanda, du Brésil, qui y viennent chercher de la cire et de l'ivoire. La ville est protégée par un fort bâti en briques durcies au soleil. La population est de deux mille trois cent quatre-vingt-dix-sept habitants, répartis dans sept cents cases, ou maisons construites en briques ou en roseaux. Il y a un hôpital, dont la dotation est de 1,977,031 réaux, ou près de 13,000 francs argent de France. Cette ville manque d'eau, et les gens riches en envoient chercher à la rivière de Catumbella, qui coule à une lieue au nord. Celle dont se sert le peuple, et qu'on tire de la rivière Cacimbas (2), cause de fréquentes maladies. Le montant des sommes que l'état perçoit à Saint-Philippe de Benguella, est, selon Feo, d'environ 37 à 38 millions de réaux, ou à peu près 250,000 francs de notre monnaie, dont une petite portion seulement est envoyée à Lisbonne, mais

(1) C'est-à-dire à dix degrés sept minutes quinze secondes de Paris, le méridien de Feo passant par Lisbonne. Les tables de Coulier diffèrent beaucoup de cette évaluation, et, selon l'autorité d'Heywood, placent Benguella à onze degrés huit minutes trente secondes à l'est de Paris, et à douze degrés vingt-neuf minutes de latitude sud.

(2) La petite rivière qui, sur la carte de Pinheiro, coule près de Saint-Philippe de Benguella, a deux sources : l'une nommée Rio Maribombo, et l'autre Rio Randeco. Pinheiro ne donne pas le nom de la rivière formée par ces deux cours d'eau, mais près de Benguella est un dombo, ou Quinzamba et des monts nommés Bimbas.

dont la plus forte part reste en Afrique pour servir aux dépenses du gouvernement des deux royaumes.

La communication entre Loanda et Saint-Philippe de Benguella a lieu principalement par mer. Cependant les négociants ou marchands forains se rendent aussi par terre en prenant différentes directions, et en partant de différents points. La route la plus usitée est par les Roches (das Pedras) de Pungoandongo, d'où l'on va à Caconda, et ensuite à Benguella : c'est un voyage qui emploie ordinairement un mois et demi. En prenant la route directe, on peut le faire en quinze jours (1).

Le royaume de Benguella n'a qu'un seul préside; c'est Caconda, situé dans la province de même nom, en ligne directe, à soixante-dix lieues au sud-est de Saint-Philippe, à cent lieues au sud de Pungoandongo, et sur les terres du sova Quitata, entourées par des sovas, ou alliés indépendants de la couronne de Portugal. La position de Caconda est importante, parce qu'elle protége celles des Pedras de Pungoandongo et des Pedras de Encoge : comme ces presides sont les plus avancés dans l'intérieur, tous trois défendent ainsi les possessions portugaises au-dedans de cette ligne, ainsi que la circulation des sujets du Portugal, voyageant pour leur commerce dans ces vastes contrées. La redoute qui défend Caconda est armée de huit pièces de canon. Ce préside contenait, en 1819, une population de quatorze mille cinq cent soixante habitants, et avait huit sovas dans sa dépendance.

(1) Voy. p. 206.

Son territoire passe pour un des plus sains, et produit du froment. On compte, par les circulations de la route, cent soixante lieues de Pungoandongo à Caconda : on fait ce voyage en quinze jours en traversant les terres de nègres païens, mais qui n'inquiètent pas les voyageurs, si ceux-ci ne cherchent point à leur nuire : eux-mêmes se rendent à Loanda et à Benguella pour y vendre de la cire, de l'ivoire, et des esclaves qui sont de bonne race, et que l'on préfère à ceux du Cassange.

Notre auteur déclare qu'il lui a été impossible, faute de documents authentiques, de donner des détails certains sur les districts qui dépendent du royaume de Benguella ; mais il n'en donne pas moins les notions qu'il a pu recueillir par divers moyens (1).

Le district de Baïlundo est le plus rapproché des Roches de Pungoandongo dans la direction de Caconda ; il est situé sur les terres du sôva de Baïlundo, guerrier qui fait de fréquentes excursions chez les sôvas ses voisins, afin de se procurer des prisonniers, qu'il vend aux foires de l'intérieur, où qu'il envoie pour cet effet à Loanda et à Benguella. Baïlundo est très étendu et très peuplé, et ne renferme pas moins de cinquante-six mille habitants. Le district de Dombe-Grande-da-Quinzamba est sur la route de Caconda à Benguella ; il renferme des mines de soufre, et il est remarquable par le grand nombre de zèbres qu'on y trouve (2). Hambo, et Galengue

(1) Feo, p. 36.

(2) La carte de Pinheiro ne fait pas mention de ce district, tandis qu'elle marque l'étendue de celui de Baïlundo, et la position de sa capitale qui porte le même nom. Aucune autre carte ne fait mention de ces détails.

Sambos sont deux districts, dont le second est situé à l'est du premier; et tous se trouvent dans l'intérieur entre Caconda et Bailundo. La population de ce district n'est que de cinq mille âmes (1).

Entre Bailundo et Caconda, en s'enfonçant dans l'intérieur, on trouve les trois districts de Quilengues e Sambos, de Quilengues e Huila, et de Bihé (2). Leur sol surpasse en fertilité tous les autres, et ils produisent en abondance de la farine de manioc, du millet, des fèves, du gros et menu bétail, des porcs, et de la volaille. On y cultive un peu de blé et du coton; la vigne y croît et y rapporte. C'est de ces districts que Benguella tire toutes les provisions et les denrées que nous venons de mentionner, et dont elle a besoin pour sa consommation, et même aussi pour ses exportations. On emploie de deux à quatre jours pour se rendre de Benguella dans ces districts; mais on emploie onze à douze jours en partant de Pungoandongo. La distance est de quarante à cinquante lieues.

(1) Ce n'est alors que deux villages. Au reste, ce détail et les positions indiquées dans Feo (p. 368) ne s'accordent nullement avec la carte de Pinheiro, qui nous indique deux grands pays sous le nom de Humbe, arrosés par le Rio Cunene. Peut-être la Humbe-Grande de cette carte est-elle le Dombe-da-Quizamba du texte de Feo; mais alors son indication serait fausse, puisque Humbe-Grande est sur la carte à l'est de Caconda, et non entre Caconda et Benguella, comme Feo le dit.

(2) Feo, p. 369. La carte de Pinheiro nous donne un grand district, de Quilengues, à l'ouest de Caconda; c'est le Quilengues e Sambos de notre auteur. Au sud, notre carte place terras Donjau; plus au midi sont les terras de Auyla, que je crois le district nommé Quilengues e Huila de notre auteur. Quant au district nommé Bihé, la carte de Pinheiro n'en fait pas mention sous ce nom.

Au sud de Benguella, entre la ville de ce nom et le cap Negro, il existe, par quinze degrés (1) de latitude, un port à l'embouchure de Rio dos Mortos, ou rivière des Morts, qu'on nomme Port de Mossamèdes. Les Portugais en réclament la possession exclusive; mais ils n'y entretiennent aucune force, ni aucune autorité militaire.

Notre auteur, en terminant, prévoit l'époque où la cessation totale de la traite enlevera à ces deux contrées leur branche de commerce la plus lucrative; et il ne craint pas d'affirmer qu'elles trouveront dans les produits de l'agriculture, de la pêche, et de l'exploitation des mines, des richesses beaucoup plus considérables que celles qui leur auront été enlevées. Leur acquisition tendra à augmenter la population, la prospérité et le bonheur du pays, tandis que la traite nuit à l'agriculture, à toute espèce d'industrie, détruit la population, dégrade l'espèce humaine, fait un nombre considérable de victimes, et même est funeste à ceux qui l'exercent (2).

Notre auteur attribue à trois causes la décadence de la population dans ces contrées. La première est dans le petit nombre de mariages qui ont lieu parmi les classes élevées, ce qui prend, suivant lui, sa source dans l'usage qui s'est introduit d'employer des sommes énormes, en bijoux et en présents à la fiancée, de sorte que la plupart aiment mieux

(1) Feo, p. 369, dit treize degrés; mais en consultant la carte de Pinheiro, où ce port y est nommé Novo Porto de Mossamedos, on voit que c'est une faute d'impression. Le Rio dos Mortos est aussi nommé sur la carte Rio Gobal.

(2) Feo, p. 320.

rester célibataires que de se soumettre à d'aussi énormes sacrifices. La seconde cause est la pauvreté et la misère des classes inférieures; et la troisième est le désordre et le libertinage de toutes les classes.

CHAPITRE VII.

Résumé des observations faites par les nouveaux voyageurs sur l'histoire naturelle de Loango, du Congo, d'Angola et de Benguella.

§ I.

Mammifères.

LEGRANDPRÉ fournit des détails curieux sur quelques espèces de singes du Congo. La petite mone a une longue queue et la face bleue; sa grande douceur et sa gentillesse la font rechercher des Européens. En 1787, notre voyageur possédait sur le vaisseau le comte d'Estaing, qu'il commandait, un singe d'une autre espèce, et d'une intelligence supérieure. C'était une femelle, et elle était sujette aux incommodités périodiques; lorsqu'elle se tenait sur ses pieds de derrière, sa hauteur était de deux pieds deux pouces et demi; sa figure était entièrement noire, sans poil, et couverte d'une peau dure, épaisse et calleuse; ses joues étaient décharnées et saillantes à la partie supérieure; son nez fort peu protubérant, et ses mâchoires extrêmement allon-

gées rendaient sa figure un peu pointue ; ses oreilles étaient petites, légèrement garnies de poils dans l'intérieur ; étant debout, ce singe ne pouvait entièrement tendre le jarret ; son genou restait toujours un peu plié en dedans, disposition qui l'empêchait de poser le talon lorsqu'il était sur les quatre pates ; des muscles très gros lui tenaient lieu de mollet ; ses bras n'étaient pas à beaucoup près aussi longs que ceux des autres espèces.

Cet animal, sans cesse en butte aux espiégleries des mousses, avait acquis une méchanceté que rien ne pouvait vaincre. Il aimait passionnément l'anisette, et M. Degrandpré se servit de cette liqueur pour mettre son adresse à l'épreuve. Il en fit placer au milieu de la chambre du conseil une bouteille que l'on fixa au plancher avec du brai chaud, et se cacha dans un cabinet, d'où il pouvait observer tous les mouvements de son singe. Cet animal n'eut pas plus tôt senti sa liqueur favorite, qu'il manifesta sa joie par des sauts et des grimaces. Il se mit ensuite à en laper autant que sa langue put en atteindre ; puis il y trempa le bout de ses doigts, essayant inutilement de passer la main dans le goulot trop étroit de la bouteille : enfin, ce moyen devenant encore insuffisant, il fit mille efforts pour la renverser ; mais s'apercevant bientôt qu'il travaillait en vain, il se mit tout à coup à ramasser dans tous les coins de la chambre la poussière et le sable qu'il put trouver, jusqu'à ce qu'il en eût amoncelé auprès de la bouteille une quantité suffisante pour son dessein. Prenant alors de ce sable dans une main, il le laissa tomber dans la bouteille, faisant

ainsi remonter l'anisette à mesure qu'il y substituait un corps solide, et buvant à son aise. Il serait parvenu de cette manière à vider entièrement la bouteille, si l'ivresse la plus complète ne l'avait surpris au milieu de son opération (1).

On trouve, suivant Degrandpré, le kimpézey dans le royaume du Congo; mais il faut que cet animal y soit assez rare; car, malgré tous ses efforts, il n'a jamais pu se procurer un seul individu de cette espèce. Il a cependant eu occasion d'en observer un sur un vaisseau en traite; c'était encore une femelle, et, comme l'autre, sujette aux mêmes incommodités, accompagnées des mêmes caractères et des mêmes circonstances que chez les femmes. Il l'a examinée et mesurée avec attention, et il remarque qu'elle s'y prêta avec beaucoup de complaisance. Debout, les talons portant à terre, elle était haute de quatre pieds deux pouces huit lignes. Ses bras pendants atteignaient à un pouce au-dessus du genou : elle était couverte de poils, le dos fauve, les jambes et les bras gris, le ventre blanc, le poil de la tête fauve, plus court que celui du corps; le sein était dépourvu de poils aux environs du bouton; les fesses étaient charnues, moins cependant que dans l'espèce humaine; elles étaient couvertes de poils, et, au lieu de callosités communes à tous les singes, n'avaient qu'un petit durillon que l'animal avait contracté en restant assis; ses jambes étaient grêles, mais les cuisses étaient extrêmement musculeuses. Ce singe n'avait

(1) Degrandpré, t. 1, p. 21 et suiv.

aucune apparence de queue, et le chirurgien du vaisseau assura, après un long examen, qu'il était vraisemblable que l'épine du dos se terminait chez elle par une courbure intérieure, comme dans l'espèce humaine, et que c'était nécessairement à cette disposition qu'elle était redevable de la faculté de marcher debout.

Cet animal donna des preuves nombreuses de son intelligence. Il avait appris à chauffer le four, et ne manquait pas d'avertir à temps le boulanger du vaisseau qui ne trouva jamais son instinct en défaut. Lorsqu'on virait un cabestan, il aidait les gens de l'équipage avec une adresse surprenante; il amarrait les rabans et enverguait les voiles aussi bien qu'aucun matelot. Cet intéressant animal ne vécut pas jusqu'à l'arrivée du vaisseau en Amérique. Degrandpré apprit qu'il était mort dans la traversée, victime de la brutalité du second capitaine. Il subit avec douceur et résignation la violence qu'on exerçait contre lui, tendant les mains d'un air suppliant pour obtenir qu'on cessât de le frapper; mais dès ce moment il refusa toute nourriture, et mourut de faim et de douleur le cinquième jour, regretté, ajoute notre voyageur, comme un homme aurait pu l'être (1).

Le singe callitriche, *simia sabæa* de Linné, communément nommé singe vert, a été trouvé en troupe nombreuse sur les bords du Zaïre, par Cranch, naturaliste de l'expédition de Tuckey. Le même naturaliste s'était aussi saisi de trois jeunes lionceaux, nommés boulacés par les natifs; ils mou-

(1) Degrandpré, t. 1, p. 27 et suiv.

rurent au bout de trois jours, probablement parce que Cranch ne put les nourrir qu'avec du pain trempé dans de l'eau (1).

Degrandpré remarque que la côte d'Angola, proprement dite, ne renferme ni moutons, ni vaches, ni chevaux, ni ânes. La colonie portugaise de Saint-Paul, voisine de cette côte, possède cependant de nombreux troupeaux de bœufs. Quelques individus, échappés de leurs pâturages, sont parvenus jusqu'aux environs de Loango; mais, soit que les bêtes féroces les aient dévorés, ou que les nègres les aient tués, ils n'ont pas tardé à être détruits. Les vaisseaux du commerce y portent ordinairement des vaches pour leur usage : tant que ces animaux restent entre les mains des Européens, ils engraissent et prospèrent; mais lorsqu'après le départ des vaisseaux ils passent dans celles des nègres, ils dépérissent et ne survivent pas long-temps. On transporte rarement des moutons sur cette côte, et jamais de beliers. Notre voyageur ignore à quoi on doit attribuer la disette de ces animaux dans cette région. Cette disette est d'autant plus étonnante, que l'Afrique en possède une espèce qui lui est propre, et qu'on ne retrouve dans aucune autre partie du monde. Leur caractère distinctif est d'avoir de la laine non frisée, les jambes extrêmement longues, la queue grosse, plate et pesant de six à sept livres; il en est d'extraordinaires qui pèsent jusqu'à neuf à dix livres (2).

Les nègres élèvent dans leurs cases une espèce

(1) Tuckey's *Expedition to the river Zaïre*, p. 407.
(2) Degrandpré, t. 1, p. 15 et 18.

de rat domestique, qu'ils appellent cochon d'Inde. Ils élèvent aussi beaucoup de rats palmistes, petit animal qui semble appartenir, suivant Degrandpré, à la famille de l'écureuil; les autres animaux domestiques sont le chat et le chien; ces derniers sont généralement galeux et hargneux.

Nous avons vu, dans les récits des nouveaux voyageurs, qu'il était fréquemment fait mention des éléphants, des hippopotames, et de plusieurs autres quadrupèdes mentionnés par les anciens voyageurs au Congo; mais ces relations récentes ne contiennent à cet égard aucun détail qui ne se trouve déjà dans les anciennes.

§ II.

Oiseaux.

Parmi les oiseaux que l'expédition du capitaine Tuckey rapporta du Zaïre, on compte une trentaine d'espèces, presque toutes décrites par Savigny et Le Vaillant; ce qui prouve qu'il existe peu de différence entre l'ornithologie d'Égypte, du cap de Bonne-Espérance et des bords du Zaïre. Parmi ces espèces on distingue l'aigle brun décrit par Savigny, *aquila melanætos*; une nouvelle espèce d'hirondelle, *hirundo Smithii*, dont on n'a tué qu'un seul individu dans l'île de Chisalla : noir, glacé de bleu d'acier, queue blanche en dessous; plumes des ailes noires, la première a une bande blanche, le dessus de la tête couleur marron, les plumes extérieures de la queue très longues; la huppe commune, *upupa*

epops, qui ne diffère en rien de celle d'Europe (1), et prouve la grande extension de certaines espèces d'oiseaux. Une nouvelle espèce de plotus ou d'ahinga, qu'on a nommée *plotus congensis* : noir, tête et cou d'un brun marron, dos, ailes et couverture des ailes rayés de blanc; enfin une nouvelle espèce d'hirondelle de mer, qu'on a nommée *sterna senex*, d'un noir cendré, sommet de la tête gris, tache brunâtre peu marquée au ventre (2).

On prit, à quelque distance de l'île du Prince, deux boubies (pelecanus sula). Tuckey observe que leurs caractères ne semblent nullement autoriser à

(1) Dans la traduction franç., p. 10 de l'atlas, on a mis cygne commun; ce qui est une forte erreur ou une singulière distraction.

(2) Tuckey's *Expedition*, p. 407. Voici, outre les espèces nouvelles ou remarquables, que nous venons de mentionner, la liste de toutes celles qui ont été rapportées par cette expédition : *Ierax musicus*, le faucon chanteur (Le Vaillant, Oiseaux d'Afrique, vol. 1, p. 27); *circus* (l'acoli, Le Vaillant); *elanus melanopterus* (Savigny, Oiseaux d'Égypte, pl. 11, fig. 2), en très grand nombre; *milvus œtotius* (Sav., pl. 4); *polophilus* (Sav., pl. 4); *corvus scopularis* (Le Vaillant, t. 11, pl. 53); *coracias afra*, le rollier d'Afrique, *passer* (Sav., pl. 5, fig. 1); *hirundo Savignii* (Sav., pl. 4, fig. 4); *alauda* (Le Vaillant, pl. 196); *sylvia* (Sav., pl. 5, fig. 3); *sylvia* (Le Vaill., p. 121); *certhia cincta* (Ois. Dor., t. 11, pl. 10); *certhia chalybæa* (Ois. Dor., t. 11, pl. 13 et 14); *merops erythropterus* (pl. enlum. 318); *alcedo maxima var.*, poitrine rouge-ferrugineux, ventre varié de blanc et de noir; pour le reste parfaitement semblable à la variété commune du Sénégal; *alcedo senegalensis* (pl. enl. 594); *alcedo* (pl. enl. 556), probablement une variété du Senegalensis ou un des sexes; *alcedo rudis* (pl. enl. 62); *buceros* (Le Vaillant, pl. 233); *columba* (pl. 5, fig. 9), commun; *vanellus* (Savigny, pl. 6, fig. 3); *scopus umbretta*, l'ombrette veloutée, rare; *ardea senegalensis* (pl. enlum. 315); *ardea* (Sav., pl. 8, fig. 1); *parra africana* (Lath. syn. tab. 87); *recurvirostra avosetta*, l'espèce commune; *phalacro-corax* (Sav., pl. 8, fig. 2); *anas* (pl. 10, fig. 1); *rhyncops niger* (pl. enl. 357).

les placer dans le genre des pélicans. Des deux individus que l'on prit, le plus grand avait dix-huit pouces de longueur, depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, et pesait sept onces. Son plumage était d'un brun de rouille, plus foncé et un peu lustré sur le dessus des grandes plumes des ailes, dont le dessous était d'un blanc sale. Le dessus de la tête seulement était de couleur blanche, plus légère en s'approchant du bec. Son bec était de forme conique, avec une légère courbure; ses narines étaient fort ouvertes, et percées de deux fentes longitudinales sur les côtés et vers le milieu de la partie supérieure du bec. L'œil était d'un brun foncé, approchant du noir et entouré de petites plumes blanches: ses pates se composaient de trois doigts liés par une membrane, et d'un quatrième très petit, en arrière, qui en était entièrement séparé; le bec et les cuisses étaient noirs : on reconnut que c'était un mâle parvenu à toute sa grandeur.

L'autre se trouva être une jeune femelle, un peu plus petite que le mâle. La couleur de sa tête était plus foncée, et se confondait presque avec la couleur brune générale; le cercle de petites plumes autour de ses yeux était noir. Sous tous les autres rapports, elle ne différait pas du mâle. Ces oiseaux se voyaient ordinairement par couple; ils rasaient la surface de l'eau en volant; le cou étendu et la queue étalée (1).

Parmi les oiseaux chasseurs de la côte d'Angola, M. Degrandpré a remarqué le pélican et le perroquet gris. Le premier se nourrit ordinairement de poisson;

(1) Tuckey's *Narrative*, p. 46. Ces oiseaux sont des fous, et forment le genre sula.

mais le perroquet attaque les oiseaux en vie, les combat et les déchire. Cet oiseau est bien différent dans l'état de captivité où nous le voyons en Europe, de ce qu'il est dans les forêts de l'Afrique; il perd en cage sa force, son agilité, mais surtout son audace; et la nourriture à laquelle on l'habitue achève de changer entièrement son caractère. Dans l'état de liberté, au contraire, il est extrêmement redoutable aux autres oiseaux: son vol est rapide, et ses inclinations cruelles. Il fait son nid dans la terre, et son instinct lui indique les lieux où croît l'espèce de pois nommés pistaches de terre, dont il est très friand. Les nègres prennent ses petits avec un long bâton garni de bourre par un bout. L'oiseau, pour se défendre, présente la serre et s'empêtre dans cette filasse, au moyen de laquelle on le retire de son trou.

M. Degrandpré a mis un de ces oiseaux aux prises avec un épervier d'Europe; et quoique le perroquet eût déjà perdu de son énergie et que l'épervier eût toute la sienne, le combat ne dura qu'un instant, et la mort de ce dernier constata la victoire du perroquet (1).

§ III.

Reptiles, poissons, mollusques, crustacés et insectes.

Parmi les reptiles, l'expédition du capitaine Tuckey n'a rapporté des bords du Zaïre que le *trionix egyptiacus* de Geoffroy (*Rept. d'Eg.*, pl. 1), et deux espèces nouvelles, prises près d'Embomma (2).

(1) Degrandpré, t. 1, p. 34.

(2) *Coluber palmarum* et *coluber Smithii*. Voyez Tuckey, p. 408, ou p. 11 de l'atlas français.

L'expédition de Tuckey a fait connaître plusieurs espèces nouvelles de poissons (1) : le *silurus congensis*, qui ressemble beaucoup à un poisson du Nil, décrit par Geoffroy sous le nom de *silurus mystus*; le *pimelodus Cranchii*, l'*oxyrynchus deliciosus*, qu'on croit être le véritable oxyrynchus d'Athénée (2). On observa sur les poissons qu'on prit un grand nombre d'entomostracés du genre *caligus* de Muller (3).

Parmi les mollusques rapportés par l'expédition du capitaine Tuckey se trouvaient cinq ou six espèces nouvelles de céphalopodes. Cranch, un des zoologistes de l'expédition, a eu occasion d'observer et de saisir, près des côtes d'Afrique et dans le golfe de Guinée, une espèce nouvelle de polype, auquel M. Leach a donné le nom d'ocythoë, et dont la coquille est une petite espèce du genre argonaute : comme on a trouvé plusieurs de ces coquilles avec l'animal, il reste prouvé que les ocythoës connus, ou l'ocythoë de Rafinesque, sont les animaux des coquilles connus sous les noms de nautile papyracé, ou argonaute argo, et n'en sont point les parasites (4).

L'on prit aussi une sepia, sèche ordinaire, *sepia octopodia*, qui avait déposé ses œufs dans une coquille d'argonaute (5) : la *cranchia scabra* et la *cran-*

(1) Tuckey's *Expedition*, p. 409, ou p. 412 de l'atlas français.
(2) *Athæn.*, lib. III, p. 116; t. VII, p. 312; t. VIII, p. 356.
(3) Tuckey, p. 418.
(4) *Ocythoë Cranchii. Corpore purpureo-punctato, brachiis subtus cærulescente-griseis; superioribus membranâ spongiosâ pallidâ maculatâ.* Voyez Tuckey's *Narrative of an Expedition to explore the river Zaire*, p. 400 à 403, pl. 12; fig. 1, 2, 3, 4, 5 et 6.
(5) Tuckey's *Expedition to the river Zaire*, p. 406, pl. 14.

chia maculata sont deux espèces nouvelles de céphalopodes, dont on a fait un nouveau genre (1); trois espèces nouvelles de calmars ou *loligo*, très différents de ceux qu'on observe dans les mers d'Europe (2).

Parmi les mollusques rapportés par l'expédition de Tuckey, il ne se trouvait qu'un seul ptéropode, trouvé dans le golfe de Guinée; c'était la *hyalæa* ou *anomia tridentata*, la plus connue de ce genre; un seul gastéropode, la *janthina fragilis*.

Enfin, l'expédition du capitaine Tuckey a encore augmenté de neuf espèces nouvelles la classe des mollusques cirrhopodes (3); et de trois espèces, les acalèphes, ou orties de mer, savoir : *porpita granulata*, *velella pyramidalis*, et *scaphidæa* (4).

Un assez grand nombre de crustacés ont été rapportés par l'expédition du capitaine Tuckey, savoir : une nouvelle espèce de *portunus*; trois du genre *lupa*; un *machœrus*, nouveau genre voisin du *gonoplax*; un *pilumnus*; une nouvelle espèce de *grapsus minutus*; un dorippe; trois nouvelles espèces de megalopas, nommées *cranchii*, *maculata*, *sculpta*; un *zoëa*

(1) Voyez Tuckey, pl. 410, et la planche qui fait face à la page 401, fig. 1; et pl. 18, fig. 1 de l'atlas de la traduct. franç.

(2) *Loligo Bankii*, L.; *leptura*, L.; *Smithii*. Voyez la planche de l'auteur anglais ci-dessus, où les noms sont écrits au bas des figures, et l'atlas de la traduction franç., pl. 18, fig. 2, 3 et 4.

(3) Tuckey's *Expedition*, p. 412. On y appelle ces animaux cirrhipèdes et bernaches. Les espèces décrites sont *cinerus thelonophilus*, *cranchii*, *olfersii*; et *pentalasmis chelonix*, *hillii*, *dilatata*, *donovani*, *spirulicola*, *spirulæ* : ces deux dernières espèces se trouvent en grande abondance sur les coquilles spirules.

(4) Tuckey, p. 418 et 419.

clavata; deux *smerdis*, le *vulgaris* et l'*armata*; l'*alima hyalina*, trouvé en abondance à Porto-Praya; quatre espèces de *phyllosoma*, regardé par l'auteur comme le genre le plus curieux de la classe des crustacés *brevicorne*, *laticorne*, *commune*; une nouvelle espèce de *sphæroma*, et une autre également nouvelle, de *cymothoa* (1).

Au rapport de Degrandpré, on trouve sur la côte d'Angola une quantité effrayante de scorpions et de cent-pieds ou de scolopendres, insectes que l'auteur met à tort au nombre des reptiles. Le scorpion se glisse dans les maisons, et paraît avoir un goût particulier pour le papier. Lorsque l'on ouvre un livre dont on n'a pas fait usage depuis quelque temps, il est prudent de le faire avec précaution, et de le secouer pour éviter la piqûre de cet animal (2).

§ IV.

Plantes.

On a vu précédemment que le professeur Smith n'avait laissé après sa mort qu'un journal très imparfait de son voyage au Zaïre; mais il avait recueilli un grand nombre de plantes, qui, rapportées en Angleterre, furent examinées par le savant Robert Brown, et donnèrent lieu à des observations qui ont

(1) Tuckey, p. 413 à 418. Voyez les figures des Phyllosomes et des Smerdis à la page 401; et pl. 18, p. 5, fig. 6, 7, 8, 9, 10, 11 et 12 de l'atlas qui accompagne la traduct. franç.

(2) Degrandpré, t. 1, p. 39.

été consignées dans l'Appendice des voyages de Tuckey (1).

Le nombre des espèces de plantes rapportées par Smith, et rassemblées pendant l'espace de deux mois, surpasse six cents. Parmi elles se trouvent deux cent cinquante espèces absolument nouvelles. Un nombre presque égal existe sur différents points de la partie occidentale de l'Afrique équinoxiale, et non dans d'autres contrées. Soixante-dix espèces environ sont communes aux autres contrées situées entre les tropiques. La collection renferme environ trente-deux genres inédits; dix appartiennent à d'autres points de la côte, sept à d'autres contrées; mais ils n'avaient point été publiés. Il n'y a aucune classe nouvelle, ni aucune famille qui soit particulière à l'Afrique équinoxiale (2). Ces plantes se rapportent toutes aux divisions premières, et sont dans les proportions suivantes : quatre cent soixante dicotylédons, cent treize monocotylédons, et trente-trois acotylédons, y compris les fougères. D'après la comparaison de cet herbier de Smith avec d'autres recueillis en Afrique et dans la Nouvelle-Hollande, M. Brown en conclut que, du moins dans ces deux continents, le plus grand nombre d'espèces dans une étendue de pays donnée, ne se trouve pas entre les tropiques, mais sous le parallèle du cap de Bonne-Espérance, c'est-à-dire sous le trente-quatrième (3), et que dans la Nouvelle-Hollande, à Sierra-Leone,

(1) Tuckey's *Expedition to the river Zaïre*, p. 420. Appendice n° 5.
(2) Tuckey, p. 485.
(3) Tuckey, p. 422.

au Congo et dans l'Indoustan, les dicotylédons sont aux monocotylédons dans la proportion de 4 à 1; tandis qu'au contraire dans les îles occidentales, dans l'Amérique équinoxiale, et les provinces qui se composent d'un plateau élevé, la proportion des dicotylédons aux monocotylédons est de 11 à 2 au moins, et peut-être même de 6 à 1. Les acotylédons ou plantes cryptogames du Congo, dans l'herbier du professeur Smith, sont aux plantes phænogames comme 1 à 18.

Les classes naturelles dont se compose l'herbier du Congo sont au nombre de quatre-vingt-sept, outre un certain nombre de genres qui n'ont aucun rapport avec des familles reconnues; mais plus de la moitié des espèces appartiennent à neuf classes, savoir : les fougères, les graminées, les cypéracées, les convolvulacées, les rubiacées, les composées, les malvacées, les légumineuses, et les euphorbiacées. Nous allons rapidement énumérer les espèces sur lesquelles l'habile botaniste qui nous sert de guide a fait des remarques qui peuvent être utiles à l'objet de cet ouvrage, qui est la connaissance approfondie du globe que nous habitons considéré sous ses divers rapports.

Trois espèces d'anonacées : dans le nombre se trouve l'*anona senegalensis*, la seule espèce du genre qui ne soit pas indigène de l'Amérique méridionale; une autre espèce voisine de l'*anona æthiopica* et du *piper æthiopicum*, appartenant à un genre commun à l'Afrique et à l'Amérique; mais on n'en a observé aucune espèce en Asie; trois malpighiacées,

dont l'une est la *banisteria leona*, et les deux autres forment un genre nouveau (1); deux hippocraticées, quatre sapindacées; ces espèces sont communes sur la côte d'Afrique, et ont été trouvées par Brass près du Cap-Corse (2), et par Mungo-Park sur les rives de la Gambie; neuf espèces de tiliacées, dont trois forment des genres nouveaux, et jusqu'ici inconnus; l'une d'elles est un arbuste.

Dix-huit espèces de malvacées ont été observées sur les bords du Zaïre, et elles forment la trente-quatrième partie des plantes phænogames de la collection de Smith. Cette proportion est celle que donne pour l'Inde la *flora indica* du docteur Roxburg; mais elle est beaucoup plus grande que celle qui a été établie par M. de Humboldt pour les contrées équinoxiales, relativement à cette classe (3). La majeure partie des malvacées de la collection de Smith appartiennent au *sida* et à l'*hybiscus*; et certaines espèces de ces deux genres sont communes à l'Inde et à l'Amérique. L'*urena americana* et la *malachra radiata*, qui passaient pour être indigènes de la seule Amérique, se retrouvent dans l'herbier de Smith. L'arbre le plus élevé qui ait été observé sur les bords du Congo, est une espèce de bombax, lequel, autant qu'on en peut juger d'après les échantillons très

(1) Tuckey, p. 425.

(2) Tuckey, p. 427. Ici le traducteur (p. 32 du texte de l'atlas) a fait un gros contre-sens géographique; il traduit *cape coast* par la côte du Cap, croyant qu'il s'agissait du cap de Bonne-Espérance, tandis que c'est de la Guinée dont notre auteur parle.

(3) Tuckey, p. 428. Humboldt, Prolegomena XVIII de Distrib. Plant., p. 43.

imparfaits conservés dans l'herbier, paraît être le *bombax pentandrum* de l'Amérique et de l'Inde (1).

L'herbier donne quatre-vingt-seize espèces de légumineuses, c'est-à-dire à peu près le sixième de la collection entière, tandis que, selon M. de Humboldt, cette classe ne forme qu'un douzième des plantes phænogames. M. Brown, considérant que la saison pendant laquelle Smith a formé sa collection peut avoir moins réduit le nombre de cette famille que celui des autres, établit que les légumineuses forment le huitième des plantes phænogames sur les bords du Congo. Au Zaïre, dans l'Inde, et dans la partie équinoxiale de la Nouvelle-Hollande, la proportion paraît être d'un neuvième. Parmi ce grand nombre de légumineuses des bords du Congo, on trouve huit espèces qui appartiennent à la famille des mimosa, savoir : sept espèces différentes d'acacia, et une sensitive épineuse, voisine de la *mimosa aspera* des Indes occidentales, et qui ne diffère peut-être pas de l'espèce qu'Adanson dit être très commune sur les bords du Sénégal; puis, dix-neuf espèces qui appartiennent aux cisalpinées, dont quatre forment des genres inédits; l'une d'elles est l'*erytrophlæum* d'Afzelius, l'arbre rouge de Sierra-Leone; un autre genre qui est la cassa des habitants du Congo, et leur plante ordéale, c'est-à-dire celle qui leur sert à faire subir les épreuves aux accusés; le *guilandia bonduc*, et la *cassia occidentalis*. La première espèce, selon M. Brown, est commune aussi à l'Inde et à l'Amérique; mais il n'est pas facile de

(1) Peut-être est-ce le mapou de Degrandpré. Voyez ci-après.

décider si la *cassia occidentalis* est indigène de l'Inde ou de l'Afrique équinoxiale, puisqu'on la trouve naturalisée dans l'un et dans l'autre continent. Les autres légumineuses de l'herbier de Smith appartiennent à la famille des papilionacées, et en forment le plus grand nombre. Elles paraissent en général avoir une affinité beaucoup plus grande avec les espèces de l'Inde qu'avec celles de l'Amérique équinoxiale. Dans le nombre se trouve cependant le *pterocarpus lunatus*, de Linné, qui est indigène à Surinam, et qui a été observé par Afzelius à Sierra-Leone, et par Isert en Guinée (1), tandis qu'on ne l'a pas vu dans l'Inde. D'un autre côté, l'herbier de Smith nous présente l'*abrus precatorius* et l'*hedysarum triflorum*, qui sont communs à l'Asie équinoxiale et à l'Amérique.

Les térébinthacées n'ont qu'une seule espèce dans l'herbier; elle est du genre *rhus*, et se rapproche, par son extérieur, de deux espèces inédites du même genre, reconnues au cap de Bonne-Espérance; deux amyridées de Brown (2), dont l'une est le safou des habitants du pays, et qu'ils cultivent à cause de ses fruits : M. Brown croit que cette espèce appartient au genre *poupartia* ou *bursera*; diverses connaracées, parmi lesquelles on distingue plusieurs espèces de *cnestis* de Jussieu, ou *connarus* de Linné, et deux espèces d'*oxalis sensitiva*.

(1) Tuckey, p. 430. Isert, *Reise nach Guinea*, p. 116.

(2) C. botaniste sépare des térébinthacées de Jussieu les amyridées et les connaracées, et il développe dans cet endroit ses motifs. Tuckey, p. 431. Sur le safou, voyez ci-après, p. 179; et t. XIV, p. 223.

Deux espèces de chrysobalanées, le *parinarium* et le *chrysobalanus*; cette dernière est semblable à l'*icaco* d'Amérique, qu'Isert a aussi trouvé en Guinée, et Adanson au Sénégal (1).

Quatre espèces de mélastomes, dont deux sont nouvelles, et ne se trouvent pas dans la monographie de ce genre publiée par Bonpland.

Une seule espèce de rhizophore, c'est le manglier des parties inférieures du fleuve, et probablement de toute la côte; mais il diffère essentiellement des mangliers d'Amérique, de ceux de l'Inde, et de ceux des autres contrées équinoxiales qui ont été décrites.

Un genre allié à l'*homalium*, et qui paraît avoir été observé aussi par Mungo-Park sur les bords de la Gambie (2).

Deux espèces de violiées à fleurs régulières.

Une espèce du genre *chailletia*, laquelle diffère des espèces observées à Sierra-Leone (3).

Vingt espèces d'euphorbiacées, ce qui est le vingt-huitième des plantes phænogames de tout l'herbier : proportion beaucoup plus grande que celle qui a été établie par M. le baron de Humboldt pour les plantes équatoriales, mais moindre que celle de l'Inde, et des parties équatoriales de la Nouvelle-Hollande. Les espèces les plus remarquables sont : une nouvelle espèce du genre américain *alchornea*, deux

(1) Tuckey, p. 434. Isert, *Reise nach Guinea*, p. 54; Adanson, p. 175.

(2) Tuckey, p. 438.

(3) Tuckey, p. 442; et De Candolle, *Annales du Musée d'Hist. nat.*, t. XVII, p. 153.

de *bridellia* qui jusqu'ici n'avaient été observées que dans l'Inde, et un genre inédit qui donne la véritable structure de l'euphorbe, et dont on a obtenu, dit-on, à Sierra-Leone une substance semblable au caoutchouc (1). Un des naturalistes de l'expédition dit avoir aperçu sur des tombeaux, dans le voisinage de quelques villages, une espèce d'*euphorbia frutescens*, d'environ huit pieds de haut, avec une tige et des branches cylindriques. Mais que ce soit ou non la même plante, à laquelle le capitaine Tuckey a donné dans son journal le nom de *cactus quadrangularis*, il est certain qu'on n'en a point trouvé d'échantillon dans l'herbier (2).

Le nombre des espèces appartenant à la grande classe des composées n'est, dans l'herbier de Smith, que de vingt-quatre. M. de Humboldt a dit que les composées forment un sixième des plantes phænogames entre les tropiques, et que leur proportion diminue graduellement à mesure qu'on avance vers des latitudes plus élevées, de sorte qu'à la zone glaciale, cette proportion se trouve réduite à un treizième ; mais dans l'herbier de Smith, les composées ne forment que la vingt-troisième partie des plantes phænogames ; et cette proportion est encore moindre dans la collection de Smeathman, formée à Sierra-Leone, et dans la *Flora indica* du docteur Roxburgh. Dans la partie septentrionale de la Nouvelle-Hollande, elles forment un seizième, et dans un catalogue manuscrit de l'Amérique équinoxiale,

(1) Tuckey, p. 444. Flinder. Voyez vol. II, p. 557.
(2) Tuckey, p. 445 et 445.

elles conservent la même proportion. Plus de la moitié des composées que renferme l'herbier de Smith se rapporte aux hélianthées et aux vernoniacées de M. Cassini. La majeure partie sont des espèces inédites, et parmi elles se trouvent cinq genres nouveaux. Les espèces publiées appartiennent aux autres divisions, et croissent principalement dans l'Inde; mais l'une d'elles, l'*ageratum conyzoïdes*, est commune à l'Amérique et à l'Inde; et la *mikania chenopodifolia*, plante très commune le long de la côte, quoique peut-être bornée à cette région, appartient à un genre dont toutes les autres espèces se trouvent en Amérique (1).

L'herbier de Smith renferme cinquante-trois espèces de rubiacées, ou un quatorzième des plantes phænogames qu'il contient. Cette même proportion se retrouve exactement dans la collection de Smeathman, recueillie à Sierra-Leone. Cependant M. de Humboldt établit la proportion des rubiacées aux plantes phænogames comme un vingt-neuvième dans les contrées équinoxiales, et prétend que la proportion diminue graduellement vers les pôles. Mais la division de cette classe en deux grandes familles, dont on peut former deux classes, jette de l'obscurité sur ces résultats. Plus de la moitié des rubiacées du Congo appartiennent à des genres connus, particulièrement la *gardenia*, la *psychotria*, la *morinda*, l'*hedyotis*, la *spermacoce;* on distingue dans les autres cinq nouveaux genres (2).

(1) Tuckey, p. 448.
(2) Tuckey, p. 446.

Les apocinées sont dans l'herbier au nombre de six espèces seulement. Une d'elles forme un genre encore inédit, auquel Brown pense qu'appartient le fruit crème (cream fruit) de Sierra-Leone, dont parle Afzelius (1). Une autre espèce se rapporte à un genre qu'Afzelius a découvert à Sierra-Léone, et que, sans le décrire, il a nommé *anthocleista*. Selon Lockhart, jardinier de l'expédition de Tuckey, l'*anthocleista* du Congo est un arbre d'un port considérable.

L'herbier ne présente qu'un très petit nombre d'espèces d'asclépiades, et dont aucune n'est remarquable.

Les acanthacées se composent de seize espèces; dont la majeure partie sont nouvelles, et qui ont un rapport beaucoup plus grand avec celles de l'Inde qu'avec celles de l'Amérique.

Les convolvulacées comprennent vingt-deux espèces, qui n'offrent rien de remarquable. La plus grande partie appartient au genre *ipomæa*, et le reste au *convolvulus*.

Les scrophulaires sont au nombre de dix espèces, et deux d'entre elles forment des genres nouveaux (2).

Sept espèces de labiées, dont trois appartiennent à l'*ocymum*, genre commun à l'Asie et à l'Afrique équinoxiales, mais qui ne s'étend pas à l'Amérique; un nombre égal appartient à l'*hyptis*, laquelle est principalement originaire d'Amérique, et n'a pas été

(1) Tuckey, p. 449. Afzelius, *Sierra-Leone report* 1794, p. 173, n° 67.

(2) Tuckey, p. 45[illegible].

observée dans l'Inde; la septième est une espèce d'*hoslundia*, genre qui n'a été trouvé jusqu'à présent que sur la côte occidentale d'Afrique.

Les verbenacées offrent aussi sept espèces dans l'herbier, trois belles espèces de *clerodendron*, deux nouvelles espèces de *vitex*, la *stachytarpheta indica* de Wahl, et une nouvelle espèce de *lippia*.

Parmi les olacinées, on trouve une espèce d'*olax*, différente de toutes celles qui appartiennent à ce genre, et qui a donné lieu à de savantes considérations de la part de M. Brown, pour en mieux préciser les caractères (1).

A la classe des urticées appartiennent encore sept espèces, parmi lesquelles on distingue un *ficus*, voisin du *ficus religiosus* de l'Inde, et un arbre remarquable nommé musanga par les habitants du pays, et mentionné sous ce nom dans le journal du professeur Smith.

Deux espèces nouvelles de phytolacées, famille que M. Brown a détachée des chenopodées, et dont les genres, quoique en petit nombre, ne paraissent pas former un groupe très naturel. Des deux espèces que renferme l'herbier de Smith, l'une est voisine de la *phytolacea abyssinica*, et l'autre est du genre *gyseckia* de Jussieu (2).

Ici se termine l'énumération de toutes les plantes dicotylédons; nous allons passer aux monocotylédons.

La classe la plus remarquable de cette grande division du règne végétal est celle des palmiers

(1) Brown; dans Tuckey's *Expedition*, p. 452.
(2) Tuckey, p. 454.

L'herbier de Smith ne renferme qu'un échantillon de cette classe : il appartient à l'*elœis guineensis*, le maba (1) des naturels ou le palmier à huile. Quoique commun sur toute la côte, et décrit par plus d'un botaniste, ce végétal n'est pas encore connu scientifiquement d'une manière complète; et plusieurs botanistes célèbres sont tombés dans d'assez fortes erreurs en en parlant. Il paraît avoir pour patrie primitive les côtes occidentales d'Afrique, d'où il a été transporté dans les Indes occidentales; il est avec le *cocos indica*, indigène de l'Asie équinoxiale et de ses nombreuses îles, les deux seules espèces d'un genre nombreux qui ne soient pas propres à l'Amérique, et qui soient restreintes à l'ancien continent (2).

Smith mentionne dans son journal, sous le nom d'*hyphœne*, les palmiers qu'il aperçut pour la première fois en grand nombre à l'embouchure du Zaïre, et qu'il eut souvent occasion de reconnaître dans ses excursions, surtout auprès des banzas, où on les cultive probablement beaucoup pour en extraire le vin. D'après les renseignements du jardinier Lockhart sur ce palmier, M. Brown conjecture qu'il appartient plutôt au genre *corypha* qu'à l'*hyphœne* de Gærtner.

Le journal de Smith fait aussi mention d'une

(1) Brown observe que le mot maba doit plutôt s'appliquer au fruit qu'à l'arbre; emba étant, selon Merolla, le nom d'une simple noix, et cachio le nom de la grappe entière; pour la palme, elle n'a aucun nom. Voyez Piccardo, *Relazione*, *etc.*, p. 142.

(2) Brown, dans Tuckey's *Expedition*, p. 456.

espèce de *raphia*, qui paraît être la *raphia vinifera* de Palisot de Beauvois (1); le *fagus palma-pinus* de Gærtner.

Cinq espèces de palmiers seulement ont été aperçues sur les bords du fleuve Zaïre, et, jusqu'à cette époque, le continent entier d'Afrique, en comptant les espèces du Congo, n'en a offert que treize espèces. Elles appartiennent toutes à des genres qui sont particuliers à ce continent et aux îles qui en dépendent, ou à l'Inde. Aucune n'a été observée en Amérique, si ce n'est peut-être le genre *elœis*, s'il est prouvé que l'*alfonsia oleifera* est une espèce de ce genre.

Nous ne devons pas oublier de remarquer que Smith n'a point vu de cocotier sur aucune partie des bords du Zaïre.

L'herbier renferme vingt-deux espèces de cypéracées, ce qui forme un dix-huitième du nombre des plantes phænogames. La proportion de ces plantes est, dans la Nouvelle-Hollande, de un à quatorze, et dans l'Inde de un à dix-huit. M. de Humboldt dit que le minimum de cette classe se trouve entre les tropiques, et il établit dans les contrées équinoxiales la proportion avec les plantes phænogames de un à soixante, que M. Brown se refuse à admettre (2). Au nombre des espèces rapportées par Smith est le *cyperus papyrus*, qui a été trouvé en grande quantité à l'embouchure du Zaïre.

(1) Tuckey's *Expedition*, p. 457. Palisot de Beauvois, *Flore d'Owaré*, t. 1, p. 75, tab. 44, 45 et 46.

(2) Tuckey, p. 458.

elle paraît différer légèrement du papyrus d'Égypte et de la Sicile. Parmi les autres espèces que renferme l'herbier de Smith, celles qui occupent sur le globe une plus longue zone sont le *cyperus articulatus*, commun à l'Amérique, à l'Inde et à l'Égypte; la *fuirena umbellata* et l'*eleocharis capitata*, qui toutes les deux, ont été trouvées en Amérique, dans l'Inde, et à la Nouvelle-Hollande (1); et le *cyperus ligularis*, indigène des autres parties de l'Afrique et de l'Amérique. L'herbier renferme encore l'*hypælyptum argenteum*, espèce établie par Wahl, d'après des échantillons venus de l'Inde et du Sénégal, et observée depuis dans l'Amérique équinoxiale par le baron de Humboldt.

L'herbier de Smith renferme cinquante-cinq espèces de la grande classe des graminées, ce qui est le douzième des plantes phænogames de la collection. Brown remarque que cette grande classe se divise en deux tribus principales, les panicées, qui atteignent le maximum de leur nombre dans les contrées situées hors des tropiques, et les poacées, qui parviennent à ce maximum dans les contrées renfermées entre les tropiques. Cette proportion est constante, et se vérifie au Congo, où plus de la moitié des herbes sont des panicées. Celles de l'herbier de Smith renfermaient deux nouveaux genres (2).

Quant à ce qui concerne les acotylédons de l'herbier, notre savant botaniste a cru devoir borner ses remarques aux filices ou fougères, qui forment

(1) Tuckey, p. 459, et *Prodr. Flor. Nov. Holl.*, p. 219.
(2) Tuckey's *Expedition*, p. 462.

vingt-deux espèces, dont la plus grande partie est nouvelle. Différentes des autres plantes cryptogames (les lycopodinées exceptées), les filices atteignent le maximum en nombre près des tropiques ou peu au-delà, ou même entre les tropiques. Mais comme, pour croître, il faut à ces plantes un terrain élevé, une atmosphère humide, et des abris contre les rayons directs d'un soleil brûlant, elles n'atteignent leur maximum que lorsque toutes ces conditions se trouvent réunies. Aussi c'est dans les îles équinoxiales, et d'une hauteur assez grande et très-boisées, que ce maximum se rencontre le plus fréquemment, et leur proportion avec les plantes phænogames diffère beaucoup dans les contrées continentales. Dans l'herbier de Smith, cette proportion est de un à vingt-six pour le Congo, ce qui se rapproche de celle qu'on a trouvée pour l'Arabie, la Nouvelle-Hollande et l'Inde; mais c'est en considérant les contrées dans leur ensemble, car dans le golfe Carpentarie de la Nouvelle-Hollande, sur deux cents plantes phænogames, on n'a trouvé que trois espèces de fougères, et encore les individus en sont rares. En Égypte, on n'a remarqué qu'une seule espèce de cette classe. Russel, dans son catalogue des plantes d'Alep, n'en compte que deux espèces; et Desfontaines, dans sa Flore atlantique, seize espèces; de sorte que leur proportion à celle des plantes phænogames est comme un à cent. A la Jamaïque, cette proportion est comme un à dix; aux îles de France et de Bourbon, comme un à huit; dans la nouvelle Zélande, comme un à six; à Otaïti, dans les îles

de la Société, comme un à quatre; à l'île Norfolk, elles excèdent un à deux; à Sainte-Hélène, elles excèdent un à deux; enfin dans l'île de Tristan d'Acunha, elles sont comme deux est à trois (1).

On a reconnu parmi les échantillons de Smith, deux nouvelles espèces d'*adiantum*, genre qu'on n'avait encore point trouvé sur la côte d'Afrique; une *osmandacée*, le premier individu de ce genre qui ait été rapporté d'Afrique; la *gleichenia Hermanni*, qu'on trouve aussi dans l'Inde et à Ceylan, dans la Nouvelle-Hollande, et à l'île Saint-Vincent; enfin l'*acrostichum stemaria* de Beauvois (2).

Après avoir terminé cette savante revue des plantes rapportées par Smith, M. Brown, au moyen d'un grand nombre d'ouvrages déjà publiés, et des nombreux herbiers qui sont en sa possession, ou qui avaient été réunis dans la bibliothèque de M. Banks, établit une comparaison entre la végétation des bords du Zaïre et celle des diverses parties de l'Afrique et des îles qui en sont voisines; et d'abord il commence par comparer la végétation du Congo avec celle des autres divisions de l'Afrique occidentale. Il est à cet égard un fait important qui frappe, c'est la grande uniformité qui règne dans la végétation de toute la côte occidentale d'Afrique, depuis le fleuve du Sénégal, à seize degrés nord, jusqu'au Congo, à six degrés sud. Plus d'un tiers des plantes de la col-

(1) Tuckey's *Expedition*, p. 462; Mél. de Bot. Obs. adressées à M. Lamarck, p. 6 et 38. Beatson's *Tracts relative to S. Helena*, p. 295. Dupetit-Thouars, *Mélanges de Botanique*.

(2) *Flore d'Owaro*, t. I, p. 2, t. II.

lection de Smith, avaient été observées sur d'autres parties de la côte, quoique la plus grande partie n'eût point encore été publiée.

Une partie des arbres, des palmiers, l'*adansonia* (1), le *bombax pentandrum*, l'*anthocleista* (musanga des naturels), l'*elæis guineensis*, la *raphia vinifera* et le *pendanus candelabrum*, paraissent être communs sur toute la côte.

La célèbre noix de cola, qui est la semence du *sterculia acuminata* (2), est mentionnée dans les plus anciennes relations du Congo (3). Cet arbre se trouve en Guinée et au Sénégal, et il est également estimé et recherché dans ces contrées, et dans toutes il porte le même nom (4).

(1) En examinant les cercles annuels du bois et les branches d'un jeune *adansonia*, haut de trente pieds, et épais d'un demi-pied, on reconnut qu'il avait treize ans; ce qui semble prouver la fausseté de l'opinion qui lui attribue une longue vie à cause de sa grosseur. On aurait pu d'ailleurs conclure tout le contraire, d'après sa substance spongieuse et pleine de suc. Tuckey's *Narrat.*

(2) Palisot de Beauvois, *Flore d'Oware*, t. I, p. 41, tab. 24.

(3) Lopez, le premier de tous, l'a très bien décrite; le passage mérite d'être rapporté :

« Vi sono altri arbori che producono frutti nominati cola; i « quali sono grandi, come una pigna, e hanno dentro altri frutti « a guisa di castagne in cui sono quattro polpe separate di rosso « incarnato : li tengono in bocca, e masticano, e mangiano, per « ispignere la sete, e far saporita l'acqua : e conservano lo stoma- « cho, e l'acconciano; e sopra tutto vagliano al mal del fegato. E è « in uso comune di tutti questo alimento, e in copia grandissima, « e perciò è buona derrata. » Pigafetta, *Relazione di Congo*, 1591, in-4°, p. 41. Conférez Zucchelli, p. 201; et ci-dessus, t. XIII, p. 81, et t. XIV, p. 272.

(4) Cependant Tuckey fait mention, dans sa relation, d'une noix qu'on nomme macasso, qui n'est qu'à l'usage des grands; il présume que c'est le cola, et dit qu'elle est un peu amère. Voyez Tuckey's *Narrative, etc.*

L'arbre ordeal ou à épreuve est indiqué dans le journal du professeur Smith, sous le nom de *cassa* (1). Tuckey tombe dans une erreur grossière (2) en l'appelant une espèce de cassia; car s'il n'est pas le même que l'arbre d'eau rouge de Sierra-Leone et de la Côte d'Or, du moins il appartient à ce genre (3).

Le fruit à crème qu'on a trouvé sur les bords du Zaïre a été observé aussi par Afzelius à Sierra-Leone. Ce fruit donne une espèce de fluide sucré dont on se sert pour étancher la soif, quoique cette espèce appartienne aux apocinées, famille dont les qualités sont si délétères. Le *sarcocephalus* du même auteur, qui est probablement la plante qu'il a désignée sous le nom de figue de campagne de Sierra-Leone, a été trouvé sur les bords du Zaïre, et paraît y être commun. L'*anona senegalensis* a été observée au-dessus d'Embomma, et paraît fort répandue sur toute la côte. Selon l'observation de Lockhart, jardinier de l'expédition, son fruit est plus petit que dans l'espèce cultivée; mais il a, en récompense, plus de saveur. Enfin le *chrysobolanus icaco*, ou une espèce très voisine, qui est également commune au Sénégal et au Congo, a été trouvé en abondance à l'embouchure du Zaïre (4).

Les plantes alimentaires sont aussi à peu près les mêmes sur toute la côte. Les végétaux qui, sur les rives du Zaïre, forment la base de la nourriture des

(1) Tuckey's *Narrative*, p. 467.
(2) Tuckey's *Narrative*, p. 200.
(3) Winterbottom's *Sierra-Leone*, t. I, p. 129.
(4) Tuckey's *Narrative*, p. 467.

habitants, sont : le blé d'Inde ou maïs (*zea mays*), la cassave (*jatropha manihot*); deux espèces de légumes, dont la culture est très générale : l'un est le *cytisus cajan*, de Linné; on n'a pas déterminé l'autre espèce, mais on croit que c'est une espèce de *phaseolus*; enfin la pistache de terre, *arachis hypogæa*.

Les fruits les plus estimés sont les plantains (*musa sapientum*), les limons et les oranges (*citrus medica et aurantium*), les ananas (*bromelia ananas*), le papayer (*carica papaya*), la cucurbite (*cucurbita pepo*), et le tamarin commun (*tamarindus indica*); enfin le safu ou zaffo, fruit qui est de la grosseur d'une petite prune, qu'on n'a pas observé dans l'état de maturité.

Nous avons déjà fait mention de l'*elœis guineensis*, une des plantes les plus importantes, non seulement du Congo, mais de toute la côte. On en fait de l'huile et du vin; on tire aussi du vin de deux espèces de palmiers, qui sont probablement le *raphia vinifera*, et celui que Brown croit être un *corypha*, et que le professeur Smith a considéré comme un *hyphæne*.

Parmi les autres plantes alimentaires qui sont de moindre importance, ou qui sont imparfaitement connues, on peut nommer un *holcus* arborescent, observé par le capitaine Tuckey (1); l'igname commun, que Lockhart n'aperçut sur les bords du Zaïre que près de Coulou; une autre espèce de *dioscorea*,

(1) Tuckey's *Expedition*, p. 138 et 468.

que le même n'a trouvé que dans l'état sauvage, et qu'il faut, selon lui, faire bouillir pendant quatre jours avant de le dépouiller de son suc vénéneux. Tuckey en parle dans sa relation, et dit qu'elle se nomme jandou en langue du pays (1). Lockhart vit aussi à Embomma des cannes à sucre, et des choux près de la banza Noki (2). Une espèce de poivre, nommé poivre d'oiseau, et le tabac, sont généralement cultivés sur les bords du Zaïre. Brown a trouvé dans l'herbier de Smith un échantillon de la malaguette, qui est une des espèces d'*amomum*, que l'on confond sous le seul nom d'*amomum granum paradisi*. Lockhart a aussi observé, sur les bords du Zaïre, une seconde espèce de pistache de terre ; c'est peut-être celle dont Merolla fait mention sous le nom d'incumba (3), et la seconde sorte dont Proyart a parlé dans sa relation de Loango. Brown conjecture que c'est le *glycine subterranea* de Linné, la voandzeia de Dupetit-Thouars, et la voandzou de Madagascar, où on la cultive généralement (4).

M. Smith a aussi trouvé, sur les bords du Zaïre, une espèce de *ximenia*, qu'il croit semblable à la *ximenia americana*, dont le fruit est jaune, de la grosseur d'une prune, et d'un goût acide, mais non désagréable ; dans la partie supérieure du cours du

(1) Tuckey's *Narrative*.

(2) Il y a ici un fort contre-sens dans la traduction française, p. 79 de l'atlas : on fait du mot cabbages, qui veut dire des choux, un nom de lieu.

(3) Tuckey's *Expedition*, p. 468 ; et Picardo, *Relaz. del Viag. nel regno di Congo*, p. 119. Voyez ci-dessus, t. XLV, p. 263.

(4) *Nov. gener. Madag.* n° 77. Flacourt, Madagascar, p. 118.

Zaïre, on le nomme gangi. C'est probablement l'ogheghe de Lopez, qui compare ce fruit à une prune jaune, ajoutant qu'on plante partout l'arbre qui le produit (1). L'herbier de Smith renferme aussi une espèce d'*antidesma*, probablement semblable à celle dont Afzelius fait mention, et qu'il dit avoir un fruit semblable, pour le goût et pour l'apparence, au raisin sec.

Il est digne de remarque que la plupart des plantes cultivées sur les bords du Zaïre qu'on vient d'énumérer, et surtout les plus importantes, ne sont point indigènes à l'Afrique, et ont été apportées sur ce continent des autres parties du monde (2). On peut du moins avancer avec confiance que le maïs, la cassave, l'ananas, ont été apportés d'Amérique; et il est probable qu'il en est de même du papayer, du capsicum, et du tabac; tandis que la banane ou le plantain, le citron, l'orange, le tamarinier, et la canne à sucre, peuvent être considérés comme ayant une origine asiatique.

« Dans le doute, selon M. Brown, on doit toujours considérer une espèce de plante comme originaire du pays où toutes les autres espèces du même genre sont indigènes; et, d'après ce principe, ce savant

(1) Pigafetta, *Hartwell transl.*, p. 115. Cette citation est de M. Brown. Le passage, dans l'auteur original, est ainsi conçu: « Altri arbori sono chiamati Ogheghe che producono li fruti a « guisa di susine gialle, e bonissime a mangiare, che tengono del « l'odorato. » Pigafetta, *Relazione di Congo*, 1591, in-4°, p. 41. Voyez ci-dessus, t. XIV, p. 25 et 473.

(2) Zucchelli a fait, il y a long-temps, la même remarque, et dit que la plupart des fruits cultivés chez les nègres leur viennent des Portugais, qui les ont transportés du Brésil en Afrique.

botaniste pense que toutes les prétendues espèces de bananes qui ne produisent point de graines fécondes sont de simples variétés; puis les réduisant à une seule espèce qui est indigène dans l'Inde, où elle produit des graines fécondes, il cherche à établir, d'après des analogies et les témoignages formels de Marcgrave et de Pison, que les bananes qu'on trouve en Amérique y ont été transportées du Congo (1); quoique Garçilasso de la Vega et d'autres auteurs prétendent que cet arbre était cultivé au Pérou, au Mexique et dans l'isthme de Panama, avant l'arrivée des Portugais (2). Quant au papayer, il doit être, d'après la règle exposée ci-dessus, considéré comme d'origine américaine, puisque aucune autre espèce du genre, excepté celle qui est cultivée, ne se trouve ni en Afrique ni en Asie : de plus, cette plante n'a point de nom en samscrit; et Rumphius affirme que dans les îles Malayènes, ou dans le grand Archipel oriental, les habitants pensent que cet arbre y a été apporté par les Portugais (3).

Le même argument doit s'appliquer au capsicum, dont toutes les espèces connues appartiennent, sans contredit, au nouveau continent. La seule exception apparente s'applique à une espèce qui est d'origine américaine; car le *capsicum frutescens* dénote son origine par le nom de tchilli et lada tchilli, que lui donnent les habitants de l'archipel Malais; et chilli ou tchilli, soit seul, soit composé, entre dans tous

(1) Humboldt, *Nouv. Espagne*, vol. II, p. 360.
(2) Marcg., p. 137, et Piso, *Hist. nat. Bras.*, p. 154.
(3) Rumphius, Herb. Amboin., t. IV, p. 147.

les noms mexicains qui servent à désigner les espèces et même les variétés de ce genre (1).

Toutes les espèces de *nicotiana* sont d'origine américaine, excepté cependant la *nicotiana Australasiæ* (2), qui est certainement indigène de la Nouvelle-Hollande. L'exception à la règle n'est encore ici qu'apparente; car cette espèce diffère tellement de ses congénères, qu'elle constitue une nouvelle section dans le genre.

Les mêmes inductions pourraient s'appliquer aux plantes d'une origine douteuse, telles que la *canna indica*, qui serait originaire d'Amérique.

Quelque lumineux que soit ce principe d'argumentation, M. Brown ne pense pas qu'il ne puisse offrir d'anomalie, et qu'il doive prévaloir contre des faits évidents. Ainsi la noix de coco, quoiqu'elle doive être probablement considérée comme indigène des rivages de l'archipel des îles de l'Asie équinoxiale, est la seule espèce de ce genre qui n'appartienne pas exclusivement à l'Amérique.

Le *cytisus cadjan* peut être regardé comme ayant été apporté de l'Inde. Cette plante, qui est cultivée en grand sur les bords du Zaïre, est probablement le *voando* dont parle le capitaine Tuckey, comme mûrissant en octobre; et comme M. Lockhart apprit des habitants que le *cytisus cadjan* porte pendant trois ans, il est probable que c'est le même arbre

(1) Hernand., *Rer. medic. Nov. Hispan. thesaurus*, p. 134; et Nieremb., *Hist. nat.*, p. 338.

(2) M. Brown avertit que cette espèce est la même que la *nicotiana undulata* de Ventenat, et du Prodrome des plantes de la Nouvelle-Hollande, mais que ce n'est pas celle de la Flora Peruviana.

que l'*owando* de Merolla, qui en fait une description toute semblable (1).

Il est difficile de déterminer si l'*arachis hypogæa* (2) est indigène de l'Afrique occidentale, ou si elle y a été introduite. Elle est sur toute la côte ouest d'Afrique un grand objet de culture, et probablement aussi sur la côte orientale, où elle a été reconnue par Loureiro (3), qui dit qu'elle est cultivée généralement en Chine et dans la Cochinchine. M. Brown incline à penser que de la Chine elle a passé dans l'Inde, à Ceylan, et dans tout l'archipel Malais, où, quoiqu'elle forme le principal objet de la culture, tout porte à croire qu'elle n'est pas indigène. De l'Inde elle aura passé en Afrique, et de l'Afrique dans les diverses parties de l'Amérique équinoxiale. C'est à tort, suivant M. Brown, que le professeur Sprengel l'indique, sur le témoignage de Théophraste, comme une des plantes cultivées en Égypte (4). Rien ne prouve que l'*arachis* soit la plante dont parle Théophraste dans le passage cité : il y a tout lieu de croire que si elle eût été cultivée en Égypte, elle le serait encore; et cependant on ne la retrouve ni dans le catalogue de Forskael, ni dans la Flore égyptienne de Delile.

(1) Picardo, *Relazione*, p. 120; Tuckey's, p. 472; et ci-dessus, t. XIV, p. 261.

(2) Brown (Tuckey's *Expedition*, p. 472) fait observer que M. Poiteau est le premier qui ait donné une exacte description de cette plante dans les Mémoires de l'Institut, Scienc. phys. sav. étrang. t. 1, p. 455.

(3) Flor. coch., p. 430.

(4) *Hist. rei Herb.*, t. 1, p. 98; Tuckey's *Expedition*, p. 473.

La *glycine subterranea* est extrêmement répandue en Afrique, à Madagascar, dans plusieurs parties de l'Amérique équinoxiale, et elle est probablement d'origine africaine. Du moins Marcgraf et Piso ont dit que le Brésil l'avait reçue d'Angola ou du Congo (1).

L'*holcus*, dont parle Tuckey, peut être considéré comme indigène. M. Lockhart dit qu'il croît dans l'état sauvage, et qu'il n'a aperçu qu'une seule fois un champ où il fût cultivé. M. Brown conjecture qu'il l'a été beaucoup plus autrefois, mais qu'il a cédé sa place au maïs, qui donne des moissons plus abondantes.

La *dioscorea* ou igname amère, que l'on n'aperçut que dans un état sauvage, doit être regardée comme une espèce indigène; et si elle a été cultivée, elle a été supplantée de même par le manioc ou la cassave.

Le safu (probablement le zaffo de quelques anciennes relations du Congo) (2), dont M. Lockhart a entendu faire un pompeux éloge par les habitants, qui le regardent comme le meilleur de leurs fruits, est ordinairement planté à l'entour des villages depuis Embomma en remontant le fleuve. Les propriétaires apportent le plus grand soin à le défendre contre les attaques des oiseaux. Son importance s'accroît en ce que le fruit mûrit au mois d'octobre, époque à laquelle les vivres sont rares. Il n'y a pas de raison pour douter que cet arbre appartienne ori-

(1) Mandobi d'Angola, Marcg., *Hist. Bras.*, p. 43; Mandobi Piso, *Hist. nat. Bras.*, p. 256.

(2) Voyez ci-dessus, t. XIV, p. 273.

ginairement à la côte occidentale d'Afrique. L'*elœis guineensis*, dont l'huile est distinctement décrite dès le milieu du quinzième siècle par Ca da Mosto, dans sa relation du Sénégal (1), est sans doute indigène sur toute l'étendue de la côte, aussi-bien que le *raphia vinifera*, dont le fruit remarquable a de bonne heure fixé l'attention. Il en est de même des espèces faussement attribuées au genre *corypha*.

Actuellement nous devons considérer parmi les plantes alimentaires, soit cultivées, soit indigènes, qui sont reconnues ou supposées appartenir à la côte occidentale d'Afrique, celles qui n'ont point été aperçues sur les rives du Zaïre. Cependant il suffira pour notre objet de faire seulement mention des plus importantes.

Dans le nombre sont la noix de coco et le riz. La première, au rapport des habitants, ne se trouve pas dans le pays. L'absence de ces deux plantes est d'autant plus extraordinaire que la noix de coco croît dans le royaume voisin de Loango, et que le capitaine Tuckey dit avoir vu, sur les bords du fleuve, une vaste étendue de terrain extrêmement convenable à la culture du riz, qui est indiqué dans les anciennes relations comme étant cultivé (2).

La patate douce (*convolvulus batatas*), pareille-

(1) Voyez t. 1, p. 332 de cette histoire; Ramusio, t. 1, p. 104. M. Brown dit, par erreur, dès le commencement du seizième siècle.

(2) M. Brown oublie trop, suivant nous, ici et dans les passages suivants, que les Anglais n'ont exploré que les rives du Zaïre, et seulement une portion du cours de ce fleuve, tandis que les missionnaires ont visité son cours à une plus grande distance, et ont voyagé dans toutes les provinces de l'intérieur.

ment indiquée par les missionnaires portugais, n'a point été observée sur les bords du Zaïre (1).

L'arbre à beurre et celui à suif d'Afzelius, le tamarin velouté de Sierra-Leone (*codarium acutifolium*) (2), et le *piper æthiopicum* des boutiques (*unona æthiopica* de Dunal) (3).

Les naturalistes qui accompagnaient le capitaine Tuckey n'ont rencontré dans aucune partie des rives du Zaïre l'aki (*blighia sapida*) (4), et la muscade de la Jamaïque ou muscade américaine (*monodora myristica*) (5), deux plantes remarquables cultivées actuellement dans les colonies des Indes occidentales, et dont la première, sans aucun doute, et la seconde, probablement, ont été apportées d'Afrique par les nègres. Ces deux plantes n'ont point encore été observées sur aucun point de la côte occidentale d'Afrique; mais M. Brown a vu le dessin d'un fruit et de la feuille d'une plante des environs de Coumassie, envoyé à M. Banks par un des membres de la mission chez les Aschantis, et nommée attouiah ou d'attouah; il y a reconnu l'aki. Ainsi, la véritable patrie de ce végétal se trouve déter-

(1) Tuckey's *Expedition*, p. 474.

(2) Afzelius, *Gen. Plant. Guineens.*, pars prim., p. 23. *Codarium nitidum*. Wahl. *Enum*, t. 1, p. 302. L'arbre à beurre et l'arbre à suif d'Afzelius forment un nouveau genre appartenant aux guttifères.

(3) Cette plante se nomme en anglais monkey pepper, poivre de singe. Voyez Tuckey's *Expedition*, p. 474.

(4) Koenig *In Annals of Bot.* 2, p. 571; Hort. Kew. edit. sec. vol. II, p. 350.

(5) Dunal, *Annonac.*, p. 80; De Candolle, *Syst. nat. vég.*, 1, p. 477; *Anona myristica*, Gœrtner, sem. 2, p. 194, t. CXXV, p. 1; Lunan, *Hortus Jam.* 2, p. 10.

minée sans aucun doute. Long est le premier qui, dans son histoire de la Jamaïque (1), ait parlé de la *monodora myristica* sous le nom de muscade américaine (american nutmeg), et il la regarde comme originaire de l'Amérique du Sud; d'autres rapports la font venir de la côte des Mosquites. M. Brown dit qu'il y a de meilleures raisons pour croire qu'elle a été apportée par les nègres de la côte occidentale d'Afrique; mais il a négligé de faire connaître ses raisons (2).

Comparons maintenant la flore du Congo avec celle des autres parties de l'Afrique, autre que celle de la côte occidentale, et ensuite avec les flores de quelques autres parties du monde.

Deux cent cinquante espèces de plantes ont été recueillies par M. Salt dans ses deux voyages en Abyssinie, et leur caractère général les rattache aux plantes qui croissent au-delà des tropiques, et n'a presque aucun rapport avec celui de la côte occidentale d'Afrique.

La flore du Congo a encore moins de rapport avec celle d'Égypte, soit dans le nombre, soit dans la proportion de ses familles naturelles. Cependant l'herbier de Smith renferme quelques plantes qui sont communes à l'Égypte et au Congo, telles que *nymphæa lotus*, *cyperus papyrus et articulatus*, *sphenoclea zeylanica*, *glinus lotoides*, *ethulia conyzoïdes*, et *grangea maderaspatana* (3).

(1) Long's *History of Jamaica*, t. III, p. 735.
(2) Tuckey's *Expedition*, p. 475.
(3) Tuckey's *Expedition*, p. 476.

On ne trouve dans l'herbier du Congo aucun des genres remarquables, ni aucune des classes qui caractérisent la végétation du sud de l'Afrique. Un tel fait mérite d'autant plus d'être indiqué, qu'en Abyssinie même on ne voit qu'un petit nombre de ces tribus caractéristiques : tels sont la *Protea abyssinica* de Bruce (1), le *Pelargonium abyssinicum*, et le *Geisorrhiza abyssinica* de Salt (2).

Il n'y a qu'une très légère affinité entre les plantes recueillies par le professeur Smith dans l'île San-Yago (3) et celles de son herbier du Congo. Une grande partie des genres et des classes sont différentes, et trois espèces seulement, dont l'une est la *cassia occidentalis*, sont communes à l'une et à l'autre. A en juger par la collection de San-Yago, il paraîtrait que la végétation des îles du cap Vert a un caractère qui tient le milieu entre celles du continent voisin et les îles Canaries, dont la flore a encore moins de rapports avec celle du Congo.

Il était peut-être permis d'espérer que l'examen des plantes recueillies au Congo pourrait jeter quelque lumière sur l'origine de la flore de Sainte-Hélène; mais il n'en a pas été ainsi : la flore du Congo n'a pas une seule espèce indigène de cette île, pas un des genres principaux qui forment le caractère de la végétation de cette île; et la même remarque s'applique à tous les points de la côte occidentale d'Afrique.

(1) Guagnedi. Voyez Bruce's *Travels*, t. v, p. 52.
(2) Salt's *Travels in Abyssinia*, append., p. LXIII et LXV
(3) Tuckey's *Expedition*, p. 476.

Il paraît y avoir une certaine affinité entre la flore du Congo et celle des îles de France, de Bourbon et de Madagascar. Cette affinité cependant consiste plus dans un certain degré de ressemblance entre plusieurs familles naturelles, et des genres étendus et remarquables, que dans l'identité d'espèces, dont on retrouve à peine quelques unes de communes à ces îles et au Congo.

La flore du Congo, si on la compare avec celles des autres contrées équinoxiales, paraît en différer encore davantage; mais elle se rapproche beaucoup de celle de l'Inde, non seulement dans la proportion de ses familles principales, dans ce qu'on peut appeler le rapport équinoxial, mais aussi dans les grands genres qui composent plusieurs de ces familles. Il y a même plus de quarante espèces communes à ces deux régions (1), éloignées par un si grand intervalle.

La flore du Congo a certainement beaucoup moins d'affinité avec la végétation de l'Amérique équinoxiale. Cependant plusieurs genres, qui n'ont point été observés dans l'Inde et à la Nouvelle-Hollande, sont communs au Congo et à l'Amérique; et il se trouve dans l'herbier de Smith une trentaine d'espèces qui croissent sur les côtes opposées du Brésil et de la Guiane (2).

(1) Tuckey's *Expedition*, p. 76 et 77. La traduction française, p. 89 de l'atlas, contient un contre-sens qui change et dénature tous ces résultats.

(2) Notamment *elæis*, Jacqu.; *rivina*, L.; *talanthera*, Brown; *alchornea*, Sw.; *blechum*, Prodr. Flor. Nov. Holl.; *schwenckia*, L.; *hyptis*, Jacqu.; *vandellia*, L.; *annona*, L., *banisteria*, Brown;

Après les savantes remarques de M. Brown, il ne reste presque rien à glaner dans les voyageurs dont nous avons donné l'analyse relativement aux végétaux des contrées qui ont été l'objet de ce Livre. Nous ajouterons cependant quelques considérations sur le bois de cam, objet d'un si grand commerce, et une remarque de Degrandpré sur le mapou.

Près du cap Sainte-Catherine et de la rivière de Sette est la baie de Camma; l'exact d'Anville a eu soin de graver sur ses cartes d'Afrique que c'est là où croît le bois rouge. On le trouve dans bien d'autres régions sur cette côte; mais il nous semble évident que le nom de cam-wood ou bois de Cam vient de la baie d'où on l'a tiré primitivement, et que la baie et la rivière ont reçu le nom de Diego Cam, qui découvrit le premier le Zaïre et explora toute cette côte en 1484 (1).

La nature paraît avoir multiplié dans certaines familles de végétaux des principes colorants particuliers. Ainsi, l'on connaît une grande quantité de bois rouges parmi la famille des légumineuses, comme toutes les espèces de *cæsalpinia*, d'*hæmatoxyllum*, les *pterocarpées*, les *erythrina*, les *dalbergia* et les *ecastaphyllum*. Toutefois, les nuances qu'on obtient ne sont pas d'une grande fixité à la lumière et à l'air; mais leurs teintes ont cependant de la vivacité et des caractères spéciaux. C'est sous

paullinia, Juss.; *uismia*, Ruiz et Pav.; *conocarpus*, L.; *lagnotis*, Sw.; (*cassipourea*, Aubl.); *chailletia*, De Cand.

(1) Voyez t. 1, p. 90 de cet ouvrage. D'après cette conjecture, qui nous paraît certaine, d'Anville n'aurait pas dû écrire Camma.

le tropique que vivent presque tous ces bois de teinture; leurs tissus présentent des fibres peu parallèles ou s'entremêlent irrégulièrement avec des veines plus ou moins colorées. La saveur de ces bois est tantôt douceâtre, tantôt un peu astringente. Tous offrent des fleurs décaédriques ou diadelphes papilionacées, et pour fruit un légume à plusieurs semences; des feuilles pinnées avec impaire. Le naturaliste suédois Afzelius découvrit le premier ce végétal dans la colonie de Sierra-Leone. C'est un arbre qui peut s'élever à près de soixante pieds, portant des pédicelles uniflores à fleurs blanches; la fleur est composée d'un calice embrassant les pétales, mais caduc; les étamines sont libres; le fruit est un légume en forme de faux, contenant six semences lenticulaires; les feuilles sont bijuguées, pinnées avec impaire; les folioles ovales oblongues luisantes; la plante a été figurée dans le *Botanical Cabinet* de Loddige, vol. IV, f. 367, sous le nom de *bachia nitida*. M. De Candolle a placé ce genre, mais avec doute, près des ptérocarpées.

Les Anglais tirent aujourd'hui ce bois de teinture de l'intérieur de plusieurs parties de l'Afrique, soit par les fleuves, soit par les caravanes. Il donne une très bonne couleur rouge, qui paraît supérieure à celle du bois de Brésil ou de Fernambouc; car elle tourne moins au violâtre par les alcalis. Elle semble en effet mêlée à une teinte jaune, qui lui donne plus de richesse et d'éclat; aussi est-elle préférée pour plusieurs teintures. C'est une utile acquisition importante en ce genre.

Zucchelli rapporte que dans la cuisine de son couvent on brûlait des bûches d'ébène, de bois rose, et d'autres bois qui, en Europe, sont d'un grand prix, et qui en Afrique composent les forêts et sont très communs (1).

Degrandpré parle avec admiration de l'arbre appelé mapou, l'un des géants du règne végétal. Il en a vu un qui avait plus de trente-cinq pieds de circonférence. Le mapou porte un fruit de la grosseur d'une citrouille, recouvert d'un duvet qui s'enlève aisément, et qui produit sur la peau une démangeaison insupportable; ce duvet couvre une enveloppe ligneuse et dure, de la nature de celle du coco, au milieu de laquelle se trouve un très petit fruit dont les noirs ne font aucun usage; il tient à l'arbre par une tige fort longue, qui rompt aussitôt que le fruit est mûr. Le feuillage ne répond pas aux dimensions de l'arbre; il est extrêmement clair, et la feuille très petite, longue et pointue. Le bois du mapou est spongieux, brûle difficilement, et n'est propre à aucun usage (2).

§ V.

Minéraux.

Les minéraux rapportés de l'expédition de Tuckey ont été examinés par M. Charles Konig, et ont donné lieu, de la part de ce minéralogiste, aux remarques suivantes :

(1) Zucchelli, p. 200.

(2) Degrandpré, *Voyage en Afrique*, t. 1, p. 9 et 10. Voyez ci-dessus, p. 159.

Les échantillons avaient tous été pris sur les rives du Zaïre, et étaient en très petit nombre. Cependant ils suffisaient pour prouver la formation primitive des rochers des bords et des îles de ce fleuve, et leur ressemblance parfaite avec ceux des pays au-delà de l'Océan du côté de l'ouest; circonstance qui ajoute à la probabilité que les montagnes de Fernambouc, de Rio, et d'autres parties de l'Amérique méridionale, étaient originairement réunies aux chaînes opposées qui traversent les plaines du Congo et du Loango.

Les échantillons des rochers fétiches présentent une série de composés granitiques, dans lesquels domine le feld-spath; et quelques-uns d'eux, surtout les variétés à grains fins, contiennent un grand nombre de légers grenats très beaux, ou brillants, ou opaques, ou d'un rouge brun, qui tous appartiennent à une modification trapézoïdale et de leucite.

On en trouve de parfaitement semblables, en grande quantité, dans l'ardoise micacée de Combæ. Quelques échantillons de rochers silicés presque compactes, composés de parties quartzeuses agglomérées, entremêlées de quelques petites étoiles de mica, furent recueillis sur le rocher fétiche.

Boka M'bomma, suivant Tuckey, est entièrement schisteux; mais les échantillons qu'il donne des parties sud-sud-est, nord-est, et sud-ouest de l'île, sont du granit ou gneiss stratifié, dans lequel le feld-spath n'est qu'en très petite proportion, et qui se change dans la partie sud-ouest en une belle va-

riété toute brillante d'argent et sillonnée à la surface des morceaux détachés par un ocre ferrugineux et de couleur brune. C'est dans une variété de ce gneiss, ramassé dans la partie de l'île dont nous venons de parler, qu'on a aperçu des particules laminaires d'une couleur brun foncé; quelques unes sont de forme octaédrale régulière, et paraissent être un oxidule de fer; il y a encore parmi les échantillons de Boka Embomma un fragment d'une pierre verte (green stone) primitive, incrustée de grenats.

Les échantillons de la crique de Bansa Embomma offrent un mélange de granit fin, granulé et quartzeux; quelques uns sont une véritable roche granitique, et renferment des grenats disséminés. Parmi ces échantillons se trouvaient aussi quelques variétés de quartz rougeâtre, assez semblable au quartz laiteux.

Outre ces roches primitives et celles de Chesalla, dans les environs du bansa, qui fournissent deux variétés de gneiss entremêlé de mica jaune et noir, on rapporta encore du voisinage, et particulièrement de la montagne de Chimoenga, quelques échantillons de pierre calcaire: le tissu en est grossier et ferrugineux; la couleur est grise et jaune entremêlée de quelques veines pourpres, et paraît appartenir à la plus ancienne formation du rocher. La vallée où est situé le bansa est recouverte d'un lit d'argile qui a deux pieds d'épaisseur, comme le prouve un échantillon; la couleur en est gris cendré, et elle formerait un enduit excellent.

Le quartz dont parlent le capitaine Tuckey et le professeur Smith, comme se trouvant en masses épaisses

sur le sommet de Fidler's Elbow (coude du ménétrier), appartient à une variété appelée quartz gras. Aux fragments adhère le mica, et leur couleur est rouge de sang. On a trouvé en outre sur cette montagne de la mine de fer brune, massive et friable. Une étiquette écrite par le capitaine Tuckey, et attachée à l'une d'elles, qui vient du sommet d'une montagne, apprend que le docteur Smith a aperçu un globule de métal de cuivre ou d'or adhérant à ses cavités. Mais cette remarque ne se trouve pas dans le journal du professeur Smith. L'extérieur porte des marques visibles de feu. Les rochers qui se trouvent dans la partie basse du fleuve n'offrent aucune apparence de métal. Si en parlant des mines abondantes du Congo, les missionnaires ont prétendu qu'elles s'étendaient le long des bords du Zaïre, ce doit être certainement plus haut, comme l'a remarqué le docteur Smith. Un changement se fait remarquer dans la formation de la roche : les échantillons de Condo-Sono, Bansa Nokki et Banda se composent de siénite, de granit vert, de parties de rochers, dans lesquels on remarque du feld-spath et du quartz entremêlé de quelques particules de pierre magnétique, au lieu de granit et de mica. Il est probable que la pierre primitive se présente ici par couches subordonnées au granit et à l'ardoise micacée, dont on a apporté quelques échantillons en Angleterre, avec quelques autres recueillis dans d'autres parties de la contrée, qui paraissent être de la pierre à fusil.

Un caillou roulé de siénite, ramassé près des cataractes de Yellala, et recouvert d'une croûte épaisse

et d'un noir brillant, prouve que l'eau du Zaïre a les mêmes propriétés que celle de l'Orénoque. La collection possédait aussi des cailloux de siénite pareils à ceux que le baron de Humboldt a trouvés auprès des cataractes d'Alures, recouverts d'une croûte épaisse et noire toute semblable à ces derniers, et qui ont un rapport frappant avec les pierres météoriques. Cette croûte noire, qui recouvre les pierres du Zaïre et celles de l'Orénoque, a été analysée : elle est composée d'oxide de fer et de manganèse.

Nous avons déjà, d'après Feo Cardozo, fait mention des mines de fer et de celles de soufre de Benguella à Camaco, et des mines de cuivre d'Encoge et de Novo-Rotondo.

Les montagnes de la côte et du pays d'Angola, selon M. Degrandpré, sont presque toutes ferrugineuses, mais le métal reste enfermé dans les entrailles de la terre, d'où les naturels ne savent pas l'extraire. Les Européens entretiennent d'ailleurs leur paresse et leur ignorance à cet égard, en leur fournissant de ce métal au-delà de leur besoin. Il en est de même du cuivre; le royaume de Mayombé en produit beaucoup : mais quoique les nègres le recherchent avec avidité, et qu'ils sachent l'employer à divers ouvrages, ils n'ont point encore appris à l'exploiter. Il est cependant si abondant dans cette province qu'ils le trouvent à fleur de terre, et que, sans autre travail, ils en retirent de cette manière assez pour suffire à leur consommation.

Les Portugais, selon le même voyageur, ont dé-

couvert, dans le voisinage de leur colonie de Saint-Paul, des mines d'or et d'argent qu'ils ont mises en valeur, et qui passent pour fort abondantes (1); mais cette assertion est inexacte, et l'existence même des métaux précieux dans ce pays est douteuse (2).

En terminant ce Livre et l'analyse des voyages relatifs à la côte occidentale d'Afrique, nous croyons devoir donner le tableau des positions relevées sur cette côte par le capitaine Tuckey et par la marine française. Ces dernières nous ont été obligeamment communiquées par notre savant ami, le directeur du dépôt des cartes de la marine, M. le vice-amiral Rossel, membre de l'Institut (3).

Latitudes et longitudes levées dans l'expédition du Congo.

Noms des lieux.	Long. à l'E. de Paris.	Lat. S.	Variations.
Île du Prince (extrémité septent.)	4° 79′ 45″		21° 22′ O.
Saint-Thomas (extrémité N. O.)	4 10 45		
Île de Rolle (pointe méridl.).....	4 23 45		2[illegible]
Baie de Loango (pointe indienne)		4° 37′	
Rivière de Loango Louisa.....		5 17	

(1) Degrandpré, t. 1, p. 39.

(2) Voyez Feo, *Memorias*, p. 335, et ci-dessus, p. 120.

(3) Au moment où nous allions livrer ces feuilles à l'impression, nous avons reçu, assez à temps pour les conférer avec notre tableau, les deux ouvrages suivants : *Résumé des opérations hydrographiques faites sur la côte occidentale d'Afrique*, par M. Le Predour, 1828, in-8°. — *Description de la côte occidentale d'Afrique, depuis le cap de Naze jusqu'au cap Roxo*, par Le Predour, 1828, in-8°.

TABLEAU des principales positions déterminées sur la côte occidentale d'Afrique, en 1826 et 1827, à bord de la frégate la Flore et de la goëlette la Dorade; sous les ordres de M. Massieu de Clerval, capitaine de vaisseau, par M. Le Predour, lieutenant de vaisseau.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE nord.	LONGITUDES rapportées au méridien de Paris.
Gorée	14° 39′ 55″	19° 46′ 40″ O.
Port Praya, la ville	14 53 35	24 54 20
Cap Sierra-Leone	8 30 00	15 39 50
Cap de Monte	6 46 20	13 42 10
Cap Mesurade	6 19 35	13 12 40
Joung-Sestros	5 45 00	12 18 30
Tree-Town	5 42 10	12 14 20
Roche-du-Diable	5 11 40	11 49 40
Pointe O. du cap des Trois-Pointes	4 49 30	4 33 10
Aquidah	4 50 00	4 25 30
Dixcove	4 53 30	4 20 00
Tacorady	4 52 00	4 10 10
Secondé	4 56 00	4 6 10
Chama	5 1 00	3 59 10
Commendo	5 3 00	3 50 00
Saint-George del Mina	5 6 00	3 42 00
Cap Coast	5 7 20	3 33 40
Fort Mourée	5 13 00	3 22 40
Tantumquerry	5 13 30	3 6 40
Village de Montfort	5 15 30	3 3 10
Fort d'Apang	5 17 00	3 2 10
Montagne du Diable	5 19 00	2 59 40
Pointe Baracoe	5 22 00	2 47 40
Cook-Loaf	5 29 00	2 39 20
Les Mamelles	5 33 30	2 47 40
Accra, fort hollandais	5 31 00	2 31 34
Cap Formose	4 19 00	3 35 10 E.
Pointe Rio Bartholomé	4 19 40	4 14 50
Pointe O., rivière Sombreiro	4 22 00	4 25 20
Pointe Foché, entrée de Boni	4 23 40	4 34 00
Baie Saint-Antoine, île du Prince	1 39 20	5 00 20
4 taches blanches placées sur l'équateur.	0 0 0	6 49 00
Pointe Clara, embouchure du Gabon	0 30 30	6 54 20
Grande Corisco, milieu de l'île	0 56 00	6 46 20

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE nord.	LONGITUDES rapportées au méridien de Paris.
Man of war Bay, île Saint-Thomas	.. ° .. ′ .. ″	4° 21′ 40″ E.
Annobon, milieu de l'île	.. .. ..	3 12 00
Cap de Naze	14 32 50	19 25 40 O.
Rivière Soman	14 31 20	19 22 40
Pointe Gamboroo	14 30 00	19 20 50
Village de Portudal	14 28 50	19 19 40
Village d'Amboroo	14 26 40	19 16 50
Rivière Baleine	14 25 30	19 16 30
Village de Warang	14 23 40	19 14 00
Pointe Séréine	14 19 10	19 15 30
Marigot de Fasna	14 17 00	19 15 00
Falaises blanches	14 13 20	19 15 20
Village de Joal	14 9 15	19 12 40
Goussai-Djoé	14 7 40	19 11 50
Rivière Goussan-Gué	14 2 30	19 9 50
Village de Palmarin	14 00 00	19 9 40
Djacola Dja	13 51 50	19 10 50
Pointe Sangomar, entrée de Salum	13 47 30	19 10 30
Pointe Névalow	13 46 10	19 4 00
Ile Guiaffendor, pointe nord	13 49 50	19 00 00
Ile Bettenty, pointe nord	13 47 30	18 59 00
Ile Guémano, le milieu	13 45 00	19 1 30
Rivière Benguella	13 38 30	18 56 40
Rivière Guinack	13 37 50	18 54 30
Ile aux Oiseaux, le bâton de pavillon	13 36 00	19 1 50
Pointe et fort de Bar, entrée de la Gambie	13 29 00	18 55 30
Fort et établissement de Sainte-Marie	13 27 30	18 57 30
Cap Sainte-Marie	13 28 40	19 3 10
Rivière John Leames	13 27 30	18 59 30
Village de Sabagay	13 25 00	19 8 00
Ile Sainte-Anne, sous le cap Pelé	13 24 00	19 14 10
Rivière Caton	13 4 00	19 5 00
Rivière Saint-Pierre	12 46 20	19 7 40
Rivière Sainte-Anne	12 42 40	19 7 30
Rivière Oyster	12 40 50	19 7 00
Ile Jogué, pointe nord	12 38 30	19 6 50
Entrée de la rivière Cazamança	12 33 30	19 5 00
Pointe et village de Guimbérin	12 26 50	19 8 30
Pointe Bouillouille	12 25 30	19 7 30
Cap Roxo	12 21 20	19 3 30

On doit conférer avec ce tableau celui du capitaine Roussin, que nous avons donné dans le t. VI, p. 353.

LIVRE XVII.

VOYAGES AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, ET LE LONG DES CÔTES OCCIDENTALES ET MÉRIDIONALES D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP NEGRO JUSQU'AU CAP CORRIENTES.

CHAPITRE I.

Premiers voyages au cap de Bonne-Espérance, et progrès de la géographie dans les contrées comprises entre le cap Negro, le cap de Bonne-Espérance et le cap Corrientes, jusqu'au commencement du dix-huitième siècle.

Le cap qui termine au sud le continent d'Afrique, dont la découverte a eu une si grande influence sur les progrès de la géographie et les destinées du monde, retint long-temps dans l'esprit des navigateurs la double dénomination de cap de Bonne-Espérance et de cap des Tempêtes. Tous ceux qui avaient passé le cap Negro continuaient vers le sud leur navigation le long d'une côte déserte, stérile, sans port, sans abri, sans eau douce, et de neuf cents milles géographiques d'étendue; puis ils renaissaient à la joie et à l'espérance lorsqu'ils avaient enfin aperçu le fameux cap. Mais son aspect leur imprimait en même temps un sentiment de terreur (1), et ils

(1) Angelo, en 1667, disait encore que le cap de Bonne-Espérance mériterait plutôt le nom de cap de Mort, parce que ceux qui en approchent sont à trembler continuellement pour leur vie. Voyez t. XIII, p. 53.

épiaient avec anxiété les moindres phénomènes atmosphériques, précurseurs des tempêtes. Tous leurs efforts tendaient à doubler et à perdre enfin de vue cette terre qu'ils avaient appelée de tous leurs vœux. La disette de vivres, les maladies, les tourments qu'entraînait un long séjour sur mer, les faisaient remonter avec précipitation dans le canal de Mosambique, pour relâcher enfin dans un des établissements que les Portugais possédaient sur la côte de Sofala.

De là résultait une complète ignorance sur les régions qui terminent l'Afrique, et qui se trouvaient comprises entre le cap Negro, le cap de Bonne-Espérance et le cap Corrientes. On se contentait de désigner cette portion du continent africain par le nom de Cafrérie, ou pays des Cafres, dénomination empruntée des Arabes, chez qui le mot cafre signifie non croyant, ou hérétique. On donnait ainsi à entendre que le christianisme et le mahométisme n'avaient encore pénétré chez aucun des peuples de cette terre inconnue.

Cependant les côtes avaient été dès les premiers temps de la découverte explorées avec soin par les navigateurs portugais, qui avaient donné aux caps, aux anses, aux rivières, les noms qu'ils ont presque tous conservés. Livio Sanuto, qui aurait mérité d'être surnommé le Ptolémée et le Strabon du seizième siècle, si la mort n'avait interrompu ses travaux, dit, en parlant de la terre des Cafres (1), que

(1) Livio Sanuto, *Geografia*, 1588, in-folio, p. 137.

les Portugais en ont dessiné toutes les côtes; et c'est à la nomenclature des baies, des ports, des fleuves et des caps qu'il borne toute sa description. La carte qu'il en a dressée, ne présente aucun détail dans l'intérieur, tandis que les côtes en sont chargées, et, d'accord avec sa description, elles prouvent que de son temps plusieurs parties de ces côtes, et particulièrement celles qui se trouvent entre le cap Negro et la baie de Sainte-Hélène, étaient plus fréquentées et mieux connues alors qu'elles ne le sont de nos jours (1). Du reste, pour ce qui concerne

(1) Conférez Livio Sanuto, *Africæ Tabula* x, et sa *Geografia*, p. 137 et 138. Ainsi, entre Punta das Baxas, et C. de Ruy Pirez, la carte d'Afrique de d'Anville n'indique rien qu'une côte bordée de montagnes, qu'il nomme Praya, et Livio Sanuto nomme Calceta Primaria, Terra das Mesas, os Medos, Golfo das Algas, Praya d'Area; Ruy Pirez est nommé Terra Ruy Paez, ce qui veut dire Roderigue Paez, nom propre défiguré et confondu par d'Anville et tous nos géographes modernes avec un autre qui se trouve plus au sud. D'Anville et les cartes modernes les plus détaillées n'indiquent pas une seule position entre leur Ruy Pirez et Golfo Frio, et Livio Sanuto indique entre ces deux positions Montezinho das Pedras, Praya Verde, os Medos; et entre Golfo Frio ou Angra Fria, et Praya das Neves, très rapprochés, et sans position intermédiaire sur les cartes modernes, Livio Sanuto place Punta del Gada, Angra de Ruy Pirez (ou anse de Roderigue Pirez), Punta de Ruy Pirez, Porto Verde, Golfo de Santo-Ambrosio, et enfin Praya das Nevoas. Nous ne pousserons pas plus loin cette comparaison, qui prouve suffisamment que si nos cartes modernes nous offrent dans l'ensemble de cette côte plus d'exactitude dans le gisement, les dimensions générales, les latitudes et les longitudes que la carte de Sanuto, elles lui sont bien inférieures pour les détails. On a pu voir que la position de Ruy Paez a été confondue par d'Anville et nos géographes modernes avec celle de Ruy Pirez. Cette confusion dans l'application des dénominations des anciennes cartes portugaises aux cartes modernes en suppose beaucoup d'autres. Il faudrait une reconnaissance complète de cette

spécialement le cap de Bonne-Espérance, il nous apprend seulement qu'il était nommé le Grand-Lion par les navigateurs de son temps, et qu'on le considérait comme le cap le plus dangereux à doubler. Il place sa latitude à trente-quatre degrés sud; ce qui s'accorde avec les observations modernes.

Lopez, dont la relation publiée par Pigafetta parut trois ans après la Géographie de Livio Sanuto, est le premier qui ait donné des renseignements sur l'intérieur de la Cafrerie (1). Quoique ces renseignements ne soient en partie que le résultat de ce que Lopez avait entendu dire dans les royaumes de Congo et d'Angola, ils sont cependant les seuls qui ont servi pendant long-temps aux géographes, pour remplir le vide de leurs cartes; et même, dans l'état imparfait de nos connaissances sur ces vastes contrées, il est des noms et des positions que nos cartes modernes

partie des côtes occidentales d'Afrique pour retrouver les objets que ces dénominations désignent. Dans l'état actuel de nos connaissances, cette synonymie nous paraît presque impossible à établir. A mesure que la géographie se perfectionnera dans cette partie, cela deviendra plus facile. Nous terminerons en remarquant que Sanuto ne commençait pas la Cafrerie au cap Negro, mais plus au nord, à la baie ou angra de Santa-Maria, où était de son temps la limite des connaissances géographiques dans l'intérieur, et où elle était restée jusqu'au voyage récent de Mendes, en 1785. Le nom de cette baie, qui se trouvait sur la carte d'Afrique de d'Anville, mais qui avait été omis sur celle de Purdy, se retrouve sur la mappemonde de Gardner, où cette partie de la côte d'Afrique paraît dessinée avec soin, et d'après des observations récentes.

(1) Filippo Pigafetta, *Relazione del reame di Congo e delle circonvicine contrade tratti dalli scritti e ragionamenti di Edoardo Lopez Portoghese.* Roma, 1591, in-4°, cap. VIII, p. 70.

nous offrent encore d'après cette source si ancienne et si incertaine, quoique ceux qui les ont dressées n'aient jamais ni lu ni connu l'ouvrage de Lopez, et croient nous présenter des notions récentes, parce qu'ils les ont puisées sur d'autres cartes récentes.

Ces considérations donnent une grande importance à la description que Lopez nous a donnée de la Cafrerie. Remarquons d'abord que cette dénomination a été inconnue à Lopez ou à Pigafetta, ou du moins qu'ils ne s'en sont point servis. Le chapitre où ils traitent de cette portion de l'Afrique, est intitulé: « Des pays situés entre le royaume de Congo, le cap de Bonne-Espérance, et le fleuve du Nil. »

Au-delà d'Angola, dit Lopez, en se dirigeant vers le cap de Bonne-Espérance, est un roi nommé Matama, dont le royaume se nomme Climbebe. Ce royaume s'étend depuis le royaume d'Angola à l'ouest jusqu'au fleuve Bravaghul ou Bavaghul ou Bavagal (1) au sud. Ce fleuve prend sa source dans les montagnes de la Lune, et se joint au fleuve Magnice, d'où sort le Nil d'Égypte. De plus, Lopez nous dit que dans ces montagnes de la Lune il y a, du côté du couchant, un petit lac nommé Gale, d'où sort un fleuve qu'on nomme Camissa, mais que les Portugais désignent par le nom de Rivière douce (Fiume dolce). Cette rivière coule au cap de Bonne-Espérance, et se décharge près de l'endroit qu'on nomme cap Falso.

Le fleuve Magnice de Lopez est celui que d'An-

(1) Pigafetta, p. 18, dit Bavagal, et p. 70 Bravaghul en parlant du même fleuve. Voyez ci-dessus, t. XIII, p. 509; mais à la ligne 22, au lieu de, s'étend à l'orient, *lisez* s'étend au sud.

ville nomme Manica, où le fleuve du Saint-Esprit, qui se décharge dans la baie de ce nom, qu'on appelle aussi baie d'Algoa. La Camissa, ou Rio dolce, ne peut être que le Palmiet, ruisseau qui se perd dans la mer près du cap False, ou la rivière de Stellenbosch, ou celle de Zeekoe ou Kuyls, qui se jettent dans False-Bay. Ainsi, au moyen de ces lacs intérieurs qui faisaient communiquer à la fois les sources du Nil, du Zambeze, du Magnice et du Camissa, les voyageurs et les géographes du seizième siècle coupaient toute l'Afrique par des cours d'eau qui se joignaient entre eux, et qui supposaient une facile communication entre les points les plus éloignés de ce continent du nord au sud, et de l'est à l'ouest. Quels prodigieux changements auraient été produits dans les destinées du continent africain, si les fleuves imaginés par les voyageurs et les géographes de cette époque avaient réellement existé!

Lopez nous apprend qu'au-delà du tropique et du royaume de Matama, jusqu'au cap de Bonne-Espérance, le pays est partagé entre plusieurs petits souverains indépendants entre eux. Après avoir signalé le cap de Bonne-Espérance, qu'il place à trente-cinq degrés de latitude, puis le cap False et celui des Aiguilles, il dit qu'on trouve le golfe Formoso (1); c'est Plettenberg-Bay, ou baie Formosa des modernes (2); puis ensuite le golfe du Lac, ou del Lago,

(1) Pigafetta, p. 71.

(2) M. d'Anville, sur sa carte d'Afrique, lui donne aussi le nom de Mossel, qu'elle a aussi porté, ce qui donne lieu de la confondre avec la baie de Saint-Blaise, ou la véritable baie Mossel.

ou de Lagoa, où se décharge le fleuve Saint-Christophe, qui a trois petites îles à son embouchure. On reconnaît ici la baie d'Algoa, et il semble que la rivière de Saint-Christophe ou la Keïsikamma est ici confondue avec celle que les Hollandais ont nommée Zondag, à l'embouchure de laquelle se trouvent les trois petites îles de Santa-Cruz.

Lopez mentionne ensuite la terre de Natal, qui fut, dit-il, découverte et reconnue le jour de la Nativité de notre Seigneur, jusqu'au cap de la Pescheria (Piscaria) ou de la Pêcherie. Ces dénominations n'ont éprouvé aucun changement.

Entre le cap de la Pescaria et le fleuve Magnice ou du Saint-Esprit, est, selon Lopez, le royaume de Buttua, qui s'étend depuis les plaines ou les vallons qui sont au pied des montagnes de la Lune, jusqu'au pays de Monomotapa vers le nord, et à l'occident jusqu'au fleuve Bavagul (1); et vers l'orient jusqu'à la mer, en suivant les rives du fleuve Magnice. Dans ce royaume, ajoute Lopez, il y a plusieurs mines d'or, et les hommes paraissent être de la même race que ceux du Monomotapa. Au-delà du fleuve Magnice commencent le royaume de Sofala et l'empire de Monomotapa.

Dans les mémoires portugais remis à d'Anville pour dresser sa carte d'Afrique, il est fait mention du royaume d'Abutua, plus puissant que celui de Motapa, ou Monomotapa (2), et qui s'étend jus-

(1) Pigafetta, p. 71. Ici Pigafetta écrit Bavagul, à la p. 70 Bravaghul, et à la p. 18, Bavagal.

(2) Bowdich's *An account of the discoveries of the Portuguese*, 1824, in-8°, p. 129.

qu'aux confins d'Angola. D'Anville a placé sur sa carte d'Afrique le royaume de Butua au nord-ouest du Monomotapa. Purdy, dans sa carte d'Afrique, a suivi d'Anville; seulement il donne à ce nom l'orthographe anglaise; il écrit Bootwa. M. Berghaus a aussi placé sur sa savante carte d'Afrique, à l'ouest de Sofala, et plus au sud que M. d'Anville, Abutua ou Butua, dans le pays de Toroa; non d'après Lopez, mais d'après de Sanctos et de Barros.

Nous n'avons omis aucun des détails que Lopez nous donne sur la Cafrerie, et la région du Cap. Ce qu'il dit du fleuve Cuama et du Monomotapa appartient à une autre division de notre ouvrage. Lopez ne dit rien sur les habitants de ces vastes contrées, si ce n'est que ceux qui habitent la région du Cap sont noirs; et il s'étonne qu'on trouve des nègres sous le trente-cinquième degré de latitude, et que les montagnes de la Lune, qui sont très froides, soient cependant habitées par des hommes entièrement noirs. Ces faits lui font croire que le soleil et l'intensité de sa chaleur ne sont pas la seule cause de la couleur noire des nègres, et qu'il y en a une autre plus cachée et inconnue.

Cependant plusieurs navigateurs, plus pressés par le besoin de rafraîchissements, ou plus hardis que les autres, se hasardèrent à jeter l'ancre dans la baie de Saldanha et au cap même de Bonne-Espérance. Ils furent enchantés de la beauté du pays, de la douceur des habitants, du bon marché des provisions et de la facilité qu'on avait de s'en procurer en abondance. Lorsqu'ils recommençaient le voyage des Indes, ils manquaient rarement de relâcher au Cap ou dans une

des baies qui l'entourent. Leur exemple fut suivi, et la région du cap de Bonne-Espérance fut fréquentée avec autant d'assiduité qu'on avait mis pendant un siècle d'empressement à l'éviter. Ce n'est pas que, dès l'an 1503, Jean de Empoli n'y eût abordé et n'eût vanté ce pays et l'accueil qu'il avait reçu des habitants, qui, disait-il, donnaient une vache pour une petite cloche (1). Jean de Empoli ne put, malgré ses récits, surmonter la crainte et la répugnance des navigateurs de son temps. Ce ne fut que vers la fin du seizième siècle que les relâches au Cap, ou dans les environs, devinrent fréquentes, et que les voyages qui furent publiés commencèrent à faire connaître cette contrée remarquable, et les peuples qui l'habitent.

Une des relations les plus dignes d'attention sous ce rapport, et par son ancienneté et par ses détails, c'est celle que les Hollandais firent aux grandes Indes, de 1595 à 1597; nous en donnerons l'analyse dans la partie de notre recueil qui est relative à l'Asie. Nous remarquerons seulement ici que les naturels du Cap s'y trouvent décrits pour la première fois. On les dépeint comme des hommes doux et d'un commerce facile; de moyenne stature, mais forts et agiles; leur couleur est d'un brun foncé, tirant sur le rouge; ils vont nus, portant une peau de bœuf taillée en rond, en forme de manteau, le poil contre le corps, avec une large ceinture dont un des bouts pend en devant et recouvre leurs parties sexuelles. Ils ont des ornements et des bracelets d'ivoire et de cuivre rouge,

(1) Purchas's *his Pilgrimage, Relations of the World, etc.*, 1626, in-fol., p. 762.

et des anneaux d'or à leurs doigts, ainsi que des chapelets d'os et de bois. Leur peau, qui est tatouée ou marquée de diverses empreintes, est enduite de graisse et exhale une odeur fétide. Quelques uns ont des planchettes de bois, au lieu de souliers. Ils mangent avec avidité les boyaux et les intestins des animaux qu'ils ont tués. Ils ont de grands troupeaux de bœufs et de moutons; leurs moutons sont remarquables par leur beauté, et par leurs queues grandes et grosses; mais au lieu de laine ils ont du poil comme les chèvres (1). Les Hollandais entrèrent en commerce avec les naturels, et se procurèrent, pour une quantité de fer valant quatre florins de Hollande, trois bœufs et cinq moutons. Ils apprirent d'eux qu'ils nommaient le fer cori.

Les Anglais ne tardèrent pas à suivre l'exemple des Hollandais, ou peut-être le précédèrent. Le capitaine Jacques Lancastre relâcha deux fois, en 1591 et en 1601, à la baie de Saldanha, ou peut-être à la baie de la Table, car dans les premiers temps ces deux baies étaient souvent confondues. Ce navigateur s'y procura des provisions en abondance, et y rétablit, à la seconde relâche, la santé de son équipage (2). Edouard-Michel Burne toucha au Cap en

(1) *Premier livre de l'Histoire de la Navigation aux Indes orientales par les Hollandais*, 1609, in-folio, p. 4 et 5. Cette relation fut d'abord publiée à Amsterdam, en 1598, tant en latin qu'en français. La version française fut réimprimée en 1609. Prevost a donné un extrait de ce voyage, t. VIII, p. 73 de l'édit. in-4°, t. XXIX, p. 221 à 229, qui a besoin d'être rectifié. Voyez sur ce sujet Le Camus, *Mémoire sur la collection des grands et petits voyages*, 1802, in-4°, p. 200.

(2) Voyez ci-dessus, t. II, p. 166. Le second voyage de Lancastre,

1605, et dans le récit de sa navigation, la baie de la Table semble encore avoir été prise pour la baie de Saldanha; on y parle d'une île qui se trouve à l'entrée de cette baie, et où l'on trouva un si grand nombre de lapins qu'elle fut surnommée Coney Island ou Ile des Lapins (1). Keeling relâcha, en 1607, dans la baie de Saldanha, ou la baie de la Table, et apprit que son compatriote Middleton l'y avait précédé, par une inscription que ce dernier y avait laissée. Keeling s'arrêta encore de nouveau dans la même baie, en 1609, y trouva un vaisseau hollandais, et la relation de son voyage dit, qu'il est bien rare de ne pas rencontrer au Cap un vaisseau d'Europe, que la nécessité ou le plaisir ne manque pas d'y faire entrer (2). Il remarqua la grosseur et la pesanteur de la queue des moutons de ce pays; il en vit une qui avait vingt-huit pouces de large, et pesait trente-cinq livres. Sharpey, qui, en 1608, s'arrêta aussi dans cette baie (3), dépeint, de même que ses prédécesseurs, les naturels comme une race douce, inoffensive, mais extrêmement sale et dégoûtante, par ses habitudes de manger les boyaux, les issues, et jus-

appartenant aux Voyages en Asie, se trouvera dans la seconde division de notre ouvrage. Il est analysé dans Prevost, *Hist. gén. des Voyages*, t. 1, p. 382, de l'in-4°; et dans le second comme dans le premier, il n'y est question que de la baie de Saldanha; mais comme il ajoute en même temps qu'au-dessus de cette baie on trouve une montagne fort haute et plate, à laquelle on a donné le nom de Table, il semble bien que l'on doit reconnaître ici la baie de la Table et non celle de Saldanha.

(1) Prevost, *Histoire générale des Voyages*, t. 1, p. 449.
(2) Ibid, p. 503.
(3) Ibid, p. 518.

qu'aux excréments des animaux qu'ils vendaient aux Anglais. Du reste, Sharpey se loue beaucoup de la quantité d'oiseaux et de veaux marins qu'on prit dans l'île aux Pingouins, qui est, dit-il, à cinq ou six lieues de terre (1); de sorte qu'en ayant rempli deux fois ses chaloupes, il en fit de l'huile pour ses lampes. Quant aux moutons, aux bœufs, aux veaux, aux volailles et aux poissons qu'il se procura, il les acheta à bas prix des naturels. Ils étaient en si grande abondance, qu'il compare la vie que menait son équipage dans ce délicieux séjour, à un festin continuel. Mais il n'en était plus de même à cet égard deux ans après, lorsqu'en 1610 Downton, qui commandait un des vaisseaux de la flotte de l'amiral Henri Middleton, aborda dans la baie de la Table: les naturels exigeaient soit du cuivre, ou une plus grande quantité de bestiaux, en échange de leur bétail. Downton fit quelques courses dans l'intérieur de la montagne de la Table; et meilleur observateur que les navigateurs qui l'avaient précédé, il donna une description plus étendue du pays, et des détails plus circonstanciés sur ses productions et ses habitants, qui sont armés, dit-il, de lances, d'arcs et de flèches qu'ils laissent dans les buissons quand ils viennent pour commercer, qui font des éventails avec des plumes d'autruche, et emploient pour parure des boyaux, des cercles de cuivre et des plaques d'ivoire. Mais Downton confirma en même temps

(1) Prevost, *Histoire générale des Voyages*, t. II, p. 45. Cette circonstance porterait à croire que Sharpey était dans la baie de la Table, et qu'il la confond avec la baie de Saldanha.

tout ce qu'on en avait dit avant lui. A son retour, en 1614, Downton relâcha de nouveau au Cap, et se rendit à terre; il éprouva les bons offices d'un Hottentot qu'on avait mené en Angleterre, et qu'on avait comblé de présents et de prévenances, afin de lui faire comprendre les douceurs d'une vie civilisée; mais à peine eut-il mis le pied sur le sol de sa patrie, qu'il s'enfuit chez ses compatriotes, et refusa de revenir avec les Anglais (1). Toutefois il ne manqua pas par la suite, en échange des bienfaits qu'il en avait reçus, de chercher à les obliger toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. Le capitaine Hippon, dont le voyage, publié par Purchas, a été écrit par le Hollandais Floris, son facteur, toucha en 1610 à la baie de Saldanha, où il trouva des vaisseaux hollandais qui avaient, dit-on, rapporté dans cette partie de l'Afrique le ginsseng du Japon; et l'y avaient naturalisé. Les Anglais eurent vers cette époque la pensée de former un établissement dans la baie de la Table, puisqu'en 1614 leur compagnie des Indes fit conduire dans l'île des Pingouins, que les Hollandais ont nommée Robben (chiens de mer), dix malfaiteurs qui, au bout de très peu de temps, au lieu de former le noyau d'une colonie, eurent une fin plus ou moins funeste (2).

Quoique la région du Cap fût, au commencement du dix-septième siècle, une des plus fréquentées par les navigateurs, cependant on peut juger

(1) Voyez Purchas's *his Pilgrimage, of Relation the World*, 1620, in-folio, t. v, p. 763.

(2) Prevost, *Histoire générale des Voyages*, t. v, p. 141, édition in-4°, t. xvii, p. 407 de l'édition in-12.

de l'imperfection des connaissances géographiques sur cette partie du globe en lisant dans Purchas la section 2 du chapitre VIII de sa description d'Afrique, publiée en 1626, qui a pour titre : *De la Caffrerie, du cap de Bonne-Espérance, et de Soldania* (1). Malgré les nombreuses relations qu'il cite en marge et un voyage manuscrit anonyme, fait en 1614, qu'il s'était procuré, ce qu'il y a de plus important dans son article est encore emprunté à Lopez, et au récit de l'expédition hollandaise qui eut lieu en 1595. Remarquons que par le nom de Soldania, Purchas désigne la baie de Saldanha, qu'il confond, avec les navigateurs qui lui servaient de guides, avec la baie de la Table, puisque comme eux il parle de l'île des Pingouins, qui est à trois lieues nord-nord-ouest de Soldania (2).

Si la région du Cap n'avait continué à être fréquentée que par les marins et les marchands que le désir de s'enrichir conduisait aux Indes, la géographie de cette intéressante partie de l'Afrique aurait fait des progrès bien lents. Mais enfin, en 1652, les Hollandais s'y fixèrent, et Riebeek y conduisit sa colonie (3); en 1669, ils se rendirent par terre à la baie

(1) Purchas's, *his Pilgrimage*, 1626, in-folio, liv. VI, chap. VIII, § 2, p. 761.

(2) Purchas, d'après divers journaux de navigateurs qu'il cite, donne, p. 762, la latitude de Soldania à trente-quatre degrés sud, et la longitude à cinquante-un degrés; mais ce dernier chiffre doit être dû à une faute d'impression.

(3) Le journal de Van Riebeek a été publié récemment au cap de Bonne-Espérance dans le *Zind-Afrikaansch tydschrift*, 1824 et 1825. Voyez Philipp's *Researches*, 1828, in-8°, t. I, p. 17. Pierre Both, en 1661, reconnut la côte au-delà du cap des Aiguilles, et changea les noms donnés par les Portugais en noms hollandais.

de Saldanha, et ils en prirent possession pour la première fois. Deux sergents, nommés Kruydof et Crusé, furent envoyés à Mussel-Bay, et ils en prirent pareillement possession. En 1683, Olofberg, porte-enseigne, fit une excursion dans le pays des Namaquas. Enfin, en 1686, Simon Van-der-Stell, gouverneur, fit un voyage dans l'intérieur, accompagné de cinquante-six Européens, deux Macassars, trois esclaves et six bourgeois, avec deux pièces de campagne, huit charrettes, sept voitures, sans compter celles des bourgeois, un bateau et un nombre suffisant de bœufs de trait et de chevaux. Ce voyage dura quinze semaines; il avait été entrepris particulièrement pour visiter les mines de cuivre, et s'assurer si le minerai valait la peine de l'exploitation, et si les vaisseaux pourraient aborder dans quelques ports voisins pour y prendre leur cargaison de métal. Les voyageurs pénétrèrent, dit-on, bien avant dans la contrée des Namaquas, et jusqu'au tropique : ce qui semble impliquer contradiction; car, s'ils s'étaient élevés autant en latitude, ils auraient dépassé les petits et grands Namaquas; et découvert les Dambaras (1). Bientôt il parut de cette contrée des descriptions détaillées (2).

(1) Thunberg, *Voyage au Japon par le cap de Bonne-Espérance*, 1796, in-8°, t. II, p. 203.

(2) Dans la Bibliothèque universelle des Voyages de Boucher de La Richarderie, t. IV, p. 220, on lit les titres suivants : *Description du cap de Bonne-Espérance, avec celle des cotes, depuis Angola jusqu'au cap Nègre* (en allemand), 1652, in-12; *Reise Beschreibung von 1669 bis 1677, unter die Afrikanischen Voelker beforderst von* Joh. Breyer, Leipsick, 1681, in-8°. Je ne connais de ces deux ouvrages que les titres, et le titre du premier étant donné seulement en français par Boucher de

Ce fut au moyen de ces relations que Dapper parvint à composer dans son grand ouvrage sur l'Afrique, la partie qui traite de la *Cafrerie ou de la côte des Cafres ou Hottentots* (1). Cette description de Dapper, qui parut en français en 1686, quoique souvent critiquée par Kolbe, n'en est pas moins remarquable pour l'époque où elle fut composée, surtout lorsqu'on considère que l'auteur n'a pu s'aider ni des savantes observations des jésuites (2) envoyés par Louis XIV en ambassade à Siam, dont le voyage, rédigé par le père Tachard, ne parut qu'en 1686 et en 1689, ni de l'excellente esquisse de Ten Rhyne, qui ne parut qu'en 1686 (3). Kolbe a largement profité des observations du père Tachard et des jésuites; il cite en outre Jacob Merckleins, dont le voyage aux Indes orientales, terminé en 1653, fut publié dans un recueil allemand avec celui de François Caron et de Gauthier Schouten aux Indes orientales en 1663 et en 1672 (4); Saar et Vogel;

La Richarderie, quoique l'ouvrage soit écrit en allemand, prouve que celui qui nous donne ce titre n'a pas vu l'ouvrage qu'il a inséré dans son utile, mais si souvent fautif, catalogue: Dapper, p. 377, cite une relation du Cap de 1662. Je soupçonne que ce pourrait bien être celle qui est indiquée, sous la date de 1652, par La Richarderie.

(1) Dapper, *Afrique*, 1686, in-folio, p. 376.

(2) *Premier Voyage de Siam des pères jésuites, envoyés par le roi aux Indes et à la Chine*, et rédigé par le P. Tachard, Paris, 1686 et 1689, in-4° et in-12.

(3) Willems Ten Rhyne *Schediasma de promontorio Bonæ Spei ejusque tractus incolis Hottentotis, accurante breveque notas adjacente Henrico Secrete*. Schaffouse, 1686, in-8°.

(4) *Fr. Carons und Jod Schouten Wahrhaftige Beschreibungen zweyer mæchtigen koenigreiche Japan und Siam. Denen noch beyfugt Johann Jacob Merckleins ost-indianische reise, etc.* Nuremberg, 1663 ou 1672. Je

dont les voyages parurent en 1662 et en 1716 (1); et enfin Boëving, qu'il loue comme le plus judicieux et le plus instructif de tous ceux qui ont écrit sur le Cap (2). Mais Kolbe ne paraît pas avoir connu l'ouvrage de Ten Rhyne, et nous devons, par cette raison, en présenter une courte analyse, d'après la traduction anglaise qui se trouve insérée dans la collection de Churchill (3).

Ten Rhyne était natif de Deventry, médecin et membre du conseil de justice dans la compagnie hollandaise des Indes orientales. Sa relation sur le cap de Bonne-Espérance et les Hottentots fut publiée en latin à Schaffouse, en 1686, par un nommé Henri

ne connais ce recueil que par la notice qu'en a donnée le savant Beckmann dans *Litteratur der ælteren reise Beschreibungen*, t. I, p. 258. Il n'en est point fait mention dans l'ouvrage de Boucher de La Richarderie.

(1) J. Jacob Saar, *ost-indianiche funfzehr jahrige Kriegs-Dienst*, 1662, et *Description du Voyage de Guillaume Vogel dans les Indes orientales*. Altenbourg, 1716, in-12. Voyez Beckmann, *Litteratur der ælteren reise Beschreibungen*, t. II, p. 321, et Boucher de La Richarderie, t. V, p. 24.

(2) La Relation du Cap ou des Hottentots, de Boëving, est citée t. I, p. 94, 203, 204, 220, 238, 265, 266, 306, 401, 425 de la traduction française de Kolbe; mais ce n'est qu'avec incertitude que je rapporte le titre de l'ouvrage de Boëving, qui m'est connu seulement par les citations de Kolbe : il désigne (p. 238) l'auteur comme un savant et pieux missionnaire. Ni Boucher de La Richarderie, ni Beckmann, ni Pinkerton dans son catalogue *of Books and Travels*, t. XVII de sa Collection générale des Voyages, n'en font mention. Kolbe, dont l'ouvrage parut en 1719, a pu, à la rigueur, faire usage de deux Mémoires de Purdy, 1718, in-12, dont les titres se trouvent dans la Bibliothèque universelle des Voyages, t. IV, p. 227.

(3) William Ten Rhyne, *Account of the cape of Good Hope*, dans Churchill's *Collection*, t. IV, p. 768.

Secreta a Zevorzit. Ten Rhyne arriva à la baie de Saldanha en octobre 1673. Cette baie est, suivant Ten Rhyne, incorrectement dessinée sur toutes les cartes. Les collines et les monts ornés de fleurs, que cette partie du pays lui présenta, rappelèrent à sa mémoire les jardins suspendus de Sémiramis. On mit à la voile, l'on passa près de l'île de Dassen, où les Hollandais avaient une faible garnison, et l'on arriva enfin dans la baie de la Table.

Ten Rhyne décrit ensuite, assez inexactement, la situation du cap de Bonne-Espérance et de la baie de la Table; il nomme les quadrupèdes, les oiseaux et les poissons, les insectes les plus communs, ainsi que les plantes les plus ordinaires et les plus utiles, et parle après du climat. Le reste de l'ouvrage traite des Hottentots, de leurs mœurs, habitudes et usages; de leur religion et gouvernement.

L'auteur n'a traité toutes ces matières que très brièvement et dans des chapitres séparés. Il distingue sept nations différentes, comprises sous le nom général de Hottentots. Les Essequas réclament le premier rang par leur nombre, leur haute stature, leur force. Ils vivent à cent cinquante lieues dans l'intérieur. Le gouverneur hollandais du Cap leur envoie annuellement du tabac et divers objets en cuivre, pour lesquels ils donnent du bétail en échange. Ils sont toujours en guerre avec les Namaquas leurs voisins. Ceux-ci se distinguent de tous les peuples hottentots en ce qu'ils couvrent leurs parties naturelles avec des paniers faits avec de l'ivoire de dents d'éléphant, tandis que les autres emploient

à cet usage des peaux de renards ou de chèvres. La troisième nation est celle des Sousvas, qui ne diffère pas par les mœurs et les habitudes des Hottentots soumis à la juridiction des Hollandais. La quatrième nation est celle des Sonquas, qui, ayant été par de justes motifs, selon notre auteur, dépouillée de ses troupeaux par les Hollandais, est réduite à vivre dans les bois, et subsiste par la chasse (1). Ils ont pour voisins les Grégoriques, qui confinent aux Honnimas, avec qui les Hollandais sont perpétuellement en guerre. La septième nation est celle des Hottentots proprement dits, qui habitent près de l'établissement hollandais, et dont ceux-ci se servent comme auxiliaires dans leurs guerres contre les peuplades ennemies. Leur chef, qui se nomme Claes, et son lieutenant Cuyper, sont très braves. Notre auteur a fréquemment conversé avec Cuyper en langue française, la seule langue européenne qu'il comprît (2); fait assez singulier, car les émigrations des protestants français au cap de Bonne-Espérance n'eurent lieu que plusieurs années après, et lors des persécutions produites par la révocation de l'édit de Nantes. Les nations limitrophes de celles des Hottentots sont inconnues à notre auteur, et il se contente de dire qu'on les comprend toutes sous le nom général de Cafres.

Ten-Rhyne décrit ainsi les Hottentots : Ils sont

(1) Il paraîtrait, d'après la relation de Kupt et de Kolbe, que les Sonquas avaient la coutume de louer leurs services comme les Suisses en Europe, et étaient les guerriers et les soldats de chaque nation. Voyez ci-après, p. 221 et 251.

(2) Ten Rhyne, ch. VIII, dans Churchill's *Collect.*, t. IV, p. 273.

bruns; quelques uns ont même une peau assez blanche; mais c'est chez ces peuples une difformité; ils regardent une peau noire comme un des caractères de la beauté; ils enduisent leurs cheveux de graisse mêlée avec certaines terres diversement colorées; ils ont la taille grande et élancée, les membres bien musclés, les jointures très grosses, le nez plat, le front courbé, et les cheveux laineux, qu'ils coupent ou rasent de diverses manières; ils sont presque entièrement nus, et portent seulement en devant un tablier de cuir. Les femmes sont plus laides que les hommes, et ont des épaules très arrondies; mais un caractère très particulier dans la conformation de leurs parties naturelles les distingue de toutes celles de leur sexe chez les autres nations. Ce sont deux languettes ou appendices charnus semblables à deux portions de membre viril ou à l'allongement du clitoris que l'on remarque chez plusieurs femmes européennes. Elles sont si glorieuses de cette marque distinctive de leur race, que si un étranger entre dans leur kraal ou cabane, elles lèvent aussitôt leur tablier de peau pour la leur montrer (1).

(1) Ten Rhyne, ch. x, dans Churchill's *Collection*, t. iv, p. 774. Cette observation est d'autant plus remarquable, que Ten Rhyne était chirurgien, et, sur cette matière, était moins susceptible d'erreur. Il paraîtrait, par son récit, que cette conformation n'était pas générale, puisque celles qui l'avaient en tiraient vanité. Nous avons déjà vu que la relation du voyage des Hollandais en 1595, en fait mention à peu près dans les mêmes termes. Ainsi cette question, si souvent agitée, de la conformation particulière de certaines femmes hottentotes, qui a été l'objet de tant de controverses ou d'exagérations ridicules, se trouvait complétement décidée par les premiers voyageurs.

Ten Rhyne traite ensuite de la manière de se vêtir des Hottentots, de leurs habitations, de leur religion, de leur gouvernement, de leurs mœurs, de leurs habitudes, et de leur manière de faire la guerre. Nous omettrons les détails qu'il donne sur tous ces points, parce que nous aurons occasion de les faire connaître avec plus de développements dans l'analyse de Kolbe et des voyageurs récents; mais nous croyons devoir énumérer ici les lieux où, du temps de Ten Rhyne, les marchands de la nation des Essequas se rendaient pour trafiquer avec les Hollandais, parce que ces indications fournissent quelques lumières sur les changements que le séjour des Européens a occasionnés dans l'existence des diverses tribus de natifs, autrefois uniques possesseurs de ces régions, et sur la topographie du Cap, lors des premiers temps de l'établissement de la colonie hollandaise. Ces lieux, suivant Ten Rhyne, étaient au nombre de douze : 1°. près la vedette à cheval placée sur la limite de la colonie hollandaise; 2°. aux fossés qui forment la limite des Hottentots placés sous la juridiction hollandaise; 3°. de l'autre côté de la montagne, dans la même partie du pays; 4°. près de Haffer Hutts; 5°. près de Leak Hutts; 6°. près de la rivière de Beurre (Butter river); 7°. près de la rivière Sans-Fin (Endless river); 8°. près de l'arbre de Jacob Ragen; 9°. près les Huttes aux Oies (Geese Hutts); 10°. près de la rivière Large (Broad river); 11°. au Paradis, lieu ainsi nommé à cause du beau paysage qu'il présente, mais dont les sources sont blanches par la craie qu'elles tiennent en dissolution, et qui par conséquent manque

d'eau potable ; 12°, à Hudshel-Bay, à cent trente-six lieues du fort hollandais (1) ; mais il y a probablement ici une erreur dans la distance et dans le nom.

Ten Rhyne a consacré un chapitre au langage des Hottentots, dont tous les mots se terminent par un sifflement et un claquement de langue ou des sons gutturaux, qu'aucun Européen n'a encore pu imiter, tandis que presque tous les naturels qui résident près du fort parlent un hollandais corrompu, qu'on comprend facilement. Ten Rhyne a donné un court vocabulaire hottentot, que nous aurons soin de comparer aux vocabulaires plus étendus de plusieurs autres voyageurs.

Quoique Ten Rhyne déploie souvent une érudition hors de propos, et se montre mauvais physicien dans ses raisonnements contre Descartes au sujet de l'origine des vents alisés (2), sa relation a le mérite de renfermer un grand nombre de faits intéressants dans un petit nombre de pages : elle est la dernière, la meilleure et la plus complète de toutes celles qui ont paru avant l'ouvrage de Kolbe. Elle est d'autant plus précieuse qu'elle confirme les récits de ce dernier, et qu'elle fut écrite lorsque les Européens n'avaient pas encore, par leurs brigandages, forcé les tribus des Hottentots à s'éloigner du Cap, et à se réfugier dans les montagnes voisines. Déjà ce changement s'opérait lors de l'ar-

(1) Ten Rhyne, dans Churchill's *Collection*, t. IV, p. 778. Indépendamment des rivières mentionnées ici, l'auteur, p. 769, en les énumérant toutes, nomme la rivière Kaffernal, la rivière de la Montagne, et la rivière marécageuse, Fenny river.

(2) Ten Rhyne, dans Churchill's *Collection*, t. IV, p. 770.

rivée de Kolbe. Ainsi, en 1702, quarante-cinq bourgeois, munis de quatre voitures, pénétrèrent jusque dans la Cafrerie; en 1704, ils allèrent jusque dans le pays des Namaquas (1); enfin, en 1705, il y eut encore une autre excursion dans l'intérieur, dont la curieuse relation nous est donnée par le plus récent des voyageurs dans cette partie du monde. Nous en présenterons l'analyse à nos lecteurs, afin qu'ils puissent juger quels étaient la nature et les effets de ces voyages que l'appât du gain, et non le désir des découvertes, faisait entreprendre (2).

Le landdrost Joh. Sterreberg (3) Kupt, chargé de recruter dans l'intérieur du pays de jeunes bœufs pour le compte de la compagnie hollandaise, partit du Cap le 16 octobre 1705; il traversa Stellenbosch et Drakenstein, et arriva le 19 à Sonquaas Drift, poste de la compagnie qu'il avait assigné pour lieu de rendez-vous à ses chariots.

Le lendemain on apprit que les Hottentots Gonnemaas, peuplade la plus voisine, n'étaient point disposés à échanger leur bétail, et qu'à la nouvelle de l'approche de l'expédition ils s'étaient retirés sur les montagnes du Waaveren; mais qu'un capitaine,

(1) Thunberg, *Voyage au Japon par le cap de Bonne-Espérance*, t. III, p. 204.

(2) Kupt's *Journal*, dans Philip's *Researches in south Africa*, 1828, in-8°, p. 18 à 35.

(3) Thunberg (t. II, p. 204) le nomme le sénéchal Staremberg, et il nous apprend qu'il avait été précédé dans son excursion par trente ou quarante paysans, qui, accompagnés d'autant d'Hottentots, s'étaient aussi, en 1705, avancés très avant dans le pays des Namaquas.

nommé Boatsman, avait établi son kraal au-delà des vingt-quatre rivières (1). Ce renseignement engagea Kupt à se diriger de ce côté. Il ne trouva pas Boatsman mieux disposé que ses compatriotes. Ce Hottentot se contenta de lui répondre qu'il pouvait se rendre d'abord chez les autres Gonnemaas, et que, d'après leur conduite, il jugerait ensuite ce qu'il aurait lui-même à faire. Cependant Kupt en obtint le lendemain neuf jeunes bœufs et neuf moutons, que ce chef céda dans la crainte de s'attirer les mauvais traitements du gouvernement du Cap.

Le 24, Kupt continua son voyage jusqu'au Picquet-Berg, qui lui fut indiqué par le capitaine Hannibal, comme le plus court chemin pour se rendre dans son kraal. A midi on traversa une rivière (2) semblable à Deep-river ou la rivière profonde dans les montagnes de la Vache (Koebergen), et l'on fit halte dans ce lieu pour laisser paître les bœufs. A deux heures on se remit en marche sur les bords de la même rivière; à la nuit on s'arrêta à l'angle septentrional du Picquet-Berg, dans un vieux kraal abandonné. Le landdrost apprit dans cet endroit, par des boschimans, qu'il était précédé par un chariot ayant sur lui quatre jours d'avance. Cette nouvelle détermina Hannibal, qui accompagnait Kupt, à se rendre de suite à son kraal, le

(1) Chaque kraal est commandé par deux chefs que se choisissent eux-mêmes les Hottentots, et auxquels ils donnent les noms de capitaine et de caporal. Ces chefs sont particulièrement chargés de traiter, au nom de toute la peuplade, avec les agents de la compagnie.

(2) Cette rivière ne peut être que Berg-river, ou la rivière de la Montagne.

pays ayant été récemment inquiété par un certain Gerrit, qui s'y livrait aux plus déplorables excès.

Les deux jours suivants on ne quitta pas les bords de la grande rivière que l'on a indiquée; on apprit par les boschimans que le chariot qui précédait l'expédition appartenait à un des employés de la compagnie des Indes à Groene-Kloof (la Vallée verte).

Le 25 on se mit en marche à midi sur les bords de la rivière, qui a dans cet endroit environ mille pas de largeur. Elle était couverte de mouettes, d'oies sauvages, de canards, et de poissons de différentes espèces. On entendit les cris des hippopotames (sea-cow). Le chariot de Groene-Kloof passa pendant la nuit auprès de l'expédition sans être aperçu. En apprenant le voyage du landdrost, les colons qui le conduisaient jugèrent prudent de retourner sur leurs pas.

Le 26 on arriva au kraal d'Hannibal, après avoir traversé une vaste plaine de sable de trois lieues d'étendue, où les bœufs furent obligés de se frayer un chemin à travers d'innombrables trous de taupes, dans lesquels ils s'abattaient à chaque instant. Six capitaines de kraals s'étaient réunis à celui d'Hannibal, mais ils étaient sans bétail. Ils dirent à Kupt qu'ils avaient été pillés quelques années auparavant par un homme libre qu'ils appelaient Gerrit l'ivrogne : il avait mis tout à feu et à sang dans cette contrée. Ils avaient également eu beaucoup à souffrir d'une peuplade de Hottentots qui habite des montagnes inaccessibles sur la rive opposée de la rivière des Éléphants, et qui fait de fréquentes in-

cursions dans leur pays. Enfin ils s'excusèrent sur leur pauvreté de ne pouvoir satisfaire aux demandes du landdrost.

Kupt partit de cet endroit avec son compagnon de voyage Hartogh pour faire une excursion sur le bord de la mer, que l'on apercevait dans l'éloignement. Ils suivirent le cours de la rivière de Thythouw, qui traverse le kraal, pour s'assurer si elle se joint à la Quacoma, et se perd avec elle dans l'Océan. Leurs chevaux les conduisirent en deux heures de marche sur le rivage; une mer agitée battait avec violence sur les écueils qui l'environnent. Ils s'avancèrent assez loin sur la côte pour reconnaître l'embouchure de la grande rivière de Quacoma; mais ils n'avaient pas assez de temps pour s'en approcher. La Thythouw n'arrive pas jusqu'à la mer, elle se jette dans un vaste marais salant, qui se perd lui-même sous les hautes falaises de sable qui l'entourent; on ne put lui découvrir d'embouchure. Jamais Kupt n'avait vu tant de flamants que dans ce lieu; ils étaient mêlés avec une immense quantité de canards d'espèces variées (1).

Le 29, après avoir fait deux lieues dans la direction de la rivière des Éléphants, on s'arrêta sur les bords d'un petit ruisseau, nommé Thiethey par les Namaquas, et auquel Kupt donna le nom de Schildpaddenpoel (2). Il coule à environ une demi-lieue

(1) Kupt's *Journal*, p. 25.

(2) Jusqu'ici l'itinéraire de Kupt se trouvait exactement tracé sur la carte de Kolbe et sur celle de La Rochette (1782); mais à partir de ce ruisseau de Thiethey ou Schildpaddenpoel, qui se

derrière le mont Theima Koethma, ou Wafeberg (1). Pendant ce trajet, on voyagea continuellement sur des collines de sable dépouillées d'herbages, mais couvertes de plantes épineuses, et d'un arbrisseau qui produit une gomme semblable au mastic pour le goût, l'odeur et la couleur. Les Namaquas l'appellent throop, et l'emploient pour fixer le fer de leurs sagaies et de leurs coutelas, comme on se sert de la résine en Europe.

Le 30 le temps continua à être affreux : depuis le commencement du voyage peu de jours s'étaient passés sans pluie, et les nuits étaient très froides. On parcourut péniblement, pendant cette journée, une contrée coupée de collines de sable et de vallées, hérissées de pierres et crevées de trous de taupes. On rencontra un seul rhinocéros. Kupt fait remarquer que la misère à laquelle les Hottentots ont été réduits dans ces derniers temps, est la cause de la rareté des animaux sauvages dans ces contrées, parce qu'elle a forcé leurs souguaas ou soldats à leur faire une chasse active et meurtrière. Dans l'après-midi, après une marche de quatre lieues, on dressa la tente dans une vallée au pied du Thokoe à Olofsfonteyn. La montagne de Thokoe est ainsi appelée depuis que le capitaine Tho y fut dévoré par un lion en se rendant dans son kraal.

Le lendemain on atteignit la rivière des Éléphants

trouve encore indiqué sur la carte du premier, aucune carte ne mentionne les lieux indiqués dans cet itinéraire.

(1) Cette montagne ne peut être que le Dassemberg de la carte de Kolbe, qui se termine en cet endroit.

après avoir fait quatre lieues ; elle était gonflée par les pluies. On s'établit sur le rivage, et l'on prit beaucoup de plaisir à la pêche. Cette rivière porte, dans cet endroit et dans les parties supérieures de son cours, le nom de Thârakkamâ, c'est-à-dire la rivière boisée (1). Le lendemain, toute la caravane se mit à l'ouvrage pour ouvrir un passage aux chariots à coups de hache et de bêche. On passa le reste du jour et la nuit suivante sur la rive opposée.

Le 2 novembre, on continua à s'avancer sur le bord de la rivière des Éléphants jusqu'à midi, puis on tourna à droite à travers le pays le plus misérable qu'on puisse imaginer. Le sol est un sable rouge, couvert de mauvaises broussailles, et miné par les taupes. Enfin, après cinq lieues de marche, on aperçut une espèce de kraal. Les naturels parurent fort surpris à l'entrée des Hollandais. Plusieurs s'enfuirent à toutes jambes, tandis qu'une troupe des plus jeunes s'avancèrent tout armés à leur rencontre. L'un de ces derniers avait même déjà bandé son arc contre Kupt, lorsque celui-ci le coucha en joue et appela ses guides, qui calmèrent ces dispositions hostiles en donnant des explications sur le motif de la visite des voyageurs hollandais. Les Hottentots les entourèrent aussitôt et les accablèrent de questions sur le motif du voyage du landdrost. La réponse les satisfit.

Les chariots ayant été obligés de faire un détour, n'arrivèrent que quelque temps après. On dressa là

(1) Kupt's *Journal*, p. 27.

tente à une demi-portée de fusil du kraal, et chacun se disposa à prendre du repos. Mais il fut bientôt troublé par un terrible événement. Vers minuit les bœufs et les chevaux se mirent tout à coup à se ruer et à se disperser de tous côtés. Un lion s'était approché à trente pas de la tente; à la vue des Hollandais, il se réfugia un peu plus loin dans un buisson d'épines, emportant dans sa gueule, en apparence, un animal que Kupt prit d'abord pour un jeune bœuf. Mais on se rappela bientôt que Jean Smit avait été placé en sentinelle devant la tente; on l'appela, il ne répondit point, et dès ce moment on jugea qu'il avait été dévoré. Trois ou quatre hommes s'avancèrent avec précaution près du buisson pour voir s'ils pourraient découvrir l'animal; mais ils revinrent bientôt glacés de frayeur. Le lion s'était dressé à leur approche et avait poussé d'affreux rugissements. Ils trouvèrent sur le chemin le fusil, le chapeau et les souliers du malheureux Smit. On continua la fusillade sur le buisson, et comme on n'entendait aucun bruit, on se persuada que le lion était mort. En conséquence, un des Hollandais prit dans sa main un tison enflammé, et s'avança près de sa retraite; mais le lion rugit et s'élança vers lui. Le Hollandais lui jeta alors son tison, et s'enfuit à la faveur du feu bien nourri que l'on faisait de la tente. Au point du jour chacun sentit renaître son courage, et l'on se disposa à donner la chasse au redoutable animal; mais il passa au milieu d'une décharge de plus de cinquante coups de fusil en emportant sa proie, et fit hardiment le tour de la tente. En examinant la place

où il s'était retiré, on jugea qu'il était impossible qu'il ne fût pas blessé dans quelques parties, et l'on résolut de le poursuivre. Kupt en donna la permission à ses gens, et les Hottentots, le capitaine à leur tête, se joignirent aux chasseurs. L'on trouva effectivement le lion blessé, couché à une demi-lieue de là au pied d'un petit bois. A la vue des hommes, son premier mouvement fut de prendre la fuite; mais se retournant bientôt, il se jeta avec fureur au milieu de ses ennemis. Le capitaine hottentot voyant le danger qui menaçait deux Hollandais, s'élança entre eux et le lion avec tant de hardiesse, que les griffes de l'animal s'engagèrent dans son karos ou manteau; mais il fut aussi agile que son terrible adversaire, et se dépouillant de ses vêtements, il le perça de sa sagaie : vingt autres blessures l'atteignirent bientôt de tous côtés, et on l'acheva à coups de fusil. Ce lion était de la plus grande taille. Nous n'avons pas voulu passer sous silence ce récit qui fait connaître à la fois la hardiesse de ces animaux et l'intrépidité des Hottentots (1).

Kupt, ennuyé d'un voyage qui avait produit de si petits résultats, se décida à ne pas pénétrer plus avant. Il n'avait trouvé que deux kraals dans une route si longue et si pénible, et encore étaient-ils presque entièrement dépourvus de bétail. On lui apprit dans cet endroit le mauvais effet qu'avait produit la liberté du commerce récemment accordée. Quelques vagabonds hollandais trouvèrent plus court

(1) Kupt's *Journal*, p. 29 à 32.

de piller les kraals; et les malheureux Hottentots, dépouillés de leurs biens, se virent forcés à leur tour de voler leurs voisins. Ces déplorables représailles avaient ruiné tout le pays, et fait d'un peuple pacifique, et vivant sous leurs chefs du produit de leurs troupeaux, une horde de brigands ou de boschimans réduits à habiter dans les forêts et dans les montagnes, et à se fuir les uns les autres (1).

Le 21 décembre on arriva sur les bords de Breede-Rivier, où l'on trouva trois kraals. On se procura dans cet endroit un assez grand nombre de jeunes bœufs. Kupt visita avec le même succès plusieurs autres kraals jusqu'au 8 décembre, jour où se termine son journal. Son expédition avait duré cinquante-deux jours, pendant lesquels il n'était parvenu à se procurer que cent soixante-dix-neuf bœufs. On peut juger par là quelle était dès cette époque la bonne disposition des Hottentots à l'égard de la compagnie hollandaise. La verroterie, les colliers de grains de cuivre et le tabac furent les principaux articles d'échange que le landdrost employa dans ce commerce.

(1) Kupt's *Journal*, p. 33.

CHAPITRE II.

Voyage de Kolbe au cap de Bonne-Espérance, de 1705 à 1713.

§ I.

Préliminaires.

On a vu, dans le chapitre précédent, que lorsque, vers le milieu du dix-septième siècle, les Européens commencèrent à s'établir à l'extrémité méridionale de l'Afrique, cette contrée se trouvait, du côté de l'ouest, habitée par des tribus ou petites nations de même origine, ou appartenant à la même race, mais qui offraient entre elles un contraste aussi grand que la nature du terrain qu'elles occupaient; contraste bien digne, à tous égards, des méditations des philosophes. Dans l'épaisseur des forêts et sur les hautes et froides montagnes se cachaient ces terribles boschimans, ou hommes des bois, isolés, indépendants, sans organisation sociale, armés de flèches empoisonnées, cruels et sanguinaires comme les animaux carnassiers dont ils envahissaient les antres sauvages, et auxquels ils disputaient le gibier et les fruits spontanés de la terre. Dans les vallées et dans les plaines fertiles, près les rivages poissonneux de la mer, cou-

pés par des baies profondes, se trouvaient agglomérées les habitations hémisphériques des doux et pacifiques Hottentots, entourés de leurs nombreux troupeaux. Ainsi, dans la même région du globe, et dans la même variété de l'espèce humaine, on pouvait observer et étudier à la fois l'homme chasseur et l'homme pasteur, le premier et le second période des sociétés humaines (1). Qui avait donc appris au stupide boschiman à apprivoiser le bœuf et la brebis sauvages? Qui avait pu réunir en société ces hommes impatients de toute espèce d'entraves? Par quels moyens avait-on pu assouplir leur caractère féroce, au point de les accoutumer à être soumis et obéissants envers leurs chefs? Si l'Européen, en s'établissant dans ces contrées, n'avait pas employé la violence, s'il avait été guidé par des motifs plus purs et plus profitables pour son bonheur que ceux d'une sordide avarice, il aurait pu apprendre de ces peuples hospitaliers comment s'étaient opérés parmi eux ces grands changements; et les noms, et les actions de quelques législateurs sauvages, de quelques bienfaiteurs inconnus de l'homme, eussent été ravis à l'oubli et transmis à la postérité. Bien loin de là, dans cette partie de l'Afrique, avec les Européens, s'introduisirent l'injustice et la fraude : on usurpa avec violence ce pays occupé par le peuple dont on n'avait reçu que des bienfaits; on lui ravit ses plus riches pâturages et ses moyens de subsistance; on le repoussa dans les forêts qui probablement avaient été son premier sé-

(1) Voyez notre *Essai sur l'Histoire de l'Espèce humaine*, an VI, in-8°.

jour; on détruisit en peu d'années l'ouvrage de plusieurs siècles. Non seulement les progrès de la civilisation furent arrêtés chez une race d'hommes où ils se manifestaient par les mœurs et les sentiments qui font le plus d'honneur à l'humanité, mais on les fit rétrograder. Les nations de pasteurs, formées par les Hottentots, furent anéanties; et tous ceux qui ne voulurent pas devenir les sujets, ou plutôt les esclaves des Européens, furent contraints de devenir boschimans: ceux-ci, chassés comme des bêtes fauves jusque dans leurs plus obscures retraites, ne purent plus faire aucun progrès vers l'ordre social, ni se fondre, ainsi qu'ils y inclinaient, parmi les tribus de pasteurs de la même race qu'eux. Nous avons vu, par le récit du voyage de Kupt, qui termine notre précédent chapitre, que ce funeste changement commençait à s'opérer dès le commencement du dix-huitième siècle.

C'est l'époque du voyage de Kolbe, qui arrivait en Afrique lorsque Kupt terminait son excursion. Kolbe resta huit ans au cap de Bonne-Espérance. Ce judicieux voyageur s'attacha particulièrement à connaître et à bien décrire les mœurs curieuses des Hottentots. Il lut avec attention le peu qui avait alors été publié sur ce sujet. Il recueillit toutes les relations, les notes et les renseignements que voulurent lui fournir ceux qui se trouvaient dans le pays, et qui avaient sur lui l'avantage d'avoir pu observer les Hottentots à une époque où ils étaient plus voisins des Européens, et mêlés avec eux sans crainte comme sans défiance. Kolbe décrivit aussi le territoire qui composait toute

la colonie; il en dressa des cartes plus exactes que toutes celles qu'on possédait jusqu'alors. Enfin Kolbe fit connaître l'organisation de la colonie, les abus qui s'étaient glissés dans son gouvernement, comme les institutions utiles; il dressa le catalogue le plus complet qu'il put se procurer de toutes les productions de la nature dans les trois règnes. A la vérité il n'a parlé le plus souvent de ces productions, comme de tout le reste, que d'après le témoignage d'autrui. Ses récits, narrés avec intérêt, sont un peu prolixes, et ne sont pas toujours exempts de crédulité et d'exagération. S'il se montre au niveau des connaissances de son siècle, on peut dire aussi qu'il ne lui est en rien supérieur: mais toutefois sa relation, qui parut en allemand en 1719(1), était sans contredit une des plus instructives, des plus curieuses et des plus complètes qui eût encore été publiée sur une contrée quelconque du globe. Elle fut traduite en hollandais, en 1727 (2), ensuite abrégée en anglais, par Medley, en 1731; puis il en parut un abrégé en français, par Jean Bertrand, en trois volumes in-12, en 1743(3), qui eut, si nous en croyons un bibliographe, les honneurs d'une traduction allemande, publiée en 1745 en un volume in-4°. Enfin, ce voyage obtint, dans toutes les langues où il parut, un grand nombre de lecteurs, et fut pendant longtemps toujours cité avec éloge.

(1) *Reise an das Africanische Vorderbürge der Guten-Hofnung* von Peter Kolbe. Nürnberg, 3 vol. in-folio.

(2) *Beschrying, etc.*, von Peter Kolbe; 2 vol. in-folio, 1727.

(3) *Description du cap de Bonne-Espérance*, par Pierre Kolbe; 3 vol. in-12, 1743; trad. par Jean Bertrand.

Ce succès, sous bien des rapports, était mérité. Il faut actuellement expliquer comment on en est venu à parler presque toujours avec dédain, d'un voyageur dont l'ouvrage, après tant et de si excellentes relations du même pays, est encore un des meilleurs.

Le célèbre astronome de La Caille, dont nous donnerons le voyage dans un des chapitres suivants, se rendit, en 1750, au cap de Bonne-Espérance, pour explorer et décrire l'hémisphère austral. Il accomplit ce grand œuvre, et mesura un degré terrestre; ce qui lui donna les moyens de construire une carte de la colonie du cap de Bonne-Espérance, plus exacte que celle de Kolbe, la seule que l'on possédât. Le voyage de l'abbé de La Caille au Cap a donc, par ses grands résultats, marqué une époque dans l'histoire de l'astronomie et de la géographie. Mais tout entier à ses sublimes travaux, dont il rendit compte dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, de La Caille ne fit et ne recueillit que quelques observations de détail insuffisantes pour écrire une relation de voyage. Celle de Kolbe était la seule dont il eût pu prendre connaissance, et l'honnête Kolbe, qui avait fait connaître les abus que se permettaient les gouverneurs du Cap et les employés de la compagnie, était décrié par eux. Ceux-ci étaient d'ailleurs bien aises de faire croire que tout le mérite qui existait dans l'ouvrage du voyageur allemand était dû aux notes et aux renseignements qu'on lui avait fournis dans le pays. Les agents hollandais, qui avaient accueilli le savant français avec beaucoup

de bienveillance, n'eurent pas de peine à lui persuader que Kolbe ne s'était occupé, pendant son séjour au Cap, qu'à boire et à fumer, et que, sauf les fictions de son invention, tout son laborieux et volumineux ouvrage n'était que la traduction des papiers d'un certain Grevenbrock, mort au Cap au service de la compagnie, dont personne n'avait jamais entendu parler, et qu'on dépeignit comme un homme d'une capacité extraordinaire (1). Cette fable ridicule fut répétée par le crédule académicien français à ses amis, et de plus consignée dans un petit journal de son voyage, qu'il avait écrit pour lui-même, et sans aucune intention de le publier. Après sa mort l'éditeur de ce journal, afin d'en augmenter l'importance, crut devoir enchérir encore sur ce que de La Caille avait dit de Kolbe; et cependant, pour grossir le journal de son auteur, cet éditeur n'a pas manqué de copier, sur les mœurs et les habitudes des Hottentots, plusieurs pages du livre de Kolbe qu'il déprécialt. Depuis cette époque, les faiseurs d'extraits et de catalogues ou de compilations géographiques, jugeant Kolbe sans l'avoir lu, ou incapables de le juger après l'avoir lu, n'ont pas manqué de répéter ce qu'ont dit sur ce voyage de La Caille, son éditeur, et les gens du Cap. Des voyageurs au Cap, d'ailleurs éclairés, ont trouvé leur compte à rendre peu de justice à celui qui les avait précédés dans la même carrière; d'autres ont jugé plus court d'adopter le jugement qu'on en portait pour se dispenser de lire : ainsi

(1) La Caille, *Journal histor.*, p. 156.

s'est accréditée, sur le premier et le plus laborieux descripteur du cap de Bonne-Espérance, une opinion qui, pour être générale, n'en est pas moins complétement fausse. C'est une des mille et une erreurs que le champ de la littérature nous présente. Elle n'a cependant pas été universelle; et Bruns, auquel on doit la meilleure compilation sur l'Afrique, a su apprécier avant nous tout le mérite et l'importance de la relation de Kolbe (1).

§ II.

Voyage de Kolbe d'Europe au Cap.

Kolbe, après avoir reçu son éducation dans une université, devint secrétaire du baron de Krosick, conseiller-privé de Frédéric, roi de Prusse. Son maître ayant formé le dessein d'envoyer à ses frais une personne intelligente pour résider quelque temps au Cap, et contribuer, par ses observations, aux progrès de l'astronomie, fit tomber son choix sur Kolbe, et lui accorda, dans cette vue, une pension annuelle. Après s'être fourni de livres et d'instruments de mathématiques, Kolbe partit de Berlin, avec des lettres du baron pour quelques personnes de distinction en Hollande, qu'il priait de le présenter aux directeurs de la compagnie des Indes. Il obtint d'eux, non seulement la permission de passer au Cap sur un de leurs vaisseaux, mais encore des

(1) J. Bruns, *Neue systematische Erdebeschreibung von Afrika*, t. III, p. 203.

lettres de recommandation au directeur de la compagnie dans cette contrée, qui portaient ordre de lui fournir, pour son travail, un lieu dont il pût faire son observatoire, l'usage d'une pondule, avec une personne de la garnison qui fût capable de l'assister dans ses entreprises, et la liberté, à son retour, de continuer ses observations pour l'utilité du public.

Le journal de Kolbe, ou le récit de son voyage, est extrêmement court. Il s'embarqua au Texel, sur l'Union, vaisseau de la compagnie, qui faisait voile aux Indes avec huit autres bâtiments. Le jour de son départ fut le 8 de janvier 1705. Comme il entendait peu la langue hollandaise, et qu'il n'aimait point à égayer les matelots par son langage étranger, il prit le parti de se renfermer dans sa cabine, où il tomba dans une profonde mélancolie. Cette disposition, jointe aux effets du froid rigoureux qu'il avait souffert dans les climats du Nord, le jeta dans une maladie qui fit désespérer de sa vie: cependant cette maladie se changea en fièvre intermittente, qui ne le quitta point jusqu'à la fin du mois de février. L'air chaud de la zone torride acheva sa guérison, que le chirurgien du vaisseau avait fort avancée.

En passant par les îles du cap Vert, il relâcha au port de Praya, éloigné d'environ trois lieues de la ville de San-Iago. Un calme, qui surprit son vaisseau devant cette ville, le mit en danger d'être brisé contre les rochers par la violence de la marée. On reçut à bord la visite d'un gentilhomme portugais, accompagné d'un prêtre nègre nommé Francisco

Lombeer, natif d'Angola, qui avait été élevé à San-Iago. Mais Kolbe ne lui trouva ni les principes ni l'éducation d'un chrétien. Il mangea au moins deux livres de fromage de Hollande; il but une prodigieuse quantité d'eau-de-vie, qui lui échauffa la tête jusqu'à le faire chanter et danser comme un fou, avec des mouvements et des singeries si extraordinaires, que s'il se fit connaître pour un mauvais prêtre, il ne prouva pas moins qu'il aurait pu faire un excellent arlequin.

Kolbe et les officiers du vaisseau firent une visite au gouverneur. Celui-ci leur procura l'honneur de voir sa femme, qui leur fit servir pour collation du pain de blé de Turquie, avec du beurre et du fromage. Les Hollandais lui marquèrent aussitôt leur reconnaissance en lui présentant un paquet de tabac, dont elle se mit à fumer avec les autres femmes.

Ils quittèrent Praya le 19 de mars. Les calmes, qui les arrêtèrent sous la ligne, augmentèrent beaucoup le scorbut sur chaque bord, et causèrent des fièvres chaudes, accompagnées de furieux délires. Un cercle, qui se fit voir pendant trois nuits autour de la lune, fut regardé enfin comme l'avant-coureur des vents; et bientôt en effet ils commencèrent à souffler avec violence. Le 9 avril, une hirondelle de mer vint se percher sur le vaisseau de Kolbe, autre présage de tempête, qui fut aussitôt suivi d'une grande traînée d'éclairs et d'un coup de tonnerre fort éclatant. Le capitaine le prit pour un coup de canon; et s'étant imaginé qu'on avait eu la hardiesse de tirer sans son ordre, il courut furieuse-

ment au bruit; mais il trouva son mât de misène fort endommagé, et trois éclats, longs de quinze pieds et d'un pouce d'épaisseur, emportés par le feu du ciel. Quoiqu'il ne fût point arrivé de mal à l'équipage, qui était en foule au même lieu, chacun trembla du danger de la chambre des poudres, où l'on n'avait pas moins de trois mille quintaux de cette terrible marchandise.

En passant la ligne, l'auteur perdit entièrement ses cheveux. La nuit du 23 mai on essuya une furieuse tempête; le 5 juin on eut un brouillard fort épais, signe ordinaire du voisinage du Cap. Il se fit voir en effet le 10; et le lendemain on entra heureusement dans le port.

Kolbe, après avoir fini ses observations au cap de Bonne-Espérance, s'embarqua le 9 avril 1713 pour retourner en Hollande. Les fatigues qu'il avait essuyées dans une si longue absence lui faisaient désirer impatiemment de revoir sa patrie. Toutes les circonstances de son entreprise n'avaient pas répondu à son attente. Il avait même à se plaindre des mauvais traitements qu'il avait reçus. Ses amis de l'Europe ayant mal exécuté leurs promesses pendant le séjour qu'il avait fait au Cap, il s'y était vu réduit, par leur négligence, à de fâcheuses extrémités. Dans son retour, il ne lui arriva rien d'extraordinaire jusqu'au 22 du mois d'août suivant qu'il entra dans le port d'Amsterdam.

§ III.

Pays des Hottentots, et nations qui l'habitent.

Le cap de Bonne-Espérance est la pointe la plus méridionale de l'Afrique, et l'endroit le plus remarquable du pays des Hottentots. Il fut découvert pour la première fois en 1493 (1), sous le règne de Jean II, par Barthelemy Dias, amiral portugais. Les orages qu'il y essuya le firent nommer *cabo dos todos tormentos*, ou cap de tous les maux (2); mais le roi Jean changea ce nom en celui de *cabo de Boa-Esperança*, ou cap de Bonne-Espérance, qui s'est conservé jusqu'aujourd'hui. Dias n'y débarqua point, non plus que Vasco de Gama, qui fut chargé après lui du commandement de la flotte portugaise. Juan de Infante (3), autre amiral portugais, fut le premier qui prit terre au Cap en 1498. Sur ses informations, le roi Emmanuel, qui régnait alors en Portugal, fit partir quelque temps après une nouvelle flotte, avec ordre d'y former un établissement. Mais les Portugais, effrayés du caractère des habitants, qu'on faisait passer pour anthropophages, ne jugèrent point à propos d'en courir les risques. Ils tuèrent quelques animaux pour leur provision, et firent de l'eau dans l'île de Robben ou des Lapins,

(1) Ce fut en 1486. Voyez ci-dessus, t. 1, p. 93 et 96.

(2) Son premier nom fut Cabo Tormentoso.

(3) Cet amiral avait été capitaine du second vaisseau de Dias, au temps de la découverte.

où ils trouvèrent une caverne qui servit à les mettre à couvert du mauvais temps. Elle en a pris le nom de cave ou de caverne des Portugais.

François d'Almeyda, vice-roi de l'Inde, ayant touché au cap de Bonne-Espérance en retournant dans sa patrie en 1509, envoya un parti sur le rivage, pour se procurer quelques bestiaux par des échanges; mais une querelle s'éleva entre ses gens et les naturels, qui les attaquèrent avec tant de fureur que soixante-quinze Portugais furent tués, et que le vice-roi lui-même périt dans la bataille. D'autres Portugais, pour venger cette disgrâce, prirent terre au Cap deux ou trois ans après; et connaissant la passion des Hottentots pour le cuivre, ils transportèrent sur le rivage une grosse pièce de canon, dont ils feignirent de vouloir leur faire présent. Mais tandis qu'une troupe de ces barbares la traînait joyeusement, en deux files, par le moyen de quelques cordes, les Portugais, qui l'avaient chargée à cartouche, y mirent le feu tout d'un coup, et firent un carnage effroyable de leurs ennemis (1).

Dans la suite, il ne paraît pas que le Cap ait été visité par les Européens (2) jusqu'à l'année 1600, où les vaisseaux de la compagnie hollandaise des Indes orientales, qui était alors dans son enfance, commencèrent à s'y arrêter dans le cours de leurs voyages. Cependant cette compagnie, qui s'est distinguée depuis avec tant de gloire par son génie pour

(1) Kolbe, *Description du Cap*, t. 1, p. 23.

(2) On a vu dans le chapitre précédent, p. 203, que cette assertion de Kolbe était erronée. Conférez aussi t. XI, p. 66 de cette histoire.

le commerce et la navigation, ne conçut pas tout d'un coup les avantages qu'elle pouvait tirer d'un établissement au cap de Bonne-Espérance. Ses vaisseaux, à la vérité, continuèrent d'y relâcher en allant aux Indes ou à leur retour : elle ne pensa point à s'y établir avant les représentations et les instances de Jean Van Riebeek, chirurgien d'une flotte qui s'y était arrêtée en 1648, comme on le rapportera par la suite; mais il convient avant tout de faire connaître les nations qui habitent cette partie de l'Afrique (1).

Elles sont au nombre de dix-sept, dont voici les noms : les Gungemans, les Kochoquas, les Soussiquas, les Odiquas, les Chirigriquas, les grands et les petits Namaquas, les Attaquas, les Koopmans, les Hessaquas, les Sonquas, les Dunquas, les Damaquas, les Gauros ou les Gauriquas, les Houteniquas, les Chamtouers, et les Heykoms (2). Notre voyageur ayant parcouru la plupart de ces nations, est persuadé qu'on n'en trouverait pas beaucoup davantage.

Dans l'exposition qu'il en fait, il se contente de marquer leurs situations respectives, sans entreprendre d'assigner exactement les limites et l'étendue de chaque pays. Il observe que la liste des nations hottentotes donnée par Dapper, par Anderson, par le père Tachard et d'autres écrivains, est une chimère de leur imagination, ou qui n'a pour fondement que des récits infidèles; qu'ils se trompent aussi souvent

(1) Voyage de Kolbe, vol. 1, p. 14 et suiv.; édition française, 1743, t. 1, p. 26.

(2) Kolbe, vol. 1, p. 62; édit. franç., t. 1, p. 127 et suiv.

dans les noms que dans la distribution des pays; en un mot, qu'ils sont si éloignés de la vérité, que ceux qui ont fait le voyage du Cap auraient peine à les entendre (1).

Les Gungemans sont la nation la plus voisine du Cap. Ils ont vendu leur territoire aux Hollandais, avec lesquels étant aujourd'hui mêlés, ils ne conservent qu'une fort petite partie de leurs anciennes possessions.

Les Kochoquas, ou les Kohaquas, bordent les Gungemans au nord; Dapper les appelle aussi Saldanhaters (2). Leur territoire renferme quantité de belles prairies, possédées par les Européens qui sont chargés de fournir des provisions aux vaisseaux de la compagnie. Cependant les Kochoquas sont demeurés en possession de la plus grande partie des terres. On trouve dans le même pays un grand nombre de belles salines. Mais peu d'Européens y font leur demeure, parce qu'il manque d'eau fraîche. Les Hollandais y entretiennent constamment une garde, autant pour la sûreté des salines, que pour avoir sans cesse l'œil ouvert du côté de la mer, et donner avis au Cap, ou à la ville de ce nom, de l'approche des vaisseaux. Toutes les nations des Hottentots sont dans l'usage de passer, avec leurs huttes et leurs troupeaux, d'un endroit de leur territoire à l'autre, pour la commo-

(1) Kolbe, p. 83; édit. franç., t. 1, p. 127.

(2) Il leur donne ce nom parce qu'ils sont situés vers la baie de Saldanha; mais, par cette raison, il conviendrait plus aux Soussicas. Voyez Dapper, *Description de l'Afrique*, édit. franç., 1686, p. 379.

dité des pâturages. L'herbe y croît fort haute et fort épaisse; mais lorsqu'elle commence à vieillir, ils la brûlent jusqu'à la racine et changent de canton, pour revenir dans un autre temps, qui n'est jamais fort éloigné; car les cendres engraissent beaucoup la terre, et les pluies ne manquent pas pour la rafraîchir. L'usage de brûler les herbes est suivi par les Hollandais du Cap; ils creusent un fossé autour de l'espace qu'ils veulent brûler, pour arrêter la communication des flammes.

Les Kochoquas ont au nord les Soussiquas, ou les Sussaquas, à quelque distance de la baie de Saldanha. Tachard les place mal à propos près cette baie. C'était une nation nombreuse et riche en bestiaux; mais elle a été ravagée et dispersée par les flibustiers hollandais, qui ont causé des maux infinis à plusieurs nations des Hottentots dans l'origine de l'établissement de la compagnie. Ce territoire est aujourd'hui mal peuplé. Les villages y sont rares et les troupeaux peu nombreux. La rareté de l'eau fraîche a contribué à faire abandonner ce pays par les habitants. Elle en écarte aussi les bêtes féroces. Cependant l'auteur juge qu'on peut trouver de l'eau suffisamment, en prenant la peine de creuser la terre. Le pays, quoique montagneux, produit de l'herbe en abondance. Au sommet des montagnes, comme dans les vallées, on voit des tapis naturels de fleurs et d'herbes odoriférantes (1).

Les Soussiquas ont pour voisins les Odiquas, ou les

(1) Kolbe, p. 63; édit. franç., t. 1, p. 129.

Udiquas. Ils entretiennent avec eux une alliance perpétuelle contre les Chirigriquas, avec lesquels ils ont eu des guerres longues et sanglantes. Ces trois nations avaient pris les armes en 1706, lorsque l'auteur arriva au Cap; mais un officier hollandais, qui fut envoyé avec un corps de troupes pour leur offrir sa médiation, les réconcilia si solidement, qu'elles ont vécu depuis en bonne intelligence. Avant la conclusion de ce traité, deux soldats hollandais furent maltraités par le sort; l'un fut dévoré par un lion, l'autre blessé d'un coup de flèche empoisonnée qui le frappa dans la bouche, et qui aurait été mortel s'il n'eût employé la méthode des Hottentots pour se guérir.

Les Chirigriquas (1) habitent les bords de la baie de Sainte-Hélène. C'est une nation nombreuse, distinguée particulièrement par la force du corps et par une adresse extraordinaire à lancer la sagaie. La belle rivière de l'Éléphant, qui tire son nom de la multitude de ces animaux qu'on voit sur ses bords, traverse le territoire des Chirigriquas. Il est rempli de montagnes, dont le sommet est couvert de beaux pâturages, comme elles le sont presque toutes dans le pays des Hottentots. Les terres l'emportent beaucoup, pour la bonté, sur celles des Soussiquas et des Odiquas. Les vallées sont ornées d'une grande variété de fleurs d'une beauté et d'une odeur extraordinaires; mais elles servent de retraite à quantité de serpents, entre lesquels on trouve le céraste, ou le

(1) Ou Hirigriquas.

serpent cornu. On y voit aussi des cailloux de différentes formes et de diverses couleurs.

Le même territoire renferme un grand bois, composé d'une espèce d'arbres qui sont propres à cette région. Ils sont fort gros et fort élevés. L'auteur n'en put connaître le fruit, non plus que le nom, parce qu'il ne les vit point dans une saison favorable à sa curiosité. Les bêtes féroces qui se rassemblent dans ce bois, en rendent le passage fort dangereux. Il est divisé en plusieurs routes, formées des deux côtés par des arbres épais et si serrés, que leurs branches se croisant et s'entre-mêlant, ferment le passage à la lumière dans les plus beaux jours. Il s'y trouve des endroits où l'obscurité est si profonde, qu'on croit voyager sous terre. Les habitants de ce canton, persécutés par les flibustiers hollandais, qui leur enlevaient leurs bestiaux, et qui ne ménageaient pas plus leur vie, cherchaient à se venger par la destruction de tous les Européens qui tombaient entre leurs mains, lorsque la paix fut rétablie par un traité de commerce régulier. Avant cette réconciliation, une troupe de Hollandais, occupée du commerce, tomba dans une embuscade en traversant le bois. Les Hottentots s'étaient postés si avantageusement derrière leurs broussailles, que n'ayant rien à craindre des armes à feu, ils fondirent sur leurs ennemis à coups de sagaie. Ils eurent la satisfaction non seulement d'en tuer un et d'en blesser plusieurs, mais de voir fuir tous les autres en confusion pour gagner des champs ouverts. Là, ces barbares perdant le secours des arbres, qui avait fait

toute leur force, se trouvèrent exposés à la vengeance de ceux qu'ils avaient poursuivis; et furent forcés de fuir à leur tour avec beaucoup de perte.

Les Namaquas sont divisés en deux nations; l'une des grands, l'autre des petits Namaquas. Ceux-ci habitent la côte. Les grands occupent le pays voisin du côté de l'est. Ces deux peuples diffèrent entre eux dans leur gouvernement et dans leurs usages; mais ils se ressemblent par la force, la valeur et la discrétion; ils sont également respectés de tous les autres Hottentots. Kolbe les représente comme les nègres les plus sensés qu'il ait vus dans cette région. Ils parlent peu. Leurs réponses sont courtes et méditées. Ils peuvent mettre en campagne une armée de vingt mille hommes. Le territoire des deux nations est rempli de montagnes stériles, couvertes de sable et de pierres. Les vallées ne sont pas plus fertiles. Il n'y a dans tout le pays qu'un petit bois et une fontaine. La rivière de l'Éléphant, qui le traverse, est la seule ressource des habitants pour se procurer de l'eau. Les lieux qu'elle arrose sont la retraite d'une infinité de bêtes farouches, et surtout d'une sorte de daims mouchetés qui sont propres à ces cantons. Ils sont moins gros que ceux de l'Europe, mais d'une légèreté qui surpasse l'imagination. Leurs taches sont jaunes et blanches. On ne les voit jamais qu'en troupeaux, et quelquefois jusqu'au nombre de mille. Leur chair est généralement grasse et délicate, mais d'un goût qui ne ressemble point à celui des daims d'Allemagne.

Près de la fontaine des Namaquas, on trouve un

rocher taillé en forme de donjon ou de forteresse. On le nomme Château de Miro, du nom d'un capitaine du pays qui se fit un amusement de lui donner cette forme. Mais l'auteur doute qu'un Hottentot puisse avoir été capable d'une entreprise qui demandait autant d'industrie que de travail, surtout dans deux logements qu'il trouva fort bien imaginés, et qui peuvent contenir un assez grand nombre d'hommes. En un mot, c'est l'ouvrage le plus curieux qui se trouve dans tous les pays des Hottentots.

Kolbe rapporte un autre exemple de l'industrie des Namaquas. La première fois que les Hollandais entrèrent dans leur canton pour le commerce des bestiaux, ils avaient pris pour guide un fameux Hottentot du Cap, qui se nommait Claas. Mais les Namaquas, croyant les reconnaître pour des flibustiers, écoutèrent peu les protestations de Claas, et coururent aux armes en grand nombre. Ils attaquèrent leurs ennemis à coups de flèche et de sagaie; et pendant trois jours ils firent face en champ ouvert, avec une fermeté surprenante. Enfin, désespérant de vaincre par la force, ils eurent recours au stratagème. Dans une occasion où les Hollandais leur parurent échauffés au combat, ils se retirèrent, sans cesser de se défendre, et s'engagèrent dans un défilé très long, entre des rocs fort élevés. Les Hollandais continuèrent de les poursuivre. Ils s'étaient avancés jusqu'au milieu du défilé, lorsque les Namaquas montant des deux côtés sur les rocs, avec autant de légèreté que des chats, commencèrent à faire pleuvoir sur eux une grêle de flèches, de dards et de pierres.

Ils leur causèrent tant de frayeur et d'étonnement par cette ruse, qu'ils les forcèrent de se retirer pour sauver leur vie, couverts de blessures, la tête ensanglantée, et dans un état, dit Kolbe, qui ne leur permit pas de regarder plus long-temps leurs ennemis en face (1).

Les Hollandais, suivant Dapper, avaient déjà visité les Namaquas, et n'avaient eu qu'à se louer de leur accueil. Cet écrivain raconte qu'en 1661, treize Hollandais, envoyés par le gouverneur du fort pour chercher de l'or et d'autres raretés, furent reçus de cette nation avec toutes sortes de caresses. Elle leur fit présent d'un mouton. Les musiciens du pays, rangés en cercle, au nombre de cent, portaient à la main chacun un roseau d'inégale grandeur, duquel ils tiraient un son semblable à celui de la trompette. Ils avaient au milieu d'eux leur directeur, qui battait la mesure. Après le concert, qui dura deux ou trois heures, les Hollandais furent invités par le roi à se rendre au palais, où ils furent traités avec du millet et du mouton. Ils présentèrent à sa majesté quelques pièces de cuivre, des grains de verre, de l'eau-de-vie et du tabac, qu'il leur fit l'honneur d'accepter, et dont il apprit bientôt l'usage. Le pays où se tenaient alors les Namaquas était un terrain fertile, propre à nourrir leur bétail.

Le 14 novembre de la même année, treize marchands hollandais firent le même voyage; mais après avoir pénétré à plus de cent cinquante lieues dans le

(1) Kolbe, t. 1, p. 163 et suiv.; édit. franç., t. 1, p. 135-136.

pays, n'ayant pas rencontré les Namaquas, qui s'étaient retirés, suivant leur usage, dans quelque canton fort éloigné; ils revinrent le 13 février suivant, sans avoir tiré aucun fruit de leur entreprise. Ils visitèrent une peuplade des grands Cariguriquas, qui s'était établie dans le lieu même où l'on avait trouvé les Namaquas quelque temps auparavant.

Dapper dit que la nation des Namaquas est fort nombreuse, et il leur donne une taille très élevée. Leurs femmes sont assez bien faites et très fécondes; elles ne portent pour vêtements que des peaux de bêtes, mais moins grasses que celles des Cafres du Cap; elles les ornent de grains de verre de Cambaye, qu'elles achètent des Portugais vers le Monomotapa. Il y en a qui se parent d'un bracelet d'ivoire et d'anneaux de cuivre. Les hommes portent une plaque d'ivoire devant leurs parties naturelles, et les femmes une petite peau. Chacun a sa petite selle de bois, garnie de cordes qui lui servent à la porter continuellement, pour s'asseoir dans toutes sortes de lieux. Le gouvernement des Namaquas consiste dans une seule personne. Celui qui en était revêtu en 1661, se nommait Acambila, et se faisait honneur d'avoir trois fils d'une grandeur extraordinaire (1).

Kolbe n'attribue rien de remarquable à leur taille; mais il vante leur bon sens et leur politesse. Il raconte, pour exemple, qu'en 1708, à l'arrivée de Louis Van-Assembourg, gouverneur hollandais, les deux nations envoyèrent quelques uns de leurs chefs

(1) Dapper, *Afrique*, édit. franç., 1686, p. 380.

au Cap, pour complimenter son excellence, avec un fort beau présent de bestiaux. Elles lui faisaient demander la même protection dont ils avaient joui sous ses prédécesseurs, et promettre une fidélité exacte au traité d'alliance. Les députés, chargés de cette commission s'en acquittèrent avec tant de discrétion et d'habileté, que le gouverneur et tous les assistants en furent surpris. On les traita fort libéralement, pendant quelques jours, aux frais de la compagnie hollandaise. Ayant appris que Van-Assembourg destinait leur présent aux besoins publics, contre l'usage de ses prédécesseurs, qui ne considéraient dans ces occasions que leur propre intérêt, ils ne se lassaient point d'applaudir à son désintéressement et à son intégrité. Dans leur audience de congé, ils en firent le sujet de leur compliment. Ils emportaient, lui dirent-ils, les meilleures impressions de sa bonté et de sa grandeur d'âme. Ils ne manqueraient pas de les communiquer à leur nation, qui apprendrait avec une satisfaction extrême que le gouvernement était entre les mains d'un si digne personnage, et qui se promettrait de tant de vertus, la paix et la sûreté qu'elle pouvait désirer.

Les Namaquas ont au nord la nation des Attaquas; il peut se trouver plusieurs autres peuples entre elle et Angola. Mais l'auteur accorde qu'au nord des Namaquas on rencontre, par intervalles, de vastes déserts, que leur sécheresse et leur stérilité rendent inhabitables.

Le pays des Attaquas se ressentant de ces deux défauts, les habitants vivent en petites troupes, à des distances considérables les unes des autres, dans

les cantons qu'ils jugent les plus commodes. La même raison ne leur permet pas de nourrir beaucoup de bétail. Ils n'entretiennent que celui qui suffit pour leur subsistance, avec le supplément qu'ils tirent de leur chasse. Mais ils paraissent aussi gais, aussi contents que s'ils jouissaient du plus riche terroir. Le goût qu'ils ont pour la tranquillité rend la guerre fort rare entre eux et leurs voisins. Lorsqu'ils se croient menacés de quelque attaque, ils se hâtent, comme les Suisses, de gagner le sommet de leurs montagnes; et par des signaux, qui sont ordinairement de la fumée pendant le jour, et des flammes pendant la nuit, ils assemblent promptement une armée nombreuse, dans un lieu établi pour le quartier de rendez-vous.

Kolbe retourne d'ici au Cap, pour nous présenter les Koopmans, nation située au sud des Gungemans(1). Elle a tiré son nom d'un capitaine du même pays, dont on parlera dans une autre occasion. Ce territoire s'étend beaucoup vers l'est; mais il a peu d'étendue sur la côte. Quantité d'Européens, qui s'y sont établis, possèdent de grands espaces d'un riche terroir, auquel ils ajoutent continuellement de nouvelles terres, dont les Koopmans ne font aucun emploi. Les vallées sont fort bien arrosées, et produisent en abondance des arbres de plusieurs espèces. La Palamit(2) en parcourt une partie pour se rendre à la mer. Cette rivière est rapide; elle tire sa source des montagnes de Drakenstein, sur la frontière du

(1) Dans la carte, elle est plutôt à l'est ou au nord-est de cette nation.

(2) Burchell et Gottholdt écrivent Palmiet.

pays, et reçoit plusieurs ruisseaux, dont l'un, qui est assez considérable, porte le nom de rivière Noire. On ne trouve guère, dans la Palamit, que des anguilles, des éperlans, et d'autres petits poissons. Le même territoire contient une source d'eau chaude. Dans une vallée nommée Suthenhall, et dans quelques autres endroits, la nature a placé de fort belles salines.

La nation des Gungemans est bordée aussi par celle des Hessaquas, que Tachard nomme Hassiquas. Il ne s'est pas moins trompé sur la situation de leur territoire, lorsqu'il l'étend au long de la mer, où Kolbe assure qu'ils ne possèdent point un pouce de terre. Mais il ajoute, avec plus de vérité, que leur nation est riche et nombreuse, quoique moins versée que toutes les autres dans l'art de la guerre. Les Hessaquas sont peut-être la plus riche nation des Hottentots (1), c'est-à-dire que leurs bestiaux sont les meilleurs et en plus grand nombre. On voit leurs pâturages couverts de bœufs et de moutons. Leurs bœufs, qu'ils appellent bakkelugs, sont d'une force et d'une beauté dont ceux des autres nations n'approchent point. Leur commerce avec les Européens, qui l'emporte aussi sur celui des autres, en eau-de-vie, en tabac, en corail, etc., les rend plus voluptueux et moins propres à la guerre. Aussi s'efforcent-ils de vivre en paix avec des nations voisines, quoiqu'ils soient en fort grand nombre. Ils se défendent néanmoins avec beaucoup de vigueur, lorsque l'abondance et la beauté de leurs troupeaux les exposent à quelques incur-

(1) Voyez-ci-dessus, p. 212, la relation de Ten-Rhyne, qui écrit Essaquas.

sions; mais ils ne poursuivent jamais l'ennemi au-delà de leurs limites; et c'est peut-être cette inclination pour la paix qui leur attire souvent des insultes. Si l'attaque surpasse leurs forces, ils ont recours à la protection du gouverneur du Cap.

En 1707, quelques députés des Hessaquas ayant fait au gouverneur Vander-Stel un présent de plusieurs bœufs, il leur donna à son tour du tabac, de l'arac et du corail. Aussitôt qu'ils l'eurent reçu, ils s'assirent avec une troupe de Gungemans, pour faire l'essai de leur arac. Les flacons roulaient de bonne grâce, et la joie paraissait régner dans l'assemblée; mais à la fin, sans qu'on en pût deviner la cause, et peut-être, dit Kolbe, parce que les Gungemans désiraient quelques bouteilles de plus et qu'elles leur étaient refusées, ils insultèrent les Hessaquas, qui se disposaient à partir. Les deux partis en vinrent aux mains près du port. Leurs poings, leurs bâtons et quelques pierres étaient leurs seules armes; mais le bruit et la chaleur du combat ne faisant qu'augmenter, l'alarme se répandit dans la ville, et fit sortir les habitants. Le fiscal hollandais, quoique extrêmement respecté des Hottentots, s'entremit inutilement son autorité, et se vit même exposé à quelque danger. Enfin, pour rétablir la paix par la terreur, le gouverneur fit amener une grosse pièce d'artillerie, qui fut chargée à leurs yeux. Cette vue même n'ayant produit aucun effet, il fit tirer le coup par-dessus leurs têtes. Alors, effrayés par le bruit, ils se retirèrent chacun de leur côté sans prononcer un seul mot.

Les kraals, ou les villages des Hessaquas, sont

en plus grand nombre, plus étendus et mieux peuplés que ceux des autres Hottentots. Leur territoire est rempli de gibier, et produit tout ce qui se trouve d'utile et d'agréable dans ces régions, avec plus d'abondance qu'aucun autre pays voisin du Cap. L'usage des Hessaquas, lorsqu'ils aspirent à la fortune, est d'entrer au service des Européens, et d'employer leurs gages à se procurer des bestiaux. Ensuite, retournant dans leur pays, ils y forment leur établissement.

Après les Koopmans, on trouve, du côté de l'est, les Sonquas, nation vive et entreprenante, qui entend fort bien le métier des armes. Ils doivent cette humeur belliqueuse à la disposition de leur pays, qui est montagneuse, remplie de rochers, et la plus pauvre de toutes les régions du Cap. Comme elle fournit peu de commodités pour la subsistance des hommes et des bêtes, les Sonquas cherchent à gagner leur vie dans la profession militaire, et louent leurs services aux autres nations pour leur seule nourriture (1). La pauvreté contribue encore à les rendre fort adroits à la chasse; mais ils acquièrent cette adresse aux dépens de leur gibier, qu'ils détruisent presque entièrement. On peut conclure du caractère de ce peuple, qu'il n'est pas fort nombreux. Il est renfermé dans un petit nombre de villages; et les bestiaux mêmes y sont si rares, qu'on n'en tue qu'aux fêtes solennelles, ou dans l'extrémité du besoin. A la vérité, le pays produit abondamment des racines, des plantes et des légumes, et un peu de bois, que les

(1) Voyez ci-dessus, p. 113 et 221.

habitants brûlent pour écarter les bêtes farouches de leurs habitations.

Les Sonquas ont beaucoup d'habileté à recueillir le miel dans le creux des arbres, où les abeilles se plaisent à le déposer. Ils en font peu d'usage pour eux-mêmes; mais ils le cèdent aux Européens du Cap, qui en font une liqueur fort agréable et fort rafraîchissante en le mêlant avec de l'eau. Les marchandises qu'ils prennent en échange sont des couteaux, des ustensiles de fer et de cuivre, de l'eau-de-vie, du tabac et des pipes. Ils l'apportent au Cap dans des sacs de peau avec son poil, qu'ils échangent pour la moindre bagatelle.

Le pays des Sonquas est suivi de celui des Dunquas, qui est tout à la fois agréable et fertile, et plus uni que la plupart de ceux qui environnent le Cap. Il est arrosé par quantité de beaux ruisseaux, qui le traversent pour se rendre dans la rivière de Palamit. Les plaines et les montagnes y sont également couvertes d'herbes, de légumes et de fleurs. Les bestiaux et le gibier s'y trouvent aussi en abondance.

Les Damaquas, voisins des Dunquas, n'habitent pas un pays moins riche et moins agréable. Il est même beaucoup plus uni. Ses productions communes sont des melons d'eau et du chanvre sauvage. Il abonde en bestiaux et en gibier. Mais à peine s'y trouve-t-il assez de bois pour la préparation des aliments; et les habitants sont réduits à brûler une sorte de mousse, dont l'odeur est fort infisible. Ce territoire renferme plusieurs salines; mais éloignées comme elles sont des Européens du Cap, elles demeurent sans usage, parce que les Hottentots ne man-

gent point de sel (1). La rivière de Palamit traverse le pays des Dunquas avec tant de tours et de détours, que, n'ayant point de ponts, elle devient un obstacle fort ennuyeux pour les voyageurs. Ils la passent dans de petits canots ou sur des radeaux. Le goût que les habitants ont pour le gibier leur fait aimer beaucoup la chasse, et leur procure de grosses provisions de pelleteries pour leur habillement. Après les Damaquas, on rencontre les Gauros ou les Gauriquas, au-delà desquels Tachard place les Hottentots (2) du Monomotapa. Premièrement, le Monomotapa n'a point de Hottentots. En second lieu, il est certain que le reste de la côte est habité par diverses autres nations des Hottentots qui n'ont point encore été découvertes, jusqu'à la terre de Natal, où commence de ce côté-là l'empire du Monomotapa, et qui est habité par les Cafres (3).

Les Gauros forment une nation nombreuse dans un petit territoire; mais le fonds de leur pays est riche et fertile. Il abonde en bestiaux. Il est bien pourvu d'eau fraîche et de bois. Les bêtes féroces y sont en plus grand nombre que dans aucun autre pays autour du Cap. La plupart des habitants portent des peaux de tigre, de chat sauvage et d'autres

(1) Kolbe, édit. franç., t. 1, p. 149.

(2) Kolbe substitue ici les Hottentots à la place des Cafres, et fait dire ainsi au père Tachard ce qu'il n'a pas dit.

(3) Cafré signifie infidèle, ou non croyant, nom que les Arabes établis sur la côte orientale ont donné aux habitants chrétiens ou païens qui ne professent point le mahométisme. Dans ce sens, il peut convenir aussi aux Hottentots. Mais, faute d'en connaître le sens, Kolbe a pris Cafre ou Hottentot pour deux synonymes.

animaux féroces, pour monument de leur courage et de leurs victoires (1).

Au nord-est des Gauros, sur la côte, sont situés les Houteniquas (2), dont le territoire renferme plusieurs bois, composés de fort beaux arbres. Dans l'intervalle on voit quantité de belles prairies, où l'herbe est mêlée d'une prodigieuse variété de fleurs odoriférantes.

Les Houteniquas sont bordés par les Chamtouers (3), qui possèdent un territoire fort beau et fort uni. Ses prairies et ses bois, qui produisent les plus grands et les plus beaux arbres de toute la région des Hottentots; l'abondance de son gibier et de toutes sortes de bêtes sauvages; enfin la multitude de ses rivières, où l'on trouve diverses espèces de poisson d'eau douce et quelquefois d'animaux marins, entre lesquelles on voit souvent paraître des vaches marines ou hippopotames, en font un séjour également riche et agréable. Kolbe apprit, par de bonnes informations, que plusieurs Européens, en traversant les bois, y avaient trouvé des cerisiers et des abricotiers chargés de fruits, sans avoir rencontré un éléphant ni un buffle, quoique ces deux espèces d'animaux soient fort communs dans tous les autres pays des Hottentots. Mais il y a beaucoup d'apparence que les habitants les tuent lorsqu'ils paraissent, ou les chassent de leurs

(1) Les Gauros habitaient évidemment les bords de la rivière Gauritz, près de Vleesch-Bay, nommée aussi Rio-Fermoso.

(2) Les Houteniquas habitaient l'Outeniqualand de la carte de Gottholdt, nommée Auteniqualand sur la carte de Burchell.

(3) Les Chamtouers habitaient le pays arrosé par la rivière Chamtous (Chamtoos ou Camtoos).

limites. Une troupe de marchands hollandais, qui étaient venus chercher des bestiaux dans cette province, se laissèrent un jour engager dans un bois, où les habitants fondirent sur eux avec leurs sagaies et leurs flèches. Ils crurent leur perte inévitable. Cependant ayant eu le bonheur de se rallier avant que d'avoir reçu la moindre blessure, ils firent une décharge qui refroidit l'emportement de leurs ennemis, et qui les força de prendre la fuite. Le jour suivant, ces hostilités se terminèrent par un traité d'amitié. Un chef de Chamtouers, qui parlait quelques mots de hollandais, se remit entre leurs mains avec ce discours : « Nous nous sommes crus jusqu'à « présent supérieurs à toute autre nation par les « armes; mais nous reconnaissons que les Hollandais « nous ont vaincus, et nous nous soumettons à eux « comme à nos maîtres. »

Les Heykoms suivent les Chamtouers au nord-est. Ils habitent un pays fort montagneux, et qui n'a de fertile que les vallées. Cependant il nourrit un assez grand nombre de bestiaux, qui boivent l'eau saumâtre des rivières et se nourrissent des roseaux qui croissent sur leurs bords. On y voit aussi beaucoup de gibier, et toutes les espèces de bêtes sauvages qui se trouvent autour du Cap. Mais la rareté de l'eau fraîche rend la vie fort dure aux habitants, et les expose à de fâcheuses extrémités. Un officier de la garnison du Cap étant venu les inviter en commerce et leur proposer un traité d'alliance avec les Hollandais, ils acceptèrent ses offres; mais, pour première faveur, ils lui demandèrent un tambour avec un chaudron et une poêle de fer qu'ils avaient ob-

servés dans son équipage. Ces trois présents leur devinrent fort précieux. Quelque temps après un parti de flibustiers, accoutumés à piller les Hottentots sous de belles apparences de commerce, leur enlevèrent ces instruments chéris et quantité de bestiaux. Ils n'ont jamais perdu le souvenir de cette injure. Un Européen qui visite leur pays est sûr de leur entendre rappeler leur infortune, et déplorer la perte de leur tambour, de leur chaudron et de leur poêle.

Au-delà des Heykoms on trouve la Terre de Natal (1), qui est habitée par les Cafres, nation dont la figure et les mœurs n'ont aucune ressemblance avec celles des Hottentots. Kolbe fait observer, en finissant cet article, qu'il visita lui-même la plupart des pays dont il a donné la description; et que ce qui concerne les autres, il l'apprit de plusieurs personnes dignes de foi; les uns, dit-il, bourgeois du Cap, qui s'étaient fait un amusement de parcourir plusieurs nations des Hottentots; d'autres, employés au service de la compagnie, qui avaient eu l'occasion de traverser le pays de plusieurs côtés dans l'exercice de leurs fonctions (2).

(1) La Terre de Natal est mal placée sur la carte de Kolbe, entre les Houteniquas et les Gauriquas, à une très grande distance au sud des Heykoms et des Chamtouers, qui habitent, suivant la même carte, entre la rivière de Lagoa et le fleuve de Saint-Esprit. D'après les indications du texte, on voit que les Heykoms étaient dans le Uitenhagen, le district d'Albany et le Camdebo.

(2) Kolbe, édition franç., t. 1, p. 159. Les noms des diverses nations qu'on vient de rapporter, d'après Kolbe, pouvaient exister de son temps; mais la multiplication des colons européens en avait fait retirer un grand nombre du temps du voyage de l'abbé de La Caille (1750-1753). Une furieuse épidémie enleva, en 1713, presque tous les Hottentots voisins du Cap, un grand nombre

§ IV.

Colonie du Cap

On a remarqué dans le chapitre précédent que les Hollandais ne commencèrent à s'établir au Cap qu'en 1652. Van Riebeek, chirurgien hollandais, revenant des Indes orientales, en 1648, avait observé

d'esclaves nègres, et même beaucoup de blancs. Depuis cette époque aucune peuplade hottentote n'a fait corps, ou n'a eu de gouvernement régulier dans toute l'étendue des colonies; ceux qu'on y trouvait encore du temps de La Caille étaient au service des Européens, ou divisés en familles, auxquelles on permettait de rester sur leur terre natale; de sorte que les noms rapportés par Kolbe, à la réserve de quelques uns, étaient alors entièrement inconnus au Cap. De La Caille trouve d'ailleurs beaucoup d'exagération dans tout ce chapitre, et s'étonne que neuf ou dix nations hottentotes aient pu vivre sur un sol aussi stérile et aussi sablonneux que celui du pays qui s'étend depuis le Cap, en allant au nord, jusqu'au-delà de la baie Sainte-Hélène. La Caille, qui avait visité cette contrée, la regarde comme inhabitable, à l'exception du petit district de Groene Kloof (la vallée Verte); à moins, ajoute-t-il, que chacune des nations de Kolbe ne fût réduite à un simple kraal ou village. (Voyez *Journal histor.*, p. 327 et 328.) Mais c'est de La Caille qui, ici, est dans l'erreur; il y a dans sa critique de la légèreté et de l'ignorance en géographie. Il n'a pas fait attention que Kolbe, bien loin de placer toutes les nations qu'il nomme dans les environs du Cap, les étend sur toute la surface de l'extrémité méridionale d'Afrique, et jusqu'à la Terre de Natal, ainsi que le prouvent sa description et la carte orientale d'Afrique, depuis Mosambique jusque près le cap de Bonne-Espérance, qui est insérée dans son ouvrage. Jamais Kolbe ne s'est vanté d'avoir voyagé chez toutes les nations dont il indique la situation : mais, outre les Mémoires qu'on lui a fournis, et ses propres observations, il a pu avoir de nombreux renseignements par les traficants hollandais et par les tribus des Hottentots, qui de son temps existaient dans divers endroits du territoire, seulement en partie occupé par les Hollandais.

que le pays était naturellement riche et capable de culture, les habitants d'un caractère traitable, et le port sûr et commode. Il exposa ses observations devant les directeurs de la compagnie, qui firent équiper trois vaisseaux pour une si belle entreprise, sous la conduite du même chirurgien, après l'avoir nommé gouverneur de ce nouvel établissement. En arrivant au Cap (1), Van Riebeek fit, dit-on, un traité avec les habitants, par lequel ils cédaient aux Hollandais la possession de leur pays pour la somme de cinquante mille florins en diverses sortes de marchandises (2). Il commença aussitôt à s'y fortifier, par la construction d'un fort carré. Il forma dans l'intérieur du pays, à deux lieues de la côte, un jardin qu'il enrichit de semences de l'Europe. La compagnie hollandaise,

(1) Kolbe, édition franç., t. 1, p. 102 : il dit que le fort fut construit en 1652. L'auteur de l'*Afrique hollandaise*, t. 1, p. 16, se trompe lorsqu'il donne la date de 1653 pour l'arrivée de Riebeck au Cap.

(2) C'est ce chiffre que donne l'édit. franç. de Kolbe, t. 1, p. 28, Prevost, par erreur ou d'après la traduction anglaise, met quinze mille florins; mais l'auteur de l'*Afrique hollandaise*, en 1783, in-8°, p. 20, qui cite la traduction de Kolbe en hollandais (*Beschryving van de Goede Hoop*, t. 1, p. 61 et 62), dit quatre-vingt-dix mille florins en deux paiemens, l'un de cinquante mille, l'autre de quarante mille; en même temps cet auteur traite ce prétendu achat de fable absurde, inventée par les agents de la compagnie hollandaise, et répétée par Kolbe, et il soutient, avec beaucoup de vraisemblance, que les Hollandais se sont emparés par force du territoire qu'ils occupent, et qu'il n'y a point eu d'acquisition. De La Caille dit (p. 321) que les Hollandais ne firent aucun traité avec les Hottentots; que Van Riebeek leur donna, en verroteries et en eau-de-vie, pour une valeur de mille florins, et qu'il en mit, selon l'usage, quatre mille sur le compte de la compagnie. De La Caille n'a pu avoir aucune preuve d'une assertion aussi injurieuse à la mémoire de l'estimable fondateur de la colonie hollandaise.

pour encourager cette colonie naissante, offrit à tous ceux qui voudraient s'y établir soixante acres de terre par tête, avec droit de propriété et d'héritage, pourvu que dans l'espace de trois ans ils se missent en état de pouvoir subsister sans secours, et contribuer à l'entretien de la garnison. Elle leur accordait aussi, à l'expiration de ce terme, la liberté de disposer de leurs fonds, s'ils n'étaient pas satisfaits de leur marché ou de la qualité du climat.

Des avantages de cette nature attirèrent au Cap un grand nombre d'aventuriers. Ceux qui manquaient de bestiaux, de grains et d'ustensiles, en reçurent à crédit par les avances de la compagnie. On les pourvut aussi de femmes, qui furent tirées des maisons de charité et des communautés d'orphelines. Ces secours firent multiplier si promptement les fondateurs de la colonie, que, dans l'espace de peu d'années, ils commencèrent à former de nouvelles habitations au long de la côte.

Le pays que les Hollandais possèdent au Cap comprend toute la côte depuis la baie de Saldanha, autour de la pointe méridionale de l'Afrique, jusqu'à la baie de Mossel ou Bahia-Formosa à l'est, et s'étend fort loin dans l'intérieur (1). La compagnie, dans la vue de s'agrandir à mesure que le nombre des habitants pourra croître, a jugé à propos d'acheter

(1) On voit, d'après la carte de Kolbe, que c'est de la baie de Plettenberg dont il est ici question; l'autre baie de Mossel, ou la baie de Saint-Blaise qui est à l'ouest de l'autre, est nommée sur cette carte de Kolbe, baie de Sainte-Catherine. Ainsi, du temps de Kolbe, les limites de la colonie comprenaient le pays des Autenniquas.

aussi, pour la somme de trente mille florins en marchandises (1), toute la Terre de Natal, qui est située entre la baie de Mossel et Mosambique. Une augmentation si considérable a rendu le gouvernement du Cap fort important. L'ancienne possession de la Hollande (2), sans y comprendre la Terre de Natal, est divisée en quatre districts : 1°. la colonie du Cap, où sont les grands forts et la principale ville ; 2°. celle de Stellenbosch ; 3°. celle de Draakenstein (3) ; 4°. Celle de Waveren.

L'établissement du Cap s'étend au sud jusqu'à la Baie-Fausse ou False-Bay, et se trouve séparé de la colonie de Stellenbosch par des sables qui bordent la ville du Cap. Il reçut, en 1712, une augmentation considérable par un décret du conseil suprême, à l'occasion de quelques démêlés entre le fiscal indépendant et le landdrost ou bailli, qui avait été établi, en 1685, par le baron Van Rheede, alors commissaire général de la compagnie.

Les montagnes les plus remarquables de la colonie du Cap sont celles de la Table, du Lion, du Vent ou du Diable, et des Tigres. Les trois principales sont de la baie de la Table ; elles environnent la vallée du même nom, où la ville du Cap est située.

(1) Cet achat est encore plus invraisemblable que celui du territoire du Cap. Voyez la note 2, p. 258.

(2) Cette ancienne possession était et resta long-temps la seule effective au temps de Kolbe ; dans sa carte générale, il n'y a pas une seule habitation de colon indiquée à l'est des montagnes de Draakenstein, qui forme à l'est la limite du bassin de Berg-river, et la carte de La Rochette de la colonie du Cap, dressée en 1787, n'en indique non plus aucune.

(3) Selon l'orthographe hollandaise on doit écrire Draakenteen.

La plus haute des trois est celle de la Table (Tafel-Berg), que les Portugais nomment Tavoa de Cabo. Du centre de la vallée, elle regarde le sud, en s'étendant un peu au sud-ouest. Kolbe lui donne dix-huit cent cinquante-sept pieds de hauteur (1). A quelque distance, le sommet paraît uni comme une table; mais si l'on y monte, on le trouve inégal et fort raboteux. Toute sa masse, regardée de bas en haut, paraît escarpée, stérile, environnée d'un grand nombre de rochers dispersés, et de couleurs si variées, qu'elles ressemblent aux taches d'une peau de tigre. Mais elle est au contraire d'une grande fertilité (2). De tous côtés elle offre de belles maisons de campagne, des vignobles et des jardins, dont les principaux appartiennent à la compagnie. L'un se nomme jardin du Bois-Rond (Rond-Boschje), d'un beau bois de ce nom près duquel les gouverneurs ont une fort belle maison de plaisance; l'autre New-land, ou Terre-Nouvelle, parce qu'il est nouvellement planté. Ces deux jardins sont bien arrosés par quantité de sources qui viennent de la montagne, et rapportent un revenu considérable à la compagnie (3).

Quelque temps avant l'arrivée de Kolbe, on avait vu paraître, l'espace d'un mois, pendant la nuit, sur le sommet de la montagne, une escarboucle fort

(1) La hauteur de la montagne de la Table est de plus de trois mille trois cent cinquante pieds du Rhin. De La Caille en a trouvé trois mille trois cent cinquante-trois à la pente occidentale, qui n'est pas si élevée que le milieu de la montagne. *Journal hist.*, p. 33. Des mesures modernes donnent onze cent soixante-trois mètres de hauteur à la montagne de la Table.

(2) Kolbe, vol. II, p. 9 et suiv.; édition franç., t. II, p. 19.

(3) Ibid., p. 4.

brillante, qui semblait couronner la tête de quelque serpent. Ce phénomène causa tant de frayeur, que personne n'eut la hardiesse d'approfondir la vérité. Quelques années auparavant on avait eu le même spectacle dans le même lieu (1).

Au milieu de la montagne, on trouve une ouverture dans laquelle croissent quantité de grands arbres. Il s'y rassemble un grand nombre de ruisseaux, qui descendent du sommet, et qui entraînent beaucoup de terre dans les vallées pendant la saison des pluies : aussi remarque-t-on que l'ouverture s'agrandit beaucoup dans cette saison.

Sur la montagne on voit deux cavernes, dont l'une porte le nom d'Enfer, et l'autre de Paradis (2). Depuis quelques années on y a découvert une mine d'argent, qui faisait naître de grandes espérances; mais le profit n'a pas répondu aux frais du travail. Pendant la saison sèche, depuis le mois de septembre jusqu'au mois de mars, et souvent dans le cours des autres mois, on voit suspendue, au sommet de cette montagne et de celle du Vent, une nuée blanche, qu'on regarde comme la cause des terribles vents du sud-est qui se font sentir au Cap. Lorsque les matelots aperçoivent cette nuée, ils disent, comme en

(1) Middleton, dans son traité de géographie, remarque, sur ce passage de Kolbe, que ce jeu d'imagination, qui fait apercevoir un serpent couronné par une escarboucle dans une vapeur lumineuse sur le haut d'une montagne, n'est pas une illusion particulière aux habitants du Cap, et il cite une histoire toute semblable relative au cap de Samos, tirée d'un voyage au Levant. Voyez Sparrman, Voyage, t. II, p. 417.

(2) L'Enfer et le Paradis sont, suivant de La Caille, deux vallons remplis de bois, situés au sud de la montagne de la Table. *Journ histor.*, p. 338.

proverbe : La table est couverte, ou la nappe est sur la table. Aussitôt ils se mettent en mouvement pour le travail.

La montagne du Lion, qui n'est séparée de celle de la Table que par une vallée profonde et étroite, regarde le milieu de la montagne de la Table à l'ouest, et s'étend au nord jusqu'à l'Océan. Quelques uns prétendent qu'elle a tiré son nom de la multitude de lions auxquels elle servait autrefois de retraite. D'autres le tirent de sa forme, qui représente, du côté de la mer, un lion couché, et la tête élevée, comme s'il guettait sa proie. La tête et les pieds de devant regardent le sud-ouest, et le derrière est tourné à l'est. Dans l'intervalle qui est entre cette montagne et celle de la Table, on a bâti une cabane, où deux hommes font la garde, pour donner avis à la forteresse du Cap de l'approche des vaisseaux. Du sommet de la montagne du Lion, qui est si escarpé qu'on est obligé de faire une partie du chemin avec des échelles de corde, on peut découvrir en mer le plus petit bâtiment à douze lieues de distance. Aussitôt que l'un des deux gardes aperçoit un vaisseau de ce poste, il avertit l'autre par le mouvement d'un bâton, et celui-ci donne le même avis à la forteresse en tirant une petite pièce de canon, et déployant le pavillon de la compagnie. S'il paraît plus d'un vaisseau, il tire pour chacun, et présente autant de fois le pavillon. Le bruit de la pièce va jusqu'au fort lorsque le vent est favorable; et pour peu que le temps soit clair, le pavillon n'est pas vu moins aisément. D'un autre côté, on donne les mêmes signaux de l'île de Robben à la vue du

moindre vaisseau, de quelque nation qu'il puisse être. Cette île est située à l'embouchure du port, à trois lieues de la ville du Cap.

Le pied de la montagne est ouvert par une petite anse, sur le bord de laquelle Simon Van der Stel, gouverneur hollandais, fit bâtir un petit fort, monté de quatre pièces de canon, avec une guérite, pour s'opposer au commerce clandestin, et même au débarquement de l'ennemi, qui pourrait, à la faveur des brouillards, surtout dans les mois de juin et de juillet, mettre du monde à terre sans être aperçu. Mais les successeurs de Van der Stel ayant jugé cette précaution inutile, ont laissé tomber son ouvrage en ruines.

La montagne du Vent, que les gens de mer ont nommée la montagne du Diable, n'est séparée de celle du Lion que par une pente étroite. Elle doit vraisemblablement ces deux noms aux vents sud-est, qui sont causés, dit l'auteur, par la nuée blanche dont on vient de parler. Ces terribles vents sortent de cette nuée, comme de l'ouverture d'un sac, avec une si furieuse violence, qu'ils renversent les maisons, et causent mille dommages aux vaisseaux qui sont dans le port, sans épargner davantage les fruits et les moissons. La montagne est moins haute et moins large que celles de la Table et du Lion; mais elle s'étend jusqu'au bord de la mer (1). Elles forment ensemble un demi-cercle, qui renferme la val-

(1) La montagne du Diable n'est plus basse que le sommet voisin de la Table que de trente-deux toises, et son pied est à plus d'un quart de lieue de la mer. De La Caille, *Journal hist.*, p. 339. Kolbe, p. 3 et suiv.; édition franç., t. II, p. 27 et 28.

lée de la Table. Dans l'éloignement, on prendrait la montagne du Vent pour un lieu tout-à-fait stérile, quoiqu'elle soit remplie d'excellents pâturages. La vue s'étend de là jusqu'à la rivière de Sel, aux montagnes des Tigres et aux déserts voisins.

Les montagnes des Tigres(1), qui tirent ce nom de la variété de leurs couleurs et de leur ressemblance avec la peau du tigre, ont environ huit lieues de circonférence. La plus éloignée du Cap en est à quatre lieues; elles passent pour les plus fertiles de cet établissement, et cet avantage leur vient de la fiente des daims, qui s'y retirent en abondance. On y compte vingt-deux belles métairies, toutes bien bâties; elles sont cultivées dans toute leur étendue, à la réserve d'un petit canton, que le gouverneur ne veut pas louer, par considération pour les habitants, qui en tirent de l'eau dans les temps de sécheresse. Un habitant doit avoir cinq ou six cents brebis et une centaine de bœufs, pour être regardé comme un homme aisé; et Kolbe en vit un grand nombre qui en avaient deux ou trois fois davantage.

La montagne des Vaches (Koe-Berg), située au nord de celles des Tigres, à six lieues du Cap, fut cultivée immédiatement après ces dernières; mais elle n'en approche point pour le nombre des habitants, parce qu'elle manque d'eau, et que le terroir en est beaucoup moins fertile.

La montagne Bleue (Blaeuwe-Berg), ainsi nommée de sa couleur, qui paraît bleue du côté de la

(1) Ces hauteurs, semblables à celles qui environnent Paris, méritent à peine le nom de montagnes, au jugement de l'abbé de La Caille. *Journal histor.*, p. 336.

mer, fut cultivée après celle des Vaches; elle est éloignée d'environ huit lieues du Cap, au nord, du côté de la baie de la Table. On l'estime aussi fertile que celles des Tigres; mais étant mal fournie d'eau, elle a peu d'habitants. Les bêtes farouches, surtout les éléphants et les daims, s'y retirent en grand nombre (1).

Derrière la montagne des Vaches on trouve un chemin pierreux et difficile, qui conduit, par-dessus des montagnes hautes et raboteuses, à la baie du Bois. Cette baie tire son nom d'un grand bois qu'elle a sur son rivage, d'où les colons tirent leur bois à brûler et leur bois de construction, qui sont également rares au Cap.

La compagnie avait autrefois plusieurs petits établissements, dans toutes les parties du pays, pour élever différentes sortes de bestiaux, surtout un derrière les montagnes de la Baie-Fausse ou False-Bay, que les Portugais, suivant Dapper, appellent *los Picos Fragosos*, ou les Monts escarpés, et dont la partie septentrionale a reçu des Hollandais le nom de montagnes de Norwége, à cause de leur ressemblance avec celles qui bordent ce royaume. Mais ces espèces de fermes les engageaient dans une si grosse dépense, qu'ils les ont réduites au nombre de quatre, et elles ont suffi depuis ce temps-là pour la provision du Cap.

Le même canton offre un grand espace de terre,

(1) Kolbe, vol. II, p. 7 et suiv.; édition française, t. II, p. 15. La montagne Bleue est à peine à quatre lieues du Cap; selon de La Caille, p. 337, ce sont deux petits monts éloignés l'un de l'autre de deux lieues, isolés d'ailleurs, et trop peu spacieux pour servir de retraite aux éléphants. De La Caille juge toujours de l'état du pays du temps de Kolbe par celui où il se trouvait de son temps.

d'environ trois journées de circonférence, que le gouverneur Simon Van der Stel s'est approprié. Il y a bâti une fort belle maison, avec une basse-cour et une pêcherie près de la baie de la Chaux (Kalk-Baay; appelée aussi Esselsteins-Baays) (1).

La colonie du Cap est arrosée par quelques rivières également agréables et commodes. On a nommé la principale, rivière de Sel (Zout-Rivier), parce que les eaux de son embouchure se sentent du voisinage de la mer; mais, plus loin de la côte, elles sont fraîches, claires et saines. Après avoir tiré sa source du sommet de la montagne de la Table (2), elle vient se perdre dans la baie du même nom. Dans son cours, elle reçoit plusieurs ruisseaux; elle arrose un grand nombre de belles terres, de champs à blé, de jardins, de vignobles, et particulièrement le beau jardin de la compagnie, qu'on a déjà nommé, et celui de Van-Riebeck, qui sont très bien fournis de la plupart des arbres fruitiers de l'Europe.

Le gouverneur Simon Van der Stel entreprit d'ouvrir un canal depuis cette rivière jusqu'à la Baie-Fausse ou False-Bay, qui, par le plus court chemin, est éloignée de la baie de la Table d'environ quatre milles d'Allemagne (3). Il voulait lui donner assez de largeur pour y faire passer de front deux bâtiments de

(1) Kolbe, p. 6 et suiv.; édit. franç., t. II, p. 14.

(2) La carte paraît la faire venir de la montagne des Tigres.

(3) Il y a tout au plus neuf mille toises de distance entre la baie de la Table et la Baie-Fausse, selon de La Caille, *Journal histor.*, p. 339. Selon la carte de La Rochette, dressée en 1782, cet intervalle serait de trois milles un quart, mille marin; et sur la carte de Bridge, cette distance est d'environ dix-huit mille yards ou verges anglaises. Voyez Barrow, *ouv. cit.*, p. 205.

la première pesanteur, ce devait être un lieu de sûreté pour les vaisseaux contre les vents du sud-est et du nord-ouest; et cet ouvrage, qu'il nomma Nouvelle Rivière de Sel, était déjà fort avancé, lorsqu'il prit le parti de l'interrompre, après avoir conçu, non seulement que ces mêmes vents rempliraient le canal de sable, mais qu'on n'en tirerait jamais des avantages proportionnés à la dépense (1).

La rivière de Mossel-Bank, ou du Banc des Moules, n'est que l'amas des eaux qui descendent des montagnes voisines dans la saison des pluies, et qui, formant un corps assez considérable, vont se décharger dans la rivière de Sel; mais, dans les temps de sécheresse, leur canal n'offre plus que des mares d'eau dormante, que les grandes chaleurs rendent bientôt saumâtres. Elle ne laisse pas de servir aux habitants et aux bestiaux des lieux voisins, parce qu'ils n'en trouvent point alors de meilleure. Ceux des montagnes des Tigres sont sujets au même inconvénient.

Entre la colonie du Cap et celle de Stellenbosch on trouve un grand désert, qui s'avance depuis le Cap jusqu'à la plantation nommée Saxembourg, du nom de son fondateur, c'est-à-dire qui a une étendue d'environ six lieues. Dans un si long espace, il n'y a que trois petits cantons fertiles. Ce désert, et la Kuyle, belle plantation qui appartenait autrefois à la compagnie, sont arrosés par une rivière du même nom, qui va se décharger dans la Baie-Fausse, et dont on suppose que la source est dans la colonie de Stellenbosch (2).

(1) Kolbe, p. 3; édit. franç.

(2) Kolbe, t. II, p. 33 de l'édit. franç.

Les plantations voisines de la montagne de la Table, et particulièrement le grand jardin de la compagnie, reçoivent de l'eau en abondance de plusieurs beaux ruisseaux qui sortent de cette montagne du côté des rochers qu'on a décrits.

Une autre rivière, nommée Keyser, du nom d'un Allemand qui eut le malheur de s'y noyer, coule par Constantia, et se rend de là, par plusieurs détours, dans la vallée de Sable. Dans le temps de la sécheresse, elle est arrêtée dans cette vallée par de grands bancs de sable que les vents sud-est y amassent; et s'y répandant de toutes parts, elle forme un lac qui dure jusqu'à la saison des pluies, lorsque les torrents qui descendent des montagnes, secondés par les vents nord-ouest, précipitent les sables dans la mer (1). Cette rivière est bien fournie de poisson. Pendant que son cours est arrêté, les pêcheurs ouvrent ses rives par de petits canaux, et prennent quantité de poissons qui suivent le fil de l'eau dans ces étroits passages.

Sur une éminence que les Hollandais ont nommée Norwége, le gouverneur Van der Stel s'est bâti une petite maison, avec une plantation voisine, où il va prendre quelquefois le plaisir de la pêche; mais il n'y a point d'autre édifice ni d'autre établissement dans ce lieu.

Derrière les monts de Pierre (Steen-Bergen), ou les rochers de la baie de la Table, on trouve quantité de belles sources d'eau, qui arrosent abondam-

(1) La carte les fait tomber dans la Baie-Fausse.

mêlit toutes les terres voisines (1). Dans la route qui conduit de la montagne du Lion à la forteresse du Cap, on rencontre une belle fontaine, qui était publique avant qu'un bourgeois du Cap, nommé Hertog, eût acquis la propriété du terrain. Il a bâti dans ce lieu des poteries et des briqueteries, qui font face à celles de la compagnie, dont elles ne sont séparées que par un fossé. L'usage de ce fossé, et d'un autre qu'on a creusé dans la vallée de la Table, est pour servir de canal à l'eau qui tombe des montagnes avec beaucoup de bruit dans la saison des pluies, et qui coule impétueusement dans ces deux lits. Celui qui est entre les briqueteries prenant son cours entre l'église du Cap et l'hôpital, a été revêtu d'un mur de briques, pour l'empêcher de nuire à ces deux édifices (2).

Kolbe passe ici fort vite sur la description de la ville et de la forteresse du Cap; elles sont toutes deux situées dans la vallée de la Table. On voit, à peu de distance de la ville et sur les bords de la rivière de Sel, un grand nombre de beaux jardins et de vignobles. On y voit une rangée de maisons, et quantité de champs à blé, qui sont les terres de la ville. Dans un autre endroit de son ouvrage, l'auteur ajoute que la ville s'étend depuis la mer jusqu'à la vallée; qu'elle est grande et régulière, divisée en plusieurs rues spacieuses, et composée de deux cents maisons, avec des cours et des jardins; que ses édifices sont de briques, mais la plupart d'un seul étage, par précau-

(1) Kolbe, vol. II, p. 23 et suiv.
(2) Kolbe, p. 18; édit. franç., t. II

tion contre les vents d'est, qui les incommodent beaucoup, toutes basses qu'elles sont; et que, par la même raison, les toits sont de chaume. L'église, qui est bâtie de pierre, est simple, mais belle, blanchie au-dehors, et couverte aussi de chaume. Vis-à-vis est l'hôpital, grand bâtiment régulier, qui peut recevoir plusieurs centaines de malades.

La forteresse, où le gouverneur fait sa résidence, est un édifice majestueux, fort et de grande étendue, fourni de toutes sortes de commodités pour la garnison. Elle commande non seulement la baie, mais encore tout le pays circonvoisin. Les officiers de la compagnie y ont leur logement, et l'on y entretient constamment une garnison considérable (1).

Les Hollandais formèrent leur premier établissement dans la vallée de la Table; mais s'étant bientôt étendus au-delà de la montagne du même nom, ils élevèrent, près de la rivière de Sel, un fort de terre et de bois, avec une garde, pour contenir leurs troupeaux, et pour ôter aux Hottentots le pouvoir de les enlever. Dans la même vue, ils bâtirent près de ce fort une écurie pour cent cinquante chevaux, et des logements pour le même nombre d'hommes, qui devaient être prêts à monter à cheval dans l'occasion. Lorsque la colonie se fut étendue bien loin sur les bords de la rivière de Sel, le fort devint inutile et tomba bientôt en ruines; mais on a conservé une grande partie de l'écurie, qui sert de

(1) Kolbe, édit. franç., t. II, p. 5 et suiv. Leguat, qui était au Cap en 1698, dit que cette garnison était composée de trois cents hommes.

retraite aux criminels, que les Hollandais jugent à propos de bannir pour un certain temps de l'Inde au Cap. Du temps de Kolbe, il s'y trouvait quelques princes indiens, exilés pour cinq ans par le gouverneur de Batavia. Ils étaient réduits à tirer leur subsistance de leur travail; et lorsque le terme de leur sentence fut expiré, ils furent reconduits aux Indes, sur un vaisseau de la compagnie (1).

Entre les jardins de la montagne de la Table, et près des écuries dont on a parlé, on trouve une belle plantation, à laquelle sa fertilité a fait donner le nom de Pain et Vin (Wyn en Brood). On voit aussi dans le même lieu la fameuse brasserie de Jacob Louwen, que la compagnie envoya au Cap avec toute sa famille, pour y établir la méthode de brasser qui est en usage à Deventer.

Près de la montagne du Buisson s'élève une belle maison de campagne, nommée Constantia (2), que le gouverneur Van der Stel a ainsi appelée du nom de sa femme (3), quoiqu'il n'eût pu lui inspirer assez de complaisance pour qu'elle consentît à l'accompagner en Afrique. Des fenêtres de façade, la vue domine sur les prairies, sur les jardins et les autres maisons de plaisance des bourgeois du Cap; elle s'étend

(1) Kolbe, édit. franç., t. II, p. 5.

(2) De La Caille remarque ici que Constantia est dans un fond, et n'a aucune vue sur la campagne. La position de cette maison sur la carte de Kolbe, ainsi que sa description, donneraient lieu de croire qu'elle occupait un emplacement différent de celui du domaine de Constantia, qui produit aujourd'hui le vin de Constance. Conférez *Journal hist.*, p. 336.

(3) Kolbe, vol. II, p. 2 et suiv.; édit. franç., t. II, p. 13.

aussi sur la baie de la Table et la vallée des Buffles, où la compagnie faisait tuer autrefois ses bestiaux (1).

Un ruisseau, qui tombe de la montagne de la Table, fait tourner au pied de cette montagne un moulin qui appartient à la compagnie. Ce ruisseau est conduit de là, par de grands tuyaux, jusqu'à l'esplanade qui est entre la ville et la forteresse, où il fournit une eau délicieuse à ces deux places, avec le secours des pompes; au-delà il va se décharger dans le fort, assez près de la forteresse (2).

Kolbe s'était proposé particulièrement, dans son voyage, de déterminer la latitude et la longitude du Cap. Ce point important pour la géographie avait été l'objet des travaux de trois jésuites français, Fontanay, Tachard, et Le Comte, en 1685. Kolbe discute leurs observations; et, d'après les siennes propres, il conclut la latitude du Cap à trente-quatre degrés quinze minutes sud, et la longitude à trente-sept degrés cinquante-cinq minutes à l'est du pic de Ténériffe (3).

(1) Kolbe, vol. II, p. 2 et suiv.; édit. franç., t. II, p. 13.

(2) Ibid., p. 23.

(3) Kolbe, édition franç., t. I, p. 36 et 40. Kolbe n'a point publié ses calculs et ses observations, et dit dans son ouvrage qu'il les a remis à son protecteur le baron de Krosick. De La Caille, dont les observations méritent bien autrement de confiance que celles de Kolbe, a déterminé la latitude de la ville du Cap à trente-trois degrés cinquante-cinq secondes, et la longitude à trente-cinq degrés deux minutes. (Journal, p. 322.) De La Caille suppose que Kolbe n'était pas en état de faire les observations dont il se vante. Cette critique nous semble sévère et injuste : d'abord, la latitude et la longitude données par Kolbe sont différentes, quoi qu'en dise de La Caille, de celles qui avaient été données par les jésuites et les géographes avant Kolbe; ensuite, comme Kolbe parle

La déclinaison de l'aiguille aimantée a beaucoup varié au Cap. Les voyageurs rendent témoignage qu'elle était de cinq degrés au nord-est il y a près d'un siècle. Les missionnaires jésuites, en 1685, la trouvèrent de onze degrés trente minutes au nord-ouest. En 1705, elle était, suivant Kolbe, de onze degrés cinquante-cinq minutes du même côté (1).

du Cap et non de la ville, il serait possible que ses déterminations, surtout pour la latitude, ne s'éloignassent pas tant de celles de l'abbé de La Caille que de La Caille le croyait; la ville du Cap est, selon la Connaissance des temps, à trente-trois degrés cinquante-cinq minutes quinze secondes de latitude, et à trente-cinq degrés trois minutes quarante-cinq secondes de longitude à l'est du pic de Ténériffe, détermination qui paraît être calculée sur les observations de l'abbé de La Caille, assujetties aux nouvelles tables. Selon les observations récentes des Anglais, la latitude de la ville du Cap serait à trente-trois degrés cinquante-six minutes quinze secondes, et la longitude à trente-cinq degrés huit minutes trente secondes à l'est du pic de Ténériffe; mais le Cap (et non pas la ville) est à trente-quatre degrés vingt-trois minutes quarante secondes de latitude sud, et à trente-cinq degrés trois minutes de longitude à l'est du pic de Ténériffe, selon Flinders, ou à trente-cinq degrés douze minutes dix secondes du même pic, selon Purdy. Dans l'excellente carte du dépôt de la marine de False-Bay et de la baie de la Table, publiée en 1824, on a placé la ville du Cap selon la latitude et la longitude indiquées dans la Connaissance des temps; mais le cap même de Bonne-Espérance est placé à trente-quatre degrés vingt-deux minutes trente-six secondes de latitude sud, et à trente-cinq degrés neuf minutes quarante-huit secondes à l'est du pic de Ténériffe, ou seize degrés neuf minutes quarante-huit secondes de Paris.

(1) Kolbe, édition franç., t. 1, p. 40.

§ V.

Colonie de Stellenbosch.

Cette colonie doit son origine au gouverneur Simon Van der Stel, qui lui donna le nom de Stellenbosch, ou Bois de Stel. Les Hollandais la nommaient auparavant Forêt sauvage (Wild-Bosch), parce qu'elle était presque entièrement couverte de ronces et de buissons; elle paraissait abandonnée des Hottentots mêmes, et comme livrée aux bêtes féroces; mais aussitôt qu'elle fut défrichée, elle devint bientôt la rivale de celle du Cap, par ses édifices, ses champs de blé, ses vignobles et ses jardins. Elle est séparée de la colonie du Cap par de grands espaces sablonneux.

La colonie de Stellenbosch est divisée en quatre parties: Stellenbosch, Modder-gat, la Hollande-Hottentote, et Bottelary.

Ce n'est pas de sa ressemblance avec la Hollande de l'Europe que celle des Hottentots a tiré son nom, mais de ce qu'étant fertile en herbe et bien arrosée, elle a paru le canton le plus propre, autour du Cap, à nourrir les bestiaux de la compagnie. On trouve deux chemins qui conduisent du Cap à la Hollande-Hottentote: l'un par-dessus des collines sablonneuses, nommées de Duinen, ou les Dunes, dans la grande vallée du Tigre, qui traverse une partie de Stellenbosch; l'autre par une vallée étroite, que les Hollandais nomment Kloof, et par-dessus une montagne

qui n'a point encore reçu de nom. Celui qui conduit par la vallée est le plus commode; mais l'autre, quoique assez difficile, est le plus agréable, par la beauté de ses perspectives. La baie False, ou Fausse-Baie, qui en est une, est formée par une chaîne de montagnes, dont celles qui regardent l'est portent le nom de montagnes de la Hollande-Hottentote. Celles de l'ouest, qui sont contiguës aux montagnes de Pierre (Steen-Bergen), n'ont point encore été distinguées par un nom, à l'exception de celles qui, terminant la baie du même côté, s'étendent l'espace de six lieues en mer, et s'allongent en pointe, comme la plupart des montagnes de la côte de Norwège; ce qui leur a fait donner ce nom.

Cette baie a dix lieues de circonférence. On s'était imaginé assez long-temps que son fond était couvert de pierres, et qu'une ancre, par conséquent, n'y pouvait être en sûreté; mais cette opinion s'est trouvée sans fondement, et lui a fait donner le nom de baie False, ou Fausse-Baie, ou baie Trompeuse. Elle fut examinée, en 1709, par un capitaine expérimenté, qui trouva effectivement le mouillage peu sûr, mais seulement à cause des vents sud-est, qui ont quelquefois arraché les vaisseaux de dessus leurs ancres, malgré les plus gros câbles, et les ont, ou fait échouer sur le rivage, ou brisés en pièces contre les écueils. On découvre, au centre de la baie, un grand rocher appelé Witte-Klip, ou l'Écueil blanc (1), qui s'élève au-dessus de l'eau, et sur lequel un grand

(1) Il est aussi nommé Seal island, ou île des Veaux marins, sur la carte de La Rochette, dressée en 1783.

nombre d'oiseaux de mer pondent leurs œufs. Elle produit d'ailleurs diverses espèces d'excellent poisson. Kolbe se faisait un amusement d'y jeter le filet avec ses amis, et chaque fois il remportait la charge d'un chariot, traîné par huit bœufs, qui sont l'attelage ordinaire du pays. Un jour il prit d'un seul coup de filet douze cents grandes aloses, avec un nombre infini de harengs, de dorades et d'autres poissons semblables (1).

Les embouchures des rivières de Stellenbosch et de la Hollande-Hottentote, qui tombent dans la baie, sont toutes extrêmement poissonneuses; mais l'endroit qui l'est le plus se nomme Visch-Hoek (le Trou au poisson): c'est le dessous d'un rocher ou d'une montagne qui termine la baie du côté de l'est, et qu'on appelle Hang-Lip, ou Lèvre pendante, à cause de sa ressemblance avec une lèvre qui tombe sur le menton. La compagnie y entretenait une pêcherie, pour la provision de ses esclaves au Cap; car ils préfèrent le poisson salé et le riz au pain et à la viande; mais ceux que l'on mit à la tête de cet établissement, abusant de la confiance de la compagnie en ne fournissant que de mauvais poisson, qui causa des maladies graves aux esclaves, on fut obligé d'y renoncer. Dès que la compagnie l'eut abandonné, le gouverneur Adrien Van der Stel s'étant emparé des filets et des canots dont elle s'était fournie pour cet usage, fit bâtir une pêcherie somptueuse. Son père et son frère avaient en même temps les leurs dans

(1) Kolbe, édition franç., t. II, p. 43-44.

d'autres lieux; de sorte qu'ils se rendirent maîtres de toute la pêche du Cap. D'un autre côté, le gouverneur défendit par un arrêt, à tous ceux qui n'avaient pas portion dans les pêcheries, de pêcher ailleurs que dans la baie de la Table. Toutes ces vexations excitèrent tant de plaintes, qu'elles arrivèrent enfin jusqu'à la compagnie (1).

Au mois de novembre 1710, il s'éleva au sud-est un furieux ouragan, qui poussa les vagues de la baie si loin dans les terres, qu'en se retirant elles laissèrent à sec une prodigieuse quantité de toutes sortes de poissons; mais cet étrange accident arriva si loin des lieux habités, qu'on n'en tira pas de grands avantages.

A la distance d'une heure de chemin de la baie False, est la vallée de la Vache marine (Zee-Koe), ainsi nommée de la multitude des hippopotames qui la fréquentaient avant que les Européens en eussent fait un carnage qui les a forcés de chercher d'autres retraites. Cette vallée renferme un lac ou un étang d'environ une lieue de tour, où les roseaux croissent en si grand nombre et d'une hauteur si extraordinaire, qu'ils arrêtent la vue comme un bois. Les canards sauvages et quantité d'autres oiseaux s'y retirent. Dans certains temps, lorsque le vent souffle impétueusement du rivage, la mer remplissant la même vallée de ses flots, y transporte un nombre infini de poissons, qui s'accommodent fort bien de ce changement, à la réserve de quelques espèces

(1) Kolbe, vol. 1, p. 25 et suiv.; édit. franç., t. II, p. 45-46.

auxquelles l'eau du lac cause la mort en reprenant sa douceur naturelle (1).

Les montagnes de la Hollande-Hottentote, entre lesquelles on compte celle de la Lèvre pendante (Hang-Lip), dominent la montagne de la Table; elles sont couvertes, comme elle, d'une nuée blanche pendant toute la durée des vents sud-est (2). Au centre des mêmes montagnes est celle qui a pris le nom de montagne des Brebis (Schaapen-Berg), de l'abondance de son herbe et des troupeaux qu'elle nourrit. Du sommet de cette montagne on a la plus belle vue du monde, vers la baie de la Table et sur les vaisseaux qui s'y trouvent. Le gouverneur Adrien Van der Stel se proposait d'y faire bâtir une maison de plaisance, lorsque sa mauvaise administration le fit rappeler en Europe.

La Hollande-Hottentote est sans contredit la plus fertile, la plus commode et la plus agréable partie de la colonie de Stellenbosch. Le même Van der Stel tirait un immense profit des vastes campagnes, des vignobles et des jardins qu'il possédait dans ce canton. Le nombre de ses bœufs montait à plus de douze cents têtes, et celui de ses moutons à plus de vingt mille. Il s'était mis en possession d'environ trente lieues de pays, à l'est, du côté de la Terre de Natal, où il faisait multiplier ces légions d'animaux. Entre plusieurs somptueux édifices qu'il avait élevés en différents lieux, il s'était bâti dans le même canton un superbe château, que la compagnie l'obligea de dé-

(1) Kolbe, vol. II, p. 30 et suiv.; édit. franç., t. II, p. 42.
(2) Kolbe, p. 37; édition franç., t. II, p. 50.

molir à ses propres frais, après avoir confisqué la plus grande partie de ses biens.

Dans l'origine de l'établissement, les Hollandais avaient près de la baie Falsé un fort en terre, monté de quatre pièces de canon, pour défendre la colonie de ce côté-là contre les Hottentots, et donner avis au Cap de tout ce qui se passait dans la baie; mais dans la confiance que la colonie prend aujourd'hui à ses propres forces, elle a laissé tomber ce fort en ruines. Tout ce quartier, qui était autrefois la retraite des bêtes féroces, n'offre à présent que des daims, des chèvres et d'autres animaux utiles. Il est arrosé par trois rivières, qui prennent leur source dans les montagnes, et viennent se perdre dans la baie False. La principale, nommée Laurens, du nom d'un malheureux qui s'y noya, passe au long du château que Van der Stel fut condamné à démolir. Elle sort des montagnes qui touchent à celle de Tourne-encore (Keer-Weder), ainsi nommée d'un sentier qui conduit par son sommet à la colonie de Drakenstein, et qui forme quantité de détours pour éviter les rochers et les précipices. Cette rivière déborde souvent dans la saison des pluies; mais étant sans eau dans le temps de la sécheresse, Adrien Van der Stel avait fait creuser un grand bassin au pied de la montagne, pour y recevoir l'eau de pluie qui en descend. Cet ouvrage servait, dans une saison, à prévenir les débordements qui endommageaient ses terres; et dans l'autre, il suppléait à l'eau de la rivière. Van der Stel avait fait ouvrir un grand canal, qui conduisait de ce bassin à ses celliers, et de là au moulin

à blé qu'il avait dans le quartier de Stellenbosch: ce canal se joignait à la rivière de Laurens, qui passe au pied de la montagne des Brebis. L'embouchure de cette rivière est fort large et remplie de poisson.

Les deux autres rivières arrosent quantité de belles terres; mais elles n'ont point encore reçu de nom; et jamais elles n'ont tant d'eau que la première. Il ne se trouve que du poisson de mer dans ces trois rivières; celui d'eau douce n'y saurait vivre longtemps, apparemment parce qu'elles ont leur source à si peu de distance de la mer. Le fond en est inégal et pierreux, et l'eau fort légère. Ces trois rivières se déchargent dans la baie False (1).

Le quartier de Modder-gat, c'est-à-dire Trou limoneux, tire son nom des eaux qui croupissent assez long-temps dans les vallées, après la saison des pluies, et qui rendent les chemins impraticables. Cette division de la colonie de Stellenbosch est au nord de la Hollande-Hottentote, et se trouve enfermée entre ce quartier, celui de Stellenbosch et la rivière du même nom; elle n'a rien d'inférieur aux autres établissements pour la beauté et le nombre des édifices, pour la fertilité et les autres avantages. Son terroir, qui est composé de petites éminences et de petits coteaux, reçoit beaucoup de fraîcheur de la rivière de Stellenbosch, et d'un grand nombre de petits ruisseaux qui l'arrosent. A la vérité ces ruisseaux s'enflent excessivement dans les mois de juin et de juillet, jusqu'à rendre le passage impos-

(1) Kolbe, p. 34, édition franç. II, p. 38.

sible, surtout deux des plus grands; et coupent ainsi tout commerce entre les habitants. Leurs inondations sont quelquefois si subites et si violentes qu'elles entraînent une partie du menu bétail avant qu'on puisse y remédier; mais il ne serait pas difficile de prévenir ces inconvénients par des ponts fort élevés; d'autant plus que le bois ne manque point aux habitants (1).

Le quartier de Stellenbosch est à peu près de la même étendue que la Hollande-Hottentote, et n'a pas moins de fertilité et d'agrément. Il est comme environné des montagnes qui portent son nom, et qui sont beaucoup plus hautes que toutes celles des cantons voisins. Chacune de ces montagnes ressemble assez, par la hauteur et la forme, à celle de la Table, et ne manque point aussi de paraître couverte d'une nuée blanche, lorsque les vents sud-est commencent à régner. Mais ces vents ne soufflent point ici comme dans la vallée de la Table. Dans cette vallée ils se déchaînent furieusement nuit et jour, sans autre interruption que d'une heure vers midi, et d'une autre heure aux environs de minuit. Souvent aussi deux vents opposés s'y rencontrent, semblent se disputer le passage, et causent dans ce combat les plus terribles ouragans. Ici, au contraire, leur rage s'apaise vers le soir, et ne se réveille qu'après minuit. On n'y voit pas non plus de vents opposés.

Dans les ravins des montagnes de Stellenbosch on trouve quantité de bois à brûler; mais on n'y en

(1) Kolbe, vol. I, p. 36; édition in-12, t. II, p. 48-49.

connaît pas qui soit propre à bâtir. Le sommet des montagnes est couvert de plantes rares et de très belles fleurs (1).

Le principal village de cet établissement se nomme Stellenbosch; on y avait bâti depuis peu une fort belle église, et une salle d'assemblée pour le conseil; mais ces deux édifices et toutes les maisons, à la réserve de trois ou quatre, furent consumés, en 1710, par un incendie. Les maisons furent rebâties dans l'espace de quelques années; mais l'église et la salle du conseil sont encore ensevelies sous leurs ruines (2).

Les vallées de ce quartier sont agréablement divisées par des champs à blé, des vignobles et des jardins. Les maisons sont belles et commodes, surtout celle qui appartenait autrefois au ministre ecclésiastique, qui n'avait rien épargné pour l'embellir. Elle est voisine de la mer; la pêche et la chasse y sont abondantes; en un mot, elle peut passer pour le chef-d'œuvre du Cap. La rivière de Stellenbosch offre aussi quantité de belles plantations, qui ont toutes le mérite de la fertilité et de l'agrément. Cette rivière a sa source dans les montagnes de Stellenbosch. S'étant grossie des ruisseaux de Modder-gat, elle porte ses eaux dans False-Bay. Le fond de son canal est rempli de cailloux; aussi ne produit-elle que de petites espèces de poisson, tel qu'une sorte d'anguilles, d'éperlans et de melettes. Il est plus gros vers l'embouchure, et quelquefois mêlé de divers

(1) Kolbe, p. 38, édition franç., t. II, p. 494.
(2) Kolbe, édit. franç., t. II, p. 34.

poissons de mer. La colonie avait fait élever un pont sur cette rivière, mais si étroit et si mal disposé, que les voitures se précipitaient quelquefois dans l'eau. Un marchand, qui avait une belle plantation dans le voisinage, voyant peu d'empressement à le faire réparer aux frais de la communauté, obtint du conseil de Stellenbosch la permission d'en bâtir un autre à ses propres frais, et s'engagea généreusement à ne jamais exiger aucun droit de passage, ni pour le pont, ni pour les chemins qui pourraient y conduire par ses terres. Adrien Van der Stel avait élevé sur la même rivière, aux dépens de la compagnie, un autre pont pour sa propre commodité; mais lorsqu'il fut rappelé de son administration, son ouvrage fut négligé; et quoique les réparations demandassent peu de dépense, personne n'y voulut contribuer, par haine pour sa mémoire.

Kolbe fait observer ici qu'ayant résidé long-temps dans ce canton avec la qualité de secrétaire des colonies de Stellenbosch et de Drakenstein, ce fut des principaux habitants qu'il reçut la plus grande partie de ses informations (1).

Le quartier ou la division de Bottelary forme la partie la plus septentrionale de la colonie; il a au sud le quartier de Stellenbosch, celui de Drakenstein à l'est et à l'ouest, et la rivière du Banc des Moules (Mossel-Bank), au nord. Son nom paraît venir du foin qu'on y recueille en plus grande abondance que dans les autres cantons voisins du Cap; car dans

(1) Kolbe, vol. IV, p. 36 et suiv.; édit. franç., t. II, p. 34.

tous les autres lieux, il est consumé sur terre par les bestiaux.

Ce quartier est séparé de la colonie de Drakenstein par la montagne des Chevaux (Paarden-Berg), qui a tiré son nom de la multitude de chevaux sauvages dont elle était autrefois remplie. Dans tout le district de Bottelary il n'y a point d'autre éminence qui mérite le nom de montagne. Celle qu'on a nommée Josse (Joosten-Berg), du nom de son premier habitant, est trop basse pour mériter cette distinction; elle est couverte de beaux vignobles, de vergers et de riches pâturages; sa partie la plus fertile est presque au sommet. Un ministre ecclésiastique de Stellenbosch, qui s'y était fait une fort belle plantation, se coupa la gorge d'une oreille à l'autre, par des raisons, dit Kolbe, qui ne furent connues que de lui. La compagnie avait autrefois sur cette colline quelques fermes et quelques haras; mais se voyant trompée par les habitants des terres voisines, sur lesquels elle se reposait de cette partie de ses intérêts, elle a pris le parti de vendre toutes ses prétentions.

L'eau de pluie, qui forme ici pendant l'été de petits lacs et des fossés, devient saumâtre et presque aussi salée que l'eau de mer, lorsqu'il n'en tombe point d'autre pour la rafraîchir. Cependant les habitants sont souvent dans la nécessité de s'en servir. Le bois de chauffage n'y est pas plus commun que l'eau fraîche. On ne trouve point d'autre bois dans le pays, que des buissons et des ronces. Cependant les habitants de la colonie étaient convenus, avec la compagnie, de planter d'arbres une certaine étendue

de terre, sous peine de voir leurs biens confisqués; mais ils n'ont jamais pensé à l'observation de cet article.

La compagnie a pris soin elle-même d'y faire planter un grand nombre de chênes, qui sont dans un état florissant. Pour les conserver, il a fallu porter une loi qui condamne au fouet, par la main du bourreau, ceux qui en abattront une branche sans y être autorisés par une permission formelle. Un riche bourgeois du Cap ayant engagé, pour une petite somme d'argent, un des artisans de la compagnie à couper les branches de quelques jeunes chênes, le gouverneur fut bientôt informé de cet attentat. Il ne porta point la rigueur jusqu'à faire exécuter l'ordonnance du fouet; mais le bourgeois fut condamné à payer une amende de cent écus, et l'artisan au bannissement perpétuel dans l'île Robben ou des Lapins (1).

§ VI.

Colonies de Drakenstein, de Waveren et de Terre de Natal.

On rapporte l'origine de la colonie de Drakenstein à l'année 1675, sous le gouvernement de Simon Van der Stel. Les états-généraux ayant recommandé les protestants français réfugiés en Hollande, aux soins et à la protection de la compagnie des Indes, celle en fit transporter un grand nombre au Cap et dans ses autres colonies. Celle du Cap étant déjà

(1) Kolbe, p. 42 et suiv.; édit. franç., t. III, p. 56-57.

bien fournie d'habitants, Van der Stel accorda des terres aux réfugiés dans le canton de Drakenstein. Cependant ils ne furent pas les premiers qui s'y établirent. Certains artisans et d'autres ouvriers, la plupart d'extraction allemande, qui avaient rempli leur temps au service de la compagnie, y avaient déjà formé diverses plantations. Mais, aujourd'hui, la plupart des habitants descendent de ces premiers Français.

Kolbe, qui accuse le père Tachard de plusieurs erreurs, lui reproche ici d'avoir publié que le premier nom de cette colonie n'était pas Drakenstein, mais Hellen-Bock (1). Il juge, dit-il, que ce missionnaire s'en laissa imposer par Simon Van der Stel, qui prenait plaisir à répandre ses fictions, et qui voulut lui persuader que vers le Monomotapa, sur une haute montagne à deux cents milles du Cap, il avait vu et entendu flotter de l'herbe dans la lune.

Ce fut ce gouverneur même qui nomma la nouvelle colonie Drakenstein, à l'honneur du baron Van Rheede, seigneur de Drakenstein dans la province de Gueldre. Il ne lui devait pas moins de reconnaissance, après l'important service que Van Rheede lui avait rendu en faisant approuver sa conduite et le faisant confirmer dans son poste (2).

(1) Tachard dit seulement qu'en 1687 le heer van der stel forma une nouvelle colonie de quatre-vingt-deux familles à neuf ou dix lieues du Cap, et la nomma Hellen-Bock. Tachard ou son imprimeur peuvent avoir pris Hellen-Bock pour Stellenbosch. Delisle en a pris occasion de mettre Hellen-Bock dans sa carte.

(2) Les Van der Stel paraissent ici peu épargnés; mais il faut se souvenir que l'ouvrage de Kolbe a été réimprimé en Hollande.

La colonie de Drakenstein a seule autant d'étendue que toutes les provinces qui portent en Europe le nom de Pays-Bas. Elle est bordée au sud par la montagne de Tourne-encore (Keer-Weder); à l'est par une longue chaîne de montagnes, qui porte son nom; au nord, par la baie de Saldanha; à l'ouest, par la montagne des Chevaux, qui la sépare de Bottelary. Du même côté, elle est bordée aussi par quelques autres montagnes et par des salines.

Les montagnes de Drakenstein sont fort hautes et fort escarpées. Kolbe, les traversant un jour, en trouva une si raboteuse et si difficile, qu'il lui donna le nom de Montagne-Pénible (Moei-Jlyken-Berg). Elle est très haute, et de toutes parts si escarpée, qu'il est impossible d'y monter directement. D'ailleurs les détours y sont en si grand nombre, si ennuyeux et si fatigants, qu'on ne peut les suivre sans se lasser beaucoup. Dans plusieurs endroits ils ont si peu de largeur, qu'on y pénètre difficilement à cheval; dans d'autres, il se trouve de grosses pierres pointues, qui forcent un voyageur de mettre pied à terre et de conduire son cheval par la bride. Mais, ce qui paraît bien pire à l'auteur, on est obligé, dans quelques endroits, de passer sur les bords de certains grands précipices; où l'homme et le cheval sont quelquefois tombés.

Cette colonie est divisée en trois districts: 1°. la partie qui est entre la montagne Tourne-encore et l'église; 2°. la partie qui est entre l'église et la vallée du Charron; 3°. la vallée même du Charron (Wagenmakers-Valey), qui se subdivise en deux

quartiers; l'un contenu dans l'enceinte de la colonie; l'autre composé de terres qui lui appartiennent, mais qui sont hors de ses limites.

Dans une si vaste étendue, la colonie de Drakenstein est sans villages, et même sans une salle d'assemblée pour le conseil. La plupart des fermes et des maisons y sont fort éloignées l'une de l'autre, et les seuls édifices publics y sont le moulin à eau et l'église, qui est à peu près au centre de la colonie, à quatorze lieues au nord-est du Cap. Pour l'expédition des affaires publiques, les bourguemestres se rendent à Stellenbosch, où ils tiennent leur assemblée avec ceux de cette colonie, sous l'autorité de l'intendant ou du landdrost ou bailli, qui y préside toujours.

On rencontre un grand nombre de belles fermes dans la colonie de Drakenstein, mais peu de maisons de plaisance et de simples édifices. Les réfugiés français ayant eu beaucoup d'obstacles à vaincre pour commencer ce nouveau monde, furent obligés de contracter quantité de dettes, qui n'étaient point encore acquittées du temps de Kolbe; la plupart étaient réduits à habiter de misérables cabanes (1).

La rivière de la Montagne (Berg-Rivier), ainsi nommée de sa source, qu'elle prend dans des montagnes voisines de la Montagne-Pénible, passe au long de l'église, et s'étant grossie de plusieurs ruisseaux dans son cours, elle y est assez large. Ses bords sont occupés par un grand nombre de belles plan-

(1) Kolbe, édition franç., t. II, p. 62.

tations ou de fermes. Quoiqu'elles soient éloignées d'une demi-lieue l'une de l'autre, et que l'herbe croisse de toutes parts en abondance, les habitants se plaignent que le pâturage manque à leurs troupeaux. On peut juger par là quelle multitude ils en possèdent (1).

On n'a point encore bâti de pont sur la rivière de la Montagne. Cependant la colonie a peu de besoins aussi pressants. En été, c'est-à-dire depuis le mois d'octobre jusqu'au mois d'avril, l'eau de la rivière ne passe pas le genou, et dans plusieurs endroits on la traverse à pied sec. Mais pendant l'hiver, elle est enflée par les torrents qui descendent des montagnes; et son cours devient si rapide, qu'il s'y noie quelqu'un tous les ans, en s'efforçant de la passer à cheval. Cette rivière arrose la vallée du Charron par quantité de détours; et, traversant de là plusieurs pays hottentots, elle va se jeter dans la baie de Sainte-Hélène, qui est à plus de cent milles d'Allemagne de sa source.

La première partie de Drakenstein est extrêmement fertile, quoique montagneuse et remplie de pierres. L'air y est serein et favorable à la santé, l'eau bonne et bien distribuée. Pendant les mois de juin et de juillet, les montagnes de cette colonie, comme la plupart des autres aux environs du Cap, sont couvertes de neige, qui continuent jusqu'au milieu du mois d'août; et quelquefois jusqu'au mois de septembre, où le dégel fournit de l'eau à tous les canaux du pays.

(1) Kolbe, vol. 1, p. 45 et suiv.; édition franç., t. II, p. 64.

En venant de la montagne Tourne-encore à l'église, on rencontre à gauche un chemin qui conduit à Stellenbosch, et que les dangers qu'on y court ont fait nommer Bangen-Boek, ou lieu d'angoisse. Il est souvent infesté des bêtes féroces. Il est creux, étroit, pierreux, et bordé par des précipices et de grandes fosses d'eau. La nuit, il est arrivé souvent qu'à l'approche d'un lion, les chevaux qui les sentent, dit Kolbe, ont pris l'épouvante et se sont précipités dans ces abîmes avec leurs cavaliers. Malgré les inconvénients de cette route, on y trouve des plantations et des édifices considérables. L'auteur en nomme une, à laquelle il doute qu'il y ait rien de comparable au Cap. Elle appartenait à M. Mulder, bailli ou landdrost des colonies de Stellenbosch et de Drakenstein, gentilhomme d'un mérite extraordinaire.

On découvrit, il y a quelque temps, deux mines près de la même route; l'une d'argent et l'autre de cuivre. Les essais, qui furent envoyés aux directeurs de la compagnie, semblaient promettre beaucoup; cependant elle n'a pas jugé à propos jusqu'à présent d'y faire travailler (1).

Au nord du même lieu, on rencontre la vallée de Simon, à laquelle M. Blesius, fiscal indépendant du Cap, fit prendre ce nom, par reconnaissance pour le gouverneur Simon Van der Stel, qui lui en avait fait obtenir la propriété. En formant dans cette vallée des vignobles, des terres labourables et des vergers, Blesius en fit, en très peu de temps une

(1) Kolbe, édition franç., t. II, p. 66.

plantation considérable, où il bâtit une maison somptueuse, des pressoirs, des celliers et un moulin. Mais après l'ordonnance de 1707, par laquelle il fut défendu aux employés de la compagnie, en faveur des bourgeois du Cap, de faire le commerce du blé, du vin et des bestiaux, Blesius vendit cet établissement pour la somme de vingt-quatre mille florins, payables dans l'espace de douze années.

Près de la vallée de Simon est une montagne, que sa hauteur a fait nommer la tour de Babylone, et qui renferme plusieurs belles plantations.

L'église de Drakenstein est un si misérable édifice, qu'on le prendrait pour une grange. Il est couvert de roseaux, et le mur n'a qu'environ quatre pieds de hauteur. Les ornements intérieurs répondent à la simplicité du dehors. Ils consistent dans quelques bancs et un mauvais pupitre. On trouve près de l'église, dans une fort belle plantation, le marché général de la colonie, pour les épiceries, les merceries et les ustensiles de ménage. Toutes ces marchandises sont apportées du Cap en faveur des pauvres habitants.

Il y a d'autres belles plantations des deux côtés de l'église et de la route qui conduit à la vallée du Charron, d'où elle passe par la montagne de la Perle (Paarl-Berg), ainsi nommée d'une grosse pierre qu'on voit au sommet, et qui paraît avoir quelque ressemblance avec une perle. Cette montagne, qui est fort pierreuse, fournit aux habitants de bonnes pierres meulières.

La vallée du Charron a tiré son nom de son pre-

mier habitant, qui exerçait ce métier. Les Hottentots abandonnèrent leurs possessions aussitôt qu'ils eurent vu paraître les Européens. Mais les plantations et les édifices étant encore fort éloignés de leur perfection, Kolbe passe légèrement sur cet article, pour donner le nom des lieux qui appartiennent à la colonie sans être renfermés dans ses bornes. Tels sont le château de Riebeek, les Vingt-quatre-Rivières, les montagnes de Miel et celles du Picquet.

Le château de Riebeek est une montagne haute et escarpée, qui doit son nom à Van-Riebeck, premier gouverneur du Cap. Elle contient dans son sein et sur ses bords plusieurs plantations, dont le nombre serait beaucoup plus grand si la bonté de l'eau y répondait à celle du terroir. En creusant de divers côtés, on n'a pu découvrir jusqu'à présent qu'une seule source, qui fut ouverte aux frais d'un habitant, nommé Vander-Byl, pour servir aux besoins publics, jusqu'à ce que le gouvernement la réduisît à l'usage d'un particulier, dans la vue apparemment d'exciter tous les autres à se procurer le même secours par leur industrie et leur travail. Cependant aujourd'hui, comme dans l'origine, ils n'ont que de l'eau de pluie, qu'ils reçoivent dans des puits et des fossés, mais qui devient extrêmement saumâtre en croupissant. Lorsque l'établissement du Cap prit naissance, le gouvernement avait fait bâtir ici des baraques pour cent hommes et des écuries pour autant de chevaux, comme une garde avancée contre les insultes des Hottentots. On y avait aussi placé une pièce de gros canon, pour donner avis de leur

approche aussitôt qu'ils commenceraient à paraître attroupés. Mais le traité d'alliance ayant rendu toutes ces précautions inutiles, on a laissé tomber cet établissement en ruines (1).

Le quartier qui se nomme les Vingt-quatre-Rivières (2), du nombre de ruisseaux dont il est arrosé, est éloigné d'une journée au nord du château de Riebeek. Comme les pâturages y sont fort bons, il est rempli de bestiaux et fort bien habité. Mais on n'y a point encore accordé de terres en propriété; et les habitants ne s'y étant établis qu'avec des permissions, ils sont obligés de les faire renouveler tous les six mois. De là vient que, s'embarrassant peu de bâtir, leurs maisons ressemblent à des huttes de berger. Il ne leur est même permis de cultiver qu'autant de terrain qu'il en faut pour leur subsistance. Cependant le sol est si fertile, que le blé rend vingt-cinq et trente pour un, et quelquefois davantage.

Ce quartier étant sans moulin, les habitants font moudre leur blé par les nègres, dans de petits moulins à bras, semblables aux moulins à café. Ils les clouent contre un mur, avec un sac au-dessous, pour recevoir la farine, qu'on emploie telle qu'elle sort du moulin, c'est-à-dire sans la séparer du son.

(1) Kolbe, édition franç., t. II, p. 70.

(2) Les sources nombreuses qui se réunissent en un seul cours d'eau qui se jette dans la rivière Berg, et qui ont donné le nom au district des Vingt-quatre, descendent de la montagne qui borde à l'ouest la rivière d'Éléphant. Elles coulent donc de l'est à l'ouest, tandis que La Rochette, dans sa carte de la colonie du Cap, les fait couler de l'ouest à l'est. Voyez la carte de Burchell.

Cette manière de moudre est extrêmement pénible.

Les montagnes de Miel (Honing-Berg) sont éloignées d'une journée des Vingt-quatre-Rivières. Elles tirent leur nom de la quantité de miel que les abeilles déposent dans les vallées. La chaleur du soleil le fait fondre avec la cire et couler en abondance. Mais les Hottentots ont à monter beaucoup, et par des chemins fort dangereux, pour le recueillir. Ils le mettent dans des sacs de cuir, dont le poil est tourné en dehors, et le vendent ainsi aux Européens pour un peu de tabac et d'eau-de-vie, ou pour quelques bijoux de verre ou de cuivre.

Les blancs sont en petit nombre dans ces montagnes, et n'ont point d'autre exercice que le soin de leurs troupeaux. Leur établissement s'est fait comme aux Vingt-quatre-Rivières, avec des permissions qui peuvent être révoquées, et celle de cultiver les terres ne leur est accordée qu'aux mêmes conditions; mais la paresse, vice favori des Hottentots, est devenue pour eux si contagieuse, qu'ils n'usent point de cette liberté. Ils ne plantent et ne sèment rien. Ils n'achètent même aucune sorte de blé, et ne connaissent point l'usage du pain. Leur méthode est de manger la chair avec la chair, c'est-à-dire une pièce de bœuf ou de mouton avec une pièce de venaison fumée ou salée. Leur boisson n'est que de l'eau, du lait et de la bière de miel. Cette nourriture est si favorable à leur santé, qu'ils ne connaissent presque aucune maladie (1).

(1) Kolbe, édition franç., t. II, p. 73.

Une journée au-delà des montagnes de Miel, et à huit journées du Cap, on trouve les montagnes du Picquet (Piquet-Berg), qui paraissent avoir tiré leur nom, dit Kolbe, de la passion que les premiers habitants avaient pour ce jeu. Ils y jouaient au pied de la montagne, depuis le matin jusqu'au soir. Aussi les habitants d'aujourd'hui, qui sont en petit nombre, se bornent-ils au soin de leurs bestiaux, qu'ils vendent au Cap, comme ceux des montagnes de Miel.

Les Hottentots sont mêlés avec les Européens de ces quartiers, et vivent avec eux en fort bonne intelligence. Cependant le bruit s'étant répandu qu'ils avaient menacé d'enlever leurs troupeaux, on y fit marcher cinquante soldats avec une centaine de bourgeois des colonies de Stellenbosch et de Drakenstein, qui eurent bientôt terminé tous les différends.

L'établissement de la colonie de Waveren, qui porte aussi le nom de Quartier-Waveren, fut commencé en 1701, sous l'administration de Guillaume Van der Stel. Il lui donna ce nom à l'honneur de l'illustre et riche famille Van-Waveren, d'Amsterdam, à laquelle il était allié. Cette contrée se nommait auparavant Sable-Rouge (het Roode-Zandt), d'une montagne qui produit du sable de cette couleur, et qui la sépare de la colonie de Drakenstein. Elle est située à vingt-cinq ou trente lieues du Cap, et les Hollandais n'ont pas d'établissement plus loin du côté de l'est. Comme c'est la plus récente de leurs colonies, elle n'a point encore de limites assignées.

Les terres qui la forment sont environnées de montagnes, qui n'ont point de nom. La multiplication des habitants y est si prompte, qu'on se promet de voir bientôt le pays peuplé. Cependant n'ayant que des permissions de six mois pour la culture des terres, ils ne pensent qu'à nourrir des bestiaux dans les pâturages, et leurs maisons sont autant de huttes. La plupart même de leurs troupeaux appartiennent à d'autres colonies, qui manquent d'herbe dans leur enceinte.

La montagne du Sable-Rouge est fort haute et fort escarpée. Elle se termine en cône. Les voitures qui passent entre cette colonie et le Cap, ont beaucoup de peine à surmonter les difficultés d'une route si pénible. On les décharge ordinairement au pied de la montagne, et les mettant en pièces, on les transporte, avec les marchandises, sur le dos des bœufs d'attelage. Près de cette montagne est un canton nommé Terre-Noire (het Zwarte-Land), dont le fonds est très fertile; mais jusqu'à présent il a reçu peu de culture.

Les habitants de Waveren n'ont point d'autre église que celle de Drakenstein, ou celle du Cap. Pour les mariages et les baptêmes, ils sont assujettis à se rendre au Cap. Leurs juges, dans les affaires civiles et criminelles, sont les magistrats de Stellenbosch. La colonie est fort bien fournie d'eau. Elle a deux sources chaudes, dont l'une est si brûlante, qu'il est impossible d'en soutenir la chaleur. Elle ne commence à former un bain agréable qu'après avoir coulé deux heures. Celle qui est derrière les montagnes de la Hollande-Hottentote, environ

trente milles au sud-est du Cap, est très fréquentée. Elle dépend d'un certain Appel, qui en tire un profit considérable. Kolbe, qui se loue beaucoup des effets de cette source, étant un jour en chemin pour s'y rendre, rencontra six éléphants qui paraissaient chercher un ruisseau voisin. Ce spectacle lui causa une extrême frayeur; mais ils passèrent sans le regarder. Dans un autre voyage qu'il faisait au bain, trois Hottentots, qu'il avait pris pour escorte, allumèrent du feu pendant la nuit, dans la vue d'effrayer les bêtes féroces, et dressèrent sa tente, où il se mit à dormir. Mais son sommeil fut bientôt interrompu par l'approche de onze lions, qui s'avancèrent avec des rugissements furieux (1). Ce terrible bruit pénétra l'auteur jusqu'au fond de l'âme, et lui fit craindre à chaque moment d'être déchiré par ces cruels animaux. Cependant les Hottentots ayant pris quelques tisons enflammés, qu'ils jetèrent brusquement devant eux, cette vue effraya les monstres et leur fit prendre la fuite.

On a déjà fait observer que les Hollandais ont acheté la Terre de Natal, pour agrandir leurs possessions au sud de l'Afrique (2). Elle est habitée par les Cafres, qui, suivant toutes les informations que Kolbe fut capable de se procurer, n'ont aucune sorte de ressemblance avec les Hottentots, et forment une nation tout-à-fait différente. Les Hottentots ne sont,

(1) De La Caille doute avec raison de la réalité de cette aventure. Le bruit d'un lion, dans le voisinage de la colonie, met tout le monde en alerte; une bande semblable la ferait déserter.

(2) La carte et la description de Kolbe prouvent qu'alors les Hollandais ignoraient jusqu'à la situation de cette Terre de Natal.

pas naturellement camus; ils doivent leur nez large et aplati à l'art, au lieu que les Cafres naissent ainsi (1). Les Cafres sont absolument noirs, et leur visage est d'un luisant éblouissant; les Hottentots ont au contraire le teint olivâtre. Kolbe apprit du capitaine Gerbrantz Van der Schelling, homme de probité et d'intelligence, qui avait touché plusieurs fois à la Terre de Natal, que les habitants ne se graissent pas le corps comme les Hottentots, qu'ils n'ont pas le même bégaiement ni la même prononciation; qu'ils habitent des maisons carrées et de plâtre, manière de bâtir qui n'est pas connue des Hottentots; qu'ils portent au cou des croix suspendues, ornement qui n'a pas d'exemple chez les Hottentots; qu'ils sèment une sorte de blé de Turquie, et s'en font un breuvage, au lieu que les Hottentots ne sèment ni ne brassent.

Ces Cafres sont en commerce avec les corsaires de la mer Rouge, qui leur apportent en échange des étoffes de soie pour des dents d'éléphant. Ils revendent ces étoffes pour des denrées d'Europe, aux vaisseaux qui relâchent sur la côte même de Natal. Leur choix tombe ordinairement sur du goudron, des ancres et des cordages, dont ils font d'autres échanges avec les mêmes corsaires. La soie qu'ils ne peuvent vendre aux Européens sur leur côte, ils la portent aux Cafres du Monomotapa. Les Portugais de Mozambique entretiennent aussi un commerce assez considérable avec eux.

Van der Schelling avait trouvé, dans le pays de

(1) Ceci manque de vérité et d'exactitude. Kolbe parle ici de pays lointains alors peu connus.

Natal, un Anglais qui, ayant déserté de son vaisseau, s'était établi parmi les Cafres. Il y avait pris deux femmes, dont il avait plusieurs enfants. Son habillement était celui des Cafres, sans aucune différence dans sa vie et ses manières. Il fit voir au capitaine des monceaux de dents d'éléphant, et plusieurs chambres remplies d'étoffes de soie, avec lesquelles il se proposait de se rendre au Cap, en quittant son établissement et sa famille. Mais le roi du pays ayant découvert son dessein, le fit venir, lui reprocha sa perfidie et son ingratitude pour une nation qui l'avait reçu et traité si généreusement, lui représenta la misère où sa famille allait tomber après son départ, enfin, lui parla si vivement de la tendresse qu'il devait à ses femmes, à ses enfants, et de la cruauté qu'il y avait à les abandonner, qu'il lui toucha le cœur, et le fit renoncer à sa résolution. Ce fut le déserteur même qui fit ce récit au capitaine. Mais en perdant le dessein de partir, il engagea un des matelots du vaisseau à déserter comme lui, pour s'établir, à son exemple, dans le pays des Cafres (1).

§ VII.

Gouvernement des Hollandais au cap de Bonne-Espérance.

Il faut remonter jusqu'à Van-Riebeek, premier fondateur de ces colonies, pour trouver l'origine de leur gouvernement. Il en forma le plan dès l'an-

(1) Kolbe, vol. 1, p. 81 et suiv.; édition franç., t. 1, p. 156 et suiv.

née 1648, qui fut celle de la fondation. Il consistait, du temps de Kolbe, en huit institutions : 1°. un grand conseil, qui a l'administration des affaires et des intérêts de la compagnie; 2°. une cour ou un collége de justice; 3°. une petite cour pour les querelles, les offenses et les petites dettes; 4°. une cour pour les mariages; 5°. une chambre des orphelins; 6°. un conseil ecclésiastique; 7°. un conseil commun; 8°. un conseil de guerre. Les deux derniers de ces établissements furent institués par le gouverneur Van der Stel, à l'arrivée des réfugiés français (1).

Le grand conseil était composé du gouverneur et des huit principaux officiers de la compagnie. Le gouverneur y présidait avec deux voix. C'était la cour souveraine du Cap, pour tout ce qui concernait le commerce et la navigation. Elle jouissait du droit de législature et du pouvoir de faire la guerre et la paix. Les membres de cette cour étaient extrêmement respectés.

Le collége de justice se formait des membres de la première cour et des trois bourguemestres régents de la ville du Cap. C'était à ce tribunal qu'appartenait la connaissance de toutes les affaires civiles et criminelles. Cependant on pouvait appeler de ses jugements en Hollande ou à Batavia, en déposant cent florins à cette cour jusqu'au jugement définitif. Cette somme tournait au profit du répon-

(1) En 1783, cette organisation subsistait encore sans aucun changement; et il est probable qu'elle a subsisté pendant toute la durée de la domination des Hollandais dans ce pays. Voyez l'*Afrique hollandaise*, in-8°, 1783, p. 52.

dant, si la sentence était confirmée, ou revenait à l'appelant, s'il obtenait un dernier jugement en sa faveur.

La petite cour des querelles, des offenses et des petites dettes était composée d'un membre du grand conseil, qui en était le président, de trois bourgeois du Cap, dont l'un était vice-président, et de quelques officiers de la compagnie, entre lesquels on choisissait le secrétaire de l'assemblée. Mais les dettes qui regardaient cette cour ne devaient point passer la somme de trois cents florins.

La cour des mariages était composée du même nombre de conseillers, dont l'autorité s'étendait sur tous les mariages entre les Européens du Cap. Elle était appelée à vérifier le consentement des familles, après quoi les parties obtenaient de ce tribunal de se faire marier par le ministre de leur résidence.

La chambre des orphelins consistait en sept membres, qui étaient le vice-président du grand conseil, en qualité de président, trois officiers de la compagnie et trois bourgeois du Cap, dont l'un était choisi pour vice-président. Les orphelins qui avaient quelque bien ne pouvaient se marier, avant l'âge de vingt-cinq ans, sans le consentement de cette cour.

La cour ecclésiastique était instituée pour veiller au gouvernement des églises protestantes, qui étaient au nombre de trois. Elle consistait dans les trois ministres de ces églises, six anciens, dont chaque église fournissait deux; et douze inspecteurs des pauvres, c'est-à-dire quatre de chaque église. Ils étaient chargés particulièrement de l'emploi des aumônes publiques, et la distribution s'en faisait avec

tant de soin, qu'on ne voyait point un mendiant dans toutes les colonies. Chaque paroisse avait son consistoire, dont le président était un des plus riches et des plus considérables paroissiens, avec le ministre, les deux anciens et les quatre inspecteurs des pauvres.

Dans chaque colonie il y avait une cour du conseil commun, composée d'un certain nombre d'habitants, qui étaient choisis par le grand conseil sur une liste présentée par le corps de la colonie. Comme le tribunal de la cour de justice était dans la ville du Cap, le conseil commun de cette ville n'avait guère d'autre occupation que celle de lever les taxes imposées par le grand conseil; mais, dans les autres colonies, l'autorité des conseils communs avait beaucoup plus d'étendue. Leurs présidents étaient les landdrost, c'est-à-dire les baillis de chaque colonie. Toutes les causes dont le fond ne passait pas cent cinquante florins, avec la recherche et le châtiment des crimes qui se commettaient dans leur juridiction, surtout par rapport aux esclaves, appartenaient uniquement à ces tribunaux.

Il y avait deux cours martiales : l'une dans la ville du Cap, composée d'un président, qui était toujours un des membres du grand conseil, et de neuf assesseurs, choisis parmi les principaux officiers militaires de cette colonie; la seconde cour était pour les colonies de Stellenbosch et de Drakenstein; elle se tenait dans Stellenbosch, sous l'autorité du landdrost, assisté de neuf des principaux officiers militaires des deux colonies. Chacune de ces deux cours avait son

secrétaire. Si quelque esclave prenait la fuite, ou si les Hottentots menaçaient de prendre les armes, elles détachaient un corps de troupes pour remédier au désordre. Les bourgeois, dans chaque canton, étaient obligés de faire la garde pendant la nuit; mais cette ordonnance était mal observée (1). Cependant l'état florissant des colonies du Cap était une preuve éclatante du zèle infatigable et de l'industrie des Hollandais.

Les appointements des officiers et des domestiques de la compagnie montaient chaque année, du temps de Kolbe, à quatre cent mille florins. Ceux du gouverneur étaient d'environ six mille florins. Mais pour le fonds de cette dépense, la compagnie levait le dixième de toutes les productions du pays et des rentes foncières. Les droits sur le vin, le tabac, l'eau-de-vie et la bière, étaient affermés à soixante-dix mille florins par an. Ces taxes, jointes au profit qu'elle tirait de ces marchandises, en le faisant monter à soixante-quinze pour cent, étaient presque suffisantes pour fournir aux dépenses du gouvernement. Si l'on y joint les terres dont elle s'était réservé la propriété, les progrès continuels de chaque colonie lui donnaient une juste espérance de tirer bientôt un revenu considérable de cet établissement. Le nombre de ses domestiques était de six cents, et celui de ses esclaves à peu près le même. Ces esclaves sont presque tous tirés de Madagascar. Kolbe les peint comme les plus intraitables, les plus vindica-

(1) Kolbe, vol. 1, p. 340; édition franç., t. II, p. 80 et suiv.

tifs et les plus cruels dont il ait entendu parler. Ce sont des Malais.

La compagnie poussait fort loin l'indulgence et la générosité pour les nouveaux habitants qui commençaient à s'établir. Non-seulement elle leur fournissait des ustensiles et des instrumens pour leurs entreprises, mais lorsque les terres produisaient peu, et que le laboureur paraissait pauvre, elle lui remettait la taxe du dixième, jusqu'à ce qu'il fût en état d'y satisfaire. Si le feu ou quelque autre accident ruinait ses édifices, elle fournissait des matériaux pour rebâtir, et chargeait ses propres ouvriers de contribuer au travail (1).

Toutes les nations des Hottentots vivent dans une alliance constante avec les Hollandais, et sont également forcées de les respecter par la terreur de leurs armes et par la sagesse de leur gouvernement. Cette bonne intelligence est entretenue par des députations annuelles de la plupart de ces nations, qui apportent des présents de bétail au gouverneur du Cap. Il les reçoit civilement, et leur offre à son tour ce qu'il juge de plus conforme à leur goût. Cette conduite lui donne tant d'ascendant sur tous ces barbares, qu'il est le juge ordinaire de tous leurs différends, avec plus d'autorité que s'il était roi du pays (2).

On a déjà remarqué qu'avant le traité d'alliance les hostilités étaient assez fréquentes entre les Hottentots et les colons hollandais. Dapper nous apprend qu'en 1659 les Gorachouquas, par lesquels il faut

(1) Kolbe, vol. 1, p. 356; édition franç., t. II, p. 102-103.
(2) Ibid., p. 57.

peut-être entendre les Gungemans, disputèrent aux Hollandais la propriété de quelques terres voisines du Cap, et s'efforcèrent de les en chasser. Ils alléguaient en leur faveur une possession immémoriale. Pendant cette querelle, ils tuèrent quantité de Hollandais, ils enlevèrent leurs bestiaux, avec une attention continuelle à choisir, pour le combat, les temps de pluies et de brouillards, parce qu'ils avaient remarqué que les armes à feu étaient alors moins redoutables. Ils avaient pour chefs deux Hottentots braves et expérimentés, dont l'un se nommait Garabinga, surnommé Nez-Plat. Les Hollandais donnaient au second le nom de Doman. Il avait passé cinq ou six ans à Batavia; et, depuis son retour au Cap, il avait vécu long-temps parmi eux, vêtu à la manière de l'Europe. Mais ayant rejoint les Hottentots de sa nation, il leur avait découvert les intentions des Hollandais, il leur avait appris à se servir de leurs armes; et, sous ces deux guides, ils n'entreprirent presque rien sans succès.

La guerre durait depuis trois mois, lorsqu'un jour au matin, dans le cours du mois de juin, cinq Hottentots, conduits par Doman, sortirent pour exercer leurs pillages. Ils commencèrent par enlever quelques bestiaux; mais se voyant poursuivis par cinq cavaliers hollandais, ils firent face avec beaucoup de fermeté, et blessèrent trois de leurs ennemis. Enfin les Hollandais en tuèrent deux, et blessèrent mortellement le troisième. Doman et le seul compagnon qui lui restait sautèrent dans la rivière, pour s'échapper à la nage.

Celui qui demeurait blessé avait eu la gorge percée d'un coup de balle et une jambe cassée, sans compter une profonde blessure à la tête. Il fut transporté au fort ; on lui demanda quels étaient les motifs de sa nation pour déclarer la guerre aux Hollandais, et pour employer contre eux le fer et le feu. Quoiqu'il ressentît de vives douleurs, il fit lui-même diverses questions en forme de réponse : « Pourquoi, dit-il aux Hollandais, avez-vous semé et « planté nos terres ? Pourquoi les employez-vous à « nourrir vos troupeaux, et nous ôtez-vous ainsi « notre propre nourriture ? » Il ajouta que sa nation faisait la guerre pour tirer vengeance des injures qu'elle avait reçues ; qu'elle ne pouvait voir sans indignation, non seulement qu'il ne lui fût pas permis d'approcher des pâturages, dont elle avait été si long-temps en possession, après y avoir reçu les Hollandais par un simple mouvement de complaisance, mais que son pays fût usurpé et partagé entre les ravisseurs sans qu'ils se crussent obligés à la moindre reconnaissance. Qu'auraient fait les Hollandais s'ils eussent été traités de même ? Il en concluait, que le soin qu'ils apportaient à se fortifier n'avait pour but que de réduire par degrés les Hottentots à l'esclavage. On lui répliqua sèchement que sa nation ayant perdu son pays par la guerre, elle ne devait rien espérer ni de la paix ni des hostilités pour s'y rétablir.

Ce nègre se nommait Eycamma. Il mourut le sixième jour. Dans ses derniers discours, il dit aux Hollandais qu'il n'était qu'un Hottentot du commun,

mais qu'il leur conseillait de s'adresser à Gogosoa, chef de sa nation, et de l'inviter à venir au fort, pour traiter avec lui, et faire rendre à chacun, autant qu'il était possible, ce qui lui appartenait, comme le seul moyen de prévenir quantité de nouveaux désastres. Ce conseil parut si sage, que le commandant hollandais députa deux ou trois de ses gens au prince Gogosoa, et lui fit proposer de venir traiter de la paix dans le fort. Mais cette démarche fut inutile. La guerre continua furieusement. Malgré toutes les précautions des Hollandais, leurs bestiaux furent enlevés, presque à la vue du fort, avec tant de promptitude et d'audace, qu'ils ne trouvèrent aucun moyen d'y remédier. La haine s'exerça ainsi pendant près d'une année. Mais cette querelle fut enfin terminée par un heureux événement. Un Hottentot de quelque distinction, nommé Herry par les Hollandais, Camcemoua par ses compatriotes, ayant été banni pour quelque crime dans l'île de Robben ou Coney, se mit dans un mauvais canot, après avoir passé trois mois au lieu de son exil; et, suivi d'un seul de ses compagnons, il regagna le continent. Le gouverneur hollandais, qui apprit l'évasion de ces deux hommes, les fit chercher aussitôt par quelques uns de ses gens. Leur canot fut trouvé à trente milles du fort; mais les Hollandais ne rapportèrent point d'autre éclaircissement. Au mois de février 1660, on fut surpris de voir entrer volontairement dans le fort Herry, accompagné d'un chef hottentot, nommé Choré, et de quantité d'autres Hottentots sans armes. Ils ame-

naient avec eux treize bœufs gras, qu'ils prièrent les Hollandais de recevoir comme un témoignage d'amitié, en leur demandant que l'ancienne correspondance fût rétablie. Le commandant du fort accepta ce présent; et la confiance commençant à renaître, on convint que les Hollandais auraient la liberté de cultiver les terres, aux environs du fort, dans l'espace de trois heures de marche, mais à condition qu'ils ne s'étendissent pas plus loin. Pour ratifier cette convention, les Hottentots furent traités dans le fort avec du pain, du tabac et de l'eau-de-vie.

Peu de temps après, Gogosoa, général des Goringhaiquas, ou des habitants du Cap, vint au fort avec Choré, et confirma ce traité. Le gouverneur fit placer au milieu d'eux et de leur cortége un baril d'eau-de-vie, avec une écuelle de bois. Lorsqu'ils commencèrent à se ressentir des effets de cette liqueur, il fit jeter entre eux deux ou trois cents petits bouts de tabac qu'ils s'entre-disputèrent avec un tumulte horrible. Ensuite ils commencèrent à sauter et à danser avec des gestes et des contorsions fort bizarres, tandis que leurs femmes, battant des mains chantaient, ho ho ho ho, si l'on n'aime mieux donner à leur chant le nom de rugissement.

Après la danse, le gouverneur fit distribuer aux principaux chefs quelques grains de corail, des plaques de cuivre et de petits rouleaux de tabac. Ils donnèrent le reste de la nuit au sommeil, et partirent le lendemain au matin, à l'exception de Herry, qui passa trois ou quatre jours dans le fort. Il savait un peu d'anglais, qu'il avait appris en faisant le

voyage de Bantam dans un vaisseau de cette nation ; mais à son retour au Cap, il s'était retiré dans le canton de sa naissance (1).

§ VIII.

Mœurs et usages des Hottentots.

Tachard, dans son voyage de Siam, et d'autres écrivains (2), regardent le nom de Hottentot comme un sobriquet, pris de l'usage que les habitants naturels du Cap font souvent de ce terme à la rencontre des étrangers, ou de celui qu'ils ont, dans leurs danses, de répéter souvent *Hottentottum broc-qua*. Mais Kolbe, qui avait fait un si long séjour dans le pays, eut le temps d'observer qu'ils n'emploient jamais ce mot en abordant les étrangers, et que s'ils le prononcent dans leurs danses, c'est une preuve, au contraire, que c'est leur véritable nom. Il ne signifie pas du pain hollandais, comme Arnold se l'est imaginé, mais seulement, donnez son pain au Hottentot. Kolbe nous apprend que Hottentottum broc-qua est le refrain d'une chanson que le ressentiment fit faire aux Hottentots, contre un chapelain hollandais qui avait refusé à quelque ouvrier de leur nation du pain et du tabac qu'il lui avait promis pour ses services. En un mot, dit-il, Hottentot paraît être l'ancien nom de tous ces peuples, car ils n'en con-

(1) Dapper, *Afrique*, p. 377-379.
(2) Merklin, Arnold et Dapper.

naissent point d'autre. Leur origine est fort obscure et fort incertaine. Ils racontent que leurs premiers pères sont entrés dans leur pays par une porte ou par une fenêtre; que le nom de l'homme était *noh*, et celui de la femme *hingnoh;* qu'ils furent envoyés par Ticquoa, c'est-à-dire par Dieu même, et qu'ils communiquèrent à leurs enfants l'art de nourrir des bestiaux, avec quantité d'autres connaissances. Quelques auteurs confondent les Hottentots avec les Cafres du Monomotapa; mais on a déjà fait remarquer que c'est une erreur. Les Cafres sont d'un noir luisant, et diffèrent extrêmement par leurs mœurs et leurs usages (1).

Il y a peu de peuples dont on ait fait des peintures aussi différentes que des Hottentots. Quelques uns les représentent comme nègres; d'autres prétendent qu'en naissant ils sont aussi blancs que les Européens. Tachard parle de quelques Hottentots blancs; mais Kolbe, après plusieurs années de séjour au Cap, assure que les enfants des Hottentots apportent au monde une couleur d'olive luisante, qui se ternit dans la suite, par l'habitude qu'ils ont de se graisser, mais qui ne laisse pas de s'apercevoir, avec quelque soin qu'ils la déguisent. La plus grande partie des hommes ont de cinq à six pieds de hauteur. Les deux sexes sont bien proportionnés dans leur taille. Ils ressemblent aux nègres par la grandeur des yeux, l'aplatissement du nez, et l'épaisseur des lèvres; la forme que prend leur nez n'est pas

(1) Voyez ci-dessus, p. 299.

naturelle, elle est le résultat de l'art. Leur chevelure est semblable à celle des nègres, c'est-à-dire courte et laineuse. Les hommes ont les pieds gros et larges. Les femmes les ont petits et délicats. Elles ont au-dessus des parties naturelles une excroissance calleuse, qui sert comme de voile pour les couvrir (1). L'usage de se couper les ongles, soit des pieds, soit des mains, n'est connu ni de l'un ni de l'autre sexe. On voit fort peu de Hottentots tortus ou difformes; ils sont robustes, agiles, et d'une légèreté surprenante. Un cavalier bien monté suit à peine le pas d'un Hottentot. C'est par cette raison que les gouverneurs hollandais du Cap entretiennent constamment une troupe de cavalerie, pour les occasions où la nécessité oblige de les poursuivre. Ils sont bons chasseurs et d'une habileté si singulière dans l'usage de leurs sagaies et de leurs bâtons de kirris et de rakkum, qu'avec ces armes ils parent une flèche ou une pierre.

A l'égard des qualités de leur esprit, quoiqu'ils aient été représentés par quelques écrivains comme une race d'hommes livrés à toutes sortes de vices, des écrivains moins anciens et mieux informés nous assurent que ce reproche est une exagération, si ce n'est pas tout-à-fait une calomnie. Le vice favori des Hottentots est la paresse. Cette passion domine également leur corps et leur esprit. Le raisonnement est pour eux un travail, et le travail leur paraît le plus grand de tous les maux. Quoiqu'ils aient sans

(1) Kolbe, édition franç., t. 1, p. 106-107.

cesse devant les yeux le plaisir et l'avantage qu'on tire de l'industrie, il n'y a que l'extrême nécessité qui puisse les réduire au travail. La contrainte ne leur cause pas moins d'horreur, c'est-à-dire, que si la nécessité les force de travailler, ils sont dociles, soumis et fidèles : mais lorsqu'ils croient avoir assez fait pour satisfaire à leurs besoins pressants, ils deviennent sourds à toutes sortes de prières et d'instances, et rien n'a la force de leur faire surmonter leur indolence naturelle. Un autre vice des Hottentots est l'ivrognerie. Qu'on leur donne de l'eau-de-vie et du tabac, ils boiront jusqu'à ne pouvoir se soutenir, ils fumeront jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus voir, ils hurleront jusqu'à ce qu'ils aient perdu la voix. Les femmes ne sont pas moins livrées que les hommes à cet excès d'intempérance; mais elles sont plus long-temps à s'enivrer; et dans les vapeurs de l'ivresse, elles poussent la folie jusqu'au transport. Cette passion désordonnée pour les liqueurs n'empêche pas qu'on ne puisse en confier à leur garde, car elles n'y toucheront jamais sans une permission formelle; exemple de fidélité qu'on ne trouvera guère dans tout autre pays : d'ailleurs l'ivrognerie n'est point accompagnée, parmi les Hottentots, d'une foule d'autres vices qui en sont inséparables en Europe, tels que l'immodestie et l'incontinence. Ses plus fâcheux effets sont leurs querelles, qui finissent quelquefois par des coups (1).

On leur reproche, avec raison, un usage qui

(1) Kolbe, édition franç., t. I, p. 91.

blesse la nature, et qui semble appartenir particulièrement à leur nation. Après la cérémonie qui constitue les Hottentots dans la qualité d'hommes, ils peuvent sans scandale maltraiter et battre leurs mères. C'est un honneur pour eux de ne pas les ménager; et, loin de s'en plaindre, les femmes approuvent elles-mêmes cette insolence. Si l'on entreprend de faire sentir aux anciens l'absurdité d'une si odieuse pratique, ils croient résoudre la difficulté en répondant que c'est l'usage des Hottentots (1).

La coutume d'immoler leurs enfants et leurs vieillards doit paraître encore plus barbare; mais elle n'est pas plus propre aux Hottentots qu'à d'autres nations de l'Afrique et de l'Asie, sans en excepter les Chinois et les Japonais. L'antiquité en offre aussi des exemples dans les nations les plus policées. Sur la première de ces deux barbaries, les Hottentots n'allèguent que l'usage pour leur justification; mais s'il est question de leurs vieillards, ils prétendent que c'est un acte d'humanité, et qu'à cet âge il vaut bien mieux sortir des misères de la vie par la main de ses amis et de ses parents, que de mourir de faim dans une hutte, ou de devenir la proie des bêtes farouches.

A ces vices des Hottentots, on peut ajouter la malpropreté dans leur habillement et leur nourriture; mais il paraît à l'auteur que c'est moins l'effet de leur goût que de leur paresse (2).

Leurs vertus et la partie la plus distinguée de

(1) Kolbe, p. 37 et suiv., et p. 324; édit. franç., t. 1, p. 328.
(2) Kolbe, p. 141 et 333; édition franç., t. 1, p. 94.

leur caractère sont, la bienveillance, l'amitié et l'hospitalité. Les Hottentots ne respirent que la bonté et l'envie de s'obliger mutuellement. Ils en cherchent continuellement l'occasion. Implore-t-on leur assistance, ils courent pour l'accorder; leur demande-t-on leur avis, ils le donnent sincèrement; voient-ils quelqu'un dans le besoin, ils se retranchent tout pour le secourir. Un plaisir des plus sensibles pour les Hottentots est celui de donner (1).

A l'égard de l'hospitalité, ils étendent cette vertu jusqu'aux Européens étrangers. En voyageant autour du Cap, on est sûr d'un accueil ouvert et caressant dans tous les villages où l'on se présente. Enfin, la bonté des Hottentots, leur intégrité, leur amour pour la justice, et leur chasteté, sont des vertus que peu de nations possèdent au même degré. Une simplicité charmante accompagne toutes leurs actions. On en voit beaucoup qui refusent d'embrasser le christianisme, par la seule raison qu'ils voient régner, parmi les chrétiens, l'avarice, l'envie, l'injustice et la luxure (2).

Cependant il ne faut pas s'imaginer que tous les vices soient entièrement bannis de leur nation. Kolbe rapporte un exemple où la cruauté et l'injustice semblent éclater à l'envi. Un chef des Hottentots avait enlevé la femme d'un riche gungeman, nommé Claas. Ce malheureux mari paraissant inconsolable, le chef prit la résolution de se délivrer de ses plaintes en lui ôtant aussi la vie. Il le fit accuser auprès

(1) Kolbe, p. 39, 324 et 337; édition franç., t. 1, p. 70.
(2) Ibid., p. 166 et 337; édition franç., t. 1, p. 69 et 74.

du gouverneur hollandais d'avoir détourné une partie de quelques marchandises qui lui avaient été confiées. Quoiqu'il eût exécuté depuis long-temps les commissions des Hollandais avec une fidélité qui lui avait attiré de l'admiration, le gouverneur, aussi corrompu que la plupart des autres, ferma l'oreille aux preuves de son innocence, confisqua ses biens et le bannit dans l'île Robben. Le capitaine Gerbrantz Van der Shelling, qui avait reçu de Claas des services considérables après son naufrage dans la baie de Lagoa, ne put voir sans indignation l'injustice qu'on faisait à son bienfaiteur. A son retour en Hollande, il porta ses plaintes à la compagnie, et disposa si favorablement les directeurs, qu'ils envoyèrent des ordres pour le rappel de Claas et pour la restitution de ses effets. Mais le gouverneur et ses officiers, que Kolbe traite de loups blancs, avaient dévoré, dit-il, la meilleure partie de son bien. Claas se retira dans son pays avec ce qu'il put obtenir. Il n'y fut pas long-temps sans se retrouver exposé aux persécutions du chef, qui allèrent enfin jusqu'à le faire assassiner (1).

Le langage des Hottentots est dur et peu articulé. Un seul mot signifie plusieurs choses, et leur prononciation est accompagnée de tant de vibrations, de tours et d'inflexions de langue, qu'elle ne paraît qu'un bégaiement aux oreilles des étrangers. Pour exprimer les espèces particulières d'oiseaux, ils joignent une épithète au mot *kourkour*, qui signi-

(1) Kolbe, édition franç., t. 1, p. 76 à 86.

fie dans leur langue oiseau en général. Ainsi, pour désigner un oiseau de rivière, ils disent *kamma kourkour*. Kolbe juge qu'il est fort difficile, et peut-être impossible pour un étranger, d'apprendre jamais leur langue, et par la même raison, quoiqu'ils apprennent facilement le français et le hollandais, ils le prononcent si mal, qu'ils ne parviennent jamais à se faire bien entendre.

Les nombres des Hottentots se réduisent à dix. Lorsqu'ils les ont finis, ils reviennent à l'unité et recommencent à compter dix. Après avoir compté dix fois dix, ils prononcent deux fois le mot dix, qui signifie cent quand il est ainsi redoublé. Ils continuent de même jusqu'à dix fois dix dix, c'est-à-dire mille; et recommencent en prononçant trois fois le même mot, c'est-à-dire dix dix dix, ensuite quatre fois, cinq fois, etc.

§ IX.

Habits, aliments, maisons, meubles des Hottentots.

L'habillement des Hottentots est extrêmement singulier : une peau d'animal leur couvre les épaules et le dos jusqu'aux cuisses, en guise de manteau. Ce vêtement, qu'ils appellent krosse, est composé, pour les riches, de peaux de tigres ou de chats sauvages; ceux du peuple ne sont que de peaux de mouton, dont le côté laineux se tourne en dehors pendant l'été. Elles leur servent de matelas pendant la nuit, et de drap mortuaire dans leur sépulture. Ces krosses

sont de différentes formes; quelques uns les portent jusqu'aux genoux. Ceux de la nation des Attaquas descendent jusqu'aux talons; mais les Hottentots du Cap ne les laissent pas tomber au-delà des hanches.

Pendant les chaleurs tous les Hottentots vont tête nue, ou du moins sans autre couverture que leur enduit de suif et de graisse. Ils en chargent tous les jours leur chevelure, sans prendre jamais soin de la nettoyer; ce qui forme une croûte ou un bonnet de mortier noir. Ils prétendent que ce mastic leur rafraîchit la tête. En hiver, ils portent une calotte de peau de chat sauvage, ou de mouton, soutenue par deux cordons, dont l'un fait deux fois le tour de la tête et vient se lier avec l'autre sous le menton. Ils se servent aussi de ces calottes dans les temps de pluies.

Les Hottentots ont toujours le visage et le cou nus. Ils suspendent à leur cou un petit sac qui contient leur couteau, s'ils sont assez riches pour s'en procurer un, leur pipe, leur tabac ou leur dacha, et un suza, petit bâton brûlé par les deux bouts, qu'ils portent comme un préservatif contre les sortilèges. Ces petits sacs, ou ces bourses, sont composés des vieux gants de peau qu'ils obtiennent des Européens (1).

Ils portent généralement au bras gauche trois anneaux d'ivoire, qui sont tournés avec beaucoup d'art et de justesse. Ces anneaux sont une sorte d'arme défensive, et servent d'ailleurs à soutenir le sac dans lequel ils portent leurs provisions de voyage.

(1) Kolbe, édition franç., t. 1, p. 172.

Comme leurs krosses sont le plus souvent ouverts, on leur voit l'estomac et le ventre nus jusqu'aux parties naturelles, qu'ils couvrent ordinairement d'une peau de chat dont le poil est extérieur (1). Ils ont les jambes nues, excepté lorsqu'ils gardent leurs bestiaux, car ils couvrent alors leurs jambes d'une espèce de bas ou de bottes de cuir. S'ils ont une rivière à passer, ils portent des espèces de sandales de cuir de bœuf ou d'éléphant, taillées d'une seule pièce, et liées avec des courroies.

Dans leurs voyages, les Hottentots portent deux bâtons de bois ou de fer, qu'ils nomment kirris et bakkum. La longueur du kirri est d'environ trois pieds, et son épaisseur d'un pouce. Il est sans pointe par les deux bouts : c'est leur arme défensive; mais le rakkum est pointu d'un côté, et peut passer pour une sorte de dard, qu'ils lancent avec une adresse admirable. Jamais ils ne manquent leur but. C'est l'arme qu'ils emploient à la chasse. Dans la main gauche ils ont ordinairement un petit bâton de la longueur d'un pied, auquel ils attachent une queue de chat sauvage, ou de renard, ou quelque autre queue velue, qui leur sert de mouchoir. Lorsqu'ils la trouvent sale, ils ont soin de la laver dans la première eau qui se présente, et la tordant au soleil, ils la font sécher en un instant. Ils nomment cette espèce de mouchoir schjoc (2).

La différence de l'habillement pour les femmes consiste dans l'habitude qu'elles ont de porter des

(1) Voyez le Voyage de Loubere à Siam, t. II, p. 184.
(2) Kolbe, édition franç., t. I, p. 114-115.

bonnets, qui s'élèvent spiralement en pointe sur le haut de la tête, au lieu que ceux des hommes sont contigus à la peau, comme une véritable calotte. Les femmes portent aussi des krosses, qui ne sont jamais fermés par-devant, de sorte qu'elles n'ont la peau cachée que par un sac de cuir, qu'elles ne quittent ni dans l'intérieur de leurs maisons, ni dehors, et qui leur sert à renfermer leurs alimens, leur dacha, leur tabac et leur pipe. Elles se couvrent les parties naturelles d'une espèce de tablier, nommé kut-krosse, qui est toujours de peau de mouton, sans laine, et beaucoup plus grand que le kut-krosse des hommes (1), mais lié de la même manière; elles en ont un plus petit, qui leur couvre le derrière. Plusieurs auteurs (2) ont assuré hardiment que les femmes des Hottentots portent, autour des jambes, des boyaux de mouton et d'autres animaux. C'est une erreur, fondée apparemment sur un usage des jeunes filles, qui depuis l'enfance jusqu'à l'âge de douze ans portent des joncs tressés autour de leurs jambes. Lorsqu'elles ont passé cet âge, elles changent la matière de ces cercles; au lieu de joncs, elles portent des courroies de peau de mouton ou de veau, de l'épaisseur du petit doigt; mais elles en ôtent le poil et tournent en dedans le côté par lequel il tenait à la peau. On voit à la jambe de quelques femmes plus de cent de ces cercles, si proprement rangés qu'on

(1) Ces deux mots sont en partie hollandais; ils signifient le tablier ou le manteau des parties honteuses : le premier, de la femme; le second, de l'homme.

(2) Saar, Vogel, Dapper.

les croirait d'une seule pièce. La longueur du temps leur donne la dureté du bois. Ils sont soutenus, à la cheville du pied, par un autre grand cercle de cuir ou de jonc; et des uns comme de l'autre, les dames hottentotes se font tout à la fois une marque de distinction, et une défense pour la peau de leurs jambes dans leurs exercices champêtres.

Les Hottentots sont passionnés pour les ornements de tête; ils ont pris un goût fort vif pour les boutons de cuivre et pour les petites plaques du même métal, qui étaient, du temps de Kolbe, fort à la mode au Cap. Un petit fragment de glace de miroir est si précieux dans leur nation, que les diamants ne sont pas plus estimés en Europe. Les pendants d'oreilles et les colliers de verre ou de cuivre sont des distinctions qui n'appartiennent qu'aux personnes du premier rang; mais leur méthode est de les porter suspendus à leur chevelure. Ils donnent volontiers leurs bestiaux en échange pour toutes les bagatelles de cette espèce. Quelques uns portent aux cheveux les vessies enflées des bœufs qu'ils tuent pour leur nourriture. Les petits Namaquas ont sur le front une petite plaque de fer poli, en forme de croissant. Comme il ne manquait que de la poudre à toutes ces galanteries, ils ont trouvé l'art de faire sécher et pulvériser les feuilles d'une espèce de spiræa, nommée buchu dans le pays, qui leur fournit une poudre de couleur d'or, dont ils se parfument la tête et le visage. Les femmes joignent un autre charme, pour ne pas dire un autre épouvantail, à leur laideur naturelle; c'est de se tracer six raies sur la face avec

de la craie rouge, qui est fort commune dans le pays (1).

On se gardera bien d'oublier le principal article de la parure des Hottentots, celui dont les hommes, les femmes et les enfants sont également idolâtres; c'est l'usage de se graisser le corps avec du beurre ou de la graisse de mouton, mêlé avec la suie de leurs chaudrons. Ils renouvellent autant de fois cette onction qu'elle se sèche au soleil. Comme le peuple n'a pas toujours du beurre frais ou de la graisse nouvelle, on sent de fort loin un Hottentot à son approche; mais les personnes riches sont plus délicates, et n'emploient que le meilleur beurre. Il n'y a point de partie du corps qui soit exceptée; et ceux qui sont assez riches pour ne pas manquer de graisse, en frottent jusqu'à leurs krosses ou leurs vêtements de peau. Les différences de cette graisse font la principale distinction entre les riches et les pauvres. D'un autre côté, ils ont la graisse de poisson en horreur; et non seulement ils n'en mangent point, mais ils ne peuvent en souffrir sur leur corps.

Les voyageurs ont apporté différentes raisons de cet usage. Quelques uns (2), comme le père Tachard, l'attribuent à la vanité des Hottentots. Boëving s'imagine qu'ils ne cherchent qu'à donner de la souplesse à leurs membres; mais Kolbe est persuadé que leur unique but a toujours été de se défendre contre les ardeurs excessives du soleil, qui, sans ce secours, aurait bientôt épuisé leurs forces dans un climat si

(1) Kolbe, vol. I, p. 190 et suiv.; édit. franç., t. I, p. 124.
(2) Merklin et Vogel.

chaud. La répétition fréquente de leur onction semble confirmer l'opinion de Kolbe (1).

Les Hottentots se nourrissent de la chair et des entrailles de leurs bestiaux, et de quelques animaux sauvages, avec des racines et des fruits de différentes espèces. Cependant si l'on excepte leurs fêtes publiques, ils ne tuent guère leurs bestiaux que dans le cas d'une pressante nécessité; mais ils ne font pas difficulté de manger ceux qui meurent naturellement, ou de quelque maladie, et cette nourriture leur paraît fort saine. Les hommes qui ne se contentent point des fruits, des racines et du lait que les femmes leur préparent, ont pour ressource la chasse ou la pêche. Ils chassent toujours en troupes nombreuses. Les entrailles des animaux sauvages ou de leurs bestiaux sont pour eux un mets fort exquis. Ils les font bouillir ordinairement dans le sang des mêmes animaux, en y mêlant du lait; et quelquefois ils les mangent grillées; mais, avec l'une ou l'autre préparation, ils les avalent à demi crues, ou plutôt ils les dévorent avec une avidité furieuse et sans aucune sorte de décence. Les femmes sont chargées de la cuisine, excepté dans le temps de leurs infirmités périodiques, pendant lequel temps l'usage des hommes est de vivre chez leurs voisins, ou de préparer eux-mêmes leurs aliments. Ils les font cuire à l'eau comme en Europe; mais au lieu de broche pour les rôtir, ils emploient deux pierres plates, entre lesquelles ils placent la viande. Les heures de leurs repas ne sont

(1) Kolbe, p. 49 et 187; édition franç., t. I, p. 98-99.

jamais réglées : ils suivent leur caprice ou leur appétit, sans aucune distinction de la nuit ou du jour. Dans le beau temps ils mangent en plein air. Pendant le vent ou la pluie, ils se tiennent renfermés dans leurs huttes. D'anciennes traditions les obligent à s'abstenir de certains mets, tels que la chair de porc et celle du poisson sans écaille, qui sont également défendus aux deux sexes. Les lièvres et les lapins sont défendus aux hommes et permis aux femmes. Le pur sang des animaux et la chair de taupe sont permis aux hommes et défendus aux femmes (1).

La malpropreté des Hottentots les expose à toutes sortes de vermines, surtout aux poux, qui sont d'une grosseur extraordinaire ; mais s'ils en sont mangés, ils les mangent aussi ; et lorsqu'on leur demande comment ils peuvent s'accommoder d'un mets si détestable, ils allèguent la loi du talion, et prétendent qu'il n'y a point de honte à dévorer des animaux qui les dévorent eux-mêmes. Ils ne paraissent point embarrassés lorsqu'on les surprend à la chasse des poux, avec des tas de cette vermine autour d'eux.

Les Européens du Cap se servent, aux champs, d'une espèce de souliers de cuir cru, dont le poil est tourné en dehors. Aussitôt qu'ils les quittent, on voit une ardeur extrême aux Hottentots pour les ramasser. Ils les conservent dans leurs huttes pour les jours de pluie ; et si leurs provisions viennent alors à manquer, ils se contentent d'en ôter le poil, de les faire un peu tremper dans l'eau, et de les rôtir au feu pour les manger.

(1) Kolbe, édition franç., t. 1, p. 280 et suiv.

Quoique les Hottentots ne mangent jamais de sel entre eux, et qu'ils n'aient l'usage d'aucune sorte d'épices pour assaisonner leurs mets, ils aiment beaucoup les assaisonnements de l'Europe, et mangent avidement toutes les viandes de haut goût, quoiqu'ils aient peine ensuite à se désaltérer. Kolbe observe que ceux qui s'accoutument à nos aliments ne vivent pas si long-temps et ne jouissent pas d'une si bonne santé que leurs compatriotes (1).

Les hommes et les femmes mangent séparément. Leur nourriture la plus ordinaire est du lait et de l'eau, mêlés ou à part; mais les hommes ne touchent point au lait de brebis. Ils aiment avec passion le vin, l'eau-de-vie, et surtout l'arac, parce qu'étant à meilleur marché dans les colonies, ils peuvent s'en procurer plus facilement. Ils ont peu de délicatesse dans leur choix. Le vin le plus aigre ne leur plaît pas moins que s'il était excellent; cependant ils ont des goûts favoris, comme tous les autres peuples. Les deux sexes ont une passion désordonnée pour le tabac. Un Hottentot, dit Kolbe, aimerait mieux perdre une dent que la moindre partie de cette précieuse plante. Ils jugent mieux de sa bonté que l'Européen le plus délicat. Le tabac fait toujours une partie de leurs gages lorsqu'ils se louent au service d'un blanc. S'ils manquent de tabac, ils se servent d'une autre plante, nommée dacha, qui envoie les mêmes vapeurs à la tête. Quelquefois ils les mêlent ensemble, et ce mélange se nomme buspach. La ra-

(1) Kolbe, vol. 1, p. 47, 202 et suiv.; édition franç., t. 1, p. 288, 390 et 392.

cine de canna, dont nous parlerons entre les végétaux du Cap, est fort estimée aussi des Hottentots, parce qu'elle produit les mêmes effets (1).

Les Hottentots demeurent, comme les Tartares, dans des villages mobiles, qu'ils appellent kraals. Ces habitations ne contiennent jamais moins de vingt huttes, bâties fort près l'une de l'autre; et le kraal qui n'a pas plus de cent habitants passe pour un lieu peu considérable. On trouve, dans la plupart, trois ou quatre cents personnes, et quelquefois cinq cents. Chaque kraal n'a qu'une entrée fort étroite. Les huttes sont rangées en cercle, sur le bord de quelque rivière, dans une situation commode, et ressemblent à des fours; elles sont composées de bâtons de bois et de nattes. Ces bâtons ne sont pas plus gros que les manches ordinaires de nos râteaux ou de nos pelles, mais ils sont beaucoup plus longs. Les nattes, qui sont l'ouvrage de leurs femmes, ne sont qu'un tissu de joncs desséchés au soleil, mais si serré que la pluie n'y peut pénétrer. La forme de ces huttes est ovale. Dans leur plus long diamètre elles ont environ quatorze pieds. Sur le plus court, qui n'en a guère que dix, on fixe, en forme d'arc, une gaule, qui est enfoncée dans la terre par les deux bouts, et dont le haut fait le sommet de l'édifice. Trois de ces arcs parallèles en forment l'entrée. La partie postérieure en a cinq. Ils sont couverts, non de paille comme le prétend Vogel, mais de nattes, dont les bords se touchent de si près, qu'ils laissent

(1) Kolbe, vol. I, p. 210 et suiv.; édition franç., t. I, p. 297 et suiv.

aussi peu de passage au vent qu'à la pluie. Les Hottentots les plus riches y joignent une seconde enveloppe de peau. L'entrée de ces fours n'a qu'environ trois pieds de haut, sur deux de large : de sorte que les habitants n'y peuvent pénétrer qu'en rampant sur les genoux et les mains. Une peau de bête, attachée en dedans au-dessus de la porte, s'ouvre et se ferme comme un rideau, pour arrêter le vent. S'il est de longue durée, on ouvre une porte à l'autre bout de la hutte. Comme il est impossible de se tenir debout dans un lieu si bas, les hommes et les femmes y sont accroupis sur les jarrets, et l'habitude leur rend cette posture aisée. Dans les grandes huttes, comme dans les petites, on ne voit jamais résider plus d'une famille, qui est ordinairement composée de dix ou douze personnes de toute sorte d'âge. Le centre de la hutte est occupé par un grand trou, d'un pied de profondeur, qui sert de cheminée ou de foyer ; il est environné de trous plus petits, qui servent de place aux habitants pour s'asseoir, et de lit pour dormir. Chacun a son trou séparé ; hommes et femmes, dans lequel ils reposent tranquillement, avec leurs krosses ou leurs manteaux étendus sous eux. Les krosses de réserve, les arcs et les flèches, sont suspendus aux murs. Deux ou trois pots pour les usages de la cuisine, un ou deux pour boire, et quelques vaisseaux de terre pour le beurre et le lait, composent tout le reste de l'ameublement. La fumée ne pouvant sortir que par la porte, il n'y a point d'Européen qui soit capable de demeurer dans ces huttes lorsque le feu est allumé. En considérant leurs dimensions, on est

surpris que des matériaux si combustibles puissent échapper aux flammes. Chaque hutte est gardée par un chien, qui veille à la sûreté de la famille et du bétail(1). Tachard se trompe, lorsqu'il assure que les Hottentots habitent quelquefois dans des caves (2).

Aussitôt que le pâturage leur manque; ou lorsqu'ils perdent un de leurs habitants par une mort naturelle ou violente, ils changent d'habitation. En quittant un canton et s'établissant dans un autre, leur usage est de tuer une brebis et de célébrer une fête; mais, dans le second de ces deux cas, les femmes président à la cérémonie, et les hommes en sont exclus (3).

§ X.

Réjouisssances publiques, amusements et musique.

Il n'arrive aucun changement dans la demeure ou la condition des Hottentots, aucun événement signalé dans leur vie, qui ne soit célébré par des offrandes et des fêtes. Ces occasions sont, ou privées, telles que l'usage d'ôter un testicule aux jeunes garçons et de les admettre au rang des hommes; ou publiques, telles que les succès militaires, la destruction des bêtes féroces qui font la guerre à leurs

(1). Quelques écrivains prétendent que leurs chiens ne font que dormir parmi eux auprès du feu; mais il est certain qu'on les met dehors pendant la nuit pour garder les troupeaux, qui sont en partie hors du kraal, en partie dedans.

(2) Kolbe, édition franç.; t. I, p. 334 et suiv.

(3) Kolbe, p. 317; édition franç., t. I, p. 331-332.

troupeaux, la guérison de quelqu'un de leurs chefs après une dangereuse maladie, le transport de leurs domiciles, et d'autres accidents de la même nature. Pour exprimer ces solennités, ils ont emprunté de la langue hollandaise le terme d'*andersmaken*, qui signifie, changer pour le mieux. Ils élèvent au centre de leurs villages une salle de branches d'arbres, assez grande pour contenir tous les hommes. Les matériaux en doivent être neufs. Les femmes prennent soin de les orner de fleurs et de verdure. Ensuite on tue le plus grand bœuf de l'habitation, dont on fait rôtir une partie et bouillir l'autre. Cette viande est servie aux hommes dans leur salle; le partage des femmes est le bouillon. La nuit suivante se passe en concerts de musique et en danses, pour lesquelles la passion est égale dans les deux sexes. Leur principal instrument de musique est le gom-gom, qui est commun à toutes les nations des nègres sur cette côte de l'Afrique (1). On en distingue deux sortes : le grand et le petit. C'est un arc de bois d'olivier tendu d'une corde de boyaux ou de nerf de mouton, qu'on a fait sécher au soleil pour la rendre propre à cet usage. A l'extrémité de l'arc, on attache d'un côté le tuyau d'une plume fendue, en faisant passer la corde dans la fente. Le joueur tient cette plume dans la bouche lorsqu'il manie l'instrument; et les différents tons du gom-gom viennent des différentes modulations de son souffle (2).

(1) C'est le même nom, mais non le même instrument qui est en usage chez les nègres de la Sénégambie et de la Guinée.

(2) Kolbe, p. 129; édition franç. in-12, t. I, p. 241.

C'est le petit gom-gom qu'on a décrit; le grand n'en diffère que par la coque d'une noix de coco dont on a coupé la partie supérieure, et qu'on fait passer dans la corde par deux trous avant que l'arc soit tendu. En touchant l'instrument, le joueur pousse cette coque plus ou moins loin de la plume, suivant la variété qu'il veut donner à ses sons.

Un autre instrument des Hottentots, qui appartient proprement aux femmes, est un pot de terre couvert d'une peau de mouton bien passée, et liée comme nos tambours avec des nerfs. Mais cet instrument n'est pas susceptible de beaucoup de variété dans les sons.

La musique vocale des Hottentots consiste dans le monosyllabe *ho*, répété plusieurs fois, et dans deux ou trois chansons barbares. Celle qui est particulière aux cérémonies religieuses consiste dans un petit cercle de notes. Mais, en général, toute leur musique est fort désagréable aux oreilles d'un Européen (1).

Leur manière de danser n'est pas de meilleur goût. Les hommes s'accroupissent en cercle, et laissent entre eux quelque distance pour le passage des femmes. Aussitôt que les gom-goms commencent à se faire entendre, les femmes battent des doigts sur leurs tambours. Toute l'assemblée chante *ho, ho, ho*, et frappe des mains : alors il se présente plusieurs couples pour danser; mais on n'en laisse entrer que deux à la fois dans le cercle. Leur situation est face à face : l'homme danse avec l'homme, la femme avec

(1) Kolbe, vol. 1, p. 273 et suiv.; édit. franç., t. 1, p. 244.

la femme. En commençant, ils sont éloignés entre eux d'environ dix pas, et cinq ou six minutes se passent avant qu'ils se rencontrent. Quelquefois ils dansent dos à dos; mais jamais ils ne se prennent par les mains. Chaque danse ne dure guère moins d'une heure. Leur agilité est surprenante, et leurs pas nets et dégagés. Pendant ce temps-là, toutes les femmes se tiennent debout, les yeux baissés, et chantent *ho, ho, ho,* en battant des mains. Lorsqu'elles ont besoin d'hommes pour la danse, elles lèvent la tête et secouent les anneaux qu'elles portent aux jambes. Le bruit qu'elles font en frappant du pied ressemble à celui d'un cheval qui se secoue sous le harnois. Les danseurs fatiguent ordinairement les musiciens, car il faut que chacun danse à son tour (1).

La chasse est un autre amusement que les Hottentots aiment beaucoup. Ils y font éclater une adresse surprenante, soit dans le maniement de leurs armes, soit dans la vitesse et la légèreté de leur course. Kolbe s'étonne qu'ils ne fassent pas plus souvent un mauvais usage de leur agilité, quoiqu'il leur arrive quelquefois, dit-il, d'en abuser. Il en rapporte un exemple. Un matelot hollandais, en débarquant au Cap, chargea un Hottentot de porter à la ville un rouleau de tabac d'environ vingt livres. Lorsqu'ils furent tous deux à quelque distance de la troupe, le Hottentot demanda au blanc s'il savait courir. Courir? répondit le Hollandais: oui, fort bien. Essayons, reprit l'Africain; et se

(1) Kolbe, p. 181 et suiv. Edit. franç., t. I, p. 253 et suiv.

mettant à courir avec le tabac, il disparut presque aussitôt. Le matelot hollandais, confondu de cette merveilleuse vitesse, ne pensa point à le poursuivre, et ne revit jamais ni son tabac ni son porteur. On aurait peine à s'imaginer quelle est l'adresse de ces barbares à tirer leurs flèches, ou à lancer leurs sagaies et leurs rakkums. Ils ont la vue si prompte et la main si certaine, que les Européens n'en approchent point. En poursuivant un daim, une chèvre sauvage ou un lièvre, s'ils peuvent s'avancer à la portée de leur rakkum, ils ne manquent presque jamais leur coup. A cent pas ils toucheront d'un coup de pierre une marque de la grandeur d'un demi-sou; et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'au lieu de fixer, comme nous, les yeux sur le but, ils font des mouvements et des contorsions continuelles. Il semble que leur pierre soit portée par une main invisible. Ils remarquent avec plaisir l'admiration des Européens, et sont toujours prêts à recommencer la même expérience. Kolbe assure qu'ils n'excellent pas moins à tirer de l'arc ou à lancer la sagaie.

Un Hottentot qui va seul à la chasse, ou qui ne prend avec lui que deux ou trois compagnons, se borne ordinairement à quelques pièces de gibier pour la subsistance de sa famille, et dans ces occasions il n'emploie point d'autres armes que le rakkum. Mais les grandes chasses sont celles où tous les habitants d'un village sortent ensemble, soit pour attaquer quelque bête féroce qui ravage leurs troupeaux, soit pour leur seul amusement. S'ils

veulent tuer un éléphant, un rhinocéros, un élan ou un âne sauvage, ils l'environnent et l'attaquent avec leurs sagaies. Leur adresse consiste à ménager si bien leurs coups, que l'un ou l'autre frappant toujours l'animal par derrière tandis qu'il se tourne vers celui qui l'a frappé, ils le font tomber couvert de blessures avant qu'il ait pu distinguer ceux qui le blessent. Ils réussissent de même à tuer les lions et les léopards, en se garantissant de la fureur de ces animaux par leur agilité. Le monstre s'élance quelquefois si impétueusement, et le coup de sa griffe paraît si sûr, qu'on tremble pour le chasseur, et qu'on s'attend à le voir aussitôt en pièces; mais on est surpris de se trouver trompé : dans un clin d'œil il échappe au danger, et l'animal décharge toute sa rage contre terre. Au même instant il est couvert de blessures par derrière : il se tourne, il se précipite sur un autre ennemi, mais toujours en vain; il rugit, il écume, il se roule de fureur. La promptitude des chasseurs est égale à se garantir de ses griffes et à s'entr'aider par de nouveaux coups, avec autant de vitesse que de résolution. C'est un spectacle dont on ne trouve d'exemple dans aucun autre pays, et qu'on ne saurait voir sans admiration. Si l'animal ne perd pas bientôt la vie, il prend enfin la fuite, en s'apercevant qu'il n'a rien à gagner contre de tels ennemis. Alors les Hottentots lui laissent la liberté de se retirer; mais ils le suivent à quelque distance, parce que leurs flèches étant empoisonnées, ils sont sûrs de le voir tomber devant

eux, et d'emporter sa peau pour fruit de leur victoire (1).

Ils ont une autre méthode pour attaquer les éléphants, mais moins pénible et moins dangereuse. Comme ces animaux s'approchent des rivières en troupe, et qu'ils marchent l'un après l'autre sur une même ligne, la trace de leurs pas est toujours facile à reconnaître. Les Hottentots ouvrent dans cette route une fosse de sept ou huit pieds de profondeur et d'environ quatre pieds de diamètre, au milieu de laquelle ils enfoncent un pieu pointu. Ils couvrent cette ouverture de petites branches d'arbre, de feuillage, d'herbe et de terre, avec tant d'art que les yeux mêmes d'un homme y seraient trompés. L'éléphant, qui avance sans crainte, tombe à demi dans la fosse; c'est-à-dire que le trou n'étant point assez grand pour le contenir tout entier, il n'y entre que les pieds de devant : mais dans cette chute il ne manque point de rencontrer le pieu, qui lui perce la poitrine ou le cou, et qui l'arrête assez pour donner le temps aux chasseurs de l'achever à coups de sagaies. Ils le portent alors en triomphe dans le village, et leur victoire est célébrée par une grande fête (2). Le rhinocéros et l'élan se prennent souvent dans le même piége.

Les Hottentots ont institué un ordre fort honorable, composé de ceux qui ont tué, dans un combat particulier, un lion, un tigre, un léopard, un

(1) Kolbe, édition franç., t. I, p. 384-386.

(2) Kolbe, p. 243 et suiv.; édition franç., t. I, p. 387, 388.

éléphant, un rhinocéros ou un élan. L'installation du héros se fait avec beaucoup de cérémonies. Après son exploit, il se retire dans sa hutte. Les habitants du village lui députent bientôt un vieillard, pour l'inviter à se rendre au centre du kraal, où il est attendu par tous les honneurs qui sont dus à sa victoire. Il se laisse conduire par son guide. Toute l'assemblée le reçoit avec des acclamations. Il s'accroupit au milieu d'une hutte qu'on a préparée pour lui, et tous les habitants se placent autour de lui dans la même posture. Alors le vieux député s'approche et pisse sur lui depuis la tête jusqu'aux pieds, en prononçant certaines paroles. Si le député est de ses amis, il l'inonde d'un déluge d'eau, et l'honneur augmente à proportion de la quantité d'urine. Le champion n'a pas manqué de se faire d'avance, avec les ongles, des sillons sur la graisse dont il a le corps enduit, pour recevoir plus immédiatement cette aspersion. Il s'en frotte soigneusement le visage et tout le corps. Kolbe a cru devoir donner à cette institution le nom d'ordre de l'urine, parce qu'elle n'en porte aucun dans la nation. Après la cérémonie, le député allume sa pipe et la fait circuler dans l'assemblée, jusqu'à ce que le tabac ou le dacha soit réduit en cendres. Ensuite prenant les cendres, il en parsème le nouveau chevalier, qui reçoit en même temps les félicitations de l'assemblée sur l'honneur qu'il a fait au kraal, et sur le service qu'il a rendu à sa patrie. Ce grand jour est suivi pour lui de trois jours de repos, pendant lesquels il est défendu à sa propre femme d'approcher de lui. Le

troisième jour, au soir, il tue un mouton, il reçoit sa femme, et se réjouit avec ses amis et ses voisins. Le monument de sa gloire est la vessie de l'animal qu'il a tué. Il la porte suspendue à sa chevelure comme une marque insigne d'honneur. Kolbe ajoute que la mort d'un tigre cause plus de joie aux Hottentots que celle de toute autre bête (1).

Ils entendent beaucoup mieux la pêche que les Européens du Cap. Leur adresse est égale au filet, à l'hameçon et au dard, dans les anses comme dans les rivières. Ils ne prennent pas moins habilement le poisson à la main (2). Leurs traditions ne leur permettant pas de manger du poisson sans écaille, ils le vendent aux Européens. Ils sont d'une adresse incomparable à la nage. Leur manière de nager a quelque chose de surprenant et qui leur est tout-à-fait propre. Ils nagent le cou droit et les mains hors de l'eau; de sorte qu'ils paraissent marcher sur terre. Dans la plus grande agitation de la mer, et lorsque les flots forment autant de montagnes, ils dansent en quelque sorte sur le dos des vagues, montant et descendant comme un morceau de liége. Leurs pêcheurs enveloppent dans leurs krosses ou dans des sacs de cuir le poisson qu'ils ont pris, et nagent ainsi avec leur fardeau sur la tête.

La chasse et la pêche sont libres dans le pays des Hottentots pour tous les habitants (3).

(1) Kolbe, édition franç., t. 1, p. 389 et suiv.

(2) Kolbe, vol. 3, p. 261 et suiv., édition franç., t. 1, p. 395 et suiv.

(3) Kolbe, édition franç., t. 1, p. 395.

§ XI.

Mariages et économie domestique des Hottentots.

Les ouvertures et les propositions de mariage sont ici l'office du père ou du plus proche parent de l'homme, qui s'adresse au père ou au plus proche parent de la femme. Lorsqu'un jeune homme est âgé d'environ dix-huit ans, il se rend avec son père dans la famille où il se propose d'entrer, et son unique soin est de préparer du tabac ou du dacha, qu'il présente à la compagnie. Tous les assistants se mettent à fumer, sans qu'il soit question du sujet qui les assemble, jusqu'à ce qu'ils aient la tête étourdie de fumée. Alors le père commence à s'expliquer. Il demande au père de la fille s'il veut se défaire d'elle en faveur de son fils. L'autre sort aussitôt de la chambre pour aller consulter sa femme, et revient promptement avec une réponse favorable. Il est rare du moins que cette demande soit refusée, à moins qu'une famille ne soit déjà liée par quelque autre engagement. Si la jeune fille n'a point de goût pour le mari qu'on lui propose, il ne lui reste qu'une ressource pour éviter d'être à lui ; c'est de passer avec lui une nuit entière, qui est employée, suivant Kolbe, à se pincer, à se chatouiller, à se fouetter. Elle devient libre, si elle résiste à cette dangereuse épreuve ; mais si le jeune homme l'emporte, comme il arrive presque toujours, elle est obligée de l'épouser (1).

(1) Kolbe, édition franç., t. I, p. 259.

Après cette formalité, le jeune mari, accompagné de tous ses parents et de tous ses amis de l'un et de l'autre sexe, et précédé d'un ou de plusieurs bœufs, suivant le degré de ses richesses, retourne au kraal de sa femme, quelque éloigné qu'il puisse être du sien. Il y est reçu avec de grands témoignages de joie. Le bœuf est tué. Chacun se frotte largement de sa graisse et se poudre de buchu. Les femmes se peignent le front, les joues et le menton avec de la craie rouge. Ensuite le mariage s'achève avec des cérémonies fort bizarres. Les hommes de l'assemblée commencent par s'accroupir en cercle. Le mari se place au centre dans la même posture. A quelque distance, les femmes s'arrangent de même autour de la mariée. Ensuite le prêtre ou le surri entre dans le cercle des hommes et pisse un peu sur le marié, qui emploie ses grands ongles à faire des sillons sur sa graisse pour ne rien perdre de cette sale liqueur. Le prêtre fait la même faveur à la mariée, et retourne de l'un à l'autre jusqu'à ce que le pouvoir lui manque pour cet office. Il prononce en même temps diverses bénédictions : « Puissiez-vous « vivre heureusement dans votre mariage ! Puissiez-« vous obtenir un fils avant la fin de l'année ! puisse-« t-il devenir bon chasseur ou bon guerrier ! » Tous les assistants se joignent ensuite pour travailler aux préparatifs de la fête. On coupe le bœuf en pièces, on en fait cuire une partie à l'eau et rôtir l'autre. Kolbe explique ici plus clairement leur manière de rôtir. Ils font un grand feu sur une pierre, et la nettoient proprement lorsqu'elle est échauffée. Ils y met-

tent leur viande, et placent dessus une autre pierre, autour et sur laquelle ils renouvellent le feu, qui achève bientôt l'opération.

Les hommes et les femmes ayant formé deux cercles différents pour le festin, c'est avec les femmes que le marié se place alors; mais il ne touche point à leurs aliments, et les siens lui sont servis à part. Tous les mets paraissent dans des pots luisants de graisse. Quelques uns des convives ont des couteaux, les autres déchirent la viande avec leurs doigts; et tous mangent avec une rapacité surprenante. Le bout de leurs krosses leur sert d'assiette. Leurs cuillers sont diverses coquilles de mer, sans aucune sorte de manche. Ils boivent du lait ou de l'eau; car il ne paraît presque jamais de liqueurs fortes dans ces réjouissances publiques. Après le festin, ils fument du tabac ou du dacha. Chaque cercle n'a qu'une seule pipe. Celui qui est chargé de la remplir la donne à son voisin après s'en être servi. Elle fait ainsi successivement le tour du cercle. Quelques uns avalent la fumée, et les discours s'échauffent à mesure que les vapeurs leur montent au cerveau. Toute la nuit se passe dans le même exercice, et le matin vient séparer l'assemblée. On recommence la fête pendant deux ou trois jours, c'est-à-dire jusqu'à ce que les provisions soient épuisées. Malgré la passion que les Hottentots ont pour la musique et la danse, ils ne les emploient jamais dans leurs fêtes nuptiales. Ils ont l'usage de la polygamie, mais il est rare, même entre les riches, qu'on leur voie plus de trois femmes. Ils ne permettent ni le mariage ni

la fornication entre les cousins au premier et au second degré. Ceux qui sont convaincus d'avoir violé cette loi reçoivent une mortelle bastonnade, sans aucun égard pour le rang et les richesses. Un père, en mariant son fils, lui donne une couple de vaches et le même nombre de brebis. Les filles se marient ordinairement sans dot; ou si leur famille leur fait présent d'une vache ou d'une couple de brebis, le mari est obligé de les restituer lorsque sa femme meurt sans lui laisser d'enfants. Les Hottentots, dit Kolbe, ne cherchent dans leurs femmes que l'esprit, la beauté et les agréments. Ainsi la fille d'un pauvre habitant se trouve souvent mariée au chef de son kraal ou de la nation (1).

L'adultère est toujours puni de mort; mais le divorce est permis, lorsque le mari peut le justifier par de bonnes raisons. Alors il a la liberté de choisir une autre femme; tandis que celle qu'il a répudiée n'obtient pas toujours la liberté d'en épouser un autre pendant la vie du mari qui la quitte : d'ailleurs, une veuve qui se remarie est obligée de se couper la jointure du petit doigt, et de continuer la même opération aux doigts suivants chaque fois qu'elle rentre dans les chaînes du mariage. Kolbe reproche à Vogel d'avoir assuré faussement que toutes les jeunes mariées se coupent le petit doigt à la première jointure, et la présentent à leur mari (2). Vogel ne s'est pas moins trompé, lorsqu'il a prétendu que le marié lie un boyau de

(1) Kolbe, vol. 1, p. 150 et suiv., et p. 118, 127 et 309; édit. franç., t. 1, p. 260 et suiv.

(2) *Voyage aux Indes orientales*, p. 74.

bœuf ou de mouton autour du cou de sa femme; et Boëving s'est imaginé, encore plus ridiculement, que ces mutilations des femmes viennent d'une morsure que les mères leur font au doigt dans l'enfance. Le long séjour que Kolbe avait fait au Cap, le met en droit d'assurer que cette opération ne regarde que les veuves lorsqu'elles se remarient (1).

Chaque kraal est fourni d'une sage-femme, que son expérience et son habileté font choisir pour le service public; mais son salaire se réduit à la nourriture, avec quelques petits présents qui doivent être volontaires. Les femmes accouchent à terre, sur un simple krosse, dans l'absence du mari, qui est obligé de quitter sa hutte jusqu'à la fin du travail, sous peine de payer une brebis au kraal. Si le travail est lent, on fait bouillir du lait et du tabac, dont on compose une liqueur, qu'on laisse refroidir et qu'on fait avaler à la femme. Elle est délivrée immédiatement. Aussitôt que l'enfant est né, on lui frotte doucement toutes les parties du corps avec de la fiente fraîche de vache. On laisse sécher cette onction, pour en recommencer une autre avec le jus de la tige du figuier. Celle-ci venant aussi à sécher, on en fait une troisième avec de la graisse de mouton ou du beurre fondu. Enfin, lorsque le corps est bien imbibé de toutes ces onctions, on le saupoudre de buchu, qui forme une sorte de croûte.

Si l'enfant naît mort ou meurt en naissant, surtout lorsqu'il est mâle, le village est transporté dans

(1) Kolbe, p. 109 et 158; édition franç., t. 1, p. 268 et suiv.

en autre lieu. On fait des réjouissances extraordinaires à la naissance de deux jumeaux mâles. Si ce sont deux filles, l'usage est de tuer la plus laide. Si c'est une fille et un garçon, la fille est exposée sur une branche d'arbre, ou ensevelie vive, avec la participation et le consentement de tout le kraal. On a trouvé plusieurs de ces enfants abandonnés, que les Européens du Cap ont eu l'humanité de faire élever. Mais lorsqu'ils arrivent à l'âge de maturité, ils renoncent aux manières, aux habits et à la religion de leurs bienfaiteurs, pour se conformer aux usages de leur nation (1).

Le krosse, ou le manteau qui sert aux femmes dans leur accouchement, est enterré aussitôt, par la force d'une ancienne tradition, qui fait craindre quelque sortilége pour la mère ou son fruit. On lie le nombril de l'enfant avec un nerf de mouton, qui lui pend au ventre jusqu'à ce qu'il tombe en pourriture.

Après les onctions, le droit de le nommer appartient à sa mère. Elle lui donne ordinairement le nom de quelque animal favori, tel que *gamman*, lion; *hacqua*, cheval; *ghouda*, mouton, etc. Il est défendu aux hommes de s'approcher de leurs femmes après l'accouchement, jusqu'à ce qu'elles soient entièrement rétablies: L'infraction de cette loi les fait regarder comme impurs, et les oblige de présenter un bœuf gras au kraal pour se purifier. La purification des femmes après leurs couches se fait avec de la fiente de vache, dont elles se frottent le corps;

(1) Kolbe, édition franç., t. 1, p. 304 et suiv.

ensuite elles se font une onction de graisse, qu'elles saupoudrent de buchu, et, dans cet état, elles attendent leur mari, qui doit avoir fait les mêmes préparatifs. Alors ils s'accroupissent ensemble, ils s'entretiennent, ils se disent des choses tendres; ils fument jusqu'à ce que les vapeurs du tabac les fassent tomber endormis. Les réjouissances sont beaucoup plus vives pour un premier enfant que pour ceux qui le suivent. Aussi le fils aîné jouit-il d'une autorité presque absolue sur ses frères et ses sœurs (1).

On s'est persuadé mal à propos, en Europe, que les Hottentots naissent avec le nez plat. La plupart, au contraire, apportent en naissant un nez de la forme des nôtres; mais il passe dans la nation pour une si grande difformité, que le premier soin des mères est de l'aplatir avec le pouce (2).

C'est encore un usage général d'ôter un testicule aux garçons, vers l'âge de huit ou neuf ans; mais dans les familles pauvres on attend, pour cette cérémonie, l'occasion de pouvoir subvenir à la dépense. Kolbe a vu opérer de cette manière un jeune homme de dix-huit ans. Le jeune homme, après avoir été frotté de graisse fraîche de mouton, est étendu à terre sur le dos, les pieds et les mains liés; ses amis se couchent sur lui, pour le rendre comme immobile. Dans cette situation, l'opérateur lui fait, avec un couteau de table, une ouverture au scrotum, d'un pouce et demi de longueur. Il fait sortir le testicule, et met à la place une petite boule de la même

(1) Kolbe, vol. 1, p. 141 et suiv.; édition franç., t. 1, p. 312.
(2) Kolbe, p. 312; édition franç., t. 1, p. 311.

grosseur, composée de graisse de mouton et d'un mélange d'herbes pulvérisées; ensuite il recout la blessure avec un petit os d'oiseau, qui est aussi pointu qu'une alêne; une artère de mouton sert de fil. Cette opération se fait avec une adresse qui surprendrait nos plus habiles anatomistes; et jamais elle n'a de fâcheuses suites. Lorsqu'elle est achevée, l'opérateur recommence les onctions avec de la graisse de mouton qu'on a tué pour la fête. Il tourne le patient sur le dos et sur le ventre, comme un cochon de lait, dit l'auteur, qu'on se disposerait à rôtir. Enfin, il pisse sur toutes les parties du corps, et le frotte soigneusement de son urine. Après cette monstrueuse cérémonie, le jeune homme se traîne dans une petite hutte, bâtie exprès pour cet usage. Il y passe deux ou trois jours, au bout desquels il sort parfaitement rétabli. Les jeunes Hottentots supportent cette opération avec une patience et une résolution surprenantes. Mais ceux qui n'ont point encore passé par les mains de l'opérateur n'ont pas la liberté d'y assister. Les spectateurs se rendent à la maison des parents, et mangent la chair du mouton, qu'ils trouvent préparée. Le bouillon est distribué aux femmes; mais le malade n'a point de part au festin: Le reste du jour et la nuit suivante sont employés à la danse. Si la famille est riche, le salaire de l'opérateur est un veau ou un mouton.

Quelques auteurs (1), cherchant la raison d'un usage si bizarre, se sont imaginé qu'il peut servir

(1) Saar, Vogel, Tachard et Boëving.

à rendre les Hottentots plus légers à la course; et quand on les interroge eux-mêmes, on n'en reçoit pas d'autre explication. Cependant Kolbe apprit de vieillards intelligents que, par une loi fort ancienne, il est défendu aux hommes de leur nation d'avoir aucun commerce charnel avec les femmes, tandis qu'ils ont deux testicules, et que cette loi est fondée sur l'opinion qu'un Hottentot dans cet état produit constamment deux jumeaux. Ceux qui se marieraient sans une mutilation si nécessaire, se verraient exposés aux railleries du public, et la femme serait peut-être déchirée par toutes les autres personnes de son sexe. Aussi ne manque-t-elle point de se faire garantir l'état de son mari ayant que de l'épouser. Elle s'en rapporte néanmoins au témoignage d'autrui, parce que la modestie, dit l'auteur, ne lui permet pas de s'en assurer par ses propres yeux (1).

La jeunesse, parmi les Hottentots, est confiée à la garde des mères jusqu'à l'âge de dix-huit ans. On reçoit alors les garçons au rang des hommes, avec lesquels ils n'ont point auparavant la hardiesse de converser, sans en excepter leur propre père. Tous les habitants s'assemblent, et les hommes s'accroupissent en cercle. Le candidat reçoit ordre de se mettre dans la même posture, mais hors du cercle. Il doit être assis sur ses jarrets, de manière qu'il reste au moins trois pouces de distance jusqu'à terre. Alors le plus vieux de l'assemblée se lève, demande le consentement des autres pour recevoir le candidat, s'approche de lui, et lui déclare qu'à l'avenir

(1) Kolbe, vol. 1, p. 113 et suiv.; édit. franç., t. 1, p. 321.

il doit abandonner sa mère, renoncer à la compagnie des femmes et aux amusements de l'enfance; en un mot, que dans ses actions et ses discours il doit se conduire en homme. Le candidat qui n'est pas venu sans s'être bien frotté de graisse et de suie, reçoit immédiatement une inondation d'urine par le ministère de l'orateur. Aussitôt les hommes du cercle l'admettent dans leur société, et le félicitent sur l'honneur qu'il vient d'obtenir. Ils ajoutent des bénédictions à ce compliment. Kolbe en rapporte jusqu'aux termes : *T'kamma*, c'est-à-dire, que le bonheur t'accompagne; *dida*, vis long-temps; *quoaqu-zequa*, croîs et multiplie; *t'kumi*, que ta barbe croisse promptement. Un Hottentot qui est ainsi délivré de l'empire de sa mère, a la liberté de l'insulter, et de la battre même lorsqu'il lui plaît (1). Il en reçoit des louanges et des applaudissements, au lieu de reproches. La plupart se rendent immédiatement à la hutte de leur mère pour entrer tout d'un coup en possession de ce droit, et faire éclater le mépris avec lequel ils sont résolus d'éviter désormais la conversation des femmes. Ils commencent de ce jour à dédaigner ceux qui demeurent encore sous la garde de leurs mères après l'âge de dix-huit ans. Ils leur donnent le nom de kutsire, qui signifie lâche, poltron; reproche si injurieux pour un Hottentot, que celui qui en est une fois taché doit se procurer une nouvelle réception dans la société des hommes (2).

(1) Kolbe, vol. 1, p. 126; édition franç., t. 1, p. 328.

(2) Kolbe, vol. 1, p. 120 et suiv.; édition franç., t. 1, p. 324 et suiv.

Ils n'ont pas de hutte séparée avant le temps du mariage. Les deux parties travaillent alors à s'en bâtir une, et doivent se fournir de meubles neufs. Après cet établissement, l'homme entre en droit de s'abandonner à la paresse, et se repose sur sa femme de toutes ses affaires domestiques. Cependant il accepte quelquefois une partie de chasse ou de pêche lorsqu'elle lui est proposée, et par intervalles il jette les yeux sur ses bestiaux, surtout s'il devient père d'un fils auquel il veuille laisser son héritage. Il lui apprend aussi son métier, s'il en sait un. C'est à quoi se réduisent tous les exercices d'un Hottentot dans la vie privée. Mais le sort des femmes est fort différent. Outre l'éducation des enfants, elles sont condamnées à tous les soins du ménage, tels que de chercher des racines, d'apporter du bois, de traire les vaches et de préparer les aliments. Sa seule récompense pour tant de travaux est d'avoir un lit séparé, car les deux époux ne couchent jamais ensemble, et ne paraissent pas se mêler des affaires l'un de l'autre. Ils se parlent rarement, et ne se donnent presque aucun signe de tendresse. Leur secret sur l'action conjugale est impénétrable; et leur modestie n'est pas moindre à l'égard de toutes les actions que nous nommons indécentes (1).

(1) Kolbe, édition franç., t. 1, p. 2[illegible]3 et suiv. Cependant l'auteur dit (p. 119) que les femmes se laissent toucher indécemment pour un peu de tabac.

§ XII.

Maladies, remèdes et funérailles des Hottentots.

La nation des Hottentots est sujette à peu de maladies ; et ceux qui s'assujettissent à la diète du pays s'en ressentent rarement. On les voit vivre, suivant le témoignage de Dapper, jusqu'à cent dix, cent vingt et cent trente ans. Kolbe en vit un au Cap qui n'avait pas beaucoup moins de cent ans, et qui se vantait de n'avoir jamais été attaqué de la moindre incommodité. Mais ceux qui font usage des liqueurs étrangères abrégent leurs jours, et gagnent des maladies qui n'avaient jamais été connues dans leur nation. Les aliments mêmes, assaisonnés à la manière de l'Europe, sont pernicieux pour les Hottentots (1).

La médecine et la chirurgie sont deux arts qu'ils exercent conjointement, et dans lesquels Kolbe assure que leurs connaissances ne sont pas méprisables. On leur voit faire des cures merveilleuses. Ils sont versés dans la botanique de leur pays. Ils ont de bonnes notions de la saignée, des ventouses et des opérations les plus difficiles, telles que l'amputation et l'art de remettre un membre disloqué. Leur adresse est d'autant plus admirable, qu'ils n'ont pour instruments que des cornes, des coutcaux, et l'os pointu dont on a déjà parlé. Pour les coliques et

(1) Kolbe, p. 160 ; édition franç., t. 1, p. 101 et 292.

les maux d'estomac, leur remède ordinaire est l'application des ventouses. Ils se servent d'une corne de bœuf, dont les bords sont extrêmement minces. Le malade se couche à terre, sur le dos, pour s'abandonner au médecin, qui commence par appliquer sa bouche sur le siége du mal et par sucer la peau; ensuite il y met la corne, et l'y laisse jusqu'à ce que la partie qu'elle ouvre devienne insensible. Il la retire alors pour faire deux incisions de la longueur d'un pouce; et la remettant au même lieu, il l'y laisse encore jusqu'à ce qu'elle tombe remplie de sang; ce qui ne manque point d'arriver dans l'espace de deux heures. On laisse prendre quelque repos au malade. Si la douleur change de place, on frotte l'endroit avec de la graisse chaude; et lorsque cette opération ne suffit pas, on recommence les ventouses. Si l'on ne s'aperçoit d'aucun effet, on a recours aux remèdes intérieurs, tels que les infusions ou les poudres d'herbes et de racines.

La saignée ne leur cause pas plus d'embarras. L'opérateur s'étant pourvu d'un couteau et d'une bande de cuir, lie le bras, ouvre la veine, en laisse couler autant de sang qu'il le juge nécessaire, et la ferme avec de la graisse fraîche de mouton; ensuite il lie dessus une feuille de quelque arbre salutaire. Cette opération est en usage dans les blessures et dans les indispositions de la même nature.

Pour guérir la blessure d'une flèche empoisonnée, ils mêlent le venin de quelque serpent avec leur propre salive, et frottent ce mélange entre deux pierres. Ensuite, après s'être gratté le creux de l'es-

tomac jusqu'à ce qu'il en sorte du sang, ils appliquent la moitié de la composition sur la partie qu'ils ont grattée. Ils avalent l'autre; et lorsqu'ils se croient délivrés du poison par ce remède, ils nettoient la blessure et la pansent avec des feuilles de dacha, de buchu et d'autres herbes. Il n'y a point de plaie qu'ils ne guérissent dans l'espace d'un mois par cette méthode; mais la moindre négligence ou les moindres délais sont dangereux. Kolbe apprit cette recette d'un Hottentot, qui l'avait vérifiée par sa propre expérience. A l'égard des fractures, ils ignorent entièrement la manière de les traiter, parce qu'ils sont peu sujets à cette sorte d'accident. Ils n'en connaissent aucun exemple parmi eux. Mais leur méthode pour les dislocations est de frotter beaucoup la partie avec de la graisse de mouton, et de remuer vivement le membre en pressant la jointure. Cette opération ne se fait pas sans de vives douleurs.

Dans les violents maux de tête, ils rasent une partie de la chevelure avec un couteau fort tranchant. La graisse qu'ils y ont toujours leur sert de savon; cependant ils laissent autant de cheveux qu'ils en coupent, et leur manière de les couper est en sillons. Les gens du commun se rasent aussi la tête dans le deuil.

L'usage des amputations ne regarde que les femmes, lorsqu'étant veuves elles sont obligées de se faire couper la jointure du doigt pour pouvoir se remarier. On lie le bout du doigt, et l'opération se fait avec un couteau. Pour arrêter le sang, on met

sur la blessure du jus de feuilles de lentisque, et l'on enveloppe le doigt d'herbes médicinales (1).

Pour se nettoyer l'estomac, les Hottentots emploient ordinairement le jus d'aloës dans un peu de bouillon chaud, et redoublent la dose jusqu'à ce qu'ils s'aperçoivent de l'effet qu'ils désirent. Il manque rarement, remarque l'auteur, parce que le jus d'aloës est tout à la fois un bon cathartique et un excellent stomachique. Les poudres et les infusions qu'ils emploient pour leurs autres maux intérieurs sont très simples et en petit nombre : c'est de la sauge et des figues sauvages, des feuilles de figuier, du buchu, de l'ail, du fenouil, et quelques autres plantes; de sorte que leurs remèdes sont fort bornés.

Mais ils ont recours aussi à la divination, pour découvrir si les malades doivent guérir. Ils prennent un mouton et l'écorchent vif, avec de grandes précautions pour empêcher qu'il ne perde du sang dans cette opération. Si l'animal, après avoir perdu sa peau, se lève et court librement, c'est un présage favorable. Mais s'il demeure sans mouvement, on interrompt l'usage des remèdes, et le malade est abandonné aux forces de la nature.

Un Hottentot, qui s'est rétabli d'une maladie dangereuse, célèbre son andersmaken, c'est-à-dire la fête de sa convalescence, en tuant un bœuf ou une brebis, suivant ses facultés, pour en traiter ses amis

(1) Kolbe, vol. 1, p. 305 et suiv.; édition franç., t. 1, p. 405 et suiv. L'auteur regrette de n'avoir pu découvrir l'espèce et les propriétés particulières de toutes ces herbes; d'où l'on peut conclure que les Hottentots en font mystère.

et ses voisins. Si c'est un homme, la chair est pour les hommes et le bouillon pour les femmes. Au contraire, les femmes mangent la chair, si la fête se fait pour une femme, et le partage des hommes est le bouillon (1).

Le médecin est ici la troisième personne de l'état. Les grands kraals en ont deux. On les choisit entre les plus sages habitants pour veiller à la santé du public; mais ils ne reçoivent jamais de récompense ni d'appointements, comme s'ils étaient assez récompensés par la distinction de leur office. Il ne manque rien à la confiance et au respect qu'on a pour eux. Comme la nation des Hottentots est sujette à peu de maladies, ils ne sont pas surchargés d'occupations. Dans chaque kraal, il se trouve de vieilles femmes qui s'attribuent de profondes connaissances en médecine. Elles ne sont pas fort aimées des docteurs; et comme en Europe, ajoute Kolbe, elles ne trouvent de crédit que dans leur propre sexe (2).

Les Européens du Cap ont peu de maladies à combattre, preuve assez claire de la bonté du climat. Les femmes souffrent très peu dans l'accouchement; mais en allaitant leurs enfants, elles sont fort sujettes à des maux de sein. La petite vérole et la rougeole n'ont point ordinairement ici de suites fâcheuses. Le flux de sang est une espèce de tribut que les étrangers paient au Cap en y arrivant; mais il se guérit aisément par des remèdes convenables.

(1) Kolbe, vol. 1, p. 311 et suiv.; édition franç., t. 1, p. 412.
(2) Kolbe, ibid., p. 87; édition franç., t. 1, p. 403.

La maladie la plus commune entre les Européens du Cap est celle des yeux. Elle est surtout fort dangereuse en été; Kolbe l'attribue aux vents sud-est, qui sont d'une chaleur extrême, et à la réverbération du soleil contre les montagnes. Les rhumes et les maux de gorge ne sont pas moins communs au Cap; mais ils n'ont point ordinairement d'effet redoutable. On n'a jamais entendu parler de la pierre par les Européens du Cap; ce qui doit paraître d'autant plus surprenant, qu'ils vivent dans l'abondance, et qu'ils n'épargnent pas les excellents vins du terroir. La goutte y est également fort rare (1).

Lorsqu'un Hottentot tombe malade, il est environné aussitôt de ses amis, qui se mettent à pousser d'affreuses exclamations. Elles deviennent si violentes à sa mort, qu'elles se font entendre de plusieurs milles. Les notions obscures qu'ils ont de l'immortalité de l'âme ne vont pas jusqu'à leur faire implorer les faveurs du ciel pour un malade, ni jusqu'à le faire souvenir d'un autre état dans lequel il doit passer. Aussitôt qu'il a rendu le dernier soupir, on l'enveloppe dans son krosse, les jambes repliées vers la tête comme un fœtus humain, et si bien couvert, qu'on n'aperçoit aucune partie du corps. On cherche ensuite un lieu pour l'enterrer. Tous les habitants du kraal s'assemblent et le conduisent à sa sépulture. C'est ordinairement quelque fente dans un rocher, ou quelque trou de bête sau-

(1) Kolbe, vol. 1, p. 334; édit. franç., t. 1, p. 139. De La Caille prétend, au contraire, que la goutte et la gravelle sont fort communes au Cap. *Journal historique*, p. 346.

vage ; car les Hottentots ne se donnent pas la peine de creuser une fosse pour leurs morts, lorsque le hasard leur en offre une. Ils les enterrent ordinairement six heures après qu'ils sont expirés, à moins qu'étant morts le soir on ne soit obligé, par l'obscurité de la nuit, à les garder jusqu'au lendemain. Kolbe compare cet usage avec celui des Juifs, et ne doute pas qu'une infinité de Hottentots ne soient enterrés vivants. Pour conduire le corps à sa fosse, les hommes et les femmes s'assemblent devant la porte de la hutte, accroupis en différents cercles, frappant des mains et criant : *Bo, bo, bo*, jusqu'à s'épuiser. Au lieu de faire sortir le corps par la porte, ils ouvrent les nattes qui servent de mur, du côté le plus proche du mort, et le transportent par ce passage. Les porteurs le prennent dans leurs bras. Ils sont suivis de tous les cercles d'hommes et de femmes, mais sans autre ordre que la séparation des deux sexes. La marche est accompagnée de hurlements et de grimaces, qui seraient capables, dit l'auteur, de faire mourir un Européen de rire. Lorsque le corps est enterré, ils remplissent la fosse de la terre des nids de fourmis, et la couvrent de pièces de bois croisées et de pierres, pour la défendre des bêtes farouches (1).

Au retour du convoi funèbre, les deux sexes reprennent leur posture devant la hutte, dans des cercles séparés, et continuent leurs exclamations. Enfin l'heure du silence arrive. Deux vieillards, qui

(1) Kolbe, édition franç., t. 1, p. 415-416.

en donnent le signal, amis des parents du mort, entrent dans chaque cercle, et pissent sur toute l'assemblée. Ils vont prendre ensuite chacun leur poignée de cendres dans le foyer qui est au centre de la hutte, et reviennent gravement les jeter par pincées sur les assistants, qui s'en frottent le corps avec beaucoup de soin. Si le mort était riche, la même cérémonie se renouvelle pendant sept ou huit jours. Après les lamentations, l'usage est de tuer une brebis, pour terminer la cérémonie par un andersmaken. On suspend au cou de l'héritier la coiffe du ventre de la victime bien saupoudrée de buchu, et cette parure doit être portée jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture. Tels sont les usages du deuil pour les Hottentots riches. Celui des pauvres ne consiste qu'à se raser la tête (1).

Ils ont une autre espèce de funérailles pour les personnes de l'un ou de l'autre sexe, que la vieillesse commence à rendre inutiles aux besoins de la société. Aussi long-temps qu'un homme ou une femme sont capables de sortir de leur hutte en rampant, pour y apporter une plante d'herbe, une racine ou un bâton de bois, ils sont traités par leur famille avec beaucoup de tendresse et d'humanité. Mais lorsque la force les abandonne entièrement, leurs amis et leurs propres enfants les laissent périr de faiblesse, de faim et de misère, ou par les griffes des bêtes féroces. Quelque riche que soit un Hottentot,

(1) Kolbe, vol. 1, p. 308-314 et suiv.; édit. franç., t. 2, p. 416 et suiv. L'usage de se raser la tête, en signe de deuil, est aussi pratiqué chez les indigènes du Congo.

il ne peut éviter ce malheureux sort s'il survit à ses forces et à son industrie. C'est en vain qu'on reproche à ces peuples une pratique si barbare; ils s'obstinent à la défendre comme une action méritoire et comme une œuvre de piété et de compassion, pour délivrer un vieillard des tourments de la vie, qui deviennent insupportables à cet âge (1).

§ XIII.

Métiers et commerce des Hottentots.

Les richesses des Hottentots consistant dans leur bétail, l'ordre oblige de commencer par le fondement de leur fortune, c'est-à-dire par les premiers moyens qu'ils emploient pour s'établir, et pour arriver par degrés à l'opulence.

Un Hottentot dont les affaires sont en désordre, ou un jeune homme qui ne trouve point de secours dans sa famille et ses amis, prend le parti de louer ses services à quelque riche habitant du même pays, ou à quelque Européen. C'est ordinairement pour la seconde de ces deux conditions qu'il se détermine, parce que les avantages en sont plus considérables. Il demande d'abord une portion journalière de tabac et de dacha comme une partie de ses gages, qui consistent toujours en bestiaux, et dans les meilleurs, car il n'accepterait pas une vache ou une brebis stérile. D'un coup d'œil, un Hottentot connaît les bonnes qualités ou les défauts d'un animal. Après

(1) Kolbe, édition française, t. I, p. 422.

avoir acquis, par cette voie, quelques vaches et quelques brebis, il en achète d'autres de ses épargnes journalières de tabac, et s'établit enfin sur ses propres fonds parmi ses compatriotes. Les bestiaux d'un kraal ou d'un village paissent en commun, les grands dans un pâturage, et les petits dans un autre; mais un simple Hottentot qui n'aurait qu'une seule brebis a droit de la joindre au troupeau public, et l'on en prend le même soin que si elle appartenait au chef du kraal. Les communautés n'ont pas de bergers ou de pâtres d'office. Chacun est obligé, à son tour, d'exercer cette fonction, c'est-à-dire trois ou quatre à la fois, suivant les circonstances et les besoins. Ils mènent les troupeaux au pâturage entre six et sept heures du matin. Ils les ramènent le soir avant huit heures. Les femmes sont chargées de traire les vaches matin et soir. Pendant toute l'année, les Hottentots laissent les taureaux avec les vaches, et les beliers avec les brebis. Cette méthode sert beaucoup à la multiplication. Leurs brebis produisent constamment deux agneaux chaque année. Les Européens du Cap, qui ont une méthode opposée, prétendent qu'à la longue celle des Hottentots affaiblit et diminue la race; mais les Hottentots pensent autrement. Kolbe nous apprend de quelle manière ils châtrent leurs taureaux et leurs beliers. Ils couchent un taureau sur le dos. Quatre grosses cordes, dont ils lui lient les jambes, leur servent à l'étendre de toute sa longueur, et le rendent immobile. Dans cet état, l'opérateur lui lie les testicules avec une courroie de cuir, et les serre si

fortement, qu'il leur ôte toute communication avec les vaisseaux supérieurs. Ensuite on les laisse courir en liberté, jusqu'à ce que les parties liées tombent d'elles-mêmes en pourriture. On traite de même les beliers dès l'âge de six mois; mais avant que de les lâcher, on leur écrase les testicules avec une pierre (1).

Les femmes des Hottentots n'ont pas d'autre méthode que la nôtre pour traire leurs brebis et leurs vaches. Le lait de vache sert d'aliment aux deux sexes; mais l'usage du lait de brebis est borné aux femmes, et même aux plus pauvres. Au lieu de barate, ils se servent d'une peau de bête, cousue en forme de sac, avec le poil au-dehors. Lorsqu'elle est à demi pleine de lait, ils la lient soigneusement; et deux personnes la prenant par les deux bouts, ne cessent pas de l'agiter fortement jusqu'à ce que le beurre soit formé. Ils le mettent alors dans des pots, soit pour s'en frotter le corps, soit pour le vendre aux Européens; car ils n'en mangent jamais. Mais comme ils n'ont pas l'usage de le passer, il est ordinairement d'une saleté fort dégoûtante. Cependant les Européens l'achètent; et, prenant la peine de le nettoyer, ils le revendent avec beaucoup d'avantage aux vaisseaux qui relâchent sur cette côte, ou le font manger à leurs domestiques. Du lait de beurre qui leur reste, ils font la nourriture de leurs veaux et de leurs agneaux; ou, tout sale qu'il est, ils le boivent quelquefois eux-mêmes (2).

(1) Kolbe, édition franç., t. I, p. 341-342.
(2) Kolbe, vol. 1, p. 169 et suiv.; édition franç., t. 1, p. 347.

La multitude d'animaux carnassiers qui infestent le pays oblige les Hottentots à des précautions continuelles pour la sûreté de leurs troupeaux pendant la nuit. Leur méthode ordinaire est de placer le même bétail et les veaux dans le centre du kraal. Les vieux sont attachés en dehors contre les huttes, et liés deux à deux par les pieds, pour empêcher leur mutinerie. Dans cette situation, ils n'ont pas besoin de sentinelle qui demeure à veiller. L'approche du moindre danger leur fait pousser de longs mugissements, qui répandent aussitôt l'alarme dans le kraal. Chaque habitation entretient une hutte vide, où les agneaux sont gardés jour et nuit, jusqu'au temps où l'usage est de les mener au pâturage après les avoir sevrés. D'ailleurs, on a déjà remarqué que les Hottentots nourrissent des chiens pour la garde ordinaire de leurs troupeaux. Ces animaux sont vigilants, fidèles, et d'une intrépidité sans égale (1).

Ils ont une sorte de bœufs qu'ils appellent backeleyers, c'est-à-dire bœufs de combat, et dont ils se servent en effet dans leurs guerres, comme les peuples de l'Asie employaient les éléphants, que les Hottentots ne savent pas apprivoiser. Ces animaux belliqueux leur rendent d'importants services contre les voleurs et les bêtes féroces. Au moindre signe, ils rappellent les autres bestiaux qui s'écartent, et les forcent, comme nos chiens de berger, de rentrer dans le cercle du troupeau. Il n'y a point de kraal qui n'ait

(1) Kolbe, édition franç., t. I, p. 349 et suiv.

du moins une demi-douzaine de ces fidèles défenseurs. Ils connaissent tous les habitants de leur village. Ils ont pour eux une sorte de respect, tel que celui des chiens pour les amis de leur maître. Mais un étranger qui se présenterait sans être accompagné d'un Hottentot du kraal, courrait risque d'être fort maltraité s'il n'avait la précaution d'épouvanter les backeleyers en sifflant, ou par la décharge de quelque arme à feu. On les dresse à cet emploi en les liant, dans leur jeunesse, avec un vieil animal de la même espèce, ou même à force de coups. Les habitudes qu'on leur voit prendre font beaucoup d'honneur au génie des Hottentots.

Ils ont aussi des bœufs de voiture, qu'ils accoutument de bonne heure à cet exercice, en leur faisant passer au travers de la lèvre supérieure, entre les deux narines, un bâton terminé en crochet, pour empêcher qu'il ne glisse. Si l'animal est indocile, ils se servent de ce frein pour lui faire baisser la tête, et la force de la douleur l'assujettit en peu de jours. On ne saurait voir, sans admiration, avec quelle promptitude il obéit au commandement. La crainte du bâton terrible rend sa diligence et son attention surprenantes. Ces bœufs de charge sont en beaucoup plus grand nombre que les backeleyers, et servent à porter toutes sortes de fardeaux (1).

Chaque kraal a ses médecins pour les troupeaux. Quoique les maladies de l'Europe soient rares ici

(1) Kolbe, édition franç., t. 1, p. 358.

parmi les bêtes, on en voit souvent régner une fatale espèce, qu'on attribue, dit Kolbe, à l'abondance des pluies, et dont on ne peut trouver le moyen de les garantir. Dans toutes sortes de maladies, les Hottentots leur tirent du sang, et leur font prendre de l'ail sauvage. Pour les rétentions d'urine, ils font infuser de l'ail dans leur eau. La guérison d'une bête est célébrée avec beaucoup de joie. Lorsqu'elle meurt, ils s'en dédommagent en faisant de sa carcasse un grand festin, auquel tous les habitants peuvent prendre part. Ils estiment beaucoup plus cette chair que celle des animaux qu'ils tuent volontairement.

Comme les richesses des Hottentots consistent uniquement dans leur bétail, ils ne connaissent point de plus cruelles disgrâces que de le perdre, surtout lorsqu'il devient la proie des bêtes féroces. Il est impossible de représenter quelle est, dans ces occasions, la rage des hommes et la douleur des femmes, ou quelle est leur ardeur à poursuivre le monstre. S'ils le saisissent, son châtiment est une mort cruelle. Lorsque la multiplication des troupeaux est trop prompte, ou qu'elle paraît excéder la mesure des pâturages, les Hottentots ont plusieurs voies pour remédier à cet excès. Ils les vendent au gouverneur du Cap, ou secrètement aux négociants hollandais, ou à d'autres Hottentots, leurs voisins, pour du tabac et d'autres denrées qui leur manquent. Mais ils ne font jamais tomber la réduction que sur les mâles; ou, s'ils se défont malgré eux de leurs brebis et de leurs vaches, c'est en les faisant

payer bien cher (1). Dans une sorte de migraine ou de mal de tête, qui attaque quelquefois leurs troupeaux de moutons, ils font des offrandes propitiatoires, qui servent aussi de matière à leurs festins pendant trois jours. Si ces sacrifices tournent heureusement, ils en concluent que Goünja, sorte de divinité inférieure, est satisfait, et leur joie éclate par des réjouissances extraordinaires. Si le mal continue, ils renouvellent le remède, après avoir choisi des ministres plus expérimentés pour immoler les victimes. Enfin, s'ils n'aperçoivent point de changement, ils attribuent le désordre à la qualité de l'air ou du terroir, et se hâtent de changer d'habitation (2).

Une autre andersmâken des Hottentots, ou de leurs fêtes les plus remarquables, est celle qui consiste à faire passer leurs troupeaux par le feu. Le but de cet usage est de les garantir des chiens sauvages, qu'ils redoutent beaucoup plus que les tigres; dans l'opinion que ces terribles animaux n'attaquent point les brebis lorsqu'elles sont défendues par l'odeur de la fumée. Le jour marqué pour cette cérémonie, les femmes exposent leur provision de lait devant les hommes. Ils boivent tout jusqu'à la dernière goutte. Ensuite, se distribuant la besogne, les uns se chargent de rassembler les bestiaux, et les autres d'allumer un feu de copeaux et de branches sèches, répandus avec peu d'épaisseur dans l'espace d'un carré long. Ce feu est couvert de branches vertes, pour exciter de la fumée. Les hommes se rangent des deux

(1) Kolbe, vol. 1, p. 176 et suiv.; édit. franç., t. 1, p. 357.
(2) Kolbe, édition franç., t. 1, p. 362 et suiv.

côtés, et forment un passage pour les troupeaux. Si la première bête que l'on fait avancer marque de l'effroi, quelques Hottentots, qui sont placés au front, la poussent au travers du feu et de la fumée. Le reste ne manque point de suivre alors, quoiqu'il arrive quelquefois qu'elles forcent les rangs et qu'elles s'échappent. Les Hottentots regardent cet accident comme un fort mauvais présage. Mais lorsqu'elles passent hardiment, les exclamations et les réjouissances ne finissent point (1).

L'adresse des Hottentots, dans l'exercice de quelques métiers, est une preuve assez claire de leur industrie et du progrès qu'ils seraient capables de faire dans les arts, s'ils n'étaient arrêtés par l'excès de leur indolence. Les bouchers de l'Europe ne manient point le couteau avec plus d'habileté qu'eux. Leur méthode est singulière pour tuer un mouton. Après lui avoir lié les pieds, deux hommes l'étendent sur le dos, et le tiennent des deux côtés dans cette posture. Un autre lui ouvre le ventre avec un couteau, et met les entrailles à découvert. Ensuite il tire d'une main les boyaux et les parties nobles, tandis que de l'autre il remue le sang pour l'empêcher de s'épaissir. Il se garde soigneusement de briser les vaisseaux sanguins autour du cœur; de sorte que l'animal est au moins un quart d'heure à mourir, et laisse aux assistants le spectacle de tous les mouvements du cœur. Kolbe est persuadé que c'est l'unique but de cette barbare méthode. Les médecins

(1) Kolbe, t. 1, p. 128 et suiv.; édit. franç., t. 1, p. 364 et suiv.

du kraal, et les femmes qui se mêlent de la médecine, sont toujours présents à ces exécutions. Ils prennent les parties, ils les observent soigneusement. Kolbe n'a jamais vu de bestiaux sans avoir en même temps ce spectacle. Les intestins sont lavés. On en fait griller une partie, qui est mangée sur-le-champ, avant que l'animal soit mort. Le reste est haché fort menu, pour le faire étuver dans le sang, que le boucher met dans un pot, avec la main ou quelque coquille. Lorsque l'intérieur du corps est vide et nettoyé, les trois hommes se joignent pour l'écorcher. Ils mettent la carcasse sur la peau, et commencent à diviser les parties. C'est alors qu'on voit dans un instant la chair, les os, la membrane, les muscles, les veines, les artères, et toutes les autres parties séparées, avec une adresse si surprenante, qu'elle devrait faire donner aux bouchers hottentots la qualité d'anatomistes. Leur méthode est à peu près la même pour tous les autres bestiaux. Ils n'en jettent que les excréments, les sabots et les cornes. Les os sont bouillis pour en tirer la moelle, qu'ils emploient à se frotter le corps. Les peaux de mouton servent à faire leurs krosses, ou des courroies pour les jambes des femmes. Des peaux de bœuf, ils font des cuirs pour couvrir leurs maisons. S'ils n'en ont pas besoin pour ces usages, ils les emploient à leur nourriture (1).

Leur manière de préparer les peaux ou les cuirs n'est pas moins propre à leur nation. Ils prennent une peau de mouton toute fraîche, et la frottent

(1) Kolbe, édition franç., t. 1, p. 376.

de graisse, pour la rendre tout à la fois dure et unie, et pour empêcher que le poil ou la laine ne tombe. Mais s'ils la destinent à l'usage de leur pays, ils ajoutent à la graisse une onction de fiente de vache, qu'ils laissent sécher au soleil. Cette opération se renouvelle jusqu'à ce que la peau ait pris une couleur noire, avec l'odeur de fiente qui est nécessaire à sa perfection. Les peaux de vache ou de bœuf demandent une autre préparation. Le pelletier hottentot frotte le poil avec de la cendre de bois, et, l'ayant arrosé d'eau, il roule le cuir, pour le faire sécher pendant quelques jours au soleil. Cette pratique, renouvelée une seule fois, ne manque point de faire tomber entièrement le poil. On frotte ensuite la peau avec de la graisse. C'est à quoi se réduit l'art de tanner chez les Hottentots.

Leurs pelletiers exercent aussi le métier de tailleur, et ne manquent point d'adresse dans cette profession. Un os d'oiseau leur sert d'aiguille. Leur fil est le petit nerf qui règne au long de l'épine du dos des animaux, divisé et séché au soleil. Avec cet unique secours, ils emploient moins de temps à faire leurs krosses ou leurs manteaux, et les font peut-être mieux que nos plus habiles tailleurs. C'est encore un office du pelletier de couper les cuirs en courroies larges de deux pouces, pour les faire servir à lier les matériaux de leurs huttes et tous leurs ustensiles, lorsqu'ils changent d'habitation. Il exécute cet ouvrage avec une promptitude et une dextérité merveilleuses, sans autre règle que ses yeux, en étendant le cuir à terre par le moyen de quelques chevilles.

Les Hottentots ont des ouvriers en ivoire, qui font les bracelets et les anneaux dont ils composent leur parure. Quoique ce travail soit fort ennuyeux, parce qu'ils n'ont pas d'autre instrument qu'un couteau, ils donnent à leur ouvrage une rondeur, un luisant, un poli, qui le feraient attribuer au plus habile tourneur de l'Europe.

Leurs nattes sont composées de roseaux et de joncs séchés au soleil. Cet ouvrage appartient aux femmes. Sans autre secours que leurs doigts, elles font des tissus si serrés, que le vent, la lumière et la pluie ne peuvent les pénétrer; mais ils durent peu. Leurs cordes, qui sont de la même matière que leurs nattes, ont autant de force et durent aussi longtemps que nos cordes de chanvre. Ils leur donnent rarement plus de quatre pieds de longueur, s'ils n'y sont obligés pour les vendre aux Européens du Cap (1). On peut joindre à cet article les cordes qu'ils font pour leur arc et pour leurs instruments de musique. Celles de leurs instruments sont composées de nerfs de mouton séchés au soleil; mais pour leurs arcs, ils n'emploient que des boyaux. Deux hommes prennent un boyau chacun par un bout, et le tordent jusqu'à lui donner la rondeur et la solidité de nos cordes à violon; ensuite, l'étendant entre deux chevilles, ils le font sécher au soleil. Lorsqu'il est sec, ils le frottent de graisse de mouton, et laissent à cette onction le temps de pénétrer. Cette préparation suffit pour le rendre propre à leurs usages.

(1) Kolbe, vol. 1, p. 228; édition franç., t. 1, p. 380.

Tous les Hottentots sont potiers de profession; car c'est chaque famille qui fait sa poterie et ses autres ustensiles de terre. Leur matière est une sorte de terre glaise, dont les fourmis composent leurs habitations, et qu'ils ne tirent, en effet, que de leurs nids. Après l'avoir bien nettoyée, ils la pétrissent soigneusement, en y mêlant les œufs des fourmis qu'ils y trouvent dispersés; ensuite ils la tournent sur une pierre, comme un pâté; ils unissent parfaitement le dedans et le dehors avec la main, et donnent à leur vase la forme de l'urne romaine, qui est celle de tous les pots de la nation. Deux jours d'exposition au soleil suffisent pour le sécher. L'ouvrier le sépare alors de la pierre, avec un nerf sec qu'il passe entre deux, et qui fait l'office d'une scie. Il ne reste qu'à le faire cuire au feu, dans un trou qu'on creuse sous terre. Cette dernière opération lui donne une dureté surprenante, avec une couleur de jais qui se soutient merveilleusement, et que les Hottentots attribuent au mélange des œufs de fourmis.

Leurs forgerons sont d'autant plus admirables, qu'ils forgent le fer tel qu'il sort des mines, qui sont en abondance dans toutes les parties du pays, sans y employer d'autre secours que des pierres. Ils ouvrent un grand trou, sur un terrain élevé. Un pied et demi plus bas, ils en font un autre pour recevoir le métal fondu, qui passe de l'un dans l'autre par un canal de communication. Avant que de mettre le minerai dans le grand trou, ils font, autour de l'ouverture, un feu capable de l'échauffer dans toutes ses parties; ensuite ils y jettent le minerai, sur le-

quel ils continuent d'entretenir le feu jusqu'à ce qu'il descende en fusion. Aussitôt qu'il est refroidi, ils le brisent en pièces avec des pierres fort dures, et, remettant ces pièces au feu, ils n'emploient que des pierres, au lieu de marteaux, pour en forger des armes et d'autres ustensiles. Ils fondent quelquefois le cuivre par la même méthode; mais l'usage qu'ils en font est borné à quelques bijoux pour leur parure. Ils le mettent en œuvre et le polissent avec une industrie surprenante (1).

Le commerce des Hottentots ne consiste qu'en échanges. Ils n'ont point de monnaie courante, ni la moindre notion de son utilité. On a déjà dit que toutes leurs richesses se réduisent à leurs troupeaux. Cependant ils apportent quelquefois au Cap des dents d'éléphant, des œufs d'autruche et des peaux de bêtes sauvages; mais la base de leur commerce est toujours l'abondance de leurs bestiaux. Les pauvres s'occupent à faire des armes, qu'ils vendent aux riches de leur nation, ou se louent au service de ceux qui veulent les employer. Le salaire de leurs services, comme le prix de leur travail, consiste toujours en bestiaux. Ceux qui échangent leur bétail pour des marchandises de l'Europe, gagnent beaucoup à revendre ces marchandises à leurs compatriotes pour d'autres bestiaux. Le tabac et la racine de kanna sont toujours pour eux des marchandises précieuses.

Leurs échanges ordinaires avec les Européens sont donc les bestiaux, quelques dents d'éléphant, des

(1) Kolbe, vol. 1, p. 237 et suiv.; édition franç., t. 1, p. 382.

œufs d'autruche, des peaux de bêtes, surtout de chevaux et d'ânes sauvages, pour lesquels ils reçoivent du vin, de l'eau-de-vie, du tabac, du dacha, du corail, des grains de verre, des pipes, de petits miroirs, des couteaux, du fer, de petites pièces de cuivre et des racines de kanna. Ils n'ont aucune connaissance de la soie, ni pour l'utilité ni pour l'ornement. Les auteurs diffèrent beaucoup sur le prix des bestiaux au Cap. Il doit augmenter sans doute ou diminuer, suivant leur abondance ou leur rareté, et suivant le nombre qu'on en demande. Cependant, si l'on doit faire fond sur le témoignage de Kolbe, qui avait demeuré long-temps parmi les Hottentots, on n'a jamais vu beaucoup de changement dans leurs marchés. Il assure, au contraire, qu'il a toujours acheté d'eux un bœuf pour une livre de tabac, une grosse brebis pour une demi-livre, et un agneau pour un quart de livre. Mais il n'y a point d'espérance ni de considération qui puisse engager un Hottentot à vendre des armes de son pays aux Européens. Anciennement ils amenaient au Cap des troupeaux entiers de bestiaux; ils n'amènent aujourd'hui que ceux dont ils font présent au gouverneur.

On ne court aucun risque de voyager avec un Hottentot dans tous les pays voisins du Cap, et l'on est sûr d'être bien reçu, et caressé même, dans tous les villages. Les habitants se piquent d'une fidélité admirable pour tout ce qui est confié à leurs soins; ce qui n'empêche pas, lorsqu'il meurt parmi eux quelque Européen, que les Hollandais n'exigent des témoignages et des preuves que sa mort n'a rien eu

que de naturel. A la vérité, il se trouve dans les contrées du Cap une sorte de brigands, ou de bandits, qui vivent de leurs pillages; mais ils sont en horreur à tous les Hottentots civilisés, qui les tuent comme autant de bêtes féroces, dans quelque endroit qu'ils puissent les rencontrer (1).

§ XIV.

Religion et gouvernement des Hottentots.

Ce n'est point une entreprise aisée que celle d'approfondir les notions des Hottentots sur l'Être suprême, et leurs véritables principes de religion. Ils évitent soigneusement toutes sortes d'explications sur cet article; et leurs réponses, comme à toutes les questions qui regardent leurs usages, paraissent autant de déguisements et de subterfuges. Quelques auteurs ont pris droit de douter s'ils ont en effet quelques idées de religion (2). Mais Kolbe assure formellement qu'ils reconnaissent un Dieu, créateur de tout ce qui existe (3); ils l'appellent Gounja, ou Gounja Ticquoa, c'est-à-dire Dieu des Dieux. Ils disent de lui, « que c'est un excellent être, qui ne « fait aucun mal à personne, de qui l'on n'en doit « jamais craindre, et qu'il demeure fort loin au-delà « de la lune. » Mais il ne paraît pas qu'ils aient au-

(1) Kolbe, p. 261 et 272; édition franç., t. 1, p. 368 et suiv.

(2) Le savant abbé de La Caille se range à l'opinion de ces auteurs. *Journal historique*, p. 330.

(3) Saar, Tachard et Boëving rendent le même témoignage.

cune espèce de culte institué pour l'honorer. Quand les questions qu'on leur fait sont pressantes, ils apportent pour excuse une tradition qui leur apprend, disent-ils, que leurs premiers parents ayant offensé ce Dieu, ont été condamnés, avec toute leur postérité, à l'endurcissement du cœur; de sorte que s'ils le connaissent peu, ils confessent qu'ils n'ont pas beaucoup d'inclination à le connaître et à le servir mieux.

Ils rendent des adorations à la lune (1), dans des assemblées qu'ils font la nuit, en plein champ. Ils lui sacrifient des bestiaux, et lui offrent de la chair et du lait. Ces sacrifices se renouvellent constamment aux pleines lunes. Ils félicitent cet astre de son retour. Ils lui demandent un temps favorable, des pâturages pour leurs troupeaux et beaucoup de lait. Ils le regardent comme un Gounja inférieur, qui représente le grand. Leurs adorations consistent dans des grimaces et des contorsions de corps, dans des cris, des sauts, des chants et des danses. Ils se prosternent à terre; ils répètent des mots inintelligibles. Ces dévotions durent toute la nuit, mais avec des intervalles et comme par accès; elles continuent souvent pendant une partie du jour. Les intervalles sont courts. Ils se tiennent alors accroupis, la tête entre leurs mains et les coudes sur leurs genoux (2).

(1) Tachard et Vogel assurent la même chose; mais Boëving, auteur cependant très judicieux, suivant Kolbe, assure le contraire; sur quoi Kolbe prétend qu'il a été trompé par les Hottentots mêmes, qui déguisent soigneusement leurs pratiques.

(2) De La Caille nie que les Hottentots adorent la lune; leurs danses ne sont qu'un usage et non un culte. Une grande partie des nations d'Afrique de Madagascar, et même d'Asie, quoique ido-

Ils honorent aussi, comme une divinité favorable, certain insecte de l'espèce des cerfs-volants, qui est particulier à cette région. Sa grandeur est à peu près celle du doigt d'un enfant; son dos est vert, et son ventre tacheté de blanc et de rouge. Il a deux ailes et deux cornes. Dans quelque lieu qu'ils puissent l'apercevoir, ils lui adressent les plus grandes marques de respect et d'honneur. Lorsqu'il paraît dans un kraal, tous les habitants s'assemblent pour le recevoir, comme si c'était un Dieu descendu du ciel. Ils tuent, par reconnaissance, une ou deux brebis à son honneur, et prennent sa visite pour le plus heureux présage de bonheur et d'abondance; ils sont persuadés qu'elle les purifie de toutes leurs fautes. Un Hottentot, sur qui l'insecte viendrait se reposer, serait regardé comme un saint, et traité dans la suite avec une vénération extraordinaire. Pour répondre à cette faveur, on tue le bœuf le plus gras du kraal, on saupoudre de buchu la coiffe du ventre, on la suspend au cou de l'habitant favorisé, qui est obligé de la porter dans cet état jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture (1).

Les Hottentots rendent une espèce de culte, ou

lâtres ou mahométanes, dansent au clair de la lune lorsqu'elle est pleine. *Journal historique*, p. 330. Mais cela même confirme l'assertion de Kolbe.

(1) De La Caille dit, au contraire, que cet insecte, qu'on appelle le dieu des Hottentots, est regardé par eux comme un animal de mauvais augure. Il est assez rare au Cap, et fort commun aux îles de France et de Bourbon. Le Vaillant nous apprend, dans une note manuscrite, que cet insecte est une manthe; que les Hottentots ne l'adorent pas.

de vénération religieuse, à leurs saints, c'est-à-dire aux hommes qui ont acquis de la réputation par leurs vertus et leurs bonnes œuvres. Ils n'ont pas l'usage des statues, des tombes et des inscriptions; mais ils consacrent à la mémoire de ces héros, des bois, des montagnes, des champs et des rivières. Ils ne passent jamais dans ces lieux sans s'y arrêter. Ils y marquent leur respect par un profond silence, par des danses, et quelquefois par des battements de mains.

Ils reconnaissent aussi une divinité maligne, qu'ils appellent Touquôa, et qu'ils représentent petite, courbée, de mauvais naturel, ennemie des Hottentots, et source de tout ce qui arrive de mal dans le monde, au-delà duquel ils ne lui attribuent aucun pouvoir. Ils lui offrent des honneurs et des sacrifices, pour l'adoucir en faveur de leur nation. Quelques uns d'entre eux racontèrent à Boëving qu'ils l'avaient vue fort souvent sous la figure d'un monstre difforme et couvert de poil, vêtue de blanc, avec la tête et les pieds d'un cheval; mais Kolbe ne trouva personne qui se vantât de l'avoir vue (1).

Toutes sortes de douleurs, de maladies, ou d'accidents qui surpassent la pénétration des Hottentots, passent entre eux pour l'effet de quelque sortilége. Aussi les enchantements et les amulettes sont-ils fort respectés dans leur nation.

Quoiqu'on ne leur ait point reconnu les notions d'un état futur, et bien moins encore l'espérance d'une résurrection, cependant quelques raisons portent à

(1) Kolbe, vol. 1, p. 91 et suiv.; édition franç., t. 1, p. 200 et suiv.

croire qu'ils sont persuadés de l'immortalité de l'âme. 1°. Ils adressent des prières et rendent des honneurs aux Hottentots vertueux, après leur mort; 2°. ils craignent les revenants ou les esprits des morts; et cette crainte les oblige de changer de kraal lorsqu'ils ont perdu quelque habitant; 3°. ils croient que les sorciers et les sorcières ont le pouvoir d'attirer ces esprits; mais ils paraissent persuadés que les âmes des morts font leur domicile autour des lieux où leurs corps sont enterrés; et l'on ne s'aperçoit point qu'ils redoutent un enfer et des punitions, ou qu'ils espèrent des récompenses dans un état plus heureux(1).

Tel est le fond de la religion des Hottentots; ils y sont attachés avec une opiniâtreté invincible. Si vous entreprenez de leur inspirer d'autres idées par le raisonnement, ils vous écoutent à peine, et quelquefois ils vous quittent brusquement. Il s'en est trouvé quelques uns qui ont feint d'embrasser le christianisme; mais, en perdant leurs motifs, on les a toujours vus retourner à l'idolâtrie. Tous les efforts des missionnaires hollandais du Cap n'ont jamais été capables d'en convertir un seul. Van der Stel, gouverneur du Cap, ayant pris un Hottentot dès l'enfance, le fit élever dans les principes de la religion chrétienne et dans la pratique des usages de l'Europe. On prit soin de le vêtir richement à la manière hollandaise. On lui fit apprendre plusieurs langues, et ses progrès répondirent fort bien à cette éducation. Le gouverneur, espérant beaucoup de son esprit, l'en-

(1) Kolbe, vol. 1, p. 104 et 234; édit. franç., t. 1, p. 231.

voya aux Indes avec un commissaire général, qui l'employa utilement aux affaires de la compagnie. Il revint au Cap, après la mort du commissaire. Peu de jours après son retour, dans une visite qu'il rendit à quelques Hottentots de ses parents, il prit le parti de se dépouiller de sa parure européenne, pour se revêtir d'une peau de brebis. Il retourna au fort dans ce nouvel ajustement, chargé d'un paquet qui contenait ses anciens habits; et, les présentant au gouverneur, il lui tint ce discours: « Ayez la bonté, monsieur, de faire attention que je « renonce pour toujours à cet appareil. Je renonce « aussi pour toute ma vie à la religion chrétienne. « Ma résolution est de vivre et de mourir dans la « religion, les manières et les usages de mes ancêtres. « L'unique grâce que je vous demande est de me « laisser le collier et le coutelas que je porte. Je les « garderai pour l'amour de vous. » Aussitôt, sans attendre la réponse de Van der Stel, il se déroba par la fuite, et jamais on ne le revit au Cap. En un mot, conclut Kolbe, comme on ne peut attribuer ce zèle opiniâtre des Hottentots pour leurs coutumes à la force de leurs réflexions, il semble qu'ils apportent en naissant une véritable antipathie pour toutes les religions qui ne sont pas celle de leur pays.

Lorsqu'ils ont à passer quelque rivière, dont le cours est rapide, ils s'arrosent d'abord de quelques gouttes d'eau; et, se frottant le front d'un peu de vase, ils prononcent certaines paroles mystérieuses. Si vous leur demandez la raison de cet usage, ils répondent: « Ne voyez-vous pas que le courant est dan-

« gereux? » Kolbe juge que cette superstition a sa source dans quelque idée religieuse (1).

Leur prêtre, ou leur maître des cérémonies, porte le nom de *Suri*, qui signifie maître en leur langue. Cet office est électif. Il ne consiste pas à réciter des prières, ni à donner des instructions au peuple, sur des matières dont les Hottentots n'ont aucune notion; mais uniquement à présider aux offrandes et aux sacrifices, à diriger les cérémonies religieuses, les mariages, les enterrements, et à châtrer les jeunes Hottentots. Toutes ces fonctions lui donnent le quatrième rang dans le kraal. Cependant il n'a point d'autre revenu ni d'autre avantage que d'être invité à toutes les fêtes, et de recevoir quelquefois un veau ou un agneau dont on lui fait présent.

Les Hottentots ne vivent point sans gouvernement et sans règles de justice. Chaque nation particulière a son chef, qui se nomme *konque*, et dont l'emploi consiste à commander dans les guerres, à négocier la paix, avec le droit de présider aux assemblées publiques, au milieu d'un cercle que tous les capitaines forment autour de lui. Ces chefs n'étaient autrefois distingués que par la richesse de leur parure; mais ils portent aujourd'hui, pour marque de leur dignité, une couronne de cuivre, depuis que les Hollandais les ont mis dans le goût de cet ornement. Leur office est héréditaire; mais il n'en a pas plus de ressemblance avec la royauté. L'autorité d'un konque se réduit au gouvernement de son propre

(1) Kolbe, vol. II, p. 105 et suiv.; édit. franç., t. I, p. 221.

kraal, ou de son village. Il n'a point de revenus établis pour le maintien de sa dignité; ni la moindre distinction personnelle. En prenant possession de son emploi, il s'engage à ne rien entreprendre contre les prérogatives des capitaines du kraal, et contre les priviléges du peuple. On tue un bœuf gras et deux brebis pour le festin, et son installation se fait avec beaucoup de solennité. Les femmes ont la liberté d'y assister; mais leur partage est le simple bouillon. Le jour suivant, la femme du chef traite aussi toutes les femmes, qui mangent la viande à leur tour, et le bouillon demeure aux hommes.

Le second officier du gouvernement hottentot est le capitaine du kraal; dont l'emploi consiste à maintenir la paix et la justice dans l'étendue de sa juridiction. Cet office est héréditaire; mais, en commençant à l'exercer, le capitaine s'oblige à ne rien changer dans les lois et les anciennes coutumes du kraal. Pendant la guerre, il commande les troupes de son propre village, sous l'autorité du konque ou du chef de la nation. Son installation se fait avec les mêmes cérémonies. Il reçoit les plaintes du peuple, et juge, avec les hommes du kraal, toutes les disputes qui regardent les droits et la propriété. C'est à lui qu'appartient aussi le jugement du vol, du meurtre, de l'adultère et des autres crimes qui se commettent dans son territoire; mais les criminels d'état sont jugés par le konque, assisté des capitaines de tous les kraals. Ces officiers sont distingués, non seulement par de belles peaux de tigres ou de chats sauvages, qui leur couvrent les épaules, mais encore

par une canne à pomme de cuivre, dont les Hollandais leur ont fait présent. On peut les considérer comme la noblesse des Hottentots, qui gouverne chaque nation sous l'autorité de son chef. Mais cette noblesse ne tire aucun profit de ses soins. Les affaires se décident à la pluralité des voix, qui sont recueillies par le konque. Il est rare que les Hottentots entreprennent une chasse ou quelque expédition d'importance, sans avoir consulté leur capitaine. Cependant il arrive quelquefois des désordres, que toute son autorité ne peut apaiser : le peuple en vient aux mains, et se bat furieusement, au mépris du capitaine. Dans ces occasions, pour sauver la bienséance de son emploi, il feint d'ignorer ce qui se passe; à moins qu'on n'aille jusqu'au meurtre, ou que la sédition ne devienne générale. Alors il ne balance point à se présenter; et le peuple, qui se reproche d'avoir été trop loin, ne manque jamais de rentrer, comme de concert, dans les bornes de la soumission.

Le médecin occupe le troisième rang dans l'économie civile des Hottentots. Le quatrième, qui est le dernier, appartient au prêtre; mais la nature et les droits de ces deux professions ont déjà été expliqués.

On doit juger, par ce tableau du gouvernement politique des Hottentots, qu'ils sont fort éloignés de la barbarie qu'on leur attribue, et que l'administration de leur justice n'est pas aussi ridicule que d'autres écrivains l'ont représentée. Chaque kraal a son tribunal pour les affaires civiles et criminelles, formé, comme on l'a dit, du capitaine et des habitants,

qui s'assemblent dans un champ libre et ouvert. Parmi eux, la justice n'a rien à souffrir, comme en Europe, de la corruption et du délai. Ils ne sont point exposés à la mauvaise foi des procureurs. Les deux parties plaident leur propre cause. La cour se rend attentive à leurs raisons, et juge à la pluralité des voix, sans appel et sans aucune sorte d'obstacle. Dans les matières criminelles, telles que le meurtre, le vol et l'adultère, un coupable ne trouve aucun appui dans ses richesses et dans son rang. Le capitaine même n'obtient pas plus de faveur que le moindre habitant du kraal. Quelqu'un est-il soupçonné d'un crime? on en donne aussitôt connaissance à tous les habitants, qui, se regardant comme autant de ministres de la justice, cherchent le coupable et s'en saisissent. S'il prévoit qu'il ne puisse éviter la conviction, il se retire ordinairement parmi les boschimans (1) ou les brigands; car il passerait pour un espion dans un autre village où il voudrait choisir un asile, et sur le moindre avis il serait remis entre les mains de ceux qui le cherchent; mais s'il est arrêté, on commence par l'enfermer sous une garde sûre, pour se donner le temps de convoquer l'assemblée. Il est placé au centre du cercle, comme au lieu le plus favorable pour écouter et se faire entendre. Ses accusateurs exposent le crime; on appelle les témoins. Il a la liberté de se défendre, et

(1) Les boschimans sont, suivant de La Caille, pour la plupart, les Hottentots auxquels les Européens ont enlevé leur bétail. Les Hottentots qui sont au service des Européens s'entendent quelquefois avec eux pour les aider à voler les blancs. *Journal histor.*, p. 329.

la cour écoute patiemment jusqu'au dernier mot qu'on allègue en sa faveur. Si l'accusation paraît injuste, les juges condamnent l'accusateur à des dédommagements, qui sont pris sur ses troupeaux; mais si le crime est vérifié, ils prononcent aussitôt la sentence, qui s'exécute sur-le-champ. Le capitaine du kraal se charge de l'exécution. Il fond sur le coupable avec un transport furieux, et l'étend à ses pieds d'un coup de kirri, qui lui casse ordinairement la tête. Toute l'assemblée s'unit pour l'achever, et son corps est enterré au même instant; mais sa famille n'en reçoit aucune tache. Le châtiment efface le crime, et la mémoire même du coupable ne reçoit aucun reproche. Au contraire, ses funérailles sont célébrées avec autant de respect que s'il était mort vertueux. Si l'on comparait cette méthode avec celle de l'Europe, Kolbe laisse à juger de quel côté serait l'avantage.

Lorsqu'il s'élève quelque différend entre deux villages de la même nation, la cause est portée devant la cour nationale, qui n'a pas moins de fermeté qu'un sénat romain pour l'exécution de ses décrets (1). Les Européens, ajoute Kolbe, peuvent vanter leurs sciences, leurs arts et leur politesse; mais où montreront-ils l'exemple d'un gouvernement si sage? S'il se trouve chez les Hottentots, il a pour base la parfaite liberté du peuple.

A l'égard des héritages, tous les biens d'un père descendent à l'aîné des fils, ou passent dans la même

(1) Kolbe, vol. I, p. 256; édit. franç., t. 1, p. 176.

famille au plus proche des mâles. Jamais ils ne sont divisés. Jamais les femmes ne sont appelées à la succession. Tout legs en faveur d'une femme est illégitime, sans le consentement du plus proche héritier. Un père qui veut pourvoir à la condition de ses cadets, doit penser pendant sa vie à leur faire un établissement; sans quoi il laisse leur liberté et leur fortune à la disposition du frère aîné. Mais si l'héritier accorde une fois la liberté à ses frères, il n'est plus le maître de rétracter cette faveur. Son pouvoir est le même sur ses sœurs; elles ne peuvent ni le quitter ni se marier sans son consentement. Il leur donne la part qu'il lui plaît à sa fortune. La loi l'oblige seulement de prendre soin des femmes de son père jusqu'à leur mariage ou leur mort. Malgré tous ces avantages, s'il se marie avant la mort de son père, il n'a pas plus de droit que ses autres frères à l'héritage paternel.

Les Hottentots ne sont point insensibles aux injures, surtout lorsqu'elles regardent toute la nation. Leur fureur s'allume au moindre tort qu'on fait à leurs droits. Ils courent aux armes, et marchent contre l'ennemi commun. Mais la guerre n'est jamais un fardeau pour le peuple. Ils ne connaissent ni caisse militaire, ni magasin, ni taxes, parce qu'ils n'ont jamais à compter plus d'une campagne. Une bataille fait ordinairement la décision de la querelle; mais les deux partis combattent avec la dernière obstination. Ils n'ont d'ailleurs aucune idée de discipline. Ils vont à la charge avec la dernière confusion; mais ils observent de ne jamais serrer assez

leurs rangs pour s'ôter la liberté de manier leur sagaie, et de voltiger d'un côté à l'autre pour diriger sûrement leurs coups. Ils commencent leur attaque avec des cris terribles. Aussitôt que les premiers ont fait leur décharge, ils se retirent derrière ceux qui les suivent, pour se remettre en état de reprendre leur place. La victoire dépend presque toujours de l'habileté du chef à découvrir l'endroit faible de l'armée ennemie, pour y porter le désordre avec ses meilleures troupes, ou l'enfoncer avec les bœufs de combat ou les backeleyers, qui sont terribles dans ces occasions. Les causes de la guerre entre les Hottentots sont ordinairement le vol de quelques bestiaux, ou l'enlèvement d'une femme, ou l'usurpation des pâturages. De ces trois motifs, c'est le dernier qui trouble le plus souvent la paix; car, sans avoir des limites réglées, ils ont une connaissance vague de l'étendue de leur territoire. L'insulte ne consiste pas toujours à mettre des bestiaux dans le pâturage d'autrui; mais, dans le temps de la sécheresse, il arrive quelquefois qu'une nation mécontente ou jalouse emploie le feu pour détruire l'herbe de ses voisins. L'enlèvement des bestiaux ou des femmes ne commence guère aussi qu'après la résolution déjà formée de déclarer la guerre. Alors la nation offensée fait entendre ses plaintes, et demande des réparations par ses députés. Si la justice qu'elle exige est trop lente, elle prend les armes et se venge aussitôt par des représailles. Quand le succès l'abandonne, elle s'adresse toujours au gouverneur hollandais, pour implorer son secours ou sa

médiation. Un détachement de troupes régulières force bientôt les deux partis à recevoir les conditions que le commandant leur propose, et généralement elles sont à l'avantage du plus faible. Les Hollandais se dédommagent facilement de leurs frais, en achetant, de la nation qu'ils ont secourue, quantité de bestiaux fort au-dessous de leur valeur. Si quelque nation éloignée du Cap devient assez puissante pour se rendre incommode à ses voisins, ils forment une alliance offensive et défensive qui sert bientôt à rétablir l'égalité. Telle fut celle des Sussaquas et des Udiquas avec les petits Namaquas, contre les grands, qui commençaient à se rendre insupportables par leur tyrannie, et celle des Dunquas et des Damaquas contre les Gouros. Leur fidélité ne se dément jamais dans ces traités. L'allié paraît en campagne aussitôt que la nation principale, combat avec autant d'animosité que dans sa propre cause, et ne quitte les armes qu'après avoir obtenu la satisfaction qui fait l'objet de la guerre.

Quelques nations se distinguent dans le combat par des usages singuliers. Par exemple, les Chamtouers et les Heykoms auraient perdu dix hommes contre un, qu'ils ne cesseraient pas de combattre si leur chef continue de jouer d'une flûte, qui est leur signal pour l'action. Ils se retirent lorsque ce bruit cesse; mais s'il recommence, ils retournent à la charge avec une nouvelle furie. L'usage des petits Namaquas et de leurs alliés est de soutenir vigoureusement le combat, jusqu'à ce qu'ils aient perdu plus de monde que l'ennemi. Ils n'attendent jamais

plus long-temps à faire leur retraite. D'autres nations, telles que les Dunquas, les Damaquas et les Gouros, combattent aussi long-temps qu'elles voient leur général à leur tête; mais s'il périt ou s'il disparaît, elles prennent aussitôt la fuite.

Jamais les Hottentots ne dépouillent ou n'insultent les morts. Ils laissent leurs habits, leurs armes et tout ce qui leur appartient à la disposition de leur propre parti; mais ils tuent sur-le-champ les prisonniers. Les déserteurs et les espions n'obtiennent pas plus de grâce; ou si la vie leur est conservée, c'est pour essuyer les mépris de ceux dont leur lâcheté ou leur perfidie leur a fait rechercher la protection. A peine obtiennent-ils de quoi vivre après la guerre. Dans tous les traités de paix, on s'oblige de part et d'autre à les rendre; et le châtiment de leur infidélité est toujours la mort (1). —

Outre le kirri et le rakkum, dont on a déjà donné la description, les armes des Hottentots sont la sagaie et les flèches. Leurs arcs sont de bois, de fer ou d'olivier; les cordes, de nerfs ou de boyaux de bêtes, attachées aux deux bouts avec un crochet de fer ou de bois. Leurs flèches sont de bois ou de canne; d'un pied et demi de longueur, armées d'un petit croissant de fer, dont les deux pointes forment un petit angle et sont toujours empoisonnées. Au milieu du croissant passe une autre pointe de fer, longue d'environ deux pouces, qui sert de sommet au bois. Le carquois est une sorte de sac, long et étroit,

(1) Kolbe, vol. 1, p. 284; édition franç., t. 1, p. 190 et suiv.

composé de peau de bœuf, d'élan ou d'éléphant, qu'ils se passent sur l'épaule avec une courroie liée aux deux bouts. Un crochet qui est à l'extrémité de ce sac leur sert à porter l'arc suspendu. On a déjà fait remarquer avec quelle adresse ils tirent leurs flèches. Ils n'en ont pas moins à lancer la sagaie, qui est la meilleure de leurs armes. En visant, ils la secouent et l'agitent de tant de manières, qu'on ne s'imaginerait pas qu'ils se proposent un but; cependant le point vers lequel ils tirent doit être extrêmement petit s'ils manquent d'y toucher. La sagaie est une espèce de demi-pique, de la longueur et de l'épaisseur ordinaire d'un manche de râteau. Le plus épais des deux bouts est revêtu d'une petite plaque de fer, d'où part une pointe fort aiguë et tranchante des deux côtés; que les Hottentots entretiennent fort luisante, et qu'ils empoisonnent pour la guerre et la chasse.

Le kirri et le rakkum sont aussi des armes guerrières. Ils lancent le rakkum sur l'ennemi dans un combat, comme à la chasse sur les animaux féroces. A la portée de cette arme, ils sont sûrs d'en percer l'homme ou la bête. Le kirri leur sert à parer les coups de flèches, de sagaie et de rakkum, et même les pierres, auxquelles ils ont recours dans les batailles, lorsque leurs autres armes sont épuisées. Ils emploient le kirri avec une adresse admirable.

Pendant la paix, ils s'exercent souvent à des combats simulés, où leurs armes sont le kirri, le rakkum et les pierres. La sagaie est rarement employée dans ces occasions, et les flèches n'y paraissent jamais.

L'engagement commence par des cris affreux et par une grêle de rakkums; ensuite on passe aux pierres, dont ils ont amassé de part et d'autre des tas dans cette vue. Un Hottentot qui se voit menacé d'être touché d'une pierre, d'un rakkum ou d'une sagaie, se met à couvert sous son kirri, c'est-à-dire qu'il se sert de ce bâton avec tant d'adresse pour arrêter le coup, qu'il y manque rarement, du moins dans ces combats d'exercice. Lorsqu'ils se lassent de combattre à coups de pierres, ils en viennent aux mains, comme ils font quelquefois dans les batailles. Ils s'entre-poussent, ils se frappent à coups de rakkum, et leur habileté est toujours surprenante à parer. Il n'entre pas moins d'art dans la forme qu'ils savent donner à leurs attaques. Enfin, Kolbe proteste qu'il a pris souvent un plaisir incroyable à ce spectacle. C'est par cette méthode que les anciens s'entretiennent dans la pratique des armes, et qu'ils forment la jeunesse aux exercices militaires (1).

(1) Kolbe, vol. 1, p. 243 et 293; édition franç., t. 1, p. 194 et suiv.

CHAPITRE III.

Voyage de l'abbé de La Caille au cap de Bonne-Espérance, en 1751 et 1752.

L'ABBÉ de La Caille, qui est trop connu pour qu'il soit nécessaire de placer ici sa biographie comme à la tête de la relation d'un voyageur vulgaire, fut entraîné par le seul amour de la science à entreprendre le voyage dont on va lire l'analyse. Ce savant académicien ayant conçu, depuis plusieurs années, le plan de ces principes d'astronomie qui exigent une connaissance complète des deux hémisphères célestes, après avoir fait en Europe des observations nombreuses sur l'hémisphère septentrional, voulut aller étudier lui-même l'hémisphère austral, et se rendit au cap de Bonne-Espérance, le point le plus austral de l'ancien monde. Malgré les représentations de ses amis, malgré sa réputation, fondée par d'imposantes découvertes, il n'hésita point à abandonner l'académie, dont il était un des plus illustres membres, sa chaire de mathématiques du collége Mazarin, et le sol natal, pour aller affronter les dangers d'un long voyage, et l'intempérie d'un climat étranger.

En quittant Paris, il s'était proposé trois objets principaux : 1°. de déterminer les positions des plus belles étoiles australes; 2°. d'observer la parallaxe de la lune, de Mars périgée, et de Vénus en con-

jonction inférieure ; 3°. d'établir la position du cap de Bonne-Espérance, un des points les plus importants de la géographie.

Jamais mission ne fut remplie avec plus de scrupule que la sienne. Comme il avait reçu des encouragements du gouvernement et de l'académie, et même du public, auquel il avait soumis ses moyens d'exécution par la voie des journaux, il se regardait comme responsable de la moindre perte de temps; son séjour au Cap ne fut qu'une suite de travaux assidus et pénibles.

Quoique le voyage de l'abbé de La Caille ait eu pour objet principal l'astronomie (1), et qu'il se soit borné à son retour à rendre un compte exact de ses travaux en ce genre dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, il avait cependant, ainsi que nous l'avons déjà dit, écrit pour lui-même un petit journal historique, où il consignait chaque jour, mais non pas très régulièrement, tout ce qui lui paraissait digne de remarque. Ce journal renferme quelques faits in-

(1) *Journal historique du voyage fait au cap de Bonne-Espérance*, par feu M. de La Caille, de l'Académie des Sciences, avec figures; Paris, 1763, in-12. L'éditeur ne pouvant former un volume in-12 avec un petit nombre de notes de l'abbé de La Caille, y a joint un très long Avant-Propos, puis un discours historique sur la vie et les écrits de ce savant; puis des remarques sur ce discours : le tout formant près de la moitié du volume. Le Journal historique n'étant pas encore suffisant pour remplir le reste, l'éditeur a copié un long passage de Kolbe sur les mœurs des Hottentots; et enfin il a inséré, dans l'ouvrage même, des additions, afin, dit-il dans son Avant-Propos, de combler les vides et de servir d'explications; mais il a eu soin de distinguer ces additions par des guillemets. Ces additions sont souvent ineptes. Le Vaillant (t. 1, p. 6) aurait bien dû faire cette remarque lorsqu'il critique, comme faisant partie du journal, un de ces passages ainsi guillemeté.

téressants donnés par un homme éclairé et sincère, et éclaircit la topographie du cap de Bonne-Espérance, dont l'abbé de La Caille avait dressé une carte bien supérieure à celle de Kolbe (1).

De La Caille partit, le 21 novembre 1750, du port de Lorient, sur le Glorieux, commandé par le capitaine Daprés, probablement le même que le célèbre hydrographe qui avait conduit un an auparavant Adanson au Sénégal. Le 25 janvier, on mouilla l'ancre dans la baie de Rio de Janeiro, près de l'île des Couleuvres; et, le premier du mois suivant, l'abbé de La Caille fit transporter ses instruments à terre, et alla lui-même s'établir au centre de la ville, dans la rue du Rosaire.

Les observations que l'abbé de La Caille a faites sur la ville de Rio de Janeiro et sur les mœurs de ses habitants, prouvent que, dès le milieu du dix-huitième siècle, cette colonie portugaise s'était élevée à un haut degré de prospérité. La ville renfermait environ cinquante mille âmes, les rues étaient presque toutes tirées au cordeau, et les maisons, couvertes en tuiles, avaient jusqu'à trois étages. De vastes et riches églises, une grande place ornée d'une fontaine, et les sept forteresses qui défendaient la ville et le

(1) La manie des voyageurs de déprécier ceux qui les ont précédés dans les pays qu'ils ont parcourus, afin de faire mieux valoir leurs travaux, est presque générale. L'injustice que nous avons justement reprochée à La Caille à l'égard de Kolbe, il l'a éprouvée de la part de Thunberg. Ce savant porte, sur le Journal de La Caille, le jugement suivant, auquel nous sommes loin de souscrire : « Le savant astronome de La Caille arrivé, en 1751, au Cap, d'où il partit en 1753, en a donné une courte relation d'après de simples rapports; la plupart des faits qu'il rapporte sont plus que hasardés. » Thunberg, *Voyages*, trad. franç., t. 1, p. 16.

port sur tous les points, en variaient de tous côtés les aspects. La population présentait cependant un tableau moins brillant. Quoique les blancs formassent peu de réunions entre eux, la débauche était excessive. Les ecclésiastiques et les moines, admis sans choix, donnaient dans des excès de déréglement et de superstition. Il y avait une espèce de pénitents laïques qui parcouraient les rues pendant la nuit chargés d'une croix pesante, et traînant de grosses chaînes. L'abbé de La Caille, dont le bruit de leurs fers et de leurs actes de contrition avait souvent troublé le sommeil, nous apprend que leur conduite était aussi scandaleuse pendant le jour qu'elle était édifiante pendant la nuit.

Les femmes blanches n'osaient paraître de jour dans les rues. Elles sortaient dès trois ou quatre heures du matin pour aller à la messe les dimanches et les fêtes seulement. Quelques unes avaient cependant la liberté d'assister au chant du Rosaire, cérémonie qui avait lieu tous les soirs devant les images de la sainte Vierge, placées dans des niches enrichies de dorures, à l'angle de presque tous les carrefours. Les Portugais de Rio de Janeiro n'accompagnent jamais leurs femmes dans la rue, ils les précèdent de quelques pas, ayant l'épée nue sous le bras ou sous leur manteau. La femme vient ensuite suivie de ses esclaves nègres ou métisses.

Le meurtre était très commun et presque toujours impuni dans cette grande ville du temps de l'abbé de La Caille. Mais le roi de Portugal venait de prendre des mesures pour réprimer ces crimes. Enfin les escla-

ves étaient pour la plupart couverts de gale. De La Caille et le capitaine Daprés mangèrent chez le gouverneur, qui, malgré ses immenses revenus, leur donna un assez mauvais dîner, et du linge qui avait déjà servi (1).

Le Glorieux quitta le port de Rio de Janeiro le 25 février. La navigation fut sans intérêt jusqu'au 13 avril, jour où l'on eut en vue l'île Dassen, située, suivant de La Caille, par trente-trois degrés trente minutes de longitude; le 16, on éprouva un calme plat, le ciel était extrêmement clair et serein; notre célèbre astronome vit Vénus se coucher et se cacher sous l'horizon de la mer. Ayant mis sa montre à cinq heures trente-quatre minutes, lorsque le centre du soleil était à l'horizon de la mer, il vit le crépuscule finir très distinctement à six heures cinquante-cinq minutes. Il paraissait terminé en arc de cercle aussi régulièrement que la plus belle aurore boréale, et coupé par le segment obscur. On voyait après la fin du crépuscule la lumière zodiacale étendue sur les constellations du taureau et des gémeaux, et qui se confondait par son extrémité avec la voie lactée. Pendant la nuit, la rosée fut si abondante qu'il semblait le matin qu'on eût éprouvé une petite pluie de plus d'une heure; les voiles étaient entièrement mouillées, le pont couvert d'une boue très délayée, et tous les meubles se ressentaient de l'humidité.

Le 18 il s'éleva un gros temps, accompagné de pluie, qui rendit la mer houleuse toute la nuit. Le 19,

(1) De La Caille, *Journal historique*, p. 122 et suiv.

étant par le travers des deux pointes qui forment l'ouverture de Hout-Baay, on observa que la ligne qui les joint déclinait de six degrés à l'est à midi, et au fort, près de la pointe, à la croupe du lion. La latitude fut déterminée à trente-trois degrés cinquante-sept minutes. On entra dans la rade du Cap à une heure. Au soleil couché, la variation de l'aiguille aimantée était de dix-neuf degrés un quart au moins.

Dès le 22 avril, de La Caille était établi dans la ville du Cap, et avait disposé ses instruments tels qu'ils devaient être placés dans son laboratoire. Le 3 mai, il alla prendre différentes dimensions sur la montagne de la Table. La montagne du Diable n'est pas séparée de cette dernière; c'est absolument la même, et il n'y a qu'un petit fond qui leur sert de séparation. Les trois montagnes sont formées de couches de roches visiblement horizontales (1).

Quelques jours après cette première excursion, de La Caille alla se promener le soir au pied de la montagne de la Table. C'est un espace de plus de quatre cents toises de long sur six cents de large, tout couvert de pierres jetées confusément, et qui semblent être le résultat des éboulements de la partie septentrionale de la montagne. En effet, ajoute de La Caille, le 11 novembre une grosse roche, placée à l'endroit où la montagne commence à être escarpée, à peu près vers le milieu, se détacha avec un grand bruit, et entraîna une quantité prodigieuse de pierres dans la

(1) De La Caille, *Journal hist.*, p. 141-142.

vallée. Sa trace est restée très long-temps visible du Cap, qui en est à une lieue. Au-delà de ces pierres, du côté de la ville, les terres sont tellement imprégnées d'eau de source, qu'on ne peut passer à pied sec pour parvenir à la montagne.

L'observatoire de l'abbé de La Caille se trouvant prêt, son journal est interrompu dans cet endroit jusqu'à la fin de juillet, parce qu'il employa tout cet intervalle à faire ses observations astronomiques. Le 31 il mesura la hauteur d'un Hottentot d'environ vingt-cinq ans : elle était de six pieds sept pouces dix lignes, tête et pieds nus. L'individu était gros à proportion (1).

Le 6 septembre, l'abbé de La Caille, remis d'une indisposition qui l'avait retenu dans sa chambre pendant dix jours, alla visiter l'habitation de M. Bestbier, située dans la vallée Verte (Groen kloof), à douze lieues au nord du Cap. Tout le terrain lui parut propre à mesurer de longues bases en tout sens, depuis le Cap jusqu'à la montagne Bleue (Blauwberg), et jusqu'à une autre chaîne de montagnes, qui se dirige à l'ouest-nord-ouest, à sept ou huit lieues de la première.

Du sommet du Kapocberg, montagne qui appar-

(1) Dans une note manuscrite inscrite en marge de notre exemplaire du Voyage de l'abbé de La Caille, Le Vaillant fait observer qu'on a conclu, à tort, de ce fait et de quelques autres, que les Hottentots étaient des géants. Les Hottentots de la colonie sont, au contraire, d'une stature très ordinaire et même assez fluette; si l'on excepte les Houswanas, ce sont les plus petits hommes de toute cette partie d'Afrique, depuis la pointe du Cap jusqu'au tropique.

tient à cette dernière chaîne, on aperçoit toute la côte de la mer depuis Hout-Baay jusqu'au-delà de la baie de Saldanha. De La Caille découvrit des plaines immenses depuis le pied de cette montagne jusqu'à perte de vue, à plus de trente degrés vers l'ouest. Une montagne fort éloignée, dont une des extrémités était presque dans le nord, lui parut fort propre pour terminer la mesure d'un degré. Depuis cette dernière montagne, en allant par l'est vers le sud, l'horizon est bordé de hauteurs continuelles. De La Caille visita dans la même journée la montagne de Contreberg, située à une lieue et demie à l'est de la précédente, et surmontée d'un sommet plus pointu; à cette hauteur, on avait la même perspective que sur le Kapocberg (1).

De La Caille nous apprend, dans un autre endroit de son journal, que cette dernière montagne tire son nom d'un arbuste qu'on y cultive pour faire des lits, et qui produit une espèce de ouate, nommée kapoc dans les Indes (2).

A son retour au Cap, de La Caille visita de nouveau la Table. Cette montagne, quoique fort escarpée, n'est pas difficile à monter par une grande fente qui se trouve un peu à l'ouest de son milieu. De La Caille se vante d'y avoir été du Cap en moins de trois heures. Le pied, jusqu'au tiers à peu près de sa hauteur, est une terre pierreuse couverte de plantes et d'arbrisseaux; le reste n'est qu'un amas de pierres placées par lits exactement horizontaux jusqu'au

(1) De La Caille, *Journal hist.*, p. 144-145.
(2) De La Caille, ibid., p. 170.

sommet. La fente est fort profonde ; elle commence environ aux deux cinquièmes de la montagne, est large de cinquante à soixante pas, et va en se rétrécissant à mesure que l'on approche du sommet, en sorte qu'elle n'y a plus que cinq à six pas. On trouve sur le sommet de la Table plusieurs espaces unis et couverts d'herbes, bien horizontaux et semblables à des prés; ces intervalles fertiles sont séparés par des roches quelquefois plates et posées de niveau, mais, plus ordinairement, formant le dos d'âne, et placées horizontalement. Son bord, du côté du Cap, n'est pas en ligne droite, comme il paraît ; mais il prend la forme d'un arc peu prononcé, dont la concavité regarde le Cap. Sur la plate-forme, qui est au sommet, il y a des lits de pierres assez élevés qu'on ne voit pas du Cap, de sorte que de cette ville on ne peut voir le sommet de la montagne.

Quoique le sommet s'étende de l'est à l'ouest, en déclinant d'environ neuf degrés vers le nord, il y a cependant une branche qui prend vers le milieu de la montagne, et qui se dirige vers le sud-ouest pour se terminer près de Hout-Baay; on trouve de l'eau dans les creux des rochers, et il y a, vers la partie orientale qui regarde la Fausse-Baie, une fontaine abondante, d'où coule un assez grand ruisseau. La vue s'étend fort loin de tous côtés, excepté à l'est, où elle est bornée par une chaîne de montagnes éloignée de quinze à dix-huit lieues. On voit la mer au sud de toute part; mais on n'aperçoit son horizon qu'à vingt-deux degrés du nord vers l'ouest (1).

(1) De La Caille, *Journal hist.*, p. 148 et suiv.

Dans toutes ses excursions, de La Caille recueillait avec soin des graines, des coquilles, et tuait souvent des oiseaux. Le 22 octobre, il profita du départ d'un vaisseau pour envoyer ses collections à Réaumur et à Duhamel (1).

Le 27, il se rendit à l'habitation de Saxenbourg, située à six lieues à l'est du Cap. Quelques jours après, il alla visiter la colonie de Stellenbosch : c'est un village d'une trentaine de maisons avec une église ; il y a deux rues principales bordées de gros chênes, qui donnent une ombre très épaisse. Stellenbosch, dans un grand vallon tout entouré de très hautes montagnes, excepté du côté du sud-ouest où la vue s'étend vers la Fausse-Baie, et arrosé par une petite rivière, est dans une situation fort agréable.

Le 8 avril 1752, l'abbé de La Caille, qui se trouvait encore au Cap, fut témoin du jubilé célébré à l'occasion des cent ans révolus depuis l'établissement de la colonie hollandaise (2).

Le 9 mai, notre voyageur fit une excursion dans la colonie de Drakenstein : on traversa d'abord les montagnes du Tigre par la vallée qui est au milieu, et qui se dirige du nord-ouest au sud-ouest; ensuite on parvint à Drakenstein par un terrain iné-

(1) Les graines et les plantes arrivèrent en France, et enrichirent le Jardin du Roi. La caisse d'oiseaux fut perdue dans le trajet du Cap en Hollande.

(2) Ce renseignement confirme la date de 1652, que nous avons assignée à cet établissement dans le Voyage de Kolbe, contrairement à l'opinion de Prevost, qui avait, à tort, rapporté cet événement à l'année 1650. Voyez ci-dessus, p. 208 et 257.

gal et raboteux. C'est une vallée fort étendue en longueur et en largeur, qui se dirige du sud au nord-nord-ouest, renfermée entre Zwarteberg (la montagne Noire) à l'ouest, et la chaîne de grosses montagnes qui vont du cap False bien loin au nord. Cette vallée est bordée, des deux côtés, d'un grand nombre d'habitations, où l'on cultive principalement des vignes. Elles sont toutes arrosées par des ruisseaux qui descendent des montagnes, et vont se rendre dans la rivière de la Montagne (Berg-Rivier). Cette rivière traverse la vallée par le milieu, suit une chaîne de montagnes jusqu'au Picquet-Berg; et ensuite prend son cours à l'ouest, jusqu'à la baie Sainte-Hélène, où elle se perd (1). De La Caille nous apprend, dans un autre endroit, que des éléphants fort gros viennent jusque sur les bords de cette rivière (2).

L'église de Drakenstein est un peu au sud-ouest du milieu de la vallée. Au sud-sud-est de cette grande vallée, il y en a une autre plus petite, enfermée entre de hautes montagnes, qu'on appelle Fransche-Hoek, c'est-à-dire le Coin Français. Ce fut dans cet endroit que les réfugiés français s'établirent d'abord, et qu'ils cultivèrent la vigne. De La Caille remarque, à propos de ces réfugiés, que de son temps il n'y avait plus au Cap aucune personne au-dessous de quarante ans qui parlât français. Les enfants des réfugiés de 1680 à 1690 étaient déjà fort vieux, et les alliances de leurs descendants avec les Hollandais et les Alle-

(1) De La Caille, *Journal. hist.*, p. 169.
(2) Ibid., p. 158.

mands leur avaient entièrement fait négliger leur langue maternelle. De La Caille, partant de cë fait, avait prédit que vingt ans plus tard il n'y aurait personne dans le Drakenstein qui la sût parler. En effet, une note manuscrite de Le Vaillant, inscrite sous ce passage, nous apprend qu'en 1782, lorsqu'il parcourut le Fransche-Hoek, il ne trouva pas un seul habitant qui parlât le français; mais on reconnaissait les colons de cette nation à leurs cheveux noirs et châtains.

Le 4 juin, de La Caille alla, à la prière du gouverneur, lever le plan de Hout-Baay. Cette baie n'a, à proprement parler, que six cents toises de large, et sept cents ou huit cents de profondeur. Elle est tout entourée de roches et de montagnes, pleine de brisans, et inabordable, excepté dans le fond où il y a un banc de sable; mais c'est tout ce qu'un bot peut faire que d'y échouer (1).

Le 13 juillet, de La Caille, toujours occupé de la mesure d'un degré du méridien sous le pôle austral, qui l'avait amené au Cap, monta sur le Riebeek-Castel pour y placer un signal. Cette montagne est assez haute et longue; son sommet est accessible du côté du couchant; elle se dirige à peu près du nord au sud; sa crête est fort escarpée du côté du levant. Cette montagne est couverte d'herbages; on y trouve partout un grand nombre d'arbres assez gros, mais d'un bois fort spongieux. Elle est fréquentée par une quantité de babouins et de marmottes; on dit qu'il y a aussi des

(1) De La Caille, *Journal-hist.*, p. 171 et 172. Le bot est un petit vaisseau sans pont.

chevaux sauvages; mais de La Caille n'en a pas vu. Quoique le Riebeek-Castel fût sans un seul ruisseau, cependant il était environné de neuf ou dix habitations, dont plusieurs produisaient une grande quantité de blé; les sources que l'on trouve à quelque distance de la montagne servaient à abreuver ces habitations.

Ce fut le 9 septembre que de La Caille, accompagné de M. Bestbier, colon du Cap, partit pour aller terminer sa grande opération. On arriva le soir au Groen-Kloof, d'où l'on repartit le 11 pour la montagne du Picquet (Picquet-Berg). Les moyens de transport consistaient en deux chariots, l'un attelé de six chevaux pour porter les provisions et les lits; et l'autre attelé de dix bœufs pour les instruments. Huit esclaves accompagnaient le savant académicien, tant pour conduire ses chariots que pour transporter le quart de cercle sur la montagne. On alla dîner au Nyle-Kraal et coucher à Schaffplaats-Fonteyn.

Le lendemain, à dix heures et demie du matin, on passa la rivière de la Montagne (Berg-Riviet), près de l'habitation de Rietk-Kloof. Cette rivière est dans cet endroit fort profonde, quoique peu large, n'ayant guère que soixante pas. Un seul canot de neuf à dix pieds de long et de deux pieds et demi de large, servit à transporter toute la caravane sur l'autre bord. Le soir on coucha à Groen-Fonteyn, à une grande heure du chemin de Rietk-Kloof. Enfin le 13, après une marche de trois heures, on alla s'établir dans l'habitation de Klip-Fonteyn, située au pied

d'une montagne sans nom, adossée au Picquet-Berg. Cet endroit avait été désigné par de La Caille à servir de lieu boréal à sa mesure.

Le pays que l'on parcourut dans cette excursion est absolument sec et presque partout inculte, couvert de broussailles et de hautes plantes ligneuses; le fond est de sable et de roche dans quelques endroits. En général, l'aspect n'en a aucun agrément, et le sol n'y est d'aucune valeur (1).

De Klip-Fonteyn, qui paraît être en plaine, parce qu'on y monte par une pente presque insensible, on voit toute la chaîne de montagnes qui est à l'est du Cap, jusqu'au lieu appelé Hottentots-Hollands-Kloof (la vallée de la Hollande hottentote), qui est à l'est-sud-est du Cap. On aperçoit aussi les montagnes de la vallée Verte (Groen-Kloof), de la Table, et celles qui bordent la mer.

Du 8 au 13 octobre, de La Caille séjourna sur le Riebeck-Castel, en attendant que la pluie dissipât les brumes. Il se plaint d'y avoir passé une nuit des plus pénibles à cause du vent froid et violent qui tournait sans cesse, et poussait une pluie continuelle et chargée de grêle. Sans tente, sans couverture et sans lit, le savant académicien eut beaucoup à souffrir. Après avoir terminé, avec le plus grand succès, l'importante opération dont il était chargé, l'abbé de La Caille retourna au Cap, et s'occupa, avec un courage infatigable, à augmenter ses collections, et à compléter ses observations sur l'hémi-

(1) De La Caille, *Journal hist.*, p. 180.

sphère austral (1). Il faisait, de temps en temps, des excursions dans les environs de la colonie. Le 29, il était à Constance, fameux vignoble, qui se composait alors de deux habitations, l'une ancienne et construite par un des Van der Stel, l'autre moderne et dans le goût des maisons ordinaires; toutes deux dans un fond, quoique Kolbe ait vanté l'étendue du paysage sur lequel elles donnaient (2).

Enfin, le moment de retourner en Europe arriva; mais La Caille reçut des ordres de la cour qui l'obligeaient de passer aux îles de France et de Bourbon, afin d'en lever la carte. Cette opération prolongea son absence.

Le 8 mars 1753, il s'embarqua à bord du vaisseau français le Puisieux, destiné pour la Chine, et qui devait toucher aux îles de France et de Bourbon. Pendant la traversée du Cap à l'Ile-de-France, le savant astronome fit l'expérience d'une méthode à l'usage des marins pour trouver sans peine la longitude en mer. Cette méthode, qu'il inséra depuis dans ses Éphémérides et dans un autre ouvrage, rendit de grands services aux navigateurs. Avant cette découverte, il fallait, pour trouver la longitude, des calculs immenses qui passaient la portée de tout marin d'une capacité ordinaire, de façon que dans un équipage à peine trouvait-on deux personnes en état d'opérer. Le vaisseau le Puisieux

(1) Le résultat des travaux astronomiques de La Caille se trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, années 1751, 1752 et 1754.

(2) Voyez ci-dessus, p. 272.

arriva à l'Ile-de-France le 18 avril, quarante jours après son départ du Cap.

Les observations de La Caille à l'Ile-de-France sont rapportées dans son journal historique (1), et seront analysées dans la partie de l'*Histoire générale des Voyages* que nous consacrerons aux îles de l'Afrique. Il séjourna neuf mois dans cette île. Il en partit le 16 janvier 1754, et arriva le lendemain à Saint-Denis de l'île de Bourbon, après avoir rempli l'objet de sa mission. Il partit de cette île le 27 février 1754, sur le vaisseau l'Achille, qui revenait en France. Le 15 avril suivant, on mouilla à l'île de l'Ascension; La Caille y resta cinq jours, en détermina la latitude, mesura plusieurs de ses montagnes, et en donna une description courte et intéressante, que nous ferons connaître dans son lieu. Le 20 avril, notre savant se rembarqua sur l'Achille, et arriva au port de Lorient le 4 juin 1754, après une absence de trois ans huit mois.

(1) Voyez aussi Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1754.

CHAPITRE IV.

Voyage de Henri Hop et de Frédéric Brink, en 1761 et 1762.

Le voyage dont nous allons entretenir nos lecteurs est un des plus importants pour l'histoire des découvertes, et est cependant un des moins connus. S'il était vrai, ainsi qu'on l'a dit, que tout ce qui, dans le voyage de Le Vaillant, dépasse les environs du fleuve Orange, n'a été écrit que d'après de vagues renseignements (1), aucun voyageur n'aurait pénétré aussi avant vers le nord dans la région voisine de la côte occidentale que l'expédition commandée par Henri Hop, en 1761 et 1762 : de plus, cette expédition a fourni des descriptions exactes, et des figures bien dessinées de douze des plus grands quadrupèdes de l'Afrique australe, dont plusieurs étaient auparavant inconnus, et dont quelques autres étaient mal connus. Cependant la relation où se trouvaient de si précieux documents a été également négligée des géographes et des naturalistes. Il est vrai qu'elle est fort courte, et qu'elle a été publiée, en quelque sorte, subrepticement sous la forme sèche d'un journal, à la suite d'une nouvelle description du cap de Bonne-Espérance, qui n'est qu'un mauvais extrait de Kolbe et

(1) Nous dirons plus tard ce qu'on doit penser de cette opinion.

de l'abbé de La Caille (1). Ainsi le double désavantage d'un mauvais voisinage et du manque total d'ornements et de parure a produit l'abandon et l'oubli.

Ce voyage, s'exécuta par les ordres de ce gouverneur qui, pendant vingt ans, a fait bénir sa paternelle domination, Ryk Tulbagh (2). Un bourgeois du Cap, nommé Coetsée, s'était avancé seul, en 1760, bien au-delà des limites de la colonie. Il avait à son retour remis au gouverneur la relation de son voyage, dans laquelle il faisait la description de riches mines de cuivre, qu'il avait trouvées sur sa route, et dont il rapportait des échantillons. Il avait aussi entendu parler d'une nation habillée de linge; et d'une couleur basanée, qui se trouvait au nord (3). Tulbagh, craignant que ce ne fussent des Portugais établis à quelque distance des possessions hollandaises, et désirant aussi mettre à profit, si cela était praticable, les mines de cuivre trouvées par Coetsée, ordonna qu'il serait fait de ce côté un voyage de découvertes;

(1) Voici le titre entier de l'ouvrage : *Nouvelle Description du cap de Bonne-Espérance, avec un Journal historique d'un Voyage de terre, fait par ordre du gouverneur feu Mr Ryk Tulbagh, dans l'intérieur de l'Afrique, par une caravane de quatre-vingt-cinq personnes, sous le commandement du capitain* (sic) M. Henri Hop. Amsterdam, chez J. Schneider, 1778.

(2) On a donné le nom de cet homme vénérable à un district de la colonie. L'auteur de l'*Afrique hollandaise* (p. 159) écrit à tort Tolbac, probablement d'après l'abbé Raynal.

(3) Brink, *Journal d'un Voyage de terre dans l'intérieur de l'Afrique, par le pays des petits et des grands Namaquas, sous le commandement de* Henri Hop, *pour faire des découvertes dans l'intérieur du pays vers le nord du cap de Bonne-Espérance, depuis le 16 juillet 1761 jusqu'au 27 avril 1762*, à la suite de la *Nouvelle Description du cap de Bonne-Espérance*, 1778, in-8°., p. 30, 32, 50, 68, 76 et 86.

mais au lieu de l'entreprendre aux seuls frais de la compagnie, il permit à treize bourgeois du Cap de se joindre à l'expédition. Il nomma Henri Hop pour commander la caravane, et le fit assister de Charles-Frédéric Brink, arpenteur, chargé de lever la carte du pays; d'un nommé Auge, jardinier; et de Christophe Rykvoet, chirurgien. Parmi les bourgeois se trouvait ce même Jacques Coetsée, qui avait exécuté, l'année précédente, le voyage de découvertes dont nous avons parlé, et un nommé Pierre Marais, qui entendait et parlait fort bien la langue des Hottentots (1). Ces colons voyageurs, plus occupés de lier des relations commerciales avec les natifs, que des découvertes qu'ils étaient chargés de faire, n'écrivirent point de relations, mais se contentèrent de faire rédiger à leur retour un rapport de quelques pages par deux d'entre eux (2), qui fut remis au gouverneur, signé de tous. Pour plus de détails, ils s'en référèrent au journal qu'avait été chargé de tenir, pour la rédaction de sa carte, l'arpenteur Brink. Ce sont ces deux pièces auxquelles furent jointes une lettre sur l'arbre à cire, et une très courte note du chirurgien Rykvoet sur la mine de cuivre, dont copie fut envoyée à M. Buurt, ministre du saint Évangile à Amsterdam, qui les publia en 1778, à la suite de la description du Cap dont nous avons parlé. Le jour-

(1) Les noms des autres bourgeois étaient Abraham Russouw, Henri Kriger, André Greeft, Jean Nieuwkerk, Tieleman Roos, Gaspar Batenhorst, Jean Batenhorst, Josüe Joubert, Conrad Scheffer, George Coetsée, Ockert Heyns. Voyez *Journal historique*, p. 9.

(2) Tieleman Roos et Pierre Marais.

nal de Brink est accompagné de très bonnes notes du professeur Allamand sur les animaux qui y sont mentionnés, avec des planches qui les représentent. L'Avant-Propos nous apprend encore que quelques unes de ces notes sont de M. Klockner, docteur en médecine.

Brink a eu soin, dans son journal, de donner la latitude et la longitude de chaque station de la caravane; et comme il est impossible qu'il ait pu faire des observations dans chaque lieu; que même il ne dit nulle part qu'il en ait fait aucune, il est évident que les positions qu'il nous donne sont le résultat de l'appréciation des distances itinéraires, peut-être de quelques hauteurs du soleil, qu'il aura prises pour déterminer un petit nombre de latitudes. Ces déterminations étant évidemment les bases de la carte qu'il se proposait de dresser, ou qu'il a dressée, nous aurons soin d'en présenter le tableau à la fin de cette analyse; il servira à rétablir cette carte de Brink, que nous n'avons point.

Brink partit de la ville du Cap le 16 de juillet 1761, accompagnant, avec le jardinier, les chariots de la compagnie hollandaise qui étaient au nombre de trois, attelés chacun de dix bœufs, portant une barque pour passer les rivières, neuf cents livres de poudre, deux mille dix livres de plomb, et tous les outils, ustensiles et objets d'échanges jugés les plus nécessaires. Ils passèrent à Koebergen, ou montagnes des Vaches, à l'endroit nommé montagnes des Éléphants. Ils traversèrent ensuite Diep-River, dans le Zwart-Land; puis ils franchirent le défilé de la mon-

tagne nommée Riebeek Kasteel. Trois lieues au-delà (1), ils rejoignirent, dans l'habitation d'un laboureur nommé Witske, le commandant Hop, sous la direction duquel ils continuèrent leur route par Honingbergen, ou les montagnes de Miel. Arrivés sur les bords de Berg-River, ils la passèrent avec tout leur bagage, au moyen de la barque qu'ils avaient chargée sur leurs chariots. Ils se dirigèrent ensuite sur Knollen-Valley, et Groen-Valley ou la vallée Verte, au bas de la montagne nommée Piquetberg, faisant une halte dans chacun de ces lieux. Ils arrivèrent à Kruys, où ils se reposèrent un jour. Puis, passant à Ratel-Klip, à Heeren-Logement, ils parvinrent enfin sur les bords de la rivière des Éléphants, à la métairie de Pierre Zuys, située, selon notre auteur, à 31 degrés quarante minutes de latitude méridionale, et trente-huit degrés dix-huit minutes de longitude, ou à dix-huit degrés dix-huit minutes à l'orient de Paris (2). Depuis cet endroit de son journal jusqu'à l'époque du retour,

(1) Brink, *Journal historique*, p. 4. Ce journal s'exprime toujours par lieues; mais ces lieues, d'après les distances données, sont les grands milles hollandais de quinze au degré. Ces lieues équivalent donc à douze milles géographiques.

(2) Brink, *Journal historique*, p. 7. Brink n'a, dans aucune partie de son journal, indiqué quel est le premier méridien d'où il compte ses longitudes. L'éditeur dit (p. 3) que les Hollandais font passer ce premier méridien par le pic de Ténériffe; mais alors toutes les longitudes de Brink seraient portées trop à l'orient. Il semble plus vraisemblable que Brink compte les longitudes selon l'usage de d'Anville et de Delisle, à partir du méridien de l'île de Fer; et alors il faut, selon l'usage, déduire ou ajouter vingt degrés pour avoir le méridien de Paris, quoique cette île soit réellement à vingt degrés dix-sept minutes de Paris.

Brink continua à donner les latitudes et les longitudes de toutes les stations de l'expédition. Nos voyageurs, après avoir passé sur l'autre bord de la rivière des Éléphants, trouvèrent à une demi-lieue une autre rivière qui se jette dans cette dernière, mais dont le lit était alors entièrement desséché. Ils campèrent ensuite de nouveau sur la rivière des Éléphants. Ils continuèrent à marcher, se reposèrent au Salpeter-Klip, et ils arrivèrent enfin, le 9 août, à l'endroit nommé Kreckenhaap en hottentot, et Bakoven en hollandais, sur les bords de la rivière des Éléphants. Ce lieu, situé à trente-un degrés vingt-neuf minutes de latitude, et trente-sept degrés quarante-sept minutes de longitude (dix-sept degrés quarante-sept minutes à l'orient de Paris) (1), avait été fixé, dès le Cap, comme celui où devaient se réunir tous ceux qui composaient la caravane. Ils s'y trouvèrent en effet tous réunis, au nombre de dix-sept Européens et soixante-huit Hottentots. Il y avait en tout quinze chariots attelés chacun de dix bœufs.

Nos voyageurs ayant appris que deux chemins conduisaient à Groene-Rivier, ou la rivière Verte, cinq d'entre eux se détachèrent et passèrent par le chemin d'en haut, tandis que le reste suivit par la route d'en bas, et parvint à Oliphants-Kraal. Là, ils séjournèrent, passèrent ensuite à la montagne Ronde,

(1) Kreckenhaap ou Bakoven se trouve sur la carte de Burchell, près de l'embouchure de la rivière Oliphant ou des Éléphants, à dix-huit degrés cinq minutes à l'orient de Greenwich, ou quinze degrés quarante-cinq minutes à l'orient de Paris. Le même lieu est placé sur la carte de Le Vaillant à quatorze degrés cinquante minutes.

se dirigèrent au nord-ouest, se reposèrent à un lieu nommé la Tête d'Éléphant, campèrent après à Klip-Fontein, et, malgré les difficultés d'un très mauvais chemin, ils arrivèrent, après avoir passé par Klip-Huwel-Rouge, à Groene-Rivier ou la rivière Verte. Là, ils trouvèrent leurs compagnons de voyage qui les avaient devancés, sans cependant avoir pris, comme il avait été convenu, la route d'en haut, mais en passant par une route d'en bas, préférable et mieux pourvue d'eau que celle qui avait été suivie par le gros de la caravane. On campa sur le bord de Groene-Rivier, à l'endroit où cette rivière confond ses eaux avec celle de Zwarte-Doorn-Rivier (1). Ainsi la caravane suivit une direction parallèle à la côte, et s'éloigna peu de cette côte.

Toute la contrée, dit Brink, située entre Oliphants et Groene-Rivier, est appelée communément le pays des Amaquas; il est borné, au sud et au nord, par ces deux rivières; à l'ouest, par la côte de l'Océan; à l'est, par le Bokkeveld. Il est sec et sablonneux, et n'est coupé par aucun cours d'eau; il a seulement quelques sources. Après les pluies abondantes, il se forme, le long des montagnes, des torrents qui s'écoulent en peu de temps, et laissent dans les fossés et les cavités de l'eau qui s'évapore ou se corrompt promptement. A l'occident, on aperçoit de hauts coteaux, et, à l'orient, des montagnes pierreuses fort élevées.

(1) La carte de Burchell est la seule où l'on puisse placer ce campement. Celle de Le Vaillant est confuse. Gotholdt, dans la carte dressée pour l'ouvrage de Lichtenstein, donne à tort au principal courant, à son embouchure, le nom de Zwarte-Doorn-Rivier.

On ne voit nulle part en ce pays de bois de charpente; sur les bords des rivières desséchées croissent des arbustes épineux, et les plaines sont couvertes d'herbages et parsemées de buissons. Ce pays est très peu peuplé et peu abondant en gros gibier, excepté le long des rivières, où l'on trouve un assez grand nombre d'éléphants.

La caravane quitta les bords de Groene-Rivier le 30 août, et poursuivit sa route par Klip-Valley, près d'un kraal des Amaquas. Elle parvint ensuite à une source où plusieurs petits kraals d'Amaquas vinrent échanger avec elle quelques bêtes à cornes et quelques moutons; puis elle campa sur les bords d'une petite rivière nommée Doorn-Boom, et après sur une montagne nommée Aloës-Kloof, où se trouvent, en effet, des arbres d'aloës ornés de très belles couronnes, et dont quelques unes ont un pied de longueur, et sont hérissées des deux côtés de petites épines. Ils trouvèrent, à une demi-lieue de distance de la rivière de Sable (Sand-Rivier), un arbre d'aloës dont le tronc avait environ sept pieds de hauteur, et d'une grosseur telle que trois hommes étaient à peine en état de l'embrasser. De cette dernière rivière, dont le courant, en général très faible, se perd dans les sables, nos voyageurs se dirigèrent sur une autre nommée Doorn-Boom, et à la source nommée Tigre-Fontaine; puis ils atteignirent les défilés de Kooper-Bergen ou des montagnes de Cuivre. Les montagnes auxquelles ce nom s'applique particulièrement sont six collines adossées à de plus hautes, que le gouverneur Simon Van der Stel avait essayé de faire exploiter en 1685.

Nos voyageurs virent les excavations qu'il y avait fait pratiquer (1). On parvint ensuite près d'une source où les hautes montagnes des petits Namaquas se terminent, et qu'on nomme la fontaine de la Porte.

La caravane campa le lendemain sur les bords d'une rivière desséchée, et, après avoir poursuivi sa route par une vallée sablonneuse et sans eau, elle arriva, le 19 septembre, sur les bords d'une grande rivière, et dont la largeur est ordinairement de mille cinquante-deux pieds du Rhin (2). De hautes montagnes s'étendent le long de cette grande rivière; elle est bordée des deux côtés de rocs tous élevés; sur ses rives croissent des saules et des arbustes épineux. Son courant est rapide, et elle déborde fréquemment dans le temps des pluies : elle est très poissonneuse. On y trouve aussi beaucoup de vaches marines ou d'hippopotames. Sa source, selon Brink, est à environ vingt-cinq degrés de latitude méridionale. Après avoir reçu l'eau de plusieurs rivières, elle fait un angle à la latitude de vingt-huit degrés, coule à l'ouest et se décharge dans la mer. Les habitants la nomment Charie à son embouchure. Brink donna pour la latitude où la caravane atteignit cette rivière, vingt-huit degrés quarante-deux minutes, et il observe que, sur plusieurs cartes, il se trouve à cette hauteur une rivière appelée rivière des Trois Antoinios; c'est cette rivière qui sépare le pays des

(1) Brink, *Journal historique*, p. 16.

(2) Brink, ibid.; p. 17. Le pied du Rhin est de 3,138 décim.; un peu plus petit que notre pied-de-roi qui est de 3,248 décim.

petits Namaquas de celui des grands Namaquas (1).

La caravane se disposa à la franchir ; mais avant, Brink et Jacques Coetsée furent envoyés pour reconnaître le pays jusqu'à son embouchure. Ils trouvèrent que des montagnes hautes et escarpées la côtoyaient de si près, qu'il n'était pas possible d'en suivre les bords ; ils cherchèrent derrière la montagne un sentier praticable, et après avoir marché pendant deux jours, ils découvrirent à travers de gros rochers un passage étroit vers la rivière, qui servait de repaire à des Boschimans. Ils virent aussi des troupes d'hippopotames, assemblés dans de petites plaines que l'écartement des montagnes laissait de chaque côté de la rivière.

Tout le pays situé entre Groene-Rivier et cette grande rivière Charie, c'est-à-dire, selon Brink, entre vingt-huit degrés quarante-deux minutes, et trente degrés trente minutes de latitude méridionale, est celui qu'on nomme pays des petits Namaquas. Il est bordé à l'ouest par la mer, au nord par le pays des grands Namaquas, à l'est par les Boschimans, et au sud par les Amaquas. Cette contrée est aride, sablonneuse et sans eau courante. On n'y trouve que des arbustes épineux le long des rivières,

(1) Brink, *Journal hist.*, p. 18. Cette rivière est le Gariep ou le fleuve Orange. Sur les cartes de Burchell et de Gottholdt, l'embouchure du Gariep est à vingt-huit degrés trente-deux minutes de latitude sud. Le nom de Charie est remarquable en ce qu'il est le même que celui d'un grand fleuve de l'intérieur de l'Afrique, qui se jette dans le lac Tsad. Les Anglais écrivent Shary, dont la prononciation est claire. Le nom de Gariep est peut-être le même différemment prononcé.

ou des plantes grasses. Les Namaquas qui l'habitent sont naturellement paresseux et timides; ils possèdent peu de bétail et vivent dans la pauvreté. Ils sont continuellement pillés par les Boschimans, qui leur livrent une guerre cruelle, et en extermineront la race s'ils ne sont promptement secourus.

Le chef des petits Namaquas fit avertir celui des grands Namaquas de l'arrivée de la caravane. Quinze de ces derniers furent aussitôt envoyés pour aider les Hollandais à franchir la rivière. Cent individus, tant hommes que femmes et petits enfants de la nation des petits Namaquas, la passèrent avec eux, afin d'aller visiter les amis qu'ils avaient parmi les grands Namaquas. La crainte des Boschimans les aurait empêchés de faire ce voyage, s'ils n'avaient pas pu se mettre sous la protection de la caravane.

Dès le même soir on traversa un défilé, et l'on campa près d'une source d'eau saumâtre; puis l'on arriva par un chemin plein de rochers à un kraal de Hottentots, avec lesquels on établit un commerce régulier. On franchit ensuite des montagnes, et l'on arriva le 1er octobre à la rivière des Lions, qui prend sa source vers le nord, non loin de Berg-Fontein, et coule ensuite au sud-est dans la grande rivière (1). La rivière des Lions est ainsi nommée de la grande quantité de lions qui fréquente ses rives. Sur ses bords croissent le rood-hout ou bois rouge, et beaucoup d'arbustes épineux. Elle était alors à sec; mais on apercevait sur ses rives des indices certains de la lar-

(1) Brink, *Journal historique*, p. 22.

geur de ses eaux dans le temps des pluies. On arriva le même jour près d'un des kraals des grands Namaquas; et quoique les habitants eussent été prévenus de l'arrivée des Hollandais, ils prirent tous la fuite lorsqu'ils les virent venir à eux à cheval. On ne trouva dans les huttes du kraal que des vieillards et des vieilles femmes qui tremblaient de peur; mais bientôt rassurés par les présents de daggo et de tabac qu'on fit à ceux qui restaient, les émigrants revinrent peu à peu, se glissèrent dans leur hutte, et se montrèrent tous aux Hollandais, un peu honteux de la terreur dont ils avaient été saisis.

On se reposa ensuite près d'une source d'eau, nommée Valschedrift, et l'on poursuivit le voyage le long de la rivière des Lions, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à la fontaine des Oiseaux, Vogel-Fontein, où l'on campa. Ici finissent les montagnes et commence une plaine couverte de verdure (1).

Le lendemain, 5 octobre, on suivit encore la rivière, et l'on campa près d'une source chaude, située à environ deux cents pas à l'est de la rivière, sur un petit rocher. L'eau de cette source sort de la terre en bouillonnant; elle a le goût légèrement salé et n'est point désagréable à boire; elle est entourée d'une couche de sel d'un doigt d'épaisseur. C'est dans ce lieu, placé par Brink à vingt-huit degrés cinq minutes de latitude, et à trente-sept degrés quarante-une minutes de longitude (dix-sept degrés vingt-une minutes de Paris), que la caravane rencon-

(1) Brink, *Journal historique*, p. 243.

tra pour la première fois des girafes. On en tua une, c'était une femelle, et l'on prit son petit vivant, qui mourut cinq jours après (1). Ces animaux se nourrissent des branches les plus hautes du rood-hout ou bois rouge (2).

La caravane, après avoir quitté la source Chaude, suivit sa route le long de la rivière, et passa à Riet-Fontein, qui était le lieu le plus éloigné où Jacques Coetsée était parvenu l'année précédente. Sa position est, selon Brink, par vingt-sept degrés cinquante-six minutes de latitude, et trente-sept degrés trente-sept minutes de longitude. On campa ensuite à un quart de lieue au nord-est, à Verse-Fontein; ensuite à Riet-Valley, toujours sur les bords de la rivière des Lions. Après un repos de deux jours on se remit en marche, et l'on passa successivement à Springbekke-Fontein et à la fontaine du Rhinocéros; puis l'on traversa le défilé d'une montagne où se trouvait un kraal hottentot. Au sortir de ce défilé, on rencontra une belle plaine, où l'on campa, toujours sur les bords de la rivière des Lions, et ensuite successivement, et en se dirigeant toujours vers le nord, à Paerelhoender-Fontein, à Berg-Fontein ou fontaine de la Montagne. On continua de voyager entre des montagnes, à travers de bons pâturages, et l'on arriva près d'une rivière dessé-

(1) La peau bourrée de cette jeune girafe est celle qui se voyait dans le cabinet de Leyde. Vers cette époque, Buffon reçut aussi, à Paris, du Cap la seule peau de girafe qu'il ait vue; elle devait provenir de cette expédition de Hop ou du voyage que Jacques Coetsée avait fait l'année précédente.

(2) Brink, *Journal hist.*, p. 26.

chée, nommée Draay-Rivier, qui prend sa source dans une gorge appelée Style-Kloof, et décharge ses eaux, durant la saison des pluies, dans la grande rivière, en coulant vers le sud-est. Sur ses bords croissent des arbres très grands et très beaux de noodhout ou bois rouge. En les suivant, on traversa de belles prairies bordées par des montagnes, et on arriva à Lange-Berg ou la montagne Longue, où l'on campa (1). Après avoir franchi les rives escarpées de cette rivière, on arriva successivement aux gorges de Riet-Kuil, remarquable par son eau excellente, et à celles de Klip-Kuil, où l'on campa. On se rapprocha ensuite de la rivière, et l'on y campa par vingt-six degrés cinquante-huit minutes de latitude, et trente-sept degrés quarante-trois minutes de longitude. Les bœufs de la caravane se trouvaient très fatigués, les voitures très délabrées, et l'on jugea à propos, avant d'aller plus loin, d'envoyer en avant Jacques Coetsée pour reconnaître le pays. Il fit au-delà trois journées de chemin, et à son retour il rapporta que le premier jour on aurait à traverser un défilé à travers des rochers absolument dépourvus d'eau, mais qu'après on sortirait des montagnes, et qu'on se trouverait dans une plaine unie, abondante en eaux et en pâturages. Sur ce rapport, les uns opinèrent pour le retour; d'autres, au contraire, désirèrent qu'on continuât de marcher plus au nord, disant qu'on rencontrerait la rivière Braragul tracée sur les cartes (2), et que c'était sur les bords de

(1) Brink, *Journal historique*, p. 31.

(2) Ainsi les descriptions de Lopez influaient encore sur les pro-

cette rivière qu'on pouvait espérer de trouver cette nation habillée de linge et d'une couleur basanée, dont la recherche était le but principal du voyage. On se décida, après avoir envoyé en avant quelques éclaireurs, à continuer encore pendant quelques jours le voyage vers le nord. On traversa, comme l'avait dit Coetsée, une chaîne de rocs très escarpée, et l'on arriva sur les bords de Buffle-Rivier, dont le lit était alors desséché; mais qui, dans la saison pluvieuse, coule vers le nord-ouest, et décharge ses eaux dans la rivière de Gamma. On parvint ensuite à un kraal de Hottentots, nommé Dwaal-Hock. On traversa une autre rivière desséchée, et l'on se trouva au-delà des montagnes dans une belle plaine, où l'on campa près d'un kraal de Hottentots, et le jour suivant on se reposa dans un ancien kraal de Namaquas abandonné; puis l'on parvint, sur les bords de la rivière Gamma, près d'un grand kraal de Namaquas. La rivière Gamma était alors desséchée. Dans le temps des pluies, elle prend sa source près du Style-Kloof, défilé qu'on avait franchi neuf jours auparavant. Cette rivière, vers le sud-ouest, se décharge dans la rivière des Poissons ou Visch-Rivier (1).

La caravane fit encore deux lieues vers le nord-

grès de la géographie. D'Anville avait depuis long-temps judicieusement exclu de ses cartes ce fleuve imaginaire des géographes du seizième siècle. Voyez ci-dessus, p. 199 et 201.

(1) Cette rivière des Poissons ou Visch-Rivier n'est pas celle de Le Vaillant, ni de la mappemonde de Gardner, ainsi qu'on va le voir ci-après.

ouest (1), et parvint jusqu'à la latitude de vingt-six degrés dix-huit minutes, et par trente-sept degrés trente-sept minutes de longitude. Le pays qui se présentait devant elle est en général uni, parsemé de collines, couvert de verdure, de buissons, de rhinocéros, et entrecoupé de rivières bordées de rood-hout ou bois rouge, et de buissons épineux; il est abondant en gibier et en toutes sortes de bêtes sauvages, et nos voyageurs virent dans les plaines des girafes, des rhinocéros, des buffles, des chevaux sauvages, des ânes, des quachas (couaggas) (2), des coedoes (coudous), des cerfs, des gemsbokken ou boucs chamois, des grands bœufs de couleur cendrée, à tête petite, à cornes courtes, à poils frisés, et à longue barbe, improprement appelés aurochs par Brink : ils sont si légers à la course, que les Namaquas ont surnommé cette espèce baas ou maître-coureur.

Henri Hop envoya Jacques Coetsée et Pierre Marais reconnaître le chemin jusqu'à la rivière des Poissons ou Visch-Rivier. Ils rapportèrent qu'après trois jours de marche ils étaient parvenus à cette rivière, dont le lit était alors desséché, et n'avait plus

(1) Deux milles hollandais, ou huit milles géographiques. Voyez ci-dessus, p. 407, note 1.

(2) Ce voyage est probablement le premier où il est fait mention de cette espèce de solipède; car, dans cet endroit, le professeur Allamand dit dans une note qu'il n'a vu ce mot nulle part; que les personnes du Cap qu'il a consultées ne le connaissent pas, et que quelques autres disent que le quecha est un zèbre. Les naturalistes en font une espèce différente. Mais il sera plus amplement question de ces quadrupèdes, lorsque nous résumerons les voyageurs sur l'histoire naturelle du Cap, matière aussi riche qu'intéressante.

d'eau que dans des trous de distance en distance : ses bords présentaient de bons pâturages; le chemin qui y conduisait était en général facile, mais dépourvu d'eau. Pour en obtenir, les Hottentots qui habitent ce pays sont obligés de creuser des puits dans le sable. Ils sont abondamment pourvus de bétail, et on rencontre un grand nombre de bêtes sauvages, et particulièrement d'éléphants. Leurs guides racontèrent qu'ils avaient été chez une nation qui demeurait plus avant dans le pays, dont la couleur était plus foncée que celle des Namaquas; que cette nation portait de longs cheveux, avait la poitrine velue, le visage plein de cicatrices, qu'elle s'habillait de peaux d'animaux, demeurait dans des huttes bâties de bois, et qu'elle s'occupait d'agriculture, et surtout de la culture du tabac. Cette nation habite les environs d'une montagne qu'ils leur montrèrent vers le nord; ils la nommaient Damrocquas, ou Tamacquas, et disaient que de cette montagne elle s'étendait vers l'ouest jusqu'à la mer. Leur pays était riche en bétail et aussi en mines de cuivre (1). Un de ces guides montra aussi à nos deux voyageurs quelques pièces de cuivre et quelques grains de verre bleu, en disant que ces grains avaient été apportés par une nation qui demeurait encore plus loin devant, et qui était de couleur basanée; elle était appelée Sondamacquas, et par d'autres Bricquas et Birinas (2); mais pour arriver jusqu'à eux il fallait traverser un pays dépourvu d'eau.

(1) Brink, *Journal historique*, p. 48.

(2) Voyez la note ci-après, p. 420, note 2.

D'après ces renseignements nos voyageurs décidèrent unanimement que l'on n'irait pas plus loin, et ils se préparèrent à effectuer leur retour.

On se trouvait alors, dit Brink, à cent vingt lieues et demie (quatre cent quatre-vingt-deux milles géographiques) du Cap, et trois quarts (trois milles géographiques) plus à l'ouest en ligne droite du Cap vers le nord, et vingt-une lieues trois quarts (quatre-vingt-sept milles géographiques) plus vers le nord que le bourgeois Jacques Coetsée n'avait été en 1760.

Toute la contrée qu'on venait de parcourir depuis la grande rivière, est distinguée par le nom de pays des grands Namaquas. Il s'étend à l'ouest jusqu'à la mer, et au nord jusqu'au pays de Saint-Thomas (1); à l'est jusqu'aux Bricquas (2) et aux Enicquas; et au sud jusqu'aux petits Namaquas. Ce pays est situé entre vingt-cinq degrés et vingt-huit degrés quarante-deux minutes de latitude méridionale. Au sud et à l'ouest, ce pays est couvert de roches nues, également dépourvues d'eau et de verdure. A l'est et au nord, au contraire, sont des plaines fertiles où paissent en grand nombre les rhinocéros, les élé-

(1) C'est-à-dire jusqu'à la baie de Conceçao ou baie de Conception, nommée aussi baie de Saint-Thomas, à vingt-cinq degrés vingt minutes de latitude.

(2) On sait aujourd'hui que les Bricquas sont les mêmes que les Bachapins (Betchapins), dont la capitale est Litakou. Lorsque M. Burchell (t. II, p. 559) cite la carte de Sparmann pour prouver que le nom de Bricquas a été mentionné en premier par ce voyageur, il prouve qu'il n'a eu aucune connaissance du voyage de Hop et de Brink. Voyez *Journal historique*, p. 50.

phants, les girafes, les buffles, les chevaux sauvages, les gazelles, les cerfs, et une foule d'autres animaux. Les rivières qui traversent et entrecoupent cette vaste contrée, sont la Grande Rivière, Groote-Rivier, qu'on nomme aussi Charie ou Eyn, la seule qui ne se dessèche pas : elle prend sa source à environ vingt-cinq degrés de latitude méridionale ; ensuite elle coule vers le sud, reçoit à l'ouest les eaux de la rivière des Lions, Leeuwen-Rivier, et de la rivière dite Draay-Rivier; puis elle forme un angle à la latitude de vingt-huit degrés, et coule à l'ouest dans la mer; elle sépare les grands Namaquas à l'est des Bricquas et Enicquas, et au sud des petits Namaquas. La rivière des Poissons ou Visch-Rivier prend aussi sa source à la latitude d'environ vingt-cinq degrés, coule droit au sud, et après avoir reçu à l'est les eaux de la rivière Gamma, elle se réunit à Groote-Rivier ou la Grande Rivière, à peu de distance de la côte où cette dernière se décharge dans l'Océan (1).

(1) D'après cette description, l'on voit que Visch-Rivier ou la rivière des Poissons de Brink n'est point celle que la plupart de nos géographes, et entre autres Gardner, nomment ainsi, et que, d'après Le Vaillant et des autorités douteuses, ils font couler parallèlement au fleuve Orange ou à la grande rivière, et verser ses eaux dans la mer comme ce dernier fleuve. Mais le Visch-Rivier de Brink est le même que celui de Campbell et de la carte d'Afrique du savant M. Berghaus. Cette rivière est nommée Konup ou Fish-River sur la carte du second voyage de Campbell, publié en 1822. Elle est nommée Borradaïles sur la carte des voyages de George Thompson, publiés en 1827, ainsi que sur celle de l'ouvrage de J. Phillips, qui a paru en 1828. Sur la mappemonde de Gardner, on lui donne le nom de Ganuna, qui est probablement une erreur pour Gamma. C'est aussi celle qui, sur la carte de Le Vaillant, porte le nom de rivière des Lions ou de Gamma; ce qui

La rivière des Poissons, lorsque les pluies n'ont pas été très abondantes, se dessèche entièrement pendant l'été. Il en est de même de la rivière des Lions, de celles de Gamma, de Draay-Rivier. Toutes ces rivières sont pour la plupart bordées de saules, d'arbustes épineux, et d'une espèce d'arbres qui croissent à la hauteur des chênes ordinaires, mais dont le bois ressemble au bois roux du Brésil; ses feuilles sont pareilles à celles du tamarinier; le fruit est une gousse en forme de croissant qui renferme plusieurs petites fèves brunes. L'air de ce pays est en général pur et tempéré, et les peuples qui l'habitent, les grands Namaquas, paraissent sains et vigoureux. La petite-vérole, qui avait régné au Cap en 1755, a cependant fait aussi de grands ravages parmi eux; malgré cela ils sont encore très nombreux, et sont partagés en petits kraals ou hameaux. Selon Brink, ils n'ont point de chefs, et vivent entre eux dans une parfaite harmonie. Leurs richesses consistent dans leurs nombreux troupeaux de bétail. Les denrées qu'ils préfèrent à tout sont les barres de fer et les verroteries.

Ce fut le 7 décembre 1761 que la caravane se mit en route, et reprit le chemin du Cap; elle passa successivement par Dwaalhoek, Style-Kloof, Patientie-Hoek, Riet-Kuil, Lange-Berg, Berg-Fontein, Paerel-

semblerait prouver que ce voyageur a confondu deux rivières distinctes. La rivière de Gamma ou des Lions, qui afflue dans la rivière du Poisson ou Visch-Rivier, et la rivière Borradaïles ou de Visch-Rivier, qui verse directement ses eaux dans la grande rivière, sont différentes; si la description de Brink est exacte.

hoender-Fontein, Rhinoceros-Fontein, Riet-Valley, Riet-Fontein, Warmebad ou le Bain chaud, et Vogel-Fontein. Dans ce dernier lieu, elle fut rejointe par Jacques Coetsée, et quelques autres bourgeois, qui s'étaient détachés pour aller jusqu'à la Grande Rivière chercher un guide qui pût les conduire chez les Enicquas. Ils racontèrent que les Namaquas n'avaient offert de les mener chez ces peuples qu'à condition qu'ils leur aideraient à leur faire la guerre; ce qu'ils avaient refusé (1).

On continua ensuite à marcher, et l'on passa par Verssé-Drift, Modder-Fontein ou la Fontaine bourbeuse, et l'on parvint, le 5 janvier 1762, à la Grande Rivière, où l'on s'arrêta quelques jours.

On profita de ce séjour pour trafiquer avec les natifs, et pour se procurer des bœufs en échange de ceux que l'on avait perdus, ou qui étaient hors de service. Le chirurgien Christophe Rykvoet examina le minéral vert qu'on trouve dans les montagnes qui bordent la rivière. Il reconnut que les roches qui contiennent ce minéral sont entrecoupées de mines blanches, ressemblent à des marbres, et qu'elles contiennent un tiers de cuivre pur, mais qu'on ne pouvait tirer aucun parti de ces mines, à cause de la dureté de la roche qui les contenait, du défaut de bois dans le voisinage, et de la grande quantité de bancs et de rochers qui empêchent la rivière Charie d'être navigable; car, ajoute Brink, il est encore incertain de quelle manière cette rivière se décharge

(1) Brink, *Journal historique*, p. 67.

dans la mer. Cette remarque prouve que l'on n'avait pas encore reconnu son embouchure. On se mit en devoir de continuer, en se dirigeant vers le Koopor-Bergen ou montagne de Cuivre; mais, dans la nuit du 12 janvier, la rivière enfla tellement qu'elle manqua de mettre obstacle au passage de la caravane, et le désordre qui s'y mit donna, dans une des nuits suivantes, la faculté aux Boschimans de lui enlever trente bœufs. On parvint cependant à la petite rivière de Sable ou Sand-Rivier, près de la fontaine nommée Brakke-Klip-Fontein, et ensuite à la porte des montagnes de Cuivre et à la grande montagne de Cuivre, où l'on campa. On marcha le surlendemain jusqu'à la fontaine des Tigres; n'y ayant point trouvé d'eau, on continua de voyager pendant la nuit jusqu'à la rivière de Sable, Groote-Sand-Rivier. On passa ensuite à la gorge d'Aloës, à Baviaans-Kop, à Klip-Valley, d'où l'on tourna droit à l'est pour aller camper sur les bords de la Grande Rivière, où l'on trouva de bons pâturages. On côtoya ensuite la rivière jusqu'à Riet-Kuil; on marcha jusqu'à la rivière de l'Épine-Noire, Zwarte-Doorn-Rivier; on campa à Bakkeleits-Plaats, à Merhoft-Kastel, et l'on arriva à Eyland-Fontein. On continua jusqu'à Oliphants-Rivier, ou la rivière des Éléphants, à l'endroit nommé Hoeken-Aap (1). On eut ensuite une peine infinie à faire franchir aux chariots le défilé de Salpêtre : cependant l'on parvint, dans la même nuit, à l'endroit nommé Drift, situé près de la ri-

(1) Brink, *Journal historique*, p. 72.

vière des Éléphants. De là, on passa à la ferme de Pierre Van Zyl, aux lieux nommés Heeren-Logement, Raftels-Klip, Riet-Fontein, défilé d'Abraham Meyer, Verlooren-Valley, ferme de Pierre Eksteen, Klip-Fontein, Groone-Fontein ou Fontaine Verte, Klip-Bank, Uile-Kraal, Brakke-Fontein, Groone-Kloof ou Défilé Vert; de là, on parvint à la montagne Bleue, Blaauweberg, et l'on arriva enfin à la ville du Cap le 27 avril 1762. Tous les gens de l'équipage se trouvaient sains et saufs, et si la fatigue et la disette d'eau avaient fait périr beaucoup de bétail, du moins l'on n'avait pas à regretter la perte d'un seul homme (1).

Dans leur rapport au gouverneur, les bourgeois voyageurs lui donnèrent les renseignements suivants sur les peuples qu'ils avaient visités.

Les Namaquas se divisent en plusieurs tribus ou petites nations qui portent des noms distincts. Ce sont, 1°. les Comeinacquas qui demeurent à six ou sept journées de la Grande Rivière, nommée Charié par les Namaquas, et aux environs d'une montagne appelée Comma; leur pays est souvent dépourvu d'eau, et ils ne peuvent s'en procurer qu'en creusant des puits très profonds. 2°. Les Triadamacquas, qui habitent aussi aux environs de la même montagne, sont d'un naturel plus doux que les autres tribus des Namaquas. 3°. Les Cabonas qu'on trouve près de la rivière Keina, située à environ quatre ou cinq journées de chemin des Triadamacquas. Ils ont au sud un

(1) Brink, *Journal historique*, p. 74.

autre peuple nommé Coencquas. Les Gabonas habitent un pays pierreux; ils ont cependant beaucoup de gros bétail, et une espèce de chèvre privée, dépourvue de cornes. Leur contrée abonde aussi en chevaux sauvages. 4°. Les Korikambis, qui ne sont à proprement parler qu'une seule famille qui habite auprès de la rivière de Cham, dont nos voyageurs trouvèrent le lit entièrement à sec. 5°. Les Keinamacquas qui se tiennent aux environs de la rivière des Poissons ou de Visch-Rivier, et qui sont à la distance de cinq ou six journées de chemin des Korikambis. Leur pays est aride et peu abondant en sources potables.

« Nos voyageurs ne purent rien découvrir relativement à un peuple basané, habillé de toile, dont les Namaquas avaient parlé à Coetsée sous le nom de Damrocquas; mais, en revanche, ils apprirent des Cabonas que l'on trouvait au nord-est de leur pays un peuple nommé Birinas, dont les habitations sont posées sur des pieux entrelacés de roseaux, et crépies en dehors d'un mortier fait avec de la fiente de vache et d'argile. Quoiqu'ils s'habillent de peau, ils ne se graissent pourtant pas le corps. Ils parlent une langue différente de celle des Namaquas. Quand il a beaucoup plu dans le pays des Cabonas, les Birinas ont la coutume d'y venir avec du fer, du cuivre, du grand et du petit corail ou grains de verre, qu'ils échangent contre du bétail. Il était même arrivé que les pluies ayant cessé plus tôt qu'à l'ordinaire, les Birinas avaient été obligés de rester une année entière chez les Cabonas. Ils en sont éloignés

de dix journées de chemin, et séparés d'eux par un désert où on ne trouve point d'eau (1). Les Cabonas ne purent dire à nos voyageurs d'où les Birinas se procuraient le fer, le cuivre et les grains de verre qu'ils viennent trafiquer chez eux. Relativement aux noms de ces peuples, on doit remarquer que les Namaquas sont dans l'usage, lorsqu'ils parlent d'une nation, d'ajouter à son nom les mots *na* et *qua*; de sorte que Birina pourrait bien signifier le royaume de Biri (2).

Les Keinamacquas dirent aussi à nos voyageurs qu'au nord-ouest de leur pays on trouvait encore deux autres sortes de peuples, dont l'un, appelé Tamacquas, est de couleur noire et a le visage cicatrisé. L'autre peuple s'appelle Saumtamaap. Ces deux nations ressemblent aux Birinas par leurs habillements, leurs cabanes, leurs armes et leur manière de trafiquer. On peut se rendre chez les Saumtamaaps en suivant la rivière des Poissons, Visch-Rivier.

Les Enicquas peuvent être compris parmi les Namaquas, dont ils ne diffèrent que par le nom, quoique certaines peuplades de ces deux peuples soient ennemies. Les Enicquas sont à l'est du pays des Cabonas et des Comeinacquas, avec lesquels ils vivent en bonne intelligence, et s'unissent même par des

(1) Brink, *Journal historique*, p. 79.

(2) Les Birinas ou Bri-nas sont les mêmes que les Bricquas. Ainsi qu'il a été dit ci-dessus, on les nomme aussi Sondamacquas. Voyez *Journal historique*, p. 48, et ci-dessus, p. 419. Ce sont les Betchapins, dont la capitale est Litakou. Voyez Burchell, t. II, p. 559.

mariages. Ils sont riches en bétail. Nos voyageurs à leur retour trouvèrent une certaine espèce de Namaquas aux environs de la Grande Rivière, qu'on nomme Karangoyers, et parmi lesquels se trouvait une femme de la nation des Énicquas.

De toutes ces nations, celle dont nos voyageurs ont le mieux étudié les mœurs et les usages, ce sont les Namaquas proprement dits. Ils habitent des cabanes faites de roseaux et de joncs. Une de ces cabanes est ordinairement la demeure de deux ou trois familles seulement. Les chefs et les riches qui ont deux ou trois femmes ont à eux seuls plusieurs cabanes (1). Les femmes sont chargées de les construire, et de tout ce qu'il y a de plus rude dans le travail. Les hommes ne s'occupent qu'à fabriquer leurs armes, c'est-à-dire leur sagaie et leurs flèches qui sont en fer. Les Namaquas, comme les autres Hottentots, s'enduisent tout le corps de graisse; ils s'enveloppent de peaux de brebis, de chacal et de blaireau. Ils rendent un culte à la lune: lorsqu'elle est en son croissant, ils s'assemblent; les hommes s'asseyent en cercle, et se mettent à jouer sur des flûtes de roseaux et autres instruments; ensuite les femmes commencent à danser autour des hommes en frappant dans leurs mains, et criant sans interruption, « que la lune précédente les a fort bien conservés, eux et leur bétail; qu'ils espèrent que la nouvelle les conservera de même (2). » Les Cabonas, chez lesquels nos voyageurs se rendirent, donnèrent

(1) Brink, *Journal historique*, p. 81.
(2) Brink, ibid, p. 82.

en particulier des louanges à la lune, de ce qu'elle avait amené dans leur pays un peuple dont ils recevaient tant de bien. Quoique la religion des Namaquas semble ne consister que dans ces pratiques superstitieuses, on a pourtant reconnu qu'ils avaient quelque idée d'un Être suprême, qu'ils appellent Chuyn, c'est-à-dire grand et puissant. Aussi quand ils veulent donner à connaître que quelque chose passe leur conception, ils disent que c'est un ouvrage de Chuyn. Pour les autres usages, ils sont les mêmes que chez les Hottentots; ils conservent les cérémonies qui consistent à recevoir un jeune homme dans la société des hommes faits, qui sont présentement hors d'usage chez les Hottentots du Cap. Les Namaquas nomment ces cérémonies *camie*.

Celui qui, chez ces peuples, veut se marier prend huit ou dix bœufs, va chez le père de la fille et les lui présente. Si le père les accepte tous, il perd à jamais le droit de redemander sa fille; mais s'il n'en retient que deux, alors il conserve le droit de reprendre sa fille, dans le cas où elle éprouverait de mauvais traitements de la part de son mari. Si le mari vient à mourir et laisse une femme et des enfants, le frère aîné du défunt est tenu de prendre la femme pour la sienne, et d'entretenir ses enfants comme les siens propres, à moins que la veuve n'ait des biens suffisants pour son entretien et celui de ses enfants; alors le frère du défunt a le droit de l'épouser ou de la laisser.

Quoiqu'on ait trouvé des mines de cuivre chez les Namaquas, ce qu'ils possèdent de ce métal n'est point

tiré de leur pays, mais provient du commerce qu'ils font avec les Birinas. Les Namaquas sont très habiles dans l'art de fondre et de travailler le cuivre. Ils préparent pour cet effet un creuset d'argile qu'ils placent sur une espèce de foyer, fait de fiente de vache et de terre glaise, de la hauteur d'un pied et demi, auquel ils donnent une forme ronde et d'un pied de diamètre. Après quoi ils placent à la base du foyer deux cornes percées, au bout de chacune desquelles sont attachées des peaux en forme de sacs à vent, qu'on emploie à souffler continuellement sur des charbons placés sur ce foyer, ce qui allume les charbons au point qu'en peu de temps le cuivre est en fusion. Alors on le verse dans de petits tuyaux de la longueur d'un doigt, pratiqués dans la fiente de vache; ensuite ils donnent à ces petites barres de cuivre la forme qui leur convient; ils les façonnent en plaques, en bagues, en bracelets, et de toute autre manière au moyen de deux pierres dures, dont l'une leur sert d'enclume, et l'autre de marteau (1).

Thunberg, qui avait entendu parler au Cap de cette expédition de Hop, dit qu'elle n'eut point tout le succès qu'on s'en était promis, parce que les intérêts particuliers se heurtèrent, et occasionnèrent des dissensions et des querelles; en outre, les colons voyageurs n'usèrent point, avec toute la discrétion convenable, de la permission que le gouvernement leur avait accordée d'acheter par échange des bestiaux aux Hottentots. Au lieu de différer leurs

(1) Brink, *Journal historique*, p. 84.

opérations mercantiles; jusqu'à leur retour, ils les firent presque toutes en allant, persuadés qu'ils gagneraient davantage, et pour débarrasser leurs voitures du poids des marchandises, et surtout du fer qu'ils avaient emporté pour leurs échanges. La caravane se trouva ainsi chargée d'une immense quantité de bestiaux, dont il fallut abandonner la plus grande partie sur la route, faute d'eau; de sorte qu'il en resta à peine suffisamment pour traîner les chariots et les voyageurs (1).

(1) Thunberg, *Voyages*, trad. de l'anglais, 1796, in-8°, t. II, p. 204. Forster, dans une note sur cette partie des voyages de Thunberg, dit que l'on trouve des détails étendus sur le voyage de Henri Hop, dans la description du cap de Bonne-Espérance de Menzel (Beschreibung des Vorgebunges, 2e partie, p. 189) et dans la relation de ce voyage, publiée par Allamand à Leipsick, en allemand, 1779, in-8°. Il est bien probable que cette relation n'est que la traduction de l'ouvrage français que nous avons analysé, et qui avait paru avant ceux que cite Forster.

Itinéraire du voyage de Hop et de Brink, depuis le lieu du départ jusqu'au lieu du retour.

DATES des campements.	NOMS des campements.	LATITUDES.	LONGIT. (1)	OBSERVATIONS.
16 juill. 1761.	Ville du Cap	»	»	Brink n'indique pas encore de latitude et de longitude. Si, comme nous le croyons, il faisait partir son premier méridien de l'île de Fer, la longitude de la ville du Cap sera de 36 d. 3 m. 45 s., et de 35 d. 3 m. 45 s. si ce méridien part de Ténériffe. La latitude est de 33 d. 55 m. 15 s. sud.
18	Habitation de Bester, près Diep-Rivier	»	»	
19	Riebeck-Castels	»	»	
20	Honing-Bergen	»	»	
21	Berg-Rivier	»	»	
22	Knollen-Valley	»	»	
23	Groene-Valley	»	»	Au bas de la montagne la Piquet-Berg.
26	Kruys	»	»	
28	Berg-Valley	»	»	
31	Ratel-Klip	»	»	
1er août	Heeren-Logement	»	»	
2	Métairie de Pierre Van Zuys, sur les bords de la rivière des Éléphants	31° 40′	38° 18′	18 d. 18 m. à l'orient de Paris, si le méridien passe par l'île de Fer ; 19 d. 18 m. s'il passe par Ténériffe. Voyez la note ci-dessus, p. 407.
7	Rivière desséchée qui se jette dans la rivière des Éléphants	31 35	38 20	
8	Habitation de Kockemoer	31 32	38 9	
9	Kreckenaap	31 29	37 47	C'est dans ce lieu que toute la caravane se trouve réunie, et qu'avait été assigné le lieu du rendez-vous.
16	Source d'Oliphants-Kraal	31 26	37 37	
19	Montagne ronde	31 17	37 23	
20	Tête d'Éléphant	31 7	37 12 30″	
22	Klip-Heuvel	30 46	37 7 30	
24	Confluent de Groene-Rivier et de Zwarte-Doorn-Rivier	30 28	37 7 30	
30	Petite Rivière desséchée	30 28	37 7 30	
31	Klip-Valley	30 4	37 11	
2 septembre.	Source près de plusieurs petits kraals	30 2	37 11	
4	Doornboom-Rivier	29 51	37 11	

(1) Il faut déduire vingt degrés pour avoir la longitude au méridien de Paris, si les longitudes de Brink partent de l'île de Fer, et dix-neuf degrés, si elles partent de l'île de Ténériffe. Voyez ci-dessus, p. 407.

DATES des CAMPEMENTS.	NOMS DES CAMPEMENTS.	LATITUDES.	LONGITUDES.	OBSERVATIONS.
6 sept. 1761.	Aloès-Kloof	29° 46′	37° 11′	Le journal porte 29 deg. 51 m. pour la latitude d'Aloès-Kloof : c'est une erreur évidente, puisqu'on donne la même latitude et la même longitude que dans la station précédente ; mais comme on dit avoir fait une lieue et un quart de chemin, ce qui est cinq milles géographiques, la longitude restant la même, la latitude est de 29 d. 46 m.
8	Sand-Rivier	29 44	37 11	
11	Tigre-Fontaine, près Doornboom-Rivier	29 34	37 11	
12	Koopcrbergen ou Montagnes de Cuivre	29 24	37 11	
13	Collines où sont les mines de cuivre.	29 17	37 14	
15	Fontaine de la Porte	29 10	37 14	
16	Fontaine salée	29 »	37 14	
18	Bords de la grande rivière Charie.	28 42	37 22	C'est la rivière Orange. Ici se termine le pays des petits Namaquas.
29	Source d'eau saumâtre	28 36	37 26	
30	Kraal de Hottentots et source	28 24	37 34	
1er octobre.	Source nommée Valschedrift	28 18	37 36	
4	Vogel-Fontein, Fontaine des Oiseaux	28 10	37 39	
5	Eaux thermales chaudes	28 5	37 41	C'est à cette hauteur qu'on commença à rencontrer des girafes.
10	Campement sans nom	27 56	37 37	
11	Riet-Fontein	27 46	37 32	Ce lieu est le plus éloigné du Cap, où Jacques Coetsée était parvenu en 1760 ; le camp fut changé de place plusieurs fois, sans que Brink ait déterminé ces positions.
18	Source nommée Springbokke-Fontein	27 34	37 32	
19	Fontaine des Rhinocéros	27 25	37 32 30″	
22	Bords de la rivière des Lions	27 16	37 35	
27	Berg-Fontein, ou Fontaine de la Montagne	27 11	37 36	
28	Bords de Draay-Rivier (desséchée)	27 10 30″	37 41	
31	Lange-Berg, montagne longue	27 8	37 44	
1er novembre	Rietkuil	27 6	37 42	
4	Klipkuil	27 »	37 42	
6	Camp replacé près de la rivière	26 58	37 43	
14	Bussle-Rivier, ou rivière du Bussle	26 43	37 45	La rivière du Bussle se jette dans la rivière Gamma ; mais elle était desséchée.
15	Kraal de Hottentots, nommé Dwaa-Hoek	26 34	37 43	
18	Kraal de Hottentots dans une plaine	26 26	37 43	
19	Kraal de Namaquas abandonné	26 24	37 42	
22	Kraal de Namaquas, situé près de la rivière Gamma	26 18	37 37	C'est à cette hauteur que nos voyageurs entendirent parler des Damrocquas, des Tamacquas, et des Bricquas Birinas, nommés aussi Sondamacquas, qui sont les habitants de Litakou. C'est aussi à ce lieu que se termina le voyage vers le nord, et que la caravane retourna vers le Cap.

CHAPITRE V.

Voyage de Bernardin de Saint-Pierre au cap de Bonne-Espérance, en 1771 (1).

Bernardin de Saint-Pierre se plaisait dans l'observation de la nature; mais sa brillante imagination, sa vie errante et aventureuse, le défaut de livres et d'instruction première, le rendaient peu propre à cet esprit d'analyse qui ne laisse échapper aucun détail, à cette force de réflexion qui combine tous les rapports. Son état d'ingénieur, et ses inclinations particulières, lui avaient fait étudier les éléments des mathématiques et de l'histoire naturelle; mais jamais il ne put, malgré ses efforts, se rendre maître de ces deux sciences. Il prit le parti de les dédaigner et de les combattre, pareil à cet Indien de son apologue du café de Surate, qui, après avoir perdu la vue à contempler la lumière du soleil, refusait de croire à l'existence de cet astre et de Dieu son auteur. Bernardin de Saint-Pierre entreprit de faire considérer les deux sciences qui l'avaient le plus fortement occupé, comme un échafaudage de formules

(1) *Voyage à l'Ile-de-France, à l'Ile-de-Bourbon, au cap de Bonne-Espérance, avec des Observations nouvelles sur la nature et sur les hommes;* par un officier du roi (B. de Saint-Pierre). Paris, 1773, 2 vol. in-8°, fig. Le voyage au Cap se trouve dans le second volume, depuis la page 24 jusqu'à 87, et dans le tome II des *Œuvres*, édition 1818, p. 17.

et de mots inutiles et pédantesques. Cependant les descriptions de l'auteur des *Études de la Nature* sont à la fois celles d'un observateur et d'un bon écrivain, et par cette raison elles ont du charme pour tous les lecteurs. Les savants, qui suppléent facilement à ce qu'elles ont d'incomplet et d'indéterminé, admirent dans son style la vérité des couleurs et l'élégance de l'expression. Les ignorants y trouvent une foule de détails instructifs et d'ingénieux aperçus, qu'ils n'auraient pu comprendre ni saisir, et qu'ils auraient dédaignés s'ils avaient été présentés sous des formes plus techniques. On peut affirmer que, quoique voyageur médiocre et faible naturaliste, Bernardin de Saint-Pierre est, après Buffon, celui de tous les écrivains français qui a le plus contribué à inspirer le goût des voyages et de l'histoire naturelle.

Bernardin de Saint-Pierre partit de l'île de Bourbon le 21 décembre 1770, à bord de la flotte la Normande, pour aller rejoindre au cap de Bonne-Espérance l'Indien, vaisseau sur lequel il s'était embarqué à l'Ile-de-France pour retourner en Europe. Ce bâtiment, surpris par une violente tempête dans la rade de Saint-Denis pendant sa relâche à l'île de Bourbon, avait été forcé de prendre le large en laissant à terre deux passagers, au nombre desquels se trouvait notre auteur. On compte neuf cents lieues de l'île de Bourbon au Cap. Le 6 janvier 1771, on vit la pointe de Natal à dix lieues de distance; mais le vent s'éleva de l'ouest avec tant de violence, qu'on fut obligé de mettre à la cape sous la misaine. La tempête jeta à bord un petit oiseau semblable à une

mésange. Bernardin de Saint-Pierre remarque à ce sujet que l'arrivée des oiseaux de terre sur les vaisseaux est toujours un signe d'un très mauvais temps; car c'est une preuve que le foyer de la tempête est fort avant dans les terres.

On n'eut la vue du Cap que le 16 dans l'après-midi. On louvoya toute la nuit. Le 17 au matin, il s'éleva une brise très violente; une brume épaisse cachait absolument la terre, et l'on allait manquer l'entrée de la baie lorsqu'on aperçut par le travers du vaisseau, dans un éclairci, un coin de la montagne de la Table. Alors on serra le vent, et vers midi on se trouva près de la côte qui est fort élevée. Elle est absolument dépouillée d'arbres; sa partie supérieure est à pic, formée de couches de rochers parallèles; le pied est arrondi en croupe. Elle ressemble à d'anciennes murailles de fortifications avec leur talus.

On longea la terre. A midi, on se trouva derrière la montagne du Lion, qui, de loin, ressemble à un lion en repos. Sa tête est détachée et formée d'un gros rocher, dont les assises représentent la crinière. Le corps est composé de groupes de différentes collines. De la tête du Lion on signale les vaisseaux par un pavillon : en cet endroit le vent manqua, parce que le Lion mettait le vaisseau à l'abri. Il fallait, pour entrer dans la baie, passer entre l'île Robben que l'on voyait à gauche, et une langue de terre, appelée la Pointe aux Pendus (1), qui se trouve au

(1) La carte de la baie de la Table et de False-Bay, publiée par le Dépôt de la marine, en 1824, et la carte de la colonie du Cap,

pied du Lion. Enfin, la marée poussant peu à peu le bâtiment, on vit, dès lunes, se développer successivement douze vaisseaux qui étaient au mouillage; mais aucun d'eux ne portait le pavillon français : c'était la flotte de Batavia.

On jeta l'ancre à l'entrée de la baie à trois heures après midi; le capitaine du port vint à bord, et assura que l'Indien n'avait pas paru. Ainsi Bernardin de Saint-Pierre, trompé dans son espérance, se voyait sans linge, sans argent et sans crédit sur une terre étrangère, où il était entièrement inconnu.

On voyait au fond de la baie la montagne de la Table, la terre la plus élevée de toute cette côte. Les marins aiment beaucoup la terre du Cap, mais ils en craignent la rade, qui est encore plus dangereuse depuis le mois d'avril jusqu'en septembre (1). En 1722, toute la flotte des Indes y périt à l'ancre, à l'exception de deux vaisseaux (2).

De grand matin, la Normande fut se mouiller près de la ville, qui est formée de maisons blanches bien alignées, ressemblant de loin à de petits châteaux de carte. Au lever du soleil trois jolies chaloupes vinrent inviter les passagers, de la part des bourgeois, à descendre chez eux. Bernardin de Saint-Pierre choisit la chaloupe d'un Allemand, qui lui assura

de Rochette; quoique plus détaillées que toutes les autres, ne portent pas le nom de cette pointe, qui se trouve sur la carte moins exacte du voyage de M. Degrandpré.

(1) M. Degrandpré, qui avait une grande expérience de ces mers, prétend que la saison des ouragans ne dure que trois mois, depuis le 14 mai jusqu'au 14 août. Voyez ci-après.

(2) B. de Saint-Pierre, *Voyage au cap de Bonne-Espérance*, p. 30.

que, pour son argent, il serait très bien chez M. Nedling, aide-de-camp de la bourgeoisie.

En traversant la rade notre voyageur réfléchissait à l'embarras où il allait se trouver, sans habits, sans argent et sans connaissances, chez des Hollandais, à l'extrémité de l'Afrique. Mais il fut distrait de ses réflexions par un spectacle nouveau. L'embarcation passait auprès de quantité de vieux marins couchés sans inquiétude sur des paquets de goémon flottant, semblable à ces longues trompes avec lesquelles les bergers rappellent leurs troupeaux; des pingouins, ou plutôt des manchots, nageaient tranquillement à la portée des rames; les oiseaux marins venaient se reposer sur les chaloupes, et Bernardin de Saint-Pierre vit même, en descendant sur le sable, deux pélicans qui jouaient avec un gros dogue, et lui prenaient la tête dans leur large bec. Il conçut une bonne opinion d'une terre dont le rivage était hospitalier même aux animaux.

Les rues du Cap sont très bien alignées; quelques unes sont arrosées de canaux (1), et la plupart sont plantées de chênes, couverts de feuilles au mois de janvier. La façade des maisons était ombragée de leur feuillage; et garnie de fenêtres à doubles châssis, pour les garantir de la poussière qu'élève sans cesse le vent; et les deux côtés de la porte étaient bordés de siéges en brique et en gazon, où des dames fraîches et vermeilles étaient assises. Bernardin de

(1) Du temps de Dégrandpré, ces canaux répandaient une odeur infecte, et causaient quelquefois des maladies épidémiques. Voyez ci-après.

Saint-Pierre dit qu'il était rare de voir enfin des physionomies et de l'architecture européennes. Il traversa avec son guide une partie de la place, et entra chez madame Nedling, grosse Hollandaise fort grasse. Elle prenait le thé au milieu de sept ou huit officiers de la flotte, qui fumaient leur pipe.

Quand on a vu une ville hollandaise, on les a toutes vues; de même chez eux, l'ordre d'une maison est celui de toutes les autres. Voici quelle était la police de la sienne. Il y avait toujours dans la salle de compagnie une table couverte de pêches, de melons, d'abricots, de raisins, de poires, de fromage, de beurre frais, de vin, de tabac, et de pipes. A huit heures, on servait le thé et le café; à midi, un dîner très abondant en gibier et en poisson; à quatre heures, le thé et le café; à huit, un souper comme le dîner. Ces bonnes gens mangeaient toute la journée.

Le prix de ces pensions n'allait pas autrefois à une demi-piastre, ou cinquante sous de France, par jour; mais des marins français, pour se distinguer des autres nations, le mirent à une piastre; et c'était à cette époque pour eux le taux ordinaire. Ce prix était excessif, vu l'abondance des denrées; à la vérité, ces maisons étaient beaucoup plus honnêtes que les meilleures auberges d'Europe : les domestiques de la maison étaient à la disposition des pensionnaires; on invitait à dîner qui l'on voulait; on pouvait passer quelques jours à la campagne de l'hôte, se servir de sa voiture, tout cela sans payer.

Après le dîner, Bernardin de Saint-Pierre alla

voir le gouverneur, M. de Tulbagh, vieillard de quatre-vingts ans, que son mérite avait placé à la tête de cette colonie depuis cinquante ans. Sa maison n'était distinguée des autres que par une sentinelle, et par l'usage de sonner de la trompette lorsqu'il dînait. Cet honneur était attaché à sa place; d'ailleurs aucun faste n'accompagnait sa personne; il sortait sans suite; on l'abordait sans difficulté. Sa maison était située sur le bord d'un canal, ombragée par des chênes plantés devant sa porte. On y voyait des portraits de Ruyter, de Tromp, ou de quelques hommes illustres de la Hollande. Elle était petite et simple, et convenait au petit nombre de solliciteurs qui y étaient appelés par leurs affaires; mais celui qui l'habitait était si aimé et si respecté, que les gens du pays ne passaient pas devant elle sans la saluer.

Il ne donnait pas de fêtes publiques, mais il aidait de sa bourse des familles honnêtes et indigentes. On ne lui faisait pas la cour; si on demandait justice, on l'obtenait du conseil; s'il s'agissait de secours, c'étaient des devoirs pour lui; on n'eût pu solliciter que des injustices. Il était presque toujours maître de son temps, et il en disposait pour maintenir l'union et la paix, persuadé que ce sont elles qui font fleurir les sociétés. Il ne croyait pas que l'autorité du chef dépendît de la division des membres. Bernardin de Saint-Pierre lui a entendu dire que la meilleure politique était d'être droit et juste.

Il invitait souvent à sa table les étrangers. Quoique âgé de quatre-vingts ans, sa conversation était fort

gaie; il connaissait la littérature française, et l'aimait. C'était ce même gouverneur, dont Bernardin de Saint-Pierre nous fait un si touchant portrait, qui avait fait construire l'observatoire de l'abbé de La Caille; il se rappelait avec plaisir ce savant français, et en faisait l'éloge. Bernardin de Saint-Pierre apprit la mort de M. de Tulbagh à son retour en Europe (1).

En partant de l'Ile-de-France, le vicomte du Chaila avait donné à Bernardin de Saint-Pierre une lettre pour M. Berg, secrétaire du conseil au Cap. Notre voyageur trouva dans ce Hollandais une personne obligeante et dévouée; mais il ne put obtenir son passage sur un vaisseau de la compagnie, et il dut se résoudre à rester au Cap aussi long-temps qu'il plairait à sa destinée, comme il le dit lui-même. Il y avait été conduit par un événement imprévu, il espérait en sortir par un autre.

Le fils de M. Berg l'invita à venir à Constance, vignoble fameux situé à quatre lieues de là. On fut coucher à la campagne située derrière la montagne de la Table; il y a deux petites lieues de la ville. On y arrive par une très belle avenue de châtaigniers. Notre voyageur vit partout des vignobles près d'être vendangés, des vergers, des bois de chênes, et une abondance extrême de fruits et de légumes.

Le lendemain on se rendit à Constance. C'est un coteau qui regarde le nord, qui est, au Cap, le côté

(1) B. de Saint-Pierre, *Voyage au Cap*, t. II, p. 35, 77 et 78. Voyez aussi, sur M. Tulbagh, Raynal, *Histoire philos. et polit. des Deux-Indes*, t. I, p. 202, édition de Maestricht, 1775; et l'*Afrique hollandaise*, p. 158. Bernardin et Raynal écrivent à tort Tolback.

du soleil à midi. En approchant, on traversa un bois d'arbres d'argent; il ressemble aux pins d'Europe, et sa feuille à celle du saule; elle est revêtue d'un duvet blanc très éclatant. Cette forêt paraît argentée. Lorsque les vents l'agitent, et que le soleil l'éclaire, chaque feuille brille comme une lame de métal. On passa sous ces rameaux si riches et si trompeurs pour voir des vignes, plantes moins éclatantes, mais bien plus utiles. Une grande allée de vieux chênes conduit au vignoble de Constance. On voit sur le frontispice de la maison une mauvaise peinture de la Constance, grande fille assez laide qui s'appuie sur une colonne. Bernardin de Saint-Pierre crut d'abord que c'était une figure allégorique de la vertu hollandaise; mais on lui dit que c'était le portrait d'une demoiselle Constantin, fille d'un gouverneur du Cap. Ce gouverneur avait fait bâtir cette maison avec de larges fossés, comme un château fort. Il se proposait d'en élever les étages; mais des ordres d'Europe en arrêtèrent la construction (1).

Nos voyageurs trouvèrent le maître de la maison fumant sa pipe en robe de chambre. Il les mena dans sa cave, et leur fit goûter de son vin. Il était dans de petits tonneaux, appelés alvérames, contenant quatre-vingt-dix pintes, rangés dans un souterrain fort propre. Il en restait une trentaine. Sa vigne, année commune, en produisait deux cents. Il vendait le vin rouge trente-cinq piastres l'alvérame, et trente le vin blanc. Ce bien lui appartenait en propre;

(1) Voyez ci-dessus le Voyage de Kolbe, p. 272. Constantia était la femme, et non la fille de Vander Stel.

il était seulement obligé d'en réserver un peu pour la compagnie, qui le lui payait. Après avoir goûté son vin, on fut dans son vignoble. Le raisin muscat, que Bernardin de Saint-Pierre goûta, lui parut parfaitement semblable au vin qu'il venait de boire. Les vignes n'ont point d'échalas, et les grappes sont peu élevées sur le sol. On les laisse mûrir jusqu'à ce que les grains soient à moitié confits par le soleil. On goûta une autre espèce de raisins fort doux qui ne sont pas muscats. On en tire un vin aussi cher, qui est un excellent cordial.

La qualité du vin de Constance tient à son terroir. On a planté des mêmes ceps à la même exposition, à un quart de lieue de là, dans un endroit appelé le Bas-Constance; ils y ont dégénéré; le prix ainsi que le goût en étaient très inférieurs; on ne le vendait, du temps de Bernardin de Saint-Pierre, que douze piastres l'alvérame; des fripons du Cap en attrapent quelquefois les étrangers. Auprès du vignoble est un jardin immense, où l'on élève la plupart des arbres fruitiers d'Europe. Ils étaient chargés de fruits, un peu inférieurs aux nôtres, à l'exception du raisin. Les oliviers ne s'y plaisent pas.

On trouva, au retour de la promenade, un ample déjeuner. L'hôtesse descendait d'un Français réfugié; elle paraissait ravie de voir un homme de son pays. Le mari et la femme montrèrent à Bernardin de Saint-Pierre, devant la maison, un gros chêne creux, dans lequel ils dînaient quelquefois. Ils étaient unis comme Philémon et Baucis, et ils paraissaient aussi heureux,

si ce n'est que le mari avait la goutte, et que la femme pleurait quand on parlait de la France.

Depuis Constance jusqu'au Cap, on voyage dans une plaine inculte, couverte d'arbrisseaux et de plantes. On s'arrêta à Neuhausen, jardin de la compagnie, distribué comme celui de la ville, mais plus fertile. Toute cette partie de la colonie est à l'abri du vent.

Le 3 février, M. Nedling proposa à quelques Hollandais d'aller sur la montagne de la Table, que Bernardin de Saint-Pierre appelle Table-Berg, au lieu de Taffel-Berg. Il fut de la partie. On partit à pied à deux heures après minuit. Il faisait un très beau clair de lune. On laissa à droite un ruisseau qui vient de la montagne, et on se dirigea vers une ouverture qui est au milieu, et qui ne paraît, de la ville, que comme une lézarde à une grande muraille. Chemin faisant, on entendait hurler les loups; l'on tira quelques coups de fusil en l'air pour les écarter. Le sentier est rude jusqu'au pied de l'escarpement de la montagne; mais il le devient ensuite bien davantage. Cette fente qui paraît dans la Table, est une séparation oblique, qui a plus d'une portée de fusil de largeur à son entrée inférieure; dans le haut, elle n'a pas deux toises. Ce ravin est une espèce d'escalier très roide, rempli de sable et de roches roulées. On le gravit, ayant à droite et à gauche des escarpements du roc de plus de deux cents pieds de hauteur. Il en sort de grosses masses de pierre toutes prêtes à s'ébouler; l'eau suinte des fentes, et y en-

tretient une multitude de plantes aromatiques. On entendit, dans ce passage, les hurlements des babians, sorte de gros singe qui ressemble à l'ours.

Après trois heures et demie de fatigue, on parvint sur la Table. Le soleil se levait de dessus la mer, et ses rayons blanchissaient à la droite les sommets escarpés du Tigre, et de quatre autres chaînes de montagnes, dont la plus éloignée paraît la plus élevée. A gauche, on voyait comme sur un plan l'île des Pingouins, ensuite Constance, la baie de False, et la montagne du Lion; en face, l'île Robben. La ville du Cap était aux pieds de nos voyageurs; on en distinguait jusqu'aux plus petites rues. Les vastes carrés du jardin de la compagnie, avec ses avenues de chênes et ses hautes charmilles, ne paraissaient que des plates-bandes, avec leur bordure en buis; la citadelle, un petit pentagone grand comme la main, et les vaisseaux des Indes des coques d'amandes. Bernardin de Saint-Pierre ajoute qu'il sentait déjà quelque orgueil de son élévation lorsqu'il vit des aigles qui planaient à perte de vue au-dessus de sa tête. Le sommet de la montagne de la Table est un rocher plat d'environ une demi-lieue de longueur sur un quart de largeur. C'est une espèce de quartz blanc, revêtu seulement, par endroits, d'un pouce ou deux de terre noire végétale mêlée de sable et de gravier blanc. Bernardin de Saint-Pierre remarqua quelques petites flaques d'eau, formées par les nuages qui s'y arrêtent souvent. Les couches de la montagne sont disposées parallèlement. Notre voyageur n'y trouva aucun fossile. Le roc inférieur est une espèce

de grès qui, à l'air, se décompose en sable. Il y en a des morceaux qui ressemblent à des tranches de pain avec leur croûte. Quoique le sol du sommet n'ait presque aucune profondeur, on y trouvait une quantité prodigieuse de plantes. Bernardin de Saint-Pierre y recueillit dix espèces d'immortelles, de petits myrtes, une fougère d'une odeur de thé, une fleur semblable à l'impériale, d'un beau ponceau, et plusieurs autres qui lui étaient inconnues.

A midi, on se disposa au retour. Quelques uns descendirent en se laissant glisser assis, d'autres accroupis sur les mains et sur les pieds. Les roches et les sables s'échappaient dessous les pieds. Le soleil était presque à pic, et ses rayons, réfléchis par les rochers collatéraux, faisaient éprouver une chaleur insupportable. Souvent on était forcé de quitter le sentier, et de se cacher à l'ombre, pour respirer, sous quelque pointe de roc. On se sentait accablé de fatigue et de soif. On n'arriva que le soir à la ville, où madame Nedling attendait ses pensionnaires. Les rafraîchissements étaient prêts. C'était de la limonade, où l'on avait mis de la muscade et du vin. On en but sans danger, et l'on fut se coucher.

Bernardin de Saint-Pierre se livre, dans la lettre suivante, à quelques réflexions sur la population du Cap. L'abondance du pays se répand sur les esclaves; ils ont du pain et des légumes à discrétion. On distribuait, du temps de notre auteur, un mouton à deux noirs par semaine; ils couchaient sur des lits avec des matelas et des couvertures; les hommes et les femmes étaient chaudement vêtus. Bernardin de Saint-Pierre

fait observer qu'il parle de ces choses comme témoin; et il ajoute : Un esclave coûte au Cap une fois plus qu'à l'Ile-de-France : l'homme y est donc une fois plus précieux. Le sort de ces nègres serait préférable à celui des paysans d'Europe, si quelque chose pouvait compenser la liberté.

Le bon traitement qu'ils éprouvent influe sur leur caractère : on est étonné de leur trouver le zèle et l'activité de bons domestiques. Ce sont cependant ces mêmes insulaires de Madagascar, qui sont si indifférents pour leurs maîtres dans les colonies françaises. A cette époque, les Hollandais tiraient encore des esclaves de Batavia, de race malaie, que Bernardin de Saint-Pierre décrit ainsi : Ils sont plus laids que les nègres dont ils ont les traits; leur taille est plus petite; leur peau est d'un noir cendré; leurs cheveux sont longs, mais peu fournis. Les Malais ont les passions violentes.

Les Hottentots sont les naturels du pays; ils sont libres; ils ne sont point voleurs; ne vendent point leurs enfants, et ne se réduisent point entre eux à l'esclavage. Chez eux, l'adultère est puni de mort; on lapide le coupable. Quelques uns se louent comme domestiques pour une piastre par an, et servent les habitants avec tant d'affection qu'ils exposent souvent leur vie pour eux. Ils ont pour armes la demi-lance ou sagaie. L'administration du Cap ménageait beaucoup les Hottentots, du temps de Bernardin de Saint-Pierre; lorsqu'ils portaient des plaintes contre un Européen, ils étaient favorablement écoutés, la

présomption devant être en faveur de la nation qui a le moins de désirs et de besoins.

Les Hottentots sont des peuples pasteurs; ils vivent égaux; mais dans chaque village ils choisissent entre eux deux hommes, auxquels ils donnent le titre de capitaine et de caporal, pour régler les affaires de commerce avec la compagnie. Ils vendaient leurs troupeaux à très-bon marché; ils donnaient trois ou quatre moutons pour un morceau de tabac. Quoiqu'ils aient beaucoup de bestiaux, ils attendent souvent qu'ils meurent pour les manger. Ils ne sont pas si noirs que les nègres; ils ont cependant, comme eux, le nez aplati, la bouche grande et les lèvres épaisses. Leurs cheveux sont plus courts et plus frisés; ils ressemblent à l'étoffe qu'on nomme ratine. Quant au tablier des femmes hottentotes dont parlent tous les voyageurs, Bernardin de Saint-Pierre en nie à tort l'existence, et accuse Kolbe d'être l'auteur de cette fausseté. On sait aujourd'hui que l'observation de Kolbe et des voyageurs qui l'avaient précédé était exacte, et que l'erreur est du côté de Bernardin de Saint-Pierre.

Notre voyageur vante beaucoup les mœurs patriarcales des colons hollandais du Cap. Mademoiselle Berg, âgée de seize ans, dirigeait seule une maison très considérable. Elle recevait les étrangers, veillait sur les domestiques, et maintenait l'ordre dans une famille nombreuse, d'un air toujours satisfait. Sa jeunesse, sa beauté, ses grâces, son caractère, réunissaient en sa faveur tous les suffrages, quoiqu'elle ne

le remarquât jamais. Bernardin de Saint-Pierre lui disait un jour qu'elle avait beaucoup d'amis. J'en ai un grand, répondit-elle : c'est mon père.

Quelque heureuse que soit leur vie avec des mœurs si simples, et sur une terre si féconde, tout ce qui vient de la Hollande leur est toujours cher. Leurs maisons étaient tapissées de vues d'Amsterdam, de ses places publiques et de ses environs. Ils n'appelaient la Hollande que la patrie; des étrangers même, à leur service, n'en parlaient jamais autrement. Bernardin de Saint-Pierre demandait à un Suédois, officier de la compagnie, combien la flotte mettrait de temps à retourner en Hollande? Il nous faut, dit-il, trois mois pour nous rendre dans la patrie.

Ils avaient une église fort propre, où le service divin se faisait avec la plus grande décence. Je ne sais pas, ajoute notre voyageur, si la religion ajoute à leur félicité; mais on voit parmi eux des hommes dont les pères lui ont sacrifié ce qu'ils avaient de plus cher : ce sont les réfugiés français. Ils ont, à quelques lieues du Cap, un établissement appelé la Petite Rochelle. Ils sont transportés de joie quand ils voient un compatriote; ils l'amènent dans leurs maisons; ils le présentent à leurs femmes et à leurs enfants comme un homme heureux qui a vu le pays de leurs ancêtres, et qui doit y retourner. Sans cesse ils parlent de la France, ils l'admirent, ils la louent et ils s'en plaignent comme d'une mère qui leur fut trop sévère. Ils troublent ainsi le bonheur du pays où ils vivent, par le regret de celui où ils n'ont jamais été (1).

(1) B. de Saint-Pierre; *Voyage au Cap*, p. 73, 76 et 77.

Bernardin de Saint-Pierre resta encore au Cap jusqu'au 2 mars. Le 11 février la Digne, flûte du roi, ayant relâché dans ce port, notre voyageur, qui connaissait le capitaine, arrêta son passage à raison de six cents livres. Il avait alors perdu tout espoir de recouvrer ses effets ravis à bord de l'Indien; mais il trouva dans l'obligeance de M. Berg et de M. de Tulbagh de généreux secours. Enfin, quelques jours avant son départ, il reçut ses malles par l'Africain, bâtiment qui venait de l'Ile-de-France. Le 2 mars on appareilla, à deux heures après midi, avec six vaisseaux de la flotte de Batavia. Une relâche dans l'île de l'Ascension fournit à Saint-Pierre l'occasion de faire des observations sur cette île, qui seront employées à leur place. Le 28 mai il revit la France, après une heureuse traversée.

Nous terminerons la relation de Bernardin de Saint-Pierre au cap de Bonne-Espérance, par une analyse rapide des observations d'histoire naturelle qu'il y a recueillies, trop peu précises pour faire partie du résumé de ce que les autres voyageurs ont écrit à ce sujet. Cependant sa manière poétique d'envisager la nature donne à ses descriptions un caractère pittoresque et particulier, qui a aussi sa vérité, quoiqu'il ne satisfasse pas entièrement les exigences de la science. L'air du cap de Bonne-Espérance est très sain; il est rafraîchi par les vents du sud-est qui y sont si froids, même au milieu de l'été, qu'on y porte en tout temps des habits de drap. La latitude est cependant par trente-trois degrés sud. Aussi Bernardin de Saint-Pierre est-il persuadé que le pôle austral est plus

froid que le septentrional. Il ne règne pas de maladies au Cap : le scorbut s'y guérit très vite, quoiqu'il n'y ait pas de tortues de mer. En revanche, la petite-vérole y fait des ravages affreux. Beaucoup d'habitants en sont profondément marqués. On prétend qu'elle y fut apportée par un vaisseau danois. La plupart des Hottentots qui en furent atteints en moururent. Depuis ce temps ils sont réduits à un très petit nombre, et ils viennent rarement à la ville.

Bernardin de Saint-Pierre n'a vu au Cap d'arbres indigènes que l'arbre d'or et l'arbre d'argent, dont le bois n'est bon qu'à brûler. Parmi un grand nombre de plantes, il distingue surtout celles qui affectent les formes les plus singulières et les couleurs les plus brillantes. Telles sont : une fleur rouge qui ressemble à un papillon, avec un panache, des pates, quatre ailes et une queue; une espèce d'hyacinthe à longue tige, dont toutes les fleurs sont adossées au sommet, comme les fleurons de l'impériale; une autre fleur bulbeuse, croisant dans les marais : elle est semblable à une grosse tulipe rouge, au centre de laquelle est une multitude de petites fleurs. Deux arbrisseaux attirèrent surtout l'attention de notre voyageur : le premier produit une fleur semblable à un gros artichaut couleur de chair; l'autre, dont on fait de belles haies, se charge de grappes à fleurs papilionacées de couleur de rose. Bernardin de Saint-Pierre en a transporté la graine en France, où elle végétait très bien en 1772. M. de Tulbagh lui dit qu'il avait envoyé en Suède, à Linnæus, quelques plantes du Cap si différentes des plantes connues, que ce célèbre natu-

raliste lui écrivit : « Vous m'avez fait le plus grand « plaisir; mais vous avez dérangé tout mon sys- « tème. » (1)

Il ne décrit qu'un seul insecte : c'est un petit scarabée brun; il court assez vite. Quand on veut le saisir, il lâche, avec bruit, un vent suivi d'une petite fumée. Si le doigt en est atteint, cette vapeur le marque d'une tache brune qui dure quelques jours. Il répète plusieurs fois de suite son artillerie. On l'appelle le canonnier.

Outre l'autruche, dont Bernardin de Saint-Pierre a trouvé les œufs excellents, et le secrétaire, dont il donne une trop courte description, on voit au Cap des oiseaux couleur de feu; avec le ventre et la tête comme du velours noir; l'hiver, ils deviennent tous bruns. Il y en a qui changent de couleur trois fois l'an. Il y a aussi au Cap un oiseau de paradis, mais moins beau que celui d'Asie. L'ami du jardinier, petit oiseau brun de la grosseur du moineau, qui vit de vermisseaux, de chenilles et de petits serpens, et qui en fait d'amples provisions en les accrochant aux épines des haies, se trouve souvent dans les jardins avec une espèce de tarin. Saint-Pierre nous apprend aussi qu'on l'a transporté à l'Ile-de-France, et qu'il serait une excellente acquisition pour l'Europe (2).

Les colibris ne sont pas rares au Cap. Notre voyageur en décrit un, gros comme une noix, d'un vert

(1) B. de Saint-Pierre, *Voyage au Cap*, p. 59.

(2) B. de Saint-Pierre, *Voyage à l'Ile-de-France*, t. 1, p. 242; *Voyage au Cap*, p. 56.

changeant sur le ventre. Il avait un collier de plumes rouges, brillantes comme des rubis, sur l'estomac, et des ailes brunes comme un moineau; c'était comme un surtout sur son beau plumage. Son bec était noir, assez long, et propre, par sa courbure, à chercher le miel dans le sein des fleurs; il en tirait une langue fort menue et fort longue. Il vécut plusieurs jours. Bernardin de Saint-Pierre lui vit manger des mouches, et boire de l'eau sucrée. Mais comme il s'avisa de se baigner dans la coupe où on l'avait mise, les plumes se collèrent, et attirèrent les fourmis qui le mangèrent pendant la nuit.

Il y a de bons chevaux au Cap et de fort beaux ânes. Les bœufs y ont une grosse loupe sur le cou, formée de graisse et entrelacée de petits vaisseaux. Les moutons y sont très communs. Bernardin de Saint-Pierre rapporte qu'un ingénieur anglais y avait tué, quelques années avant son arrivée, une girafe, animal de seize pieds de hauteur qui broute les feuilles des arbres.

Nous terminerons cette énumération par une observation piquante de notre auteur. « Le bavian, dit-il, est un gros singe fait comme un ours. Le singe paraît se lier dans la nature avec toutes les classes animales. Je me souviens d'avoir vu un sapajou qui avait la tête et la crinière d'un lion; celui de Madagascar, appelé maki, ressemble à une levrette; l'orang-outang à un homme (1). »

(1) B. de Saint-Pierre, *Voyage au Cap*, p. 59.

FIN DU TOME QUINZIÈME.

TABLE

ANALYTIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EN AFRIQUE.

SUITE DU LIVRE XVI.

NOUVEAUX VOYAGES DANS L'OCÉAN ATLANTIQUE, SUR TOUTE LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP LOPEZ-GONZALVO JUSQU'AU CAP NEGRO.

CHAPITRE V.

Divers voyages sur la côte et dans l'intérieur, et à l'orient de Congo, d'Angola et de Benguella.

§ I.

Préliminaires.

DATES.		PAGES.
	Zèle des Anglais, des Français, des Russes, des Espagnols, pour les découvertes géographiques ...	1
	Indifférence des Portugais	2
	Opinions sur les voyages des Portugais dans l'intérieur de l'Afrique australe	3
	Voyages tentés ou exécutés par eux	5
	Jamais ils n'ont traversé le continent africain dans cette partie	
	Matériaux géographiques recueillis par Bowdich ..	8

DATES. PAGES.

§ II.

Voyage de Saldanha, et renseignements sur les établissements portugais du Congo et d'Angola, en 1807.

Description de Saint-Paul de Loanda 10
1807 Situation des établissements portugais au Congo.. 10-12
Première tentative pour établir une communication entre San-Salvador et Mozambique 13
Voyage de la Costa ..... Ibid.
Pays de Mouloua ..... Ibid.
Du roi Muata Janvo ..... Ibid.
1798 Voyage du colonel Lacerda 14
Voyage de Cannecattim dans le Mahonga 15
Ville de Mousol dans le Micocco ou Anzico ..... Ibid.
Foire dans le Cassenge 16
1770 Exploitation des mines de fer de Saint-Paul ..... Ibid.
Les Cassenges vendent aux Portugais le cuivre de Mouloua 17
Mines de soufre de Saint-Philippe de Benguella ... 18
Ville de Cabasa, ancienne capitale Ginga ..... Ibid.
Dissertation sur les diverses villes nommées Cabasa ou Cabazzo, note 2 18
Iles de Quindonga 20
Récits divers sur le cours du Zaïre 21
Nation des Hocangas ..... Ibid.
Nègres cachingas et dolnges 22

§ III.

Voyage de quatre missionnaires portugais à San-Salvador, en 1781.

5 août 1781. Les missionnaires partent de Libongo 23
14 août. Arrivent à la rivière de Loge 24
Pays à Quina 25
1781 Mort de Liborio da Graja ..... Ibid.
Arrivée de la mission à la banza de Comma ..... Ibid.
A Apozanti 26
Dans la banza de Quindonque ..... Ibid.
1er oct. La mission passe la rivière Burge 27
La mission séjourne trois mois dans le marquisat de Pemba ..... Ibid.

DATES. PAGES.

Arrivée à Bunda dans le marquisat de Pungo..... 28
Le royaume de Congo est partagé en deux factions. Ibid.
Réception des missionnaires..... 29

§ IV.

Voyage de Grégoire Mendès dans l'intérieur d'Angola et de Benguella, en 1785.

30 sep. Mendès part de Benguella..... 31
1785 Il arrive à Quipapa..... Ibid.
A Quinzamba..... Ibid.
4 oct. A Labata..... Ibid.
7. La caravane traverse la rivière Copororo..... 32
Précautions de Mendès contre les naturels..... 33
On arrive à la rivière de Dongue Amuchito..... 34
21 oct. On campe près de la rivière de Cangala..... 36
On arrive à Mezaz..... 37
Description du pays et des nègres qui l'habitent... Ibid.
Détermination du lieu nommé Sinhe-Tenh-Bari.. Ibid.
26 oct. On arrive au lac Monayaïgandou ou Fils du lézard. 38
27 oct. Mendès atteint une rivière qui se jette dans le lac Quissa..... Ibid.
30 On campe dans la baie des nègres..... 39
3 nov. On arrive au Porto Novo ou Porto de Mossamedes. 40
Exploration du Rio das Mortes..... 41
Situation du pays de Cobale, des provinces d'Humbe et de Chaungro, et de la rivière Cuneni..... 42
Description du pays qu'arrose le Rio das Mortes.. 43
Peuple nommé Memuaschagues..... 44
Pays de Bumbo; sa description..... 45
Peuple nommé Mucuahangues..... 47
25 Mendès est attaqué par les naturels..... Ibid.
Ambassade du muene ou chef de Bumbo..... 48
1er déc. La caravane est attaquée par des tribus sauvages. 49
4 On arrive dans la province d'Otomba..... 50
On campe dans le district de Jau..... Ibid.
11 On arrive à Bimxiabas..... 51
On traverse les rivières Quissa et Mueni-Cambambo. Ibid.
Situation de Mocoandos, et détails sur ces peuples. 52
29 Retour de Mendès à Dombe da Quinzamba..... 53

DATES. PAGES.

§ V.

Considérations sur la langue bonda, et résumé sur le commerce des Portugais au Congo, à Angola et Benguella.

Origine de la langue bonda..... 54
Noms de nombre en bonda et en sonho..... 55
Diverses remarques sur la langue bonda..... 57
Importations et exportations des Portugais au Congo. 58

CHAPITRE VI.

Voyage de M. Feo Cardozo dans les royaumes d'Angola et de Benguella, depuis 1816 jusqu'en 1819.

Préliminaires sur Feo Cardozo et son ouvrage..... 59

§ I.

Histoire des gouverneurs et capitaines généraux d'Angola, depuis 1575 jusqu'en 1825.

1484 Découverte du Congo..... 62
1559 Expédition de Paul Dias..... Ibid.
mai 1560 Il arrive à l'embouchure de la Coanza..... 63
1574 Revient en Espagne, et retourne au Congo..... 64
Il fonde la ville de Saint-Paul de Loanda..... 65
1580 Soumet les sôvas de Quissama..... 66
1581 Triomphe du sôva de Honga et du roi d'Angola... Ibid.
1583 Il bat le même roi pour la troisième fois..... 67
Il fonde le préside de Massangano..... Ibid.
1586 1587 Paul Dias reçoit de nouveaux renforts du Portugal. 68
Paul Dias envoie Lopez Peixoto à Benguella avec soixante-dix soldats qui sont massacrés..... Ibid.
1588 Mort de Paul Dias..... 69
1589 Louis de Serrão lui succède, et est battu par le roi d'Angola..... Ibid.
Raison des fréquents changements des gouverneurs d'Angola..... 70
1594 Jérôme Almeïda entreprend la conquête des mines de Cambambe..... 71
2 avr. 1594 Son lieutenant est battu par les nègres..... Ibid.

DATES.		PAGES.
15 août 1595	Son successeur Furtado de Mendonça marche contre les sôvas de Bengo	72
	Il construit le préside de Muxima	Ibid.
1662	Arrivée des Français au port de Pinda, et leurs incursions dans le pays	Ibid.
	Rodrigues Coutinho tente une expédition dans l'intérieur et meurt	73
	Manuel Cerveïra Pereïra bat le sôva de Cafuxe	Ibid.
1606	Cerveïra est renvoyé en Espagne par Pereïra Forjaz, son successeur	71
	Tentative de Balthazar Rebello pour pénétrer à Mosambique	Ibid.
	Forjaz combat les Hollandais	Ibid.
1611	Son successeur Cardozo bât le roi d'Angola	75
1615	On sépare les gouvernements d'Angola et de Benguella	Ibid.
1617	Cerveïra Pereïra tente une expédition dans l'intérieur de Benguella, et succombe	76
	Louis Mendès livre la guerre à Gola Bandi	Ibid.
	Gola Bandi envoie aux Portugais sa sœur Zingha en ambassade	77
1622	La princesse Zingha reçoit le baptême	78
	Guerre contre Jaga Cassangé	Ibid.
1627	Guerre des Portugais avec la reine Ginga ou Zingha	79
	Nouvelles guerres contre les natifs	Ibid.
	Les Portugais conquirent le pays d'Ambuiladua	80
24 août	Les Hollandais s'emparent de Loanda	81
1641	César Menezès se réfugie à Massangano, et fait la guerre aux Jagas	82
26 juil.	Arrivée de Francisco Soutomaior à Quicombo	83
1645	La reine Zingha se joint aux Hollandais	Ibid.
	Les Hollandais tentent en vain de s'emparer du fort de Muxima	84
mai	Arrivée à Quicombo du gouverneur Correa de Sâ	Ibid.
1648	Il triomphe des Hollandais et des sôvas ou souverains du pays, ligués contre les Portugais	Ibid.
	Établissements des missionnaires capucins	85
1655	Expédition de Martin de Souza contre le roi de Dongo ou das Pedras	86
	La reine Ginga ou Zingha revient à la religion chrétienne, et fait alliance avec les Portugais	87
1658	Fernandes Vieirâ repousse les Anglais de Benguella	Ibid.

DATES. PAGES.

1659 Les carmes déchaussés fondent un couvent à Emgobata..... 87
Lopez de Sequeira remporte une grande victoire contre le roi de Congo..... 88
1667 Tristan da Cunha se fait détester par sa tyrannie, et est renvoyé au Brésil..... 89
1669 Le sénat des Cinq, qui gouvernait la colonie, remet ses pouvoirs à Francisco Tavora..... 90
Il triomphe des sôvas et du roi de Dongo..... Ibid.
1676 De Ayres de Saldanha réduit les sôvas de Libollo. 92
1680 Mort de la reine Ginga ou Zingha..... 93
Les Portugais construisent un fort à Caçonda..... Ibid.
1691 Les Portugais domptent le dembo d'Ambuila..... 94
1694 Jacques de Magellan introduit la monnaie de cuivre à Angola..... Ibid.
Nouvelles guerres des Portugais contre les naturels..... 95
1713 Manuel de Noronha fait la guerre au sôva de Gando..... Ibid.
1717 Manuel Simoens réprime la révolte des habitans du Congo et de Benguella..... 96
1738 Une seconde reine Zingha ou Ginga fait la guerre aux Portugais..... 98
1753 Révolte des sôvas de Benguella apaisée par Alvarès da Cunha..... 99
1758 Vasconcellos s'empare de Pedra-Encoge..... Ibid.
Il construit un palais pour les gouverneurs..... 101
1764 Souza de Coutinho dompte les Mussoens et les Maungos et les rebelles d'Ambuila..... Ibid.
Il établit le nouveau préside de Novo Redondo... 102
1783 Démêlé des Français et des Portugais au sujet du commerce de Cabende..... 103
1784 Altercations entre l'évêque de Malacca et le baron de Mossamèdes au sujet du lembamento ou quicumbi et du tambe ou mutambe..... Ibid.
Description de ces usages..... Ibid.
Expédition au cap Negro..... 106
1807 Arrivée du gouverneur Saldanha de Gama..... Ibid.
Tentative pour traverser de Mosambique au Congo. — Voyage de Lacerda..... 109
1808 Le prince régent transporté au Brésil le gouvernement du Portugal, et Saldanha lui envoie diverses denrées du Congo..... 110

DATES. PAGES.

1810 Cherté de l'eau à Loanda. — Olvieira de Barboza tente de faire un canal..... 111
1816 Arrivée du gouverneur Louis da Motta Feo e Torrez..... Ibid.
Détails sur son gouvernement..... 112

§ II.

Liste chronologique des gouverneurs et capitaines généraux d'Angola, depuis 1575 jusqu'en 1825.

1575-1825 Noms des gouverneurs, et dates de leur entrée en fonctions..... 113

§ III.

Description géographique et politique des royaumes d'Angola et de Benguella, et de leurs dépendances.

Division des possessions portugaises en Afrique.... 116
Gouvernement d'Angola et Benguélla..... Ibid.
Ses subdivisions..... 117
Climat et sa population..... 118
Ses productions..... 120
Son administration..... 124
Ses revenus et son commerce..... 125
Ses forteresses..... 126
Sa force armée..... 127
Description de Saint-Paul de Loanda..... 128
Présides de Loanda..... 129
Muxima..... Ibid.
Massangano..... 130
Cambambe..... Ibid.
Les Pierres..... 131
Ambacca..... 132
San-Joze de Encoge..... 133
Districts d'Angola..... 135
Pays de Golungo..... 137
Royaume de Benguella..... 138
Sa capitale..... 139
Préside de Caconda..... 140
Baïlundo..... 141
Autres districts..... 142
Causes de la décadence de la population..... 143

DATES. PAGES.

CHAPITRE VII.

Résumé des observations faites par les nouveaux voyageurs sur l'histoire naturelle de Loango, du Congo, d'Angola et de Benguella.

§ I.

Mammifères.

Détails de M. Degrandpré et de Tuckey sur les singes du Congo 146
Détails sur les moutons, vaches, et autres quadrupèdes du Congo 148

§ II.

Oiseaux.

Ressemblance de l'ornithologie des bords du Zaïre, avec celle d'Égypte et du Cap 149
Diverses espèces d'oiseaux décrites dans Tuckey ... Ibid.
Oiseaux décrits par M. Degrandpré 151

§ III.

Reptiles, poissons, mollusques, crustacés et insectes.

Reptiles 152
Poissons et mollusques 153
Crustacés 154
Insectes 155

§ IV.

Plantes.

Nombre des espèces de plantes dans chaque classe .. 156
Noms des espèces de chaque famille 157
Comparaison entre la végétation des bords du Zaïre et celle des diverses parties de l'Afrique. 170
Flore du Congo comparée à celle des autres contrées équinoxiales 184
De l'arbre mapou 187

DATES. PAGES.

§ V.

Minéraux.

Ressemblance des minéraux de la côte du Congo avec ceux de la côte d'Amérique, qui lui est opposée. 188
Minéraux de Bansa Embomma..... 189
Fer et siénite..... 190

Latitudes et longitudes données par Tuckey..... 192
Positions déterminées par M. Massieu de Clerval et Le Prédour..... 193

LIVRE XVII.

VOYAGES AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE ET LE LONG DES CÔTES OCCIDENTALES ET MÉRIDIONALES D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP NEGRO JUSQU'AU CAP CORRIENTES.

CHAPITRE I.

Premiers voyages au cap de Bonne-Espérance, et progrès de la géographie dans les contrées comprises entre le cap Negro, le cap de Bonne-Espérance et le cap Corrientes, jusqu'au commencement du dix-huitième siècle.

Causes du peu de progrès des connaissances géographiques dans la région du Cap, dans les premiers temps qui suivirent sa découverte..... 195
1588 Connaissances de Livio Sanuto sur cette contrée.. 196
1591 Description de Lopez..... 198
1595 1597 Premiers voyages des Hollandais au Cap 203
1591 1601 Voyages des Anglais. — De Jacques Lancastre..... 204
1607 1609 Voyage de Keeling..... 205
1608 Voyage de Sharpey..... Ibid.
1610 Voyage de Downton..... 206
1626 Des connaissances géographiques de Purchas sur la Cafrerie..... 208

DATES. PAGES.

1652 Les Hollandais, sous la conduite de Riebeek, établissent une colonie au Cap..... 208
1669 Ils prennent possession de la baie de Saldanha et de Mussel-Bay..... 209
1683 Voyage d'Olofberg chez les Namaquas..... Ibid.
1686 Voyage du gouverneur Simon Van-der-Stell dans l'intérieur..... Ibid.
Description de la Cafrerie, par Dapper..... 210
1686 Voyage du père Tachard..... Ibid.
1663 1672 Voyage de Schouten..... Ibid.
1702 1716 Voyage de Saar et Vogel..... 211
Voyage de Ten Rhyne..... Ibid.
1673 Son arrivée à Saldanha..... 212
Description des Essequas..... Ibid.
Des Sousvas et des Sonquas..... 216
Observations de Ten Rhyne sur le tablier des femmes hottentotes..... 214
Des lieux où l'on fait les échanges..... Ibid.
16 oct. 1705 Voyage de Kupt dans l'intérieur..... 217
Kupt traverse Stellenbosch, Drakenstein, Waaveren, Koebergen, Groene-Kloof..... Ibid.
On arrive sur les bords de la rivière Thythouw.. 220
A la rivière des Éléphants..... 221
Furieux combat livré par un lion..... 223
2 déc. Retour à Breede-Rivier..... 225

CHAPITRE II.

Voyage de Kolbe au cap de Bonne-Espérance, de 1705 à 1713.

§ I.

Préliminaires.

Mauvaise conduite des Européens au Cap..... 226
Détails sur les éditions et les traductions du voyage de Kolbe..... 229
Des faux jugements qu'on a portés de ce voyage... 231

DATES. PAGES.

§ II.

Voyage de Kolbe d'Europe au Cap.

Motifs de ce voyage..... 231
8 janv. 1705 Kolbe s'embarque au Texel..... 232
9 août 1713 Époque de son retour en Europe..... 235

§ III.

Pays des Hottentots, et nations qui l'habitent.

1493 Découverte du Cap par Barthelemy Dias..... 236
1498 Juan de Infante est le premier qui prend terre au Cap..... Ibid.
1509 François Almeyda touche au Cap..... 237
1648 Van Riebeek s'y arrête..... 238
1705 1713 Énumération des peuples indigènes..... 238
Des Gungemans..... 239
Des Kochoquac..... Ibid.
Des Soussiquas..... 240
Des Chirigriquas..... 241
Des Namaquas..... 243
Rocher nommé Château de Miro..... 244
Industrie des Namaquas..... Ibid.
Des premières relations des Hollandais avec les Namaquas..... 245
Des Attaquas..... 247
Des Koopmans..... 248
Des Gungemans..... 249
Des Hessaquas..... Ibid.
Des Sonquas..... 251
Des Dunquas..... 252
Des Damaquas..... Ibid.
Des Gauros..... 253
Des Houteniquas..... 254
Des Chamtouers..... Ibid.
Des Heykoms..... 255
Terre de Natal..... 256
Remarques sur les nations mentionnées par Kolbe, et sur la critique de cet auteur par l'abbé de La Caille, note 2..... 256

DATES. PAGES.

§ IV.

Colonie du Cap.

1652 Fondation de la colonie par Van Riebeek..... 257
1705 Étendue de la colonie..... 259
Ses subdivisions..... 260
Montagne de la Table..... 261
Montagne du Lion..... 263
Montagne du Vent ou du Diable..... 264
Montagne des Tigres..... 265
Koe-Berg ou montagne des Vaches..... Ibid.
Des monts escarpés dans la Baie-Fausse..... 266
De Mossel-Bank, ou Banc des Moules..... 268
Désert entre la colonie du Cap et de Stellenbosch. Ibid.
Rivière Keyser..... 269
Éminence nommée Norwége..... Ibid.
Description des environs du Cap..... 271
Wyn en Brood-Constantia..... 272
Longitude et latitude du Cap..... 273

§ V.

Colonie de Stellenbosch.

Subdivisions de la colonie de Stellenbosch..... 275
Hollande-Hottentote..... Ibid.
Baie-Fausse ou False-Bay..... 276
Visch-Hoek-Hang-Lip..... 277
Vallée Zee-Koe, ou de la Vache marine..... 278
Hang-Lip, et Schaapen-Berg, ou montagne des Brebis..... 279
Mont Keer-Weder ou Tourne-encore..... 280
Rivière Laurens..... Ibid.
Modder-gat, ou Trou limoneux..... 281
Quartier de Stellenbosch..... 282
Village de Stellenbosch..... 283
Quartier de Bottelary..... 284
Paarden-Berg, ou mont des Chevaux. — Joosten-Berg..... 285

§ VI.

Colonies de Drakenstein, de Waveren et de Terre de Natal.

Origine de la colonie de Drakenstein..... 286
Ses limites..... 288

DATES. PAGES.

Moei-Jlyken-Berg, Montagne pénible..... 288
Subdivisions de la colonie de Drakenstein..... Ibid.
Berg-Rivier..... 289
Bangen-Hoek, ou lieu d'angoisse..... 291
Vallée de Simon..... Ibid.
Paarl-Berg, montagne de la Perle..... 292
Vallée du Charron..... Ibid.
Château de Riebeek..... 293
Quartier des Vingt-quatre-Rivières..... 294
Piquet-Berg; montagne du Piquet..... 296
Waveren, het Roode-Zandt..... Ibid.
Kolbe est effrayé par une troupe d'éléphants et de lions..... 298
Terre de Natal..... Ibid.
Cafres..... 299

§ VII.

Gouvernement des Hollandais au cap de Bonne-Espérance.

Organisation du gouvernement par Van-Riebeek.. 301
Grand conseil. — Collége de justice..... Ibid.
Cour des querelles. — Cour des mariages. — Chambre des orphelins. — Cour ecclésiastique..... 302
Cour du conseil commun. — Cours martiales..... 303
Appointements des officiers..... 304
Relations des Hottentots avec les Hollandais..... 305
Traité conclu entre eux..... 309

§ VIII.

Mœurs et usages des Hottentots.

Origine du mot hottentot..... 310
Configuration des Hottentots..... 311
Mœurs et habitudes des Hottentots..... 312
Injustice d'un chef hottentot..... 315
Langage des Hottentots..... 316

§ IX.

Habits, aliments, meubles des Hottentots.

Habillements des Hottentots..... 317
Habillements des femmes..... 320
Nourriture..... 323

DATES. PAGES.

Demeures..... 326
Ameublement..... 327

§ X.

Réjouissances publiques, amusements et musique.

Instruments de musique..... 329
Danses..... 330
Chasse..... 332
Distinctions, récompenses honorifiques..... 334
Pêche..... 336

§ XI.

Mariages et économie domestique des Hottentots.

Propositions de mariage..... 337
Cérémonie du mariage..... 338
Festins et noces..... 339
Punition des adultères..... 340
Manière d'accoucher..... 341
Nomination de l'enfant..... 342
Castration partielle..... 343
Éducation..... 345
Occupations des femmes..... 347

§ XII.

Maladies, remèdes et funérailles des Hottentots.

Médecin et chirurgien..... 348
Manière de saigner..... 349
Remèdes contre les flèches empoisonnées..... Ibid.
Remèdes contre les maux de tête..... 350
Divination..... 351
Réjouissances pour la convalescence. — Usage de l'andersmaken..... Ibid.
Du médecin de chaque État..... 352
Maladies des Européens et des Hottentots..... Ibid.
Enterrements..... 353
Cérémonies funèbres..... 354

§ XIII.

Métiers et commerce des Hottentots.

Habileté des Hottentots dans la connaissance des bestiaux..... 356

DATES. PAGES.

Leur manière de castrer..... 357
Manière de traire..... 358
Précautions contre les bêtes féroces..... 359
Bœufs de combat, ou backeleyers..... Ibid.
Des voitures; manière de les conduire..... 360
Art du vétérinaire..... 361
Commerce des bestiaux..... Ibid.
Immolation des victimes dans les épizooties..... 362
Habileté des Hottentots à tuer et à dépecer les animaux..... 363
Pelletiers et tailleurs hottentots..... 365
Nattes fabriquées par les femmes..... 366
Art du potier chez les Hottentots..... 367
Commerce des Hottentots..... 368
Valeur des bestiaux..... 369
Sûreté des voyageurs..... Ibid.

§ XIV.

Religion et gouvernement des Hottentots.

Du Gounja, ou Dieu des Dieux..... 370
Adorations à la lune..... 371
Culte d'un insecte..... 372
Divinité maligne..... 373
Immortalité de l'âme..... 374
De l'attachement des Hottentots à leur religion... Ibid.
Prêtre nommé suri..... 376
Chef de tribu nommé konque..... Ibid.
Capitaine du kraal ou village..... 377
Conseil..... 378
Médecin, troisième officier..... Ibid.
Manière de rendre la justice..... 379
Cour nationale ou sénat..... 380
Lois sur les héritages..... Ibid.
Ressentiment des injures reçues..... 381
Guerre intestine, ou de peuple à peuple..... Ibid.
Usages singuliers dans les combats..... 383
Leur conduite envers ceux qui sont tués sur le champ de bataille..... 384
Armes et manières de combattre..... 385

DATES. PAGES.

CHAPITRE III.

Voyage de l'abbé de La Caille au cap de Bonne-Espérance, en 1751 et 1752.

Détails sur l'abbé de La Caille et sur le journal de son voyage 387
21 nov. 1750 Départ de l'abbé de La Caille 389
25 janv. 1751 Arrive à Rio Janeiro ..... Ibid.
Ses observations sur cette ville ..... Ibid.
Conduite des femmes à Rio Janeiro 390
25 fév. De La Caille quitte le port de Rio Janeiro 391
Navigation dans l'Atlantique ..... Ibid.
22 avr. De La Caille arrive au Cap 392
Description de la montagne de la Table 393
De La Caille établit son observatoire ..... Ibid.
Mesure un Hottentot ..... Ibid.
Fait une visite dans la vallée Verte (Groen Kloof). Ibid.
Description du Kapocberg 394
Nouveaux détails sur la montagne de la Table .... Ibid.
Sur Hout-Baay, Fausse-Baie 395
De La Caille visite Saxenbourg 396
8 avr. 1752 Célébration d'un jubilé ..... Ibid.
19 mai Excursion à Drakenstein ..... Ibid.
Détails sur Zwarteberg, Berg-Rivier, Picquet-Berg 397
Détails sur l'église de Drakenstein et Fransche-Hoek. Ibid.
4 juin De La Caille lève le plan de Hout-Baay 398
13 juil. Monte sur Riebeek-Castel pour y mesurer un méridien ..... Ibid.
Suite de cette opération ..... Ibid.
Description du pays 399
Détails sur Klip-Fonteyn 400
Incommodités souffertes par de La Caille ..... Ibid.
Visite à Constance 401
8 mars De la Caille retourne en Europe ..... Ibid.
1753 Fait des observations sur l'Ile-de-France 402

CHAPITRE IV.

Voyage de Henri Hop et de Frédéric Brink, en 1761 et 1762.

1760 Voyage de Coetsée 404
Le gouverneur Tulbagh en ordonne un autre ..... Ibid.

DATES.		PAGES.
	Hop est nommé commandant de l'expédition, et Brink géomètre	405
	Détails sur la publication de ce voyage	Ibid.
16 juil.	Brink part du Cap	406
1761	Itinéraire de la caravane, par Riebeek-Castel et Heeren-Logement	407
	Continuation de l'itinéraire jusqu'à Oliphants-Kraal	408
	Les deux détachements de l'expédition se rejoignent à Bakoven, lieu du rendez-vous	Ibid.
30 août	Continuation de l'itinéraire jusqu'à Groene-Rivier ou rivière Verte	409
	Continuation de l'itinéraire jusqu'à Kooper-Bergen ou montagnes de Cuivre	410
	Continuation de l'itinéraire jusqu'à la grande rivière nommée Charie	411
	Limites et description du pays	412
	Petits Namaquas	413
1er oct.	Continuation de l'itinéraire jusqu'à la rivière des Lions	Ibid.
	Continuation de l'itinér. jusqu'aux sources chaudes.	414
	—— jusqu'à Berg-Fontein, ou fontaine de la Montagne	415
	—— jusqu'à Klip-Kuil, et jusqu'à 26 d. 58 min. de latitude	416
	Conjecture sur la rivière Braragul	Ibid.
	Continuation de l'itinéraire jusqu'à la rivière Gamma	417
	Description du pays. — Troupes d'animaux sauvages	418
	Excursion de Coetsée à Visch-Rivier	Ibid.
	Des Damrocquas ou Tamaquas	419
	Dernier terme de l'expédition	420
	Description de la contrée	Ibid.
	Des Bricquas et des Énicquas	Ibid.
	Productions et climat	422
7 déc.	Retour de la caravane	Ibid.
5 janv.	On arrive à la Grande Rivière	423
1762	On profite du séjour pour trafiquer	Ibid.
	Mines de cuivre pur	Ibid.
	On arrive à la rivière des Éléphants	424
27 avr.	La caravane rentre dans la ville du Cap	425
	Observations faites sur les peuples pendant le cours du voyage	Ibid

DATES. PAGES.

Cinq peuples différents des Cabanas et des Birinas. 426
Des Keinamacquas 427
Des Énicquas ..... Ibid.
Des Karangoyers 428
De l'Être suprême, nommé Chuyn chez les Namaquas 429
Des mœurs et de l'industrie des Namaquas ..... Ibid.
Des motifs assignés par Thunberg sur le peu de succès de cette expédition 430
Itinéraire du voyage de Hope et Brink depuis le lieu du départ jusqu'au lieu du retour 432

CHAPITRE V.

Voyage de Bernardin de Saint-Pierre au cap de Bonne-Espérance, en 1771.

Jugement sur Bernardin de Saint-Pierre 434
21 déc. 1770 Il part pour l'île Bourbon 435
6 janv. 1771 Il se dirige sur le cap de Bonne-Espérance ... Ibid.
Détails nautiques 436
Entrée dans le port 437
Réflexions de Bernardin de Saint-Pierre en abordant. 438
Description de la ville du Cap ..... Ibid.
Prix des pensions. — Manière de vivre 439
Détails sur le gouverneur Tulbagh 440
Excursion à Constance 441
Description du pays 442
Détails sur les vignobles et les vins de Constance .. Ibid.
Retour au Cap 444
Excursion faite sur la montagne de la Table ..... Ibid.
Vue dont on jouit sur son sommet 445
Manière de vivre des Hollandais, et de leurs esclaves. 446
Détails sur les Hottentots 447
Détails sur les mœurs hollandaises au Cap 448
Belle réponse de mademoiselle Berg 449
De la Petite-Rochelle et des Français réfugiés ..... Ibid.
28 mai 1771 Retour de Bernardin de Saint-Pierre en France ... 450
Observations de Bernardin de Saint-Pierre sur l'histoire naturelle du Cap ..... Ibid.
Climat ..... Ibid.
Végétaux 451
Insectes et oiseaux 452
Quadrupèdes 453

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME XV.

00086039

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015